

LE

CURÉ DE VALRÉAS

OU

LE RACHAT D'UNE AME.

LE

CURÉ DE VALRÉAS

OU

LE RACHAT D'UNE AME.

PAR

T. THIBAUT.

PARIS,

A. POUGIN, Libraire-Commissionnaire.

49, quai des Augustins.

1840.

IMPRIMERIE DE PH. CORDIER,
Rue du Ponceau, 24.

AVANT-SCÈNE.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Par ce début, lecteur, je ne prétends pas vous donner comme véridique l'histoire que je vous offre à lire ; car, après avoir parcouru trois chapitres de ce volume, vous vous arrêteriez tout surpris, et vous vous demanderiez si je vous ai pris pour un enfant, ou pour un imbécille. Mais je veux vous persuader que, parmi certains faits inadmissibles et qui appartiennent au merveilleux, il y en a de véritables ; et j'affirme que la

plupart de mes personnages, qui existent encore, se reconnaîtront eux-mêmes, si mon livre leur tombe entre les mains.

C'est donc, à la fois, du réel et de la fable que je mets sous vos yeux, dans l'unique but de vous distraire et de vous amuser un moment. Quant au style: c'est fort loin du Châteaubriand, je l'avoue; mais c'est tout près du Paul de Kock; et pour la célébrité relative, l'un vaut bien l'autre, ce me semble. Demandez à MM. Pourrat frères et Gustave Barba.

Peu connu dans le monde littéraire, où je n'ai encore livré à l'indifférence du public, que des poésies fugitives qui se sont noyées inaperçues dans l'Océan des publications modernes, mon nom sonnera mal à l'oreille des lecteurs; il les trouvera froids et dédaigneux à l'aspect de mon titre; et la main, qui aura soulevé l'ouvrage avec insouciance, le replacera de même sur le rayon, sans songer à l'ouvrir. C'est naturel, c'est l'u-

sage; mais c'est un grand tort. Quelque mauvais que puisse être un livre, il est rare que nous n'y trouvions pas quelque chose d'utile et de récréatif, qui nous dédommage de la peine que nous avons prise, et du temps que nous avons perdu.

Lire l'ouvrage d'un auteur inconnu, et le recommander, pour peu qu'il le mérite, c'est, en même temps, une bonne œuvre et un acte de philantropie si faciles, et qui produisent tant de bien, qu'on est moralement coupable d'en négliger l'occasion. Les cabinets de lecture, qui auront refusé le volume à cause du nom, s'empresseront de se le procurer dès qu'on le leur demandera; l'éditeur placera ses exemplaires et bénéficiera; l'auteur, en rentrant dans les fonds qu'on l'a peut-être forcé d'y mettre, jouira d'une confiance encourageante dont le public pourra tirer de nouveaux plaisirs. Et qu'est-ce que tous ces avantages auront coûté au lecteur?.... Trois

heures, quatre sols, et quelques paroles bienveillantes. C'est de la vertu à bien bon marché ; convenez-en.

Ayez donc celle de me lire, lecteur consciencieux; et si, comme j'aime à le croire, vous avez ri franchement des tribulations de mon curé; si vous vous êtes intéressé à ma jolie Paqueretta, et aux infortunes de sa mère; prenez sous votre tutelle cette aberration de l'esprit, cette débauche d'imagination ; excusez-en les écarts et les boutades, en faveur de l'originalité; recommandez-en la lecture à *vos amis et connaissances ;* et comptez sur moi pour vous rendre la pareille. Si jamais la décevante manie d'écrire vous tient au cœur et vous travaille,

Je saurai compatir aux maux que j'ai soufferts.

T.-T.

PREMIÈRE PARTIE.

Valréas.

I.

Le Matérialisme.

A Valréas, petite ville du Midi de la France, dans le département de Vaucluse, si célèbre par les chants de Pétrarque, vivait une femme, ni jeune ni vieille, possédant plus d'usage que d'esprit, et ayant joui, pendant un certain temps, d'une célébrité qui avait passé comme tout passe en ce monde, et qu'elle se gardait bien de faire connaître à ceux qui l'entouraient. Elle avait eu dans

ses mains la fortune de vingt familles, et elle ne subsistait plus maintenant que par une modique rente de quinze cents francs. Elle avait logé dans des palais qu'un mot avait mis en sa possession, et elle habitait à présent une bicoque qu'elle partageait avec un bon curé, son propriétaire, homme de quarante-cinq ans, qui faisait souvent sa partie de piquet et sa conversation.

Mme de Germiny, c'est le nom de la dame en question, n'avait que quarante-deux ans; mais une mélancolie constante, les cruelles souffrances que lui causaient un *squirre* dont elle était gravement affectée, altéraient tellement ses traits, que le plus habile physionomiste eut antidaté de quinze années, au moins, son acte de naissance. Condamnée par les médecins, elle n'ignorait pas que sa fin était proche, et qu'elle quitterait le monde avant le temps prescrit par la nature. Sa faiblesse, qui augmentait tous les jours, le lui prouvait d'ailleurs.

La pauvre dame avait de bien puissantes raisons pour redouter l'instant fatal. La première, la plus forte, la plus naturelle à une mère, c'était d'abandonner aux séductions d'un monde corrompu une fille chérie, Paqueretta, enfant de dix-neuf ans, jolie comme toutes les héroïnes de roman, fraîche comme la fleur des champs aux premiers rayons du soleil, blanche comme la neige vierge des Alpes, et sage, oh! sage comme

un archange! Cette dernière qualité surtout brillait en elle au plus haut degré. Aussi, coûtait-elle bien cher à sa mère. Ce n'est pas que Paqueretta fut d'un caractère disposé à faillir; mais enfin, elle avait peu le mérite de la sagesse, attendu qu'il y avait pour elle imposssibilité totale d'y forfaire. Le lecteur en jugera plus tard.

Pour faire face aux dépenses occasionnées par les soins qu'exigeait la triste position de sa mère, la jeune fille n'avait pas voulu qu'on prit de servante. C'était elle qui faisait le ménage, les emplettes, la cuisine; et elle trouvait encore le temps de s'occuper de quelques broderies que lui confiaient les plus forts marchands de la ville, et quelques dames qui la connaissaient experte en ce genre.

Le soir, tandis que M. Bonin, le respectable curé, faisait la partie de sa mère, elle fatiguait ses beaux yeux par un travail assidu, peu lucratif, comme tous les ouvrages de femme, et fort long à terminer. Son courage ne l'abandonnait point. Elle chérissait ses soirées, surtout quand elles amenaient la visite de M. Prosper.

Le fortuné mortel qui portait ce nom, déjà très-heureux par lui-même, était un jeune commis-marchand qui occupait un cabinet dans la maison de M. Bonin. Quand, vers la brune, il avait fermé la boutique de son patron, son habitude était d'entrer un moment, pour s'informer

de la santé de Madame, et pour voir Mademoiselle. Ce dernier motif était tacite, comme bien vous pensez. Il entrait donc, sa bougie à la main, dans l'intention de l'éteindre, de la mettre dans sa poche, de s'asseoir insensiblement, et de voir qui gagnerait la partie de piquet.

M. Prosper se plaçait modestement d'un côté de la table de jeu, entre M. Bonin et Mme de Germiny. Paqueretta occupait l'autre, absolument en face. Ai-je besoin de dire que plus les yeux des joueurs étaient fixés sur les cartes, plus ceux de nos jeunes gens s'arrêtaient les uns sur les autres. L'ouvrage de Paqueretta en souffrait un peu, mais l'amour y gagnait quelque chose; il y avait compensation.

Au tableau patriarchal qu'offrait chacune de ces soirées, ajoutez un gros chat noir aux regards brillans, accroupi sur une chaise basse, et qui ne sera pas indifférent à notre histoire, et vous connaîtrez, à peu près, tous nos personnages du moment.

Mme de Germiny tolérait les visites de Prosper, parce qu'elle les croyait sans conséquence. Le damoiseau avait tout au plus vingt ans. C'est sans doute un âge dangereux ; mais il était d'une timidité achevée, paraissait incapable d'aucune entreprise témérairement amoureuse, et était loin de pouvoir offrir un établissement à la jeune personne. D'ailleurs, Prosper logeait dans la maison,

et, en qualité de voisin, il rendait, de temps à autre, de petits services à ces dames; il ménageait un peu d'ouvrage de sa maison à Mlle Paqueretta qui, de son côté, n'était pas tout à fait insensible à ces attentions diverses. Il n'y avait pas positivement d'amour avoué entre nos deux jeunes gens : le germe existait; mais il ne se développait point. Il aurait fallu, pour cela, que le jeune homme eût plus de *service*, et la demoiselle moins d'innocence. C'étaient ce qu'on appelle à Paris des *amans en retard*.

Le curé et sa partner étant d'égale force au piquet, on ne faisait guère que trois ou quatre parties, dont le gain et la perte se trouvaient balancés en deux soirées consécutives. Quand on quittait le jeu avant l'heure raisonnable de la retraite, M. Bonin poussait la table au milieu de la chambre, se rapprochait du feu et de Mme Germiny, qu'il entretenait de choses saintes et des mystères de la religion. C'était alors que M. Prosper changeait de place, prenait machinalement les cartes, et d'un coup d'œil engageant, semblait supplier Mlle Paqueretta de suspendre son travail, et de continuer avec lui ce que sa mère avait commencé. Mlle de Germiny frottait ses yeux à plusieurs reprises, marmottait entre ses dents que sa vue était fatiguée; et si sa mère ne l'invitait pas à quitter l'ouvrage, Prosper, d'une voix timide, y suppléait par ces mots :

« Vous paraissez fatiguée, Mademoiselle ?... Pourquoi ne vous point reposer un peu? Cet ouvrage ne presse pas: la personne qui nous l'a demandé n'attend pas absolument après. D'ailleurs, ne suis-je pas là pour vous excuser ?... »

Paqueretta qui ne demandait pas mieux, roulait sa broderie sur ses ciseaux, piquait son aiguille sur sa broderie, ôtait son dé, et se rapprochait de Prosper. Celui-ci, comme tous ses pareils, désireux d'anticiper sur l'avenir, proposait une partie de *Mariage*, qu'on acceptait volontiers.

Laissons nos jeunes gens se livrer à cet innocent plaisir; et écoutons un moment la conversation de M. Bonin et de Mme de Germiny.

M. BONIN.

Le jeu vous lasse, ma chère dame, souffririez-vous plus qu'hier?

Mme GERMINY.

Il est vrai. Chaque jour ajoute un degré d'intensité au mal qui me mine sensiblement. Cette affection finit par jeter sur tout ce que j'entreprends, d'abord avec plaisir, une sorte de dégoût insurmontable.

M. BONIN.

Qu'a dit le docteur à sa dernière visite?

Mme GERMINY.

Toujours la même chose : même régime, auquel il faut constamment ajouter patience et résignation.

M. BONIN.

Joignons-y la foi surtout, et l'espérance d'une vie plus heureuse dans l'éternité.

Mme GERMINY.

L'éternité m'effraie.

M. BONIN.

Pourquoi, si vous l'obtenez auprès de Dieu?

Mme GERMINY.

Je ne puis plus l'espérer.

M. BONIN.

Comment?...

Mme GERMINY.

Vous ne sauriez me comprendre, M. le curé. Il faudrait, pour que vous sentissiez la valeur de mes paroles, que, semblable à celui dont vous êtes le ministre ici-bas, vous puissiez lire dans ma pensée, dans les replis de ma conscience, et nul homme n'a ce pouvoir.

M. BONIN.

La miséricorde du ciel est infinie, madame, et quelles que soient les fautes que vous ayez à vous reprocher, je ne doute pas qu'un sincère repentir ne parvienne à les effacer, si, vous armant d'un peu plus de confiance en la divinité, vous vous approchiez du tribunal de la pénitence; si vous versiez dans son sein le secret qui vous pèse, et dont la gravité disparaîtrait devant un aveu total et san réserve.

Mme GERMINY.

Eh! monsieur, l'aveu que j'ai à faire est de ceux qui n'amènent aucun adoucissement aux douleurs qu'ils produisent; et si je le faisais un jour, ce ne serait que par un motif tout-à-fait étranger au désir de rentrer en grâce auprès de Dieu.

M. BONIN.

Vous m'étonnez beaucoup, madame!... Douteriez-vous de son existence? Ne croiriez-vous point au plus beau dogme, au dogme le plus consolant de notre religion, à l'immortalité de l'âme?

Mme GERMINY.

Il y a trois ans, je n'y croyais point; depuis ce temps, je crains d'y croire. Une circonstance bien extraordinaire m'a jetée, sur cette matière, dans une irrésolution dont aucun raisonnement ne pourra me faire sortir.

M. BONIN.

Peut-être parviendrais-je à vous en affranchir, si j'étais plus instruit de ce qui vous préoccupe. D'abord, quelle que puisse être votre irrésolution, vous devez préférablement et secrètement pencher pour l'une ou pour l'autre croyance.

Mme GERMINY.

Le matérialisme, monsieur, est ma pensée dominante. Que tout meure avec nous : c'est ce que je désire de tout mon cœur, et ce dont je voudrais être sûre.

M. BONIN.

Le contraire est évident.

Mme GERMINY.

L'un n'est pas plus évident que l'autre.

M. BONIN.

Oh ! madame, quelle erreur ou plutôt quel blasphême !... Dois-je donc vous rappeler.....

Mme GERMINY.

Oh ! je sais que vous allez me parler à ce sujet de l'opinion des anciens, me citer des actions, des discours superbes. Mais, M. le curé, tout cela n'a jamais amené de preuves, et ce sont des preuves qu'il me faudrait.

M. BONIN.

En avez-vous plus pour autoriser votre singulier système ?

Mme GERMINY.

Sinon des preuves, du moins des faits pris dans la nature, et que vous n'avez point, vous, pour appuyer le vôtre. Des faits qui parlent plus haut, et plus victorieusement à l'intelligence donnée à l'homme, que ne le font les raisons que vous alléguez en faveur de votre opinion.

M. BONIN.

Veuillez au moins me les nommer.

Mme GERMINY.

Les richesses inépuisables de la nature; l'indifférence notoire du créateur pour les choses créées;

la dégoûtante destruction des créatures en général; l'excessif amour-propre de l'homme.

M. BONIN.

Je ne vois ici que des titres sommaires qui ont besoin de texte. Veuillez vous expliquer. En quoi les richesses de la nature détruisent-elles le dogme de l'immortalité de l'âme?

Mme GERMINY.

Avant d'aller plus loin, monsieur, pénétrons-nous bien d'une grande vérité, c'est que Dieu, en nous accordant une intelligence, la faculté de penser, de juger, de réfléchir, n'a pas voulu que nous en franchissions les bornes en nous forgeant des systèmes qui ne sont appuyés sur aucun fondement au-dedans du cercle de cette même intelligence. Cela est si vrai que toutes les fois que l'homme est sorti de ce cercle, il s'est toujours fourvoyé. En s'imposant la loi de ne jamais se montrer aux mortels, Dieu leur a donné ce bon sens, cette intelligence, avec le pouvoir de l'exercer sur les merveilles de la nature, sur tout ce qui existe enfin. C'est, selon moi, comme s'il leur avait dit: Vous jouirez de la vue de tout ce que j'ai créé, et l'étude de ma création vous éclairera sur les lois invariables qui la régissent. Quant à la cause première, vous ne la connaîtrez jamais autrement qu'en supposant une autre intelligence invisible, immensément supérieure à la vôtre, et que vous n'êtes point faits pour pénétrer. Je pars

donc de ce point pour vous exposer mes idées, en vous priant de remarquer que je ne sortirai point du plan de l'intelligence humaine, et qu'obéissante aux lois de la raison, du bon sens, je ne bâtirai mon système que sur eux seuls; moyen sûr de juger sainement et d'atteindre à la vérité.

M. BONIN.

Je vous écoute.

Mlle GERMINY.

L'immense variété des productions naturelles qui, depuis des siècles, meurent toutes pour se reproduire au centuple, prouve évidemment que la riche nature abandonne sans peine et sans retour... vous entendez, monsieur, sans retour, la créature mourante et décrépite, pour reporter toute sa sollicitude sur la créature naissante. C'est un fait incontestable que nous pouvons vérifier tous les jours dans les végétaux, dans les minéraux, dans les animaux. La fleur qui se décolore au milieu des boutons qui l'entourent, s'effeuille, sèche sur sa tige, et la sève qui lui devient inutile monte aux jeunes rameaux pour les vivifier. Le fer s'oxide et s'use; le salpêtre ronge les murailles; mais le sein de la terre y supplée. L'animal qui vieillit, meurt et pourrit sur le sol, a produit son semblable autant de fois que ses facultés l'ont permis et que son espèce le comporte. Et sur la quantité, combien d'avortemens, d êtres étiolés,

difformes, mort-nés, délaissés par la nature qui a dédaigné de les aider à vivre en raison de l'abondance de ses richesses; abondance qui justifie pleinement l'indifférence qu'elle nous montre si souvent à l'égard de ses créatures.

M. BONIN.

Ainsi, vous supposez que la nature est trop riche pour conserver quelque chose de ses productions, quand celles-ci rendent à la terre leur dépouille matérielle.

Mme GERMINY.

Certes.

M. BONIN.

Cela est vrai quant à tout ce qui n'est point créature humaine; mais l'homme, madame, l'homme ne meurt pas tout entier.

Mme GERMINY.

Pourquoi donc, monsieur?... Qui lui a concédé ce privilége sur les autres espèces, et en vertu de quoi l'a-t-il donc obtenu?

M. BONIN.

L'âme.....

Mme GERMINY.

Bien, je vous arrête. Qu'entendez-vous par l'âme?

M. BONIN.

Un souffle, une parcelle de la divinité, un feu sacré venu d'en haut sans lequel la matière ne saurait agir.

Mme GERMINY.

Mais, monsieur, à ce compte, la plante a une âme, car elle se meut; le métal a une âme, car il croît dans la terre; l'animal a une âme, car il naît, grossit, marche comme nous. Pourquoi donc ces êtres-là seraient-ils privés de la béatitude éternelle?

M. BONIN.

Permettez-moi, madame, de trouver aussi étrange qu'incohérente une semblable question, et de ne point admettre la nécessité de faire figurer au séjour des bienheureux l'or et le fer, l'arbre et la fleur.

Mme GERMINY.

Soit. Vous abondez dans mon sens. Mais l'animal qui n'est qu'une dérivation, qu'une aberration de nous-mêmes, l'animal auquel il ne manque que la parole pour nous ressembler sur tous les points, qui fait le bien, qui fait le mal avec une certaine connaissance de l'un et de l'autre, vous l'écartez également des peines et des récompenses éternelles, voilà qui devient plus difficile à concevoir. Qu'en pensez-vous?

M. BONIN.

Nous n'accordons point d'âme aux plantes, aux minéraux, ni aux animaux. Nous les croyons mus par la puissance et la bonté de Dieu pour nos besoins et pour notre agrément. L'espèce humaine seule possède une âme indépendante de la ma-

tière, et qui rejoint son créateur pour lui rendre compte de l'emploi de sa vie.

Mme GERMINY.

Ah! vous n'accordez point, vous croyez.... M. le curé, vous voilà sorti de l'intelligence naturelle et du cercle de l'entendement humain; vous avez pris un chemin de traverse et vous vous êtes égaré. Je vous défie d'appuyer votre système sur des observations convaincantes, tandis que moi, je vous en trouverai jusqu'à demain. Dites-moi : Admettez-vous que les plantes, que les minéraux, que les animaux croissent et se multiplient?

M. BONIN.

Sans doute.

Mme GERMINY.

Admettez-vous qu'ils soient sujets comme nous à des accidens, à des difformités, à des maladies?

M. BONIN.

Oui, madame.

Mme GERMINY.

Admettez-vous enfin qu'ils meurent comme nous avant ou avec l'âge, après ou avant d'avoir passé par les différens degrés d'enfance, d'adolescence, de maturité, de vieillesse et de décrépitude?

M. BONIN.

Certainement.

Mme GERMINY.

Eh bien! monsieur, ma raison, le bon sens et

l'expérience me disent que les lois de la nature sont égales pour toutes ses productions quelles qu'elles soient; qu'elle n'a de préférence pour aucune. Que Dieu lui a dit : Sois, produis, moissonne, et que, jusqu'à la fin des siècles, elle sera, produira et moissonnera, s'embarrassant fort peu de l'espèce qu'il vous plaît de favoriser d'une vie éternelle que rien ne promet ni ne prouve, et se moquant des beaux systèmes que la vanité et l'intérêt des hommes ont imaginés.

M. BONIN.

Je regrette, madame, que votre raison qui vous sert si bien pour défendre une mauvaise cause, ne vous porte point à considérer que l'être par excellence, après Dieu, est l'homme, et que l'homme a la suprématie sur toutes les autres productions naturelles. Étonné lui-même de ses créations, de ses découvertes et des facultés que la nature lui a permis de développer, il a dû se croire assez favorisé du ciel pour concevoir l'espérance de conserver cette faveur même au-delà du tombeau ; il a dû penser qu'un être formé à l'image de son créateur pour être ici-bas l'exécuteur de ses saintes volontés, devait rendre un jour un compte fidèle de sa gestion pour être récompensé ou puni selon ses œuvres.

Mme GERMINY.

Je vous accorde, monsieur, qu'après Dieu, l'homme soit la créature la plus parfaite; mais je

suis loin de convenir qu'il ait la suprématie sur les autres créatures vivantes, je veux dire sur les animaux. Qu'un voyageur égaré dans le Sarah, au lieu d'un bienfaisant Oasis, rencontre un lion ou un tigre; que ce voyageur, sans armes, oppose sa force à celle de l'animal, et qu'un combat s'en suive; je vous demande qui aura le dessus?

M. BONIN.

Le lion, probablement.

Mme GERMINY.

Eh bien! monsieur, de la férocité de certains animaux, de leur puissance et du danger qu'il y a de vivre dans leur voisinage, je tire encore une preuve matérielle que la nature n'a point cherché à conserver sa créature, puisque tous les êtres organisés se font une guerre perpétuelle, une guerre à mort du fort au faible. L'homme détruit ou mange les animaux qui le détruisent à leur tour. Dans les eaux, les poissons s'exterminent; au sein des airs, les oiseaux se tuent; sous terre même des êtres deviennent la proie d'autres êtres; les hommes, à leur exemple, se mitraillent sur la surface du globe, et vous voulez que je décore d'une supériorité éphémère l'homme entouré d'écueils, de dangers dont il ne saurait se garantir, aidé comme il peut l'être par ses armes et par son intelligence? Vous exigez que je partage sa sotte vanité en me croyant quelque chose, moi qui suis moins qu'un atôme dans l'univers; moi qui suis,

comme des milliards d'autres, faible, souffrante, infirme, mortellement frappée d'un mal incurable dont les émanations me donnent un avant-goût de ma destruction prochaine; moi, à qui l'imagination corroborée par l'expérience, montre mon cadavre pestilentiel, en horreur à ceux qui seront chargés de le rendre à la terre, et dégoûtant de putréfaction quelques mois après, devenir la pâture des vers; vous voulez que je me croie plus qu'un animal qui vit et meurt comme moi, quand la seule différence qu'il y a entre nous repose sur un linceul, une bière et une fosse!... Ah! vraiment, monsieur, indépendamment du spectacle que je viens de vous décrire, l'homme aurait besoin de voyager durant une heure au milieu de l'atmosphère ou au-delà, dans l'immensité du vide, pour abandonner le ridicule espoir et la folle prétention de revivre à la fin des siècles dans le sein de Dieu, à l'exclusion des autres êtres qui ne sont, comme lui, que des créatures formées de rien pour se réduire à rien, et qui, au bout du compte, auraient autant de droits que lui à la béatitude céleste. L'abbé Raynal l'a dit, monsieur, et ce doit être pour vous une autorité : « Je regarderai l'immensité du ciel et ses abîmes, afin de me guérir de l'orgueil de me croire quelque chose (1). »

(1) *Essai sur la conduite de la vie,* par l'abbé Raynal.

M. BONIN.

Oui, mais soyez juste, madame, il a ajouté : « Je regarderai les soins de la nature pour la plus petite de ses créatures, afin de ne me point croire abandonné. »

Mme GERMINY.

L'homme a besoin d'illusions.

M. BONIN.

Cependant, madame....

Mme GERMINY.

Attendez, je dois répondre à tout.

M. BONIN.

Plus bas, je vous prie : le cœur de ces enfans est pur.

Mme GERMINY. (Baissant la voix.)

De quelle mission les humains ont-ils à rendre compte au créateur?... Jeté au hasard sur ce globe où l'on vit contrairement à ce que prescrit la nature, l'homme est-il le maître de sa conduite? Dépend-il de lui d'être riche ou pauvre, honnête homme ou fripon, roi ou berger? N'est-il pas forcé d'adopter les principes et les habitudes de sa condition? La manière même dont il entre dans la vie n'est-elle pas propre à le maintenir dans ces principes et dans ces habitudes quels qu'ils soient? Long-temps faible, chancelant, esclave de ceux qui le soutiennent, n'est-il pas obligé, ne fut-ce que par reconnaissance, de suivre l'exemple et les préceptes de ses protecteurs naturels, de ses pa-

rens? Oh! si l'homme naissait grand, fort, expérimenté, libre et raisonnable; qu'il pût, avant d'agir, voir le monde, le connaître et réfléchir sur la conduite qu'il doit y tenir, peut-être Dieu aurait-il le droit de lui en demander raison, car alors de lui seul aurait dépendu le choix de sa vie. Et encore, mon cher monsieur, pour vivre ici-bas comme vous l'entendez afin de gagner le ciel, il faut s'exposer aux coups de deux ennemis bien redoutables sous lesquels on succombe presque toujours : le ridicule et la misère.

M. BONIN.

Permettez.....

Mme GERMINY.

Or, si l'homme, jouet des circonstances, n'est point l'arbitre de sa destinée, quelle récompense mérite-t-il? quelle punition voulez-vous lui infliger? N'êtes-vous pas en contradiction patente avec vous-même lorsqu'en proclamant l'extrême bonté et la haute miséricorde de l'Être-Suprême vous admettez un enfer, un supplice éternel?... Et quel supplice, grand Dieu!... Le plus cruel, le plus épouvantable, celui du feu; et comme si ce n'était point assez d'avoir choisi le *nec plus ultrà* des souffrances, vous les rendez perpétuelles!... Mais, monsieur, je suis plus conséquente dans mes opinions, plus respectueuse envers la divinité. Je ne lui parle pas, je ne l'invoque point, parce qu'elle est trop au-dessus de moi, et que je ne saurais la

comprendre ; j'aime mieux m'imaginer qu'elle ne s'occupe aucunement de moi que de croire qu'elle nous gouverne individuellement ; parce que si j'adoptais une telle assertion, je serais fondée à croire que la Providence nous a semés sur la terre comme des pantins dont elle s'amuse pour les briser ensuite, et qu'en nous mettant au monde, en butte aux maux comme aux séductions qui s'y rencontrent, elle savait parfaitement que nous n'échapperions point aux punitions qu'elle nous réserve pour ses derniers menus-plaisirs.

M. Bonin allait répliquer quand Mlle Paqueretta laisse tomber une de ses cartes à terre ; Prosper, qui s'empresse de la ramasser, heurte et pousse la table. Ce mouvement fait chavirer la lampe astrale qui tombe et s'éteint. Obscurité complète. « Eh bien ! mes enfans, que faites-vous donc ? dit Mme de Germiny. — Rien, maman, répond Paqueretta fort embarrassée. » Prosper qui s'est précipité sur la lampe et qui l'a relevée assez à temps pour épargner une tache d'huile au tapis vert, s'excuse de son mieux. M. Bonin tire un papier de sa poche, l'allume à l'âtre et le passe au jeune homme qui répare sa faute en rétablissant la lumière.

Cet incident détermine la retraite des visiteurs. Le curé prend congé de Mme de Germiny, d'un air assez mécontent de sa soirée. Celle-ci lui demande pardon de lui avoir tenu tête avec autant d'opi-

niâtreté. A quoi M. Bonin répond qu'il espère bien prendre une revanche victorieuse pourvu qu'on le laisse parler tout à son aise. Prosper allume sa bougie et se propose de reconduire M. le curé. On se souhaite une bonne nuit, et l'on se sépare.

Avant de se coucher, Mme de Germiny voulut savoir la cause de la chute de sa lampe. Paqueretta la lui dit ingénuement. « Ce jeune garçon paraît bien empressé pour toi, dit la bonne mère en observant sa fille. — Oh! oui, maman, il est très-complaisant, fort aimable. — Ah!.. — Mais il n'est pas le seul. — Vraiment?... Qui donc encore? — Dame, les autres jeunes gens des maisons où je reporte mon ouvrage. Ils me disent toutes sortes de jolies choses. Il y en a un surtout.... Mais celui-là, ce n'est pas un commis; c'est un militaire. — En vérité? — Oui, maman. Voilà déjà plusieurs jours que je le rencontre en allant faire mes provisions; le matin, dans la journée, l'après-midi; il est bien rare que je sorte sans le voir. — Ah! ah!... Et sais-tu qui il est? — Je te l'ai dit : c'est un militaire. J'ai pris des renseignemens sur lui, et l'épicier m'a dit que c'était le neveu du maître du château de Valréas, un colonel nommé le vicomte d'Héristal, qui n'était que momentanément ici et qui devait repartir pour rejoindre son régiment. — Et que te disait-il lorsqu'il te rencontrait? — Qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi

gracieux, d'aussi joli que moi; qu'il était bien heureux chaque fois qu'il me voyait, qu'il passerait volontiers sa vie entière à me contempler; que sais-je, moi? un tas de choses. — Qui te faisaient plaisir à entendre? — Mais ça ne me déplaisait pas. — Je le crois. Et que lui disais-tu, toi? — Oh! rien. Je rougissais, j'étais bien embarrassée. — Mais ne chercha-t-il pas à te prouver, par quelque démonstration, l'attachement qu'il disait avoir pour toi? — Oh! si. C'est même ce qui fait qu'à présent j'évite autant que je peux de me trouver sur son passage. — Qu'as-tu donc à lui reprocher? — Un soir, à la brune, je revenais à la maison, il me suivait à mon insu. Tout à coup, j'entends ces mots tout près de moi : *Je n'y résiste plus!* Puis il me prend la taille et veut m'embrasser. Soudain, il pousse un cri perçant, et retirant ses mains avec promptitude, il reste immobile derrière moi en s'écriant : *Diables d'épingles!...* Je me retourne : il avait une longue égratignure à la joue et les mains ensanglantées. Je ne sais vraiment comment cela s'est fait, car je n'avais aucune épingle ni dans mes cheveux ni à à ma ceinture. »

Ici, un sourire de satisfaction parut sur le visage de Mme de Germiny; le chat noir vint se frotter à ses pieds en faisant le gros dos. « Bien, Négro, dit-elle en le caressant; puis s'adressant à sa fille : C'est Dieu, ma Paqueretta, qui t'a protégée.

Mais, dis-moi, est-ce tout? — Non, maman. — Mon Dieu, qu'y a-t-il donc encore? — Un autre soir, comme je détournais la rue, à cent pas d'ici, revenant de chez Mme Dutilleul où j'avais été chercher de la dentelle à raccommoder, je me trouve en face de ce jeune homme. Je prends le large avec crainte. Vous me fuyez, me dit-il ; ah ! ce ne sera pas envain que vous m'aurez stigmatisé ; il me faut un baiser, et cette fois je l'aurai ou j'y perdrai mon nom. Ces mots me firent doubler le pas, la peur me rendit plus légère. Je cours, il se hâte à ma suite ; il allait m'atteindre, lorsqu'un faux pas le fait tomber lourdement sur le pavé. Le coup dût être violent, car il retentit sonore à mes oreilles : il me fit frémir ; mais je rentrai bien vite. J'ai su depuis que ce pauvre vicomte s'était foulé le poignet et blessé grièvement à la jambe. Aussi depuis huit jours ne l'ai-je pas revu. »

« Bien, Négro, murmure encore Mme de Germiny en passant de nouveau la main sur le dos du chat qui était resté près d'elle ; et s'adressant à Paqueretta : Je suis fâchée, ma fille, que tu aies cru devoir me cacher ces petites aventures qui ne sont rien en apparence, mais qui peuvent cependant altérer la réputation d'une jeune personne. Je ne veux plus que tu sortes le soir sans être accompagnée par la servante de M. Bonin ; Thérèse me rendra bien ce service ; et quand tu reporteras ton ouvrage, tu t'arrangeras pour partir au jour

et pour revenir de même. Je sais que je n'ai rien à craindre de ta part ; rien de déshonnête ne t'arrivera par ta volonté; mais vois-tu, mon enfant, il ne faut jamais laisser toute la besogne à la Providence : c'est un auxiliaire qui nous trahit quelquefois, assez souvent même. Rendons-lui grâce de ces antécédens, et ne nous exposons plus à de semblables situations. J'espère que tu retiendras cette leçon et que tu te conformeras à mes désirs. — Oui, ma bonne mère. — Il est tard, songeons à nous reposer. »

En effet, onze heures venaient de sonner à l'horloge de la ville, et depuis long-temps Mme de Germiny n'avait pas veillé si tard. Aussi paraissait-elle plus fatiguée, plus souffrante qu'à l'ordinaire. L'entretien qu'elle avait eu avec le curé, et dans lequel elle avait mis toute la chaleur et la véhémence d'un esprit convaincu, ou du moins qui désire ardemment l'être, avait contribué à l'affaiblir encore. Elle eut beaucoup de peine à se lever de son fauteuil pour gagner son lit que Paqueretta avait préparé. Aidée de cette chère enfant, elle réussit à s'y mettre, et après avoir répondu par un baiser de mère au tendre baiser filial, elle se livra, dans l'attente d'un sommeil tardif, aux diverses réflexions dont nous instruirons le lecteur.

Paqueretta ayant allumé la lampe de nuit, et tiré les rideaux de sa mère, s'en alla dans un ca-

binet à côté, qui lui servait de chambre, et dans lequel une sonnette pouvait l'avertir des besoins de Mme de Germiny.

Négro, fidèle à sa maîtresse, s'établit sur le fauteuil qu'elle venait de quitter pour n'en sortir que le lendemain, selon son habitude.

II.

L'Ame vendue.

La nuit s'était écoulée comme les précédentes ; en soupirs d'amour et en rêves enchanteurs de la part de Prosper ; en un sommeil profond pour l'innocente Paqueretta ; en insomnie et souffrance pour sa pauvre mère.

On touchait à l'équinoxe du printemps ; époque où l'atmosphère variable fait alternativement la pluie et le beau temps, et nous laisse entre le

froid et le chaud pendant six semaines au moins. Changement de saison presque aussi dangereux pour les malades que la chute des feuilles, et qui peuple admirablement les cimetières. Mme Germiny que l'âge critique tourmentait indépendamment de sa maladie dominante, devait nécessairement ressentir des douleurs plus vives, plus intenses; car son corps n'offrait plus à la nature qu'un travail pénible, plus fait pour détruire que pour régénérer. Elle le pressentait, et les tristes pensées qui venaient l'assaillir chaque fois qu'elle était seule, aggravaient son mal et la minaient sensiblement : « Ton terme approche, Négro !.... balbutiait-elle alors avec un accent douloureux; mais ma fille.... Surtout veille bien sur ma fille !... »

Disons un mot du jeune militaire dont Paqueretta a révélé à sa mère les entreprises galantes. Il se nommait Arthur d'Héristal, et était en effet le neveu du seigneur de l'endroit chez qui il était venu passer quelques mois pour rétablir sa santé, dérangée par ses débauches. La nature défaillante chez Mme de Germiny, avait chez lui repris tous ses droits, et il aurait déjà quitté depuis long-temps le séjour monotone de Valréas, si la vue de Paqueretta et l'ardent désir d'en faire la conquête, ne l'eussent retenu sous la férule de son respectable oncle. Arthur aussi, dans ce moment silencieux de la nuit, rêvait aux moyens de posséder

la jeune fille, et de tous ceux qui lui passaient par la tête, il ne voyait qu'un enlèvement qui put satisfaire sa passion. Aidé de Brice, son valet, homme simple, mais qui lui était aveuglément dévoué, il arrêtait le plan du rapt, commandait la voiture et les chevaux qui devaient favoriser son détestable projet.

M. Bonin, de son côté, rêvait une conversion qui pouvait lui faire honneur. Il avait employé une partie de sa nuit à chercher dans ses livres de controverse des argumens vainqueurs de l'impiété de Mme de Germiny, et il se promettait bien de lui prouver dans la soirée du lendemain que l'âme est immortelle, et qu'elle est destinée suivant ses œuvres à rôtir éternellement sans se consumer, ou à jouir d'une félicité perpétuelle.

Il était loin de soupçonner, ce brave curé, les puissantes raisons que sa pénitente avait pour ne point croire à l'immortalité de son âme, et il ne s'attendait guère aux nouvelles objections qu'on allait opposer à son pieux dessein, ni surtout à la confidence dont il allait se trouver le dépositaire.

Le lendemain donc, c'était un samedi, Mme de Germiny le fait demander plus tôt qu'à l'ordinaire. Surpris de cette précaution, il s'en applaudit pourtant; car son intention était également de devancer l'heure de la causerie vespérale.

C'était après dîner, il faisait encore grand jour et Paqueretta était allée reporter l'ouvrage de la

semaine, escortée de Thérèse, domestique de M. Bonin, ainsi que Mme de Germiny l'avait prescrit la veille.

Notre curé descend chargé d'une demi-douzaine de gros bouquins poudreux dont les tranches, décolorées par le séjour de la poussière, étaient hérissées de nombreuses languettes de papier avec lesquelles M. Bonin avait marqué les endroits susceptibles de produire de l'effet.

— Eh! mon Dieu, M. le curé, lui dit Mme de Germiny, que voulez-vous donc faire de cette bibliothèque? — Madame, répond gravement M. Bonin, je veux ramener au bercail une brebis égarée. — Hélas! monsieur, la brebis est trop vieille maintenant pour brouter une autre herbe. Croyez-moi, ne prolongeons point la discussion d'hier, ce serait à coup sûr du temps perdu. — Madame, il ne faut désespérer de rien, et... — Écoutez-moi, mon bon voisin, ce n'est pas sans motif que j'ai avancé le moment de votre agréable visite. J'ai aussi besoin d'éclairer votre esprit. J'ai une confidence à vous faire et une grâce à vous demander. C'est un volume tout entier qu'il faut que je vous débite; or, nous n'avons pas trop de temps à nous, si nous voulons profiter de l'absence de ma fille. Je pense qu'en échange de toute ma confiance, vous ne me refuserez pas, du moins pour ce soir, le sacrifice de vos louables recherches. — Certainement, madame... mon devoir est de....

Cependant j'aurais été bien aise... mais si vous l'exigez.... — Je vous en prie. — Allons, madame, je suis à vos ordres; parlez.

— Mon médecin me quitte, monsieur. J'ai voulu avoir avec lui un entretien sérieux, définitif; j'ai exigé sa pensée tout entière sur ma situation, et j'ai eu le courage d'apprendre que si je passais le printemps, je n'échapperais pas à l'influence de l'automne. — Quoi, madame, il vous a dit... — Eh! monsieur, c'est un homme, il peut se tromper. Un Dieu seul m'enlèverait tout espoir; c'est vous dire que j'en conserve encore, non pas pour une longue existence; mais je ne puis me faire à l'idée de laisser isolée dans ce monde une fille si jeune, si candide, sans soutien, sans expérience. Cependant mon incertitude m'ordonne d'être prévoyante. J'ai dû chercher pour mon unique enfant un protecteur, un appui, un autre moi-même, et je n'ai pas cru devoir le chercher ailleurs que dans le sein de la religion, dans le corps respectable du clergé. Enfin, monsieur, c'est vous que j'ai choisi. — Votre confiance m'honore, madame; mais ne serait-il pas défavorable à moi comme à votre demoiselle que j'acceptasse une telle responsabilité? — Pourquoi cela? — Mon caractère, mon âge qui n'est pas encore affranchi de toute atteinte... Le monde est si médisant!... — Une conscience constamment pure ne doit jamais rien redouter. Croyez-moi, M. le curé, si les

gens qui font le bien avec une apparence de mal persévéraient dans une conduite exemplaire, les faux bruits tomberaient d'eux-mêmes avec le temps, et l'estime ferait place aux pensées comme aux propos coupables. — Il est quelquefois nécessaire de tenir à l'opinion publique. — Il est bien plus louable, monsieur, de forcer cette opinion à vous être favorable quand même. — Vous avez réponse à tout. — D'ailleurs, monsieur, Paqueretta ne sera point sans ressources : outre l'amour du travail et de sévères principes de vertu, elle apportera au mari que vous lui choisirez, un mobilier complet, mes quinze cents livres de rente et certaine petite dot que je lui ai ménagée en argent comptant. — Oh ! madame, ce n'est pas l'intérêt qui me ferait balancer un instant, veuillez en être persuadée ; toute ma crainte, en acceptant un mandat aussi sérieux, serait de me charger d'une surveillance d'autant plus pénible que votre fille est fort jolie, bien jeune encore, et... le démon est si fin !...

A ces derniers mots, Mme Germiny ne peut se défendre d'un mouvement convulsif.

— Le démon ! reprend-elle, vous n'en devez rien craindre. — Eh ! madame, c'est souvent sur nous-mêmes que ses tentatives s'exercent le plus. — Vous n'en pouvez rien redouter, vous dis-je ; je vous ai promis une confidence ; voici le moment de vous la faire. Je vous la dois par délica-

tesse avant d'obtenir votre entier assentiment. Je veux qu'en vous chargeant de ma fille vous ayez beaucoup plus en vue une œuvre méritoire, agréable à Dieu, qu'un service rendu à une amitié dont vous rougirez peut-être, et que vous allez repousser. — Expliquez-vous, madame; je ne vous comprends plus.

Après un moment de silence et de recueillement, Mme de Germiny s'exprime en ces termes :

— Je suis née en Italie d'une famille pauvre mais estimable. Le nom que je porte, et auquel un reste de vanité m'a fait mettre une particule, est bien celui de mon père; mais j'en ai eu longtemps un autre que j'ai couvert d'opprobre et que j'ai dû quitter en me réfugiant en France. Je ne suis point mariée; vous voyez en moi la célèbre courtisanne Inésilla Castelli.

— Quoi, madame, vous seriez cette femme dont nos feuilles publiques ont maintes fois signalé les pompeux désordres? — Elle-même, monsieur. Cet aveu vous confond; il me retire toute votre bienveillance. Hélas! je vois déjà le mépris empreint sur votre figure vénérable... je le supporterai, monsieur, je le dois, en réparation de mes fautes. — Madame, Jésus-Christ a pardonné à Marie-Magdeleine... je suis son disciple et je ne veux pas être moins tolérant que lui. — Vous me rassurez, monsieur. — Veuillez vous remettre, prendre courage, et continuer.

Enhardie par l'indulgence de M. Bonin, Mme de Germiny reprit ainsi :

— De toutes mes liaisons d'un moment, je n'eus qu'une fille, celle que vous me connaissez ; je la tins constamment éloignée de moi jusqu'à l'âge de seize ans. L'amour maternel ne perd jamais ses droits, quelle que soit la femme qui devient mère, et toute dépravée que je fusse alors, j'avais senti, monsieur, que c'était bien assez d'avoir à rendre compte de ma conduite personnelle, sans m'exposer encore, soit à corrompre l'enfant qui m'avait été confié, soit à rougir devant elle, en la rendant témoin de mes intrigues.

« Les seize années de la fille avaient naturellement augmenté d'autant l'âge de la mère, et ma vie dissolue avait fait quelques ravages dans mes agrémens extérieurs comme dans ma santé. Je touchais à la quarantaine ; et bien qu'on put voir encore en moi une assez belle femme, il était facile de deviner mon âge sous mes traits flétris et fatigués ; aussi, ne me faisait-on plus de cour assidue. J'en étais réduite aux rares hommages des séducteurs surannés auxquels je m'étais déterminée à descendre. La jeunesse ne se servait plus de ma maison et de ma fatale complaisance, que pour certains rendez-vous galans que la bienséance ne permettait pas de donner ailleurs. »

« Lasse d'intrigues, menacée d'un ulcère, j'avais enfin pris le parti de renoncer à cette manière de

vivre, et me décidant à ne plus recevoir, je résolus de vivre tranquillement du fruit de mes épargnes. Mon premier soin alors fut de rappeler ma fille auprès de moi, de terminer son éducation, et de passer à l'étranger pour la marier convenablement. Ce changement me fit un bien extrême; l'idée de revoir ma fille, de diriger ses premiers pas dans le monde, de la couvrir de mes soins de mère, de l'entourer d'une sollicitude toute nouvelle pour moi, avait transformé tout mon être. Mon cœur s'ouvrait à des sentimens plus nobles, plus élevés, inconnus jusqu'alors; je renaissais, je commençais à vivre. Hélas! monsieur, n'est pas vertueux qui veut : de nouveaux obstacles allaient s'opposer à mes projets de réforme. Je devais finir comme j'avais commencé : maudite de la société, je devais l'être du ciel, car j'étais indigne de sa miséricorde, ou plutôt je reconnus qu'elle n'existait que dans notre imagination. — Madame!... — Pardon, pardon, monsieur! je dois être franche. C'est ma confession que vous entendez; et pour que le pardon m'arrive, il faut que je sois sincère. »

« Le jour même de l'arrivée de Paqueretta, deux jeunes seigneurs, en passant devant mon hôtel, l'avaient vue descendre de voiture. Le soir, ils ne manquèrent point de me faire une visite : j'eus beau chercher à les éconduire, ils s'établirent dans mon salon, se firent apporter des rafraîchis-

semens, et me forcèrent à entendre les sales expressions de leur jargon érotiquement familier. Obligée de les écouter, je demeurai froide à leurs discours, gardant un silence propre à leur faire comprendre que je n'étais point d'humeur à prolonger l'entretien ni la visite. Quel fut mon effroi, quand je les entendis me demander quelle était la jolie personne qu'ils avaient vue descendre à l'hôtel. Vainement je voulus éluder la question, ma pâleur me trahit ; mon embarras les rendit plus pressans. Les gens qu'ils avaient mis en sentinelles à ma porte leur avaient assuré que ma fille n'était point sortie. Bref, ils voulurent absolument qu'elle leur soit présentée. »

« Paqueretta, fatiguée d'une longue route, s'était couchée de bonne heure et dormait profondément dans mon boudoir. Forcée jusques dans mes derniers retranchemens, j'avouai à ces jeunes gens toute la vérité, espérant qu'ils respecteraient ma fille. Ma sincérité produisit un effet contraire. Enchantés de rencontrer une vierge dans un asile de prostitution, les deux débauchés n'en furent que plus désireux de la voir : prières, menaces, supplications, tout fut inutile. Je m'armai de courage alors : je sonnai ma femme de chambre, et nous nous mîmes devant la porte pour nous opposer de toutes nos forces aux projets criminels des séducteurs.

Deux femmes luttant contre deux hommes ne

sont pas long-temps victorieuses : cette fragile barrière fut bientôt brisée. Il fallait traverser ma chambre à coucher pour arriver au boudoir. Je m'attache à leurs vêtemens, ils me traînent sur le parquet ; néanmoins, je les arrête au milieu de la chambre en m'écriant d'une voix affaiblie : O mon Dieu ! secourez-moi !... Protégez l'innocence !—Ah ! ah ! répondirent-ils avec un rire infernal ; tu invoques Dieu, toi !... tu perds ton temps, ma chère : quand il est constamment sourd aux prières de la vertu, comment veux-tu qu'il te soit propice, à toi qui l'as si souvent offensé !... — Eh bien, répliquai-je exaspérée, avec l'accent d'un violent désespoir et l'expression de la rage, si ce n'est Dieu que ce soit le Diable, et je lui donne mon âme !... —Beau présent, ma foi !... dit l'un en cherchant à se dégager.—Va, va, vieille courtisanne, reprend l'autre, tu ne lui donneras rien qu'il n'ait déjà. A ces mots, qu'ils accompagnèrent d'un brusque mouvement, je perds mes forces, je lâche prise et je tombe évanouie dans les bras de ma camériste, qui me porte sur un sopha. Pendant ce temps, les deux seigneurs pénètrent dans le boudoir.»

« Un silence profond succède à cette scène. Ma camériste en est stupéfaite ; elle me quitte pour courir au secours de ma fille ; elle écarte les portières de velours qui séparent les deux pièces... Que voit-elle? Deux hommes étendus sur le tapis

comme frappés de mort subite; Paqueretta dans son lit, dormant paisiblement, et nullement dérangée. »

« Elle revient à moi, me prodigue des sels, et je reprends mes sens. Le premier mot qui m'échappe est le nom de ma fille. J'ai peine à croire ce que me rapporte ma caméristе. Soutenue par elle, je me dirige vers le boudoir ; la joie me rend progressivement des forces, j'enjambe les cadavres, et je cours embrasser Paqueretta. »

« Après ce premier mouvement, je reconnus dans quel embarras me jetait cette aventure ; je ne savais que faire de ces deux corps qui gisaient immobiles sur le carreau ; nous nous regardions, ma caméristе et moi, sans savoir quel parti prendre. Je ne pouvais laisser sous les yeux de ma fille un pareil spectacle ; nous n'osions appeler le cocher et le domestique qui attendaient leurs maîtres en bas. Il fallait pourtant sortir de cette situation. Enfin, nous ne perdîmes point courage, et vainquant l'horreur que nous inspirait cette tâche, nous traînâmes les corps jusques dans un cabinet de toilette contigü au boudoir, et nous en fermâmes soigneusement les issues. D'après mon ordre, ma caméristе alla dire aux domestiques que les seigneurs passeraient la nuit à l'hôtel. Habitués à cela, ils quittèrent leur poste, et je me sentis soulagée en entendant rouler la voiture.

Plus tranquille alors, et désirant réfléchir aux moyens de me tirer de ce mauvais pas, soit par la fuite, soit en prouvant mon innocence dans cette malheureuse affaire, je rentre au salon. Quelle est ma surprise, mon effroi plutôt, en y trouvant étendu sur mon canapé un homme d'une belle stature, vêtu de noir, aux traits pâles, mais beaux, et qui me regardait avec satisfaction. — Qui êtes-vous ?... que voulez-vous ?... lui dis-je en tremblant de tout mon corps. — Qui je suis, répond l'inconnu sans se déranger; eh ! mais probablement celui que tu as invoqué il n'y a qu'un moment. — Quoi, repris-je, l'esprit des ténèbres ?... — Des ténèbres ou de la lumière, comme tu voudras : je ne tiens pas aux titres, moi; mais trouve-toi, je t'en prie, très-favorisée de ma visite; car je ne suis pas toujours aussi exact à répondre à l'appel. Estime-toi donc fort heureuse de m'avoir demandé dans un de mes bons momens. — Où suis-je ?... et comment se peut-il ?... Mais non, non, vous m'en imposez. —Voilà bien le monde ! toujours prêt à invoquer le secours des puissances surnaturelles, et ne voulant point y croire. A quoi bon nous appeler si notre aide vous effraie, si notre présence vous répugne ?—Pardon, mais... —Il ne s'agit plus de douter; tu as vu les effets de ma visite : ta fille est sauvée; maintenant, mon salaire ?...—O ciel, qu'exigez-vous? — Un pacte qui mette ton âme

à ma discrétion. — Jamais ! oh, jamais ! — Jamais ?... Je t'excuse : tu es encore sous le coup de trop d'émotions pour songer à ton ingratitude, et au danger d'y persister. Par ce que j'ai fait, tu dois juger de ce que je puis faire. Ne m'oblige pas à te priver de ta fille. — Grand dieu !... mon enfant ?... — Ne serait-ce pas juste? Je t'ai vendu sa virginité pour un prix que tu m'as offert toi-même ; tu me le refuses... je reprends ma marchandise. —Vous appartient-elle donc?... — Sans moi, ne la perdais-tu pas ?... Et puis d'ailleurs, sois donc conséquente avec toi : Tu ne crois pas à l'immortalité de l'âme ; ton opinion là-dessus est solidement fixée ; tu as mille preuves contre tous de la fausseté de ce dogme. — Quoi, vous savez... — Que ne sais-je pas, moi? Que peux-tu donc craindre en m'abandonnant un vain souffle, une vapeur idéale, dont tu ne fais aucun cas, dont tu n'espères rien ? — Mais si pourtant il était vrai... —Ah ! tu doutes maintenant ? Pauvre espèce humaine, qui raisonnez à tort et à travers sur des choses incompréhensibles, l'erreur, l'incertitude, voilà votre lot. Allons, signe et doute encore : ta situation ne sera point changée. »

« A ces mots, il me présente un rouleau de parchemin bleu, et un stylet d'or que je dépose sur un guéridon en lui disant :

— Puis-je y mettre une condition ? — Parle. — Je veux que la vertu de Paqueretta ne coure au-

cun danger pendant toute sa vie; pendant toute sa vie, entendez-vous bien? J'exige qu'elle reste chaste et pure, dans quelque situation qu'elle se trouve; et si jamais elle venait à manquer à ses devoirs de fille ou d'épouse, je prétends que le pacte que je vais signer soit nul entre nous, et que mon âme, si nous en avons une, retourne à son créateur, si telle est sa destinée. — J'y consens. — Puis-je me fier à vous?... — Pourquoi pas?... Ce que tu me demandes entre parfaitement dans mes vues; et si je te l'accorde, c'est que j'ai l'intention de tenir ma promesse, sans quoi je ne me gênerais pas pour refuser, et tu n'en signerais pas moins. Je ferai plus, car tu m'intéresses: chaque fois que ta fille se trouvera en danger, un tableau magique te représentera les effets de ton vœu, et tu seras toi-même témoin de ce que je ferai pour l'accomplir. Allons, signe. — Mais la condition... — Elle est écrite. — Enfin, quelle garantie?... — Tu n'en as pas besoin; car tu serais fort en peine de me poursuivre si je manquais à mes engagemens: je ne suis d'aucune juridiction, et la justice humaine ne peut rien sur moi. »

« Que vous dirai-je, monsieur? maîtrisée par la crainte de me voir ravir mon enfant, et dirigée par je ne sais quel véhicule secret qui me faisait considérer cet homme, moins comme un émissaire infernal que comme un vengeur céleste, ma main alla presque d'elle-même prendre le stylet,

et grava mon nom sur le parchemin, au moyen d'une empreinte blanche qui se forma sous l'instrument que je remis en tremblant à l'inconnu. — Tu le vois, me dit-il, il n'y a rien là de bien effrayant : bleu et blanc, ce sont mes couleurs. — Que vais-je devenir à présent, lui répondis-je, et comment me soustraire à la vindicte publique, aux poursuites de deux familles puissantes, quand on apprendra que ces deux hommes sont morts cette nuit chez moi ? — Tes deux libertins ne sont pas morts ; ils sont seulement dans une profonde léthargie. Demain, ils s'éveilleront, et se hâtant de quitter ces lieux, ils se garderont bien d'ébruiter l'aventure : elle ne flatterait point leur amour-propre. Cependant, ta fuite est inévitable, et je l'avais prévue : une chaise de poste est là, à la porte ; fais-y mettre tout ce que tu as de plus précieux ; réveille ta fille, et partez pour le midi de la France ; c'est à peu près le même climat. Demain, au lever du soleil, tu auras quitté le sol de l'Italie. Tu me reverras dans ta nouvelle résidence, sous la forme d'un chat noir que tu appelleras Négro ; car je veux pousser la complaisance jusqu'à me mettre en ôtage chez toi, pour sûreté de ma parole. Adieu. »

« Sur cette dernière phrase, l'inconnu disparaît sans bouger, comme l'ombre d'un objet s'évanouit sur le sol, en recevant la lumière à son zénith. Moi, j'étais restée stupéfaite, je croyais rêver ; je

cherchais à me rendre compte de mon étrange situation ; je voulais absolument me croire sous l'empire d'un songe affreux. Je courus au lit de ma fille ; j'ouvris en frémissant la porte du cabinet de toilette, et l'aspect de ces deux corps inanimés ne me laissa plus de doute sur la réalité de ce singulier événement. »

« Violemment agitée, mais habituée aux émotions fortes, je devais, plus que toute autre femme, conserver, en cette circonstance, une présence d'esprit qui m'était si nécessaire. Puisant d'ailleurs un surcroît de courage dans la conservation de ma fille, dirigée de plus par je ne sais quelle puissance secrète, j'exécutai avec une promptitude étonnante, avec un ordre parfait, tout ce que m'avait prescrit l'inconnu. En peu d'instans, la chaise fut chargée, ma fille habillée et résignée à partir. Ma femme de chambre, que des intérêts de famille retenaient à Rome, refusa de m'accompagner. J'écrivis à la hâte une lettre que je la chargeai de remettre le lendemain avec mes clés à mon homme d'affaires, et abandonnant à la grâce de Dieu quelques propriétés et mon mobilier somptueux, je me remis entre les mains de mon esprit protecteur. »

« Il ne m'avait point trompé : le lendemain, j'étais sur le territoire français, et le surlendemain, la chaise s'arrêta à Valréas, devant l'auberge du Cheval blanc, à cent pas d'ici. »

« En nous aidant à descendre, le postillon nous dit : — Mesdames, vous voici à votre destination. Vous êtes dans le pays le plus pittoresque de la France, dans un climat sain et agréable : la vie y est pour rien. Si vous avez des fonds à placer, adressez-vous à M. Jacobi : c'est le plus honnête banquier de la ville ; et si vous voulez être convenablement logées, cherchez aux alentours de cette auberge, et vous trouverez certainement ce qu'il vous faut. »

« Pendant que cet homme me donnait ces renseignemens, qui semblaient lui avoir été prescrits, tant ils nous étaient nécessaires, les gens de l'auberge débarrassaient la chaise, et transportaient nos paquets et nos malles dans un appartement ; d'autres mettaient des chevaux frais à la voiture, qui repartit comme le vent. »

« J'avais emporté d'Italie presque toute ma garde-robe, qui a suffi à nous vêtir jusqu'à présent, tant elle était riche et bonne ; vingt-cinq mille francs en or et en titres de rente, et environ pour quinze mille francs de diamans et bijoux. Je me suis défaite de bien des objets de luxe que j'ai échangés contre ce mobilier, et M. Jacobi, honnête homme en effet, m'a converti mes valeurs en une rente perpétuelle sur l'état. Au bout de quinze jours, j'étais installée dans votre maison où je ne tarderai pas à finir mes tristes jours, si la présence d'une femme maudite du ciel et des

hommes ne vous répugne pas au point de m'en chasser impitoyablement. »

En achevant son récit, Mme de Germiny se cacha le visage dans ses mains, et resta absorbée dans sa douleur que rendait encore plus profonde l'espèce d'hésitation de M. Bonin. Ce pauvre curé ne sachant s'il devait croire à l'aventure fantastique de sa locataire, avait été atterré par le voisinage de Négro, dont il connaissait maintenant l'infernale origine. Depuis l'instant où Mme de Germiny en avait parlé, il ne cessait de promener des regards craintifs sur sa pénitente, et sur le chat noir qui reposait accroupi devant le foyer de la chambre. Enfin, sur les derniers mots du discours, il balbutia ceux-ci :

— Madame... certainement... je suis incapable de..... mais voilà, je l'avoue, une horrible narration; et en admettant que vous n'ayez point été le jouet d'une imposture adroite, il faudrait croire aux apparitions, aux sortiléges, au retour des miracles. Mais dites-moi : comment ce chat est-il arrivé ici? — Le lendemain de notre installation, répond Mme de Germiny ; en ouvrant cette fenêtre pour donner de l'air à l'appartement, il sauta du dehors sur l'appui, s'installa ici même, et depuis deux ans que j'y loge, il ne m'a point quittée. — Mais êtes-vous certaine, madame, que ce soit bien l'animal dont votre inconnu vous a prédit la visite. — D'autant plus certaine que déjà

il a réalisé sa promesse en me montrant, à l'aide d'un tableau magique, le danger où s'est trouvé Paqueretta en deux occasions différentes. — En vérité ! s'écrie M. Bonin en regardant avec plus de frayeur encore Négro et Mme de Germiny.

— Chaque fois, ajoute celle-ci, que cela doit arriver, il s'élance convulsivement sur moi, puis sur la cheminée au bord de laquelle il se tient la patte en l'air, tendue vers la glace. Cette glace s'illumine, tout ici s'obscurcit, et la scène dont je dois être témoin m'est fidèlement retracée dans le cristal. Cependant, ces visions n'ont guère lieu que dans de graves circonstances; car, d'après certaines confidences de ma fille, je me suis convaincue qu'il agissait pour les petites, sans daigner m'en faire part.

M. Bonin était confondu. Ce bon homme, que nous avons peint comme un fanatique de bonne foi, se trouvait dans une position singulièrement critique ; car si, d'un côté, la charité chrétienne le pressait d'accepter le mandat que Mme de Germiny venait de lui proposer; de l'autre, il ne pouvait s'accoutumer à l'idée d'être de moitié avec le diable dans la surveillance à exercer sur la conduite de la jeune vierge. Il n'était plus surpris des opinions hérétiques émises par la mère sur l'immortalité de l'âme. Il concevait fort bien que Mme de Germiny eût un immense intérêt à nier ce dogme, pour se soustraire, illusoirement et de

sa propre volonté, au supplice éternel des damnés.

Une autre pensée lui vint : il trouvait profondément immoral qu'un être transformé en animal, mais qui pouvait à tout moment prendre une forme humaine, assistât à toutes les actions d'une femme, à son coucher comme à son lever. Il ne put s'empêcher d'en faire l'observation à Mme de Germiny, qui le rassura complètement à ce sujet, en lui assurant qu'elle avait pris, à cet égard, toutes les précautions que la pudeur et la bienséance exigeaient; que Négro d'ailleurs s'y prêtait de lui-même, soit en s'éloignant un peu, soit en se plaçant de manière à ne rien voir. — Mais la nuit, répliqua M. Bonin, ne craignez-vous pas... — Jamais, monsieur, mon sommeil ni mon repos n'ont été troublés que par mes souffrances, et jamais non plus aucune particularité n'a pu me rappeler qui j'avais auprès de moi sous cette forme, si ce n'est dans le cas dont je viens de vous parler. — Et votre fille est-elle instruite de tout cela? — Pas le moins du monde, monsieur; elle ignore tout. Vous devez bien penser que cette confidence, au-dessus de son âge, m'aurait mise dans l'obligation de rougir devant elle. — Vous avez fort bien fait. — Mais vous m'y faites penser, monsieur : depuis une heure au moins nous avons de la lumière, et Paqueretta n'est pas encore rentrée... Je commence à être inquiète. — Que craignez-

vous? Thérèse est avec elle; on l'aura retenue sans doute. Il fait un temps superbe, la lune brille au ciel; et puis d'ailleurs, madame, d'après votre position, vous devez être en pleine et constante sécurité. — Vous avez raison; mais j'aimerais autant que ma fille ne fut point exposée... J'espère qu'elle ne tardera pas. Profitons de cette prolongation d'absence pour nous entendre définitivement à son égard. Agréez-vous ma proposition? Consentez-vous à vous charger de cette chère enfant? — Madame... en vérité, je ne sais que vous répondre. Vous devez concevoir tout mon embarras... Ah! ça mais, dites-moi : Protégée déjà comme elle l'est, à quoi un second surveillant lui servira-t-il? Car enfin je ne vois pas qu'elle en ait rigoureusement besoin. — Comment, mon cher monsieur, ma fille seule, à dix-neuf ans, gérerait-elle fructueusement le peu de bien que je lui laisserai? Sa vertu sera gardée, je veux le croire; mais sa petite fortune, une bonne direction dans le monde, le choix d'un époux, qui les lui garantira? Ce n'est pas tout qu'elle soit exempte de reproches du côté des mœurs, il faut encore, ce me semble, lui épargner les piéges qu'on peut tendre à sa bonne foi, à sa candeur, à son innocence. La vertu est sans doute le premier des biens, je me plais à en faire l'éloge; mais pour nous qui avons vécu, l'honneur ne suffit point seul à l'existence, si l'on n'y joint un peu d'aisance, et le bien-être

d'une union convenablement assortie. Quand je ne serai plus, qui me dit que, satisfait de sa proie, l'esprit qui m'a perdue en sauvant ma fille tiendra sa promesse? Je vous le répète, monsieur, s'il m'a garanti la pureté de son âme, il ne m'a point assuré la conservation du corps, et cette somme de bonheur qu'un mortel bien dirigé peut attendre sur la terre; et c'est cela que je serais heureuse de lui léguer dans les soins désintéressés d'un homme tel que vous, d'un Mentor aussi respectable.

M. Bonin, subjugué par toutes ces raisons convaincantes, était resté silencieux, la tête basse, ne sachant plus que dire pour refuser, lorsque ses yeux se rencontrèrent avec ceux de Négro, dont les prunelles protées s'arrondissaient graduellement sur un fond jaune clair, comme le point lumineux grandit sur la toile fantasmagorique. Ce regard fixe du chat semblait dicter au curé une réponse affirmative sous peine de punition.

M. Bonin, effrayé, détournait la vue ou en fermait les organes.

Mme de Germiny attendait avec anxiété une décision qu'elle pressait par un :

— Eh bien! Monsieur?

Auquel notre patient répondit :

— Eh bien, madame.... je verrai... j'y penserai... cela mérite réflexion. Laissez-moi quelque temps pour y songer, pour me remettre; car en

vérité vous m'avez mis là dans une étrange perplexité.

Ici, Négro, prompt comme l'éclair, saute sur les genoux de M. Bonin qui, saisi d'effroi, le repousse à terre en criant suffoqué :

— A bas!.. à bas!!.. à bas!!!..

Mme de Germiny, qui s'explique le mouvement de l'angora, s'écrie à son tour :

— Laissez, monsieur, de grâce!.. Ma fille est en danger!..

Négro, jeté rudement à terre, grimpe sur sa maîtresse, de là sur la chambranle, et se met en position près de la glace, une patte en l'air.

Le curé, qui s'est levé, recule épouvanté jusqu'au fond de la chambre, tremblant de tous ses membres, et faisant le signe de la croix.

Mme de Germiny se lève également pour mieux voir. La lampe s'éteint, le cristal s'illumine, et un tableau magique se déploie

La glace représentait un carrefour de Valréas éclairé par la lune, et désert comme le sont ordinairement les rues de province à la nuit fermée. A l'angle d'une maison lointaine, on distinguait une demi-fortune, attelée de deux bons chevaux, dont un enfourché par un postillon. La portière de la voiture était ouverte, le marche-pied déployé.

Légère comme une biche, une jeune fille passe seule, portant un petit carton noué dans un foulard. Un valet en livrée débouche par une rue

voisine, il tient un grand voile blanc déyeloppé dans ses mains. Arrivé tout près de la jeune personne, il lui jette le voile sur la tête, la saisit dans ses bras, et la transporte à la voiture dans laquelle il l'enferme avec le ravisseur, son maître, qui l'y attendait. Le domestique monte derrière, et l'équipage part comme un trait.

Tout alors rentre dans l'ordre, la glace reprend son état normal; la lampe se ranime, et Négro, redescendu à terre, fait le gros dos aux pieds de Mme de Germiny. Cette pauvre femme, défaillante et près de s'évanouir, retombe sur son fauteuil en disant :

— C'en est fait!... Le charme est détruit : ma fille est déshonorée!!...

M. Bonin n'avait rien vu; car le tableau n'était visible que pour Mme de Germiny; mais il avait été instruit de ce qui s'y était passé par sa locataire elle-même, qui en avait détaillé toutes les particularités à haute voix, dans le délire où la plongeaient d'ordinaire ces scènes diaboliques.

Néanmoins les genoux du curé fléchissaient sous lui. Il allait pourtant essayer quelques paroles consolatrices, en se rapprochant timidement de la malheureuse mère, lorsque la porte s'ouvre. C'est Paqueretta qui entre.

Il serait difficile de rendre la joie de Mme de Germiny, et l'étonnement du curé.

— Bonsoir, maman; bonsoir, M. Bonin. — Ma

fille! est-ce bien toi? s'écrie l'heureuse mère en embrassant tendrement Paqueretta. J'ai cru que je ne te reverrais plus. — Pourquoi donc ça, maman!... Ah! je conçois, tu étais inquiète. Dame, ce n'est pas ma faute : j'attendais toujours Thérèse, et comme elle ne venait pas, il a bien fallu me décider à partir seule. D'ailleurs, il fait si beau!...

— Comment, mademoiselle, dit M. Bonin, vous n'avez fait en route aucune mauvaise rencontre? — Non, Monsieur. — Personne ne t'a distraite de ton chemin? ajoute Mme de Germiny. — Pas du tout, répond Paqueretta; je n'ai pas rencontré un chat. — Un chat! s'écrie M. Bonin, ah! nous en avons vu un, nous!... — Monsieur, de grâce!... dit tout bas Mme de Germiny au bon curé qui s'oubliait. — Pardon, madame, je ne sais plus ce que je dis. Mais pourquoi Thérèse ne vous a-t-elle point accompagnée au retour? — Elle m'avait priée de la laisser aller voir une de ses amies qui demeure près de l'église, en me promettant de me rejoindre chez Mme Dutilleul, où je l'ai attendue assez long-temps. Moi, j'ai craint que ma bonne mère ne s'impatientât, et je me suis décidée à lui désobéir pour lui épargner de l'inquiétude. — C'est bien, mon enfant; mais j'eusse préféré cependant que tu attendisses Thérèse. — Pourtant, tu étais bien tourmentée, si j'en juge par la manière dont tu m'as reçue. —

C'est vrai, ma fille. Comme ça, tu n'as point rencontré M. Arthur? — Mon Dieu, non, Dieu merci! — Tu t'y exposais cependant. — Oui, mais c'était pour toi. — Allons, viens m'embrasser encore, et n'en parlons plus.

Il se fait un moment de silence durant lequel Paqueretta ôte son châle, range son carton et différens objets épars dans la chambre.

M. Bonin et Mme de Germiny se regardent avec étonnement. Cette dernière semble dire : Qui donc a-t-on enlevé?... Et le curé, par son geste, semble répondre : Ma foi, je n'y comprends rien et je m'y perds.

Thérèse rentre tout essoufflée, en s'excusant de son mieux auprès de Mme de Germiny et surtout de M. Bonin, son maître, qui était d'autant plus irrité de sa faute qu'il la considérait comme la cause première de tout ce qui venait d'arriver.

— Une autre fois, lui dit-il, vous voudrez bien vous renfermer strictement dans ce qu'on vous aura prescrit, et ne point aller bavarder chez vos amies, tandis que la personne qui vous a été confiée, court les plus grands dangers. — Les plus grands dangers! répond Thérèse. Eh! mon Dieu, monsieur, quoi qu'il est donc arrivé? — Rien, rien, répond Mme de Germiny en regardant le curé; M. Bonin veut dire que ma fille s'exposait beaucoup en revenant seule à cette heure. — Mais, madame, mam'zelle n'avait qu'à prendre patience.

D'ailleurs, il n'est encore que huit heures, et il fait un temps superbe. — En voilà assez, dit M. Bonin d'un ton sec et sévère. Je vous ai déjà dit, je crois, qu'il ne convenait point que vous missiez sans cesse vos raisons en opposition avec les miennes. — Mais, monsieur, je réponds à madame. — C'est comme si vous me répondiez à moi, puisque j'ai le même reproche à vous faire. — Ça suffit, monsieur; on ne s'amusera plus; on se rendra esclave tout à fait; on n'soufflera plus le mot... Ça sera gentil!.. ça sera gai!.. ça sera bien amusant!.. — Allons, paix! encore une fois.

Paqueretta, qui n'avait point encore parlé jusqu'ici, s'approche de M. Bonin : — Ne la grondez plus, lui dit-elle; c'est moi qui en suis le motif, et c'est comme si vous me grondiez moi-même.

Puis, allant à Thérèse : — Ma bonne Thérèse, ajoute-t-elle, pardonnez-moi cette petite scène; je sais combien elle est désagréable pour vous. J'aurais voulu vous l'épargner; mais vrai, j'ai été forcée de revenir seule. Mme Dutilleul est souffrante, elle voulait se reposer, et ma mère commençait à s'inquiéter. — C'est bon, c'est bon, mam'zelle, je ne vous en veux pas, répond Thérèse d'un ton un peu haut et d'un air boudeur. — Je le crois bien, reprend M. Bonin, c'est vous qui avez tort. Allumez votre bougie et remontons chez moi. — Quoi, vous nous quittez déjà M. Bonin, dit Paqueretta ; et moi qui allais préparer la table. Vous

ne faites donc pas de partie ce soir? — Mademoiselle, je vous remercie; mais je ne me sens point disposé à jouer... Je ne suis pas à mon aise, et je pense que madame votre mère est de mon avis. — C'est vrai, répond Mme de Germiny. Je me sens plus fatiguée qu'à l'ordinaire, et ne t'en déplaise, ma fille, nous ne veillerons point ce soir. A demain, M. Bonin. N'oubliez pas ce que vous m'avez promis. — J'y penserai, madame. Que Dieu vous.... C'est-à-dire je vous souhaite une bonne nuit. — Je vous rends grâces. — Bonsoir, madame; adieu, mam'zelle, dit Thérèse un peu sèchement. — Bonsoir, Thérèse, dit Mme de Germiny. — Au revoir, Thérèse, ajoute Paqueretta en reconduisant le maître et la servante, sans rancune au moins.

Après avoir fermé la porte, Paqueretta revient auprès de sa mère, et lui demande quelle était la chose que M. le curé lui avait promise. Mme de Germiny lui reproche doucement ce petit mouvement de curiosité, et lui dit néanmoins qu'il s'agissait de quelques renseignemens à prendre dans la ville pour ses affaires personnelles.

A la fin de ce petit colloque, on entend frapper aux contrevents.

— Qu'est-ce que j'entends, dit Mme de Germiny? — On frappe aux volets en dehors. Veux-tu que je demande qui est là? — Oui, ouvre la fenêtre, mais ne décroche point le contrevent sans

reconnaître la personne au parler. — Qui est là? demande Paqueretta. — Moi, mademoiselle, répond une voix adoucie de jeune homme. — Maman, c'est M. Prosper. — Je viens savoir des nouvelles de Mme de Germiny. — Faut-il le faire entrer, maman? — Tu viens d'entendre, ma fille, que j'avais besoin de repos. Je ne pense pas que tu l'aies déjà oublié. — Maman vous remercie beaucoup de votre attention, M. Prosper; elle n'est pas bien ce soir, et nous allons nous coucher.

Ce mot devait serrer le cœur du jeune homme; aussi répondit-il : — Ah! tant pis... J'en suis bien fâché. — Bonsoir, M. Prosper. — Bonsoir, mademoiselle. — A demain, ajoute Paqueretta en refermant la fenêtre. — Comment à demain? dit Mme de Germiny en souriant. Sais-tu, Paqueretta, que c'est un rendez-vous que tu lui donnes. — Dame, ce pauvre jeune homme, il croyait achever sa soirée chez nous, suivant l'usage, et il a l'air de s'en aller si triste, si désapointé. — C'est possible, mon enfant, mais ce n'est pas une raison pour le consoler, toi, d'un mécompte aussi léger. Te voilà dans un âge, Paqueretta, où tu dois un peu t'observer à l'égard des jeunes gens. En recevant ici M. Prosper, je n'ai pas prétendu en faire ton ami, ton camarade. J'ai même l'intention de l'engager à espacer un peu ses visites. — Oh! pourquoi donc? Il est si prévenant pour

moi... pour toi! Vois donc, il vient s'informer de ta santé. — Oh! je ne doute pas de tout l'intérêt qu'il prend à ce qui me touche, et je lui en sais le gré que je dois lui en savoir. Mais songe, ma fille, que les bienséances, l'opinion publique surtout, sont des choses que ton âge et ton sexe ne doivent pas enfreindre, et qu'il faut se garder de heurter. — Mais, maman, est-ce qu'il y a plus de mal à recevoir souvent M. Prosper, qu'à ne le voir, je suppose, qu'une fois par semaine? — Il n'y a point de mal, mon enfant, mais on en trouverait, et il faut éviter qu'on se donne la peine d'en chercher, et de nous l'attribuer. Dis-moi, ma fille, tu n'as rien de caché pour moi, je pense? — Non, maman. — Prosper ne t'a-t-il jamais parlé d'amitié, d'attachement, de... — Oh! non, maman, jamais. Mais je vois bien à son empressement, à ses petits soins, que je ne lui déplais pas. — Fort bien. Et à toi, quel effet te fait-il? — A moi? — Oui. — Dame, il me fait l'effet d'un bon petit jeune homme. — As-tu du plaisir à le voir? — Mais... Oui, maman. — Ses attentions te sont-elles agréables? — Oui, maman. — Penses-tu que ce plaisir est plus grand pour lui, qu'il ne le serait pour un autre à la visite duquel tu serais autant habituée? — Ah! je ne sais pas. Il faudrait, pour te répondre, que je fusse accoutumée à celle de cet autre. — C'est juste, reprend Mme de Germiny, pensive, embarrassée et observant Paqueretta.

Alors, si je réduis à une par semaine les visites de M. Prosper, tu en seras fâchée? — Oui, maman; nous voyons si peu de monde. — Mais quand tu seras faite à ce nouvel ordre de choses, tu n'y penseras plus, et tu prendras facilement ton parti? — Il le faudra bien. — Nous verrons cela. Fais la couverture, et aide-moi à me mettre au lit.

Paqueretta obéit silencieusement. Pour la première fois, sa petite tête commençait à réfléchir sur une matière inconnue jusqu'alors. Elle sentait au fond de son jeune cœur, certain je ne sais quoi qui l'attachait à Prosper. Ce cœur s'était contracté à l'idée de ne plus voir ce jeune homme tous les soirs. Elle éprouvait quelque peine de la rigueur que sa mère affectait si vite à l'égard du commis-marchand, et elle taxait même d'ingratitude les intentions qu'on avait de l'éloigner de la maison. Mme de Germiny, sans le vouloir, avait éveillé dans l'âme de sa fille un sentiment qu'elle craignait d'y découvrir; et malgré toute sa pénétration de femme habile en intrigue d'amour, elle avait encore besoin d'une épreuve pour connaître à fond les sentimens de Paqueretta.

L'adieu de Prosper avait été accompagné d'un gros soupir qui n'avait point échappé à la jeune fille. Notre commis subissait là le sort commun à tous les êtres : aujourd'hui, bien; demain, mal. Mais comme tous les amoureux, il se croyait plus malheureux qu'un autre; il accusait son destin;

cet incident n'était fait que pour lui, etc., etc. Il avait travaillé avec tant d'ardeur, soutenu par l'espérance d'une agréable soirée ; sa pensée s'était si délicieusement nourrie de ce bonheur ; il avait attendu avec tant d'impatience l'heure fortunée!.. Ah! ce n'est point en amour qu'un bien ardemment désiré est, quand on l'obtient, au-dessous de ce qu'il était en imagination. La réalité est si douce! si belle!.. C'est le fruit rafraîchissant que l'altéré du désert exprime sur ses lèvres brûlantes ; c'est la liberté que reçoit un détenu de dix ans ; c'est la patrie que revoit l'exilé ; c'est la grâce accordée au condamné qu'attendait la mort.

M. Bonin, chargé de ses bouquins, et éclairé par Thérèse, était rentré chez lui, tremblant encore du récit et de la vision de Mme de Germiny. Confondu de tout ce qu'il avait appris, il ne comprenait point que de pareilles choses eussent frappé son oreille. Mille idées confuses lui passaient par la tête : tantôt il voulait chasser de sa maison la mère et la fille, et les dénoncer au clergé comme possédées du démon ; tantôt, animé d'un saint zèle, il revenait à des sentimens plus pacifiques : il s'arrêtait à l'espoir de ravir, par des prières, par des jeûnes, par des exorcismes, l'âme de Mme de Germiny aux griffes de Satan. Cette pensée prévalut, et c'était à la condition que la mère ferait tout ce qu'il faut pour y parvenir, qu'il se chargerait de la fille.

Une chose seulement le déroutait : c'était la présence continuelle de Négro, émissaire du démon, et qui probablement opposerait aux efforts du prosélytisme, des obstacles invincibles et diaboliques. La mort de l'angora leverait sans doute toutes les difficultés ; elle était bien entrée dans le plan du curé; mais la chose était-elle possible? Un génie est immortel au propre comme au figuré. — C'est égal, disait-il, j'en essaierai, et si je ne puis y réussir par moi-même, je déciderai Mme de Germiny à se défaire de ce vilain animal, à quelque prix et de quelque manière que ce soit,

Or, sur-le-champ, il sonne sa servante. Thérèse accourt.

— Quoi que voulez, not' maître? Je vous croyais couché, moi. — Il n'est guère que neuf heures, Thérèse ; M. Seton, l'apothicaire voisin, ne ferme qu'à dix ; allez-moi chercher de la mort aux rats. — De la mort aux rats, monsieur!.. Quoi que vous voulez en faire donc ? Est-ce que vous auriez des souris dans votre chambre? — Que j'aie des souris ou autre chose, que vous importe?.. Allez où je vous dis. — Mais, monsieur, il serait bien plus simple de prendre Négro pour quelques nuits.

A ce nom de Négro, M. Bonin ne peut s'empêcher de frissonner, et fronçant le sourcil : — Vous savez bien, dit-il, que je n'aime pas les animaux, surtout les chats. C'est malpropre, malfaisant, particulièrement celui dont vous me parlez. —

On voit bien, not' maître, que vous ne connaissez pas Négro. — Je ne le connais que trop, et mieux que vous. — Bah! est-ce qu'il vous aurait griffé les jambes? — Allons, Thérèse, en voilà assez. Allez-moi chercher ce que je vous demande. M. Seton vous connaît; en lui disant que c'est pour moi, il ne vous refusera point. Au surplus, tenez, je vais vous donner un mot d'écrit: c'est plus sûr. — Comme vous voudrez, not' maître.

M. Bonin se met à son bureau, et trace quelques lignes qu'il remet à Thérèse.

Celle-ci, en s'en allant, ne pouvait concevoir que son maître eût un si pressant besoin de mort aux rats; n'ayant aperçu, en faisant le ménage, aucune trace, aucun indice de ces animaux. Comme toutes les femmes, Thérèse était curieuse, et elle se promettait bien de s'assurer, tôt ou tard, de la vérité. — « Cependant, se disait-elle, si ce n'est pas pour détruire des souris, pour quoi que ça peut être?.. Ben sûr, ça n'est pas pour se suicider... un curé!... C'est pas non plus pour empoisonner quelqu'un... C'est peut-être pour quelque médicament; car il se mêle un peu de médecine, pour les pauvres gens qu'il visite. Oh! oui, c'est ça; c'est pour composer quelque drogue. Il va sans doute, à mon retour, me demander de l'eau chaude, du sirop, de la fleur d'orange, de la farine, ou autres ingrédiens pour fabriquer des pilules. »

Tout en réfléchissant ainsi, Thérèse a fait sa commission; elle rentre et remet à son maître un joli petit paquet parfaitement ficelé, cacheté, étiqueté, enfin un paquet de pharmacien. Car il est convenu qu'un apothicaire ne peut rien servir sans papier bleu, sans fil rouge, et sans cire à cacheter. Que le malade soit à l'extrémité, qu'il attende après l'efficacité d'un remède, c'est égal. On a beau lui dire: C'est pour moi, je vais en prendre tout de suite; c'est inutile de me l'envelopper si soigneusement... Ah! bien oui!.. Empêcher un pharmacien de cacheter un paquet, une fiole, ou une boîte, et d'y coller une étiquette, c'est vouloir s'opposer au mouvement diurne et annuel du globe terrestre.

— C'est bien, dit M. Bonin en prenant la dose des mains de Thérèse; maintenant apportez-moi un petit morceau de bouilli et de graisse froide. — Oui, notre maître, répond Thérèse. Et en exécutant cet ordre: Du bouilli, de la graisse, se dit-elle, ça n'est pas pour faire une potion toujours.

Et elle apporte le morceau de viande sur une assiette qu'elle pose près du curé. Elle allait se retirer, quand ce dernier la rappelle.

— Thérèse? — Monsieur? — N'avez-vous pas, dans votre cuisine, un morceau de vitre avec quoi vous grattez votre table? — Oui, notre maître. — C'est bon, apportez-le moi. — Un morceau de vitre, dit Thérèse en obéissant; allons, c'est dé-

cidé, faut qu'il y ait des souris : il veut piler du verre. Mais pourtant, avec de la mort aux rats, il me semble que c'est bien assez.

Thérèse avait raison : la mort aux rats devait suffire au projet de son maître ; mais M. Bonin qui craignait de manquer son coup, avait jugé que deux corrosifs n'étaient pas de trop, pour attaquer les entrailles d'un suppôt de l'enfer ; il aurait voulu tenir à sa disposition tous les poisons de la *Brinvilliers*, ou les merveilleux secrets d'*Exili*, et du *chevalier de Sainte-Croix*.

Si les événemens de la soirée avaient bouleversé la cervelle du pauvre curé de Valréas, ils lui avaient aussi tourné les sens ; et tout en fabriquant ses boulettes, il se sentit pris d'un grand mal de tête, d'une faiblesse dans tous les membres, d'un frisson universel, et de forts symptômes de colique. Il acheva néanmoins la besogne qu'il s'était imposée ; forma huit grosses pilules, et les mit dans une boîte de carton qu'il cacha soigneusement. Après quoi, il se mit au lit, assez mal à son aise, et avec une fièvre de cheval.

A quelque chose, malheur est bon. C'est un proverbe que l'expérience vérifie assez souvent ; car pour les philosophes, c'est-à-dire pour ceux qui prennent leur mal en patience, il n'est guère de maux qui n'amènent un bien, quelque petit qu'il soit. Aussi M. Bonin trouva-t-il dans sa position maladive, un vrai dédommagement pour

lui. Il rêva que, nouveau Saint Michel, il terrassait le démon. Un pied sur le giron du diable, et dans une posture raphaëlique, il lançait avec beaucoup d'adresse, et l'une après l'autre, dans la bouche que Satan ouvrait pour crier, les boulettes qu'il avait faites. Le démon les avalait complaisamment, et rouvrait immédiatement la bouche pour en recevoir une autre, comme font les jeunes poussins qui reçoivent la becquée de leur mère. L'introduction de chaque boulette causait au bon curé une joie indicible.

Mais ce n'est pas tout. A mesure que le diable ressentait les effets du poison, l'âme de Mme de Germiny errait autour du groupe, et attendait, pour retourner au ciel, la chute complète de Béelzébuth.

Laissons l'homme de Dieu sur la bonne bouche, et sachons un peu ce que devinrent Arthur d'Héristal et son valet, après l'enlèvement apparent de Paqueretta.

III.

Le Rapt.

On a vu qu'à l'aide d'un voile, Brice avait enveloppé le buste de la jeune fille, et l'avait transportée dans la voiture où se trouvait alors Arthur d'Héristal, son maître. La victime s'était fort débattue dans le court trajet qu'on lui avait fait faire, et elle jouait encore assez gentiment des pieds et des mains dans la demi-fortune. Elle n'avait pas encore prononcé une parole, mais elle frappait son ravisseur à tort et à travers. Celui-ci,

qui faisait tous ses efforts pour la tenir en respect, n'avait point assez de ses deux mains pour neutraliser les violentes attaques de sa belle. Il ne concevait pas qu'une jeune personne, d'une apparence si mignonne, put distribuer d'aussi vigoureux horions. Quand il lui tenait les poignets, elle lui martyrisait les jambes à coups de sabots; car elle en portait de très-rustiques, et c'était encore ce qui étonnait Arthur. Quand il cherchait à maintenir les jambes traîtresses de son objet avec les siennes, elle se débarrassait une lourde main calleuse, dont elle abîmait la figure du pauvre vicomte. Déjà les deux vitres des portières de la voiture étant brisées; la victime furibonde s'était saisie d'un éclat du verre, avec lequel elle avait tracé un sillon sur une des joues d'Arthur.

Celui-ci n'y tenant plus, et commençant à craindre pour sa petite personne, abandonne la partie, se précipite sur les glaces du devant, et crie de toutes ses forces :

« Arrêtez, postillon!... arrêtez!... Madame se trouve mal !... Madame tombe en faiblesse!... arrêtez! arrêtez donc!... »

Loin de tomber en faiblesse, madame profitait largement de sa liberté, et de la posture du vicomte qui lui tendait le dos, pour achever de le rouer en lui assénant, d'une force d'Hercule, des coups de poings qui, dans nos fêtes publiques, eussent pesé deux cents.

Arthur, dont l'amour expirait sous la violence du traitement, avait pris le parti de regimber roturièrement, mais sans rien toucher, sans nuire à l'ennemi femelle, sans affaiblir sa vigueur. Bref, c'en était fait de notre amoureux vicomte, si son valet, inquiété par les secousses de la voiture, et déterminé enfin à descendre par les cris de son maître, n'était enfin venu arrêter les chevaux, ouvrir une portière, et s'informer de la situation des voyageurs.

— Que voulez-vous, monsieur? dit Brice. — Débarrasse-moi bien vîte de cette mégère, de cette furie, s'écrie Arthur; mais avant de la laisser aller, sache un peu qui elle est; car il est impossible que ce soit Paqueretta; c'est plutôt le diable en jupons, que tu as mis avec moi. Je suis roué, meurtri, assassiné!...

— Qui que je suis? dit la virago d'une voix mâle et accentuée, je m'appelons Jacqueline Devaux, à votre service, mon beau monsieur; et toute prête à recommencer, quand l'envie vous reprendra d'enlever les filles qui ne vous sont de rien, et qui ne vous aimont pas.

En achevant ces mots, elle saute de la voiture à terre, par-dessus le marche-pied. Brice veut l'arrêter; elle lui assène un vigoureux coup de poing sur le nez, en lui disant:

— Ah! dis donc, toi, hé!... si tu veux en tâter, tu n'as qu'à le dire.

Le valet, étourdi du procédé, et hors d'état de riposter, lâche Jacqueline Devaux qui court encore en riant aux éclats, laissant le maître à moitié mort dans sa demi-fortune, et le domestique appuyé sur le strapontin, et saignant comme un porc qu'on vient d'égorger.

Le postillon quitte son cheval pour prendre les ordres des voyageurs. On n'était qu'à une lieue de Valréas, sur la route d'Orange; on avait bien le double du chemin à faire, pour se rendre à la maison de campagne d'Arthur. Il fut décidé qu'on retournerait au château, où l'on arriverait encore de nuit.

Bien qu'il fut dans un piteux état, le vicomte ne voulait point ébruiter l'aventure, en s'arrêtant dans quelque mâsure de paysan; il préférait retourner à la ville, où il n'aurait de compte à rendre de sa conduite à personne. Son oncle et sa tante étant partis pour Paris, il était le maître de la maison, et les soins que sa position réclamait, lui seraient plus convenablement et plus secrètement administrés au château qu'ailleurs.

La conformité d'infortune rapproche les distances, fait taire la morgue et l'amour-propre. Arthur permit à son valet de prendre place auprès de lui dans la voiture. Le postillon remonta sur sa bête, tourna bride, marcha au trot, et continuellement sur la terre, pour épargner les secousses aux blessés qui arrivèrent sur le mi-

nuit, et sans mot dire, au château de Valréas.

— Ah! ça, dit le vicomte à Brice, qui le déshabillait, comment as-tu fait ton compte; tu n'as donc point vu qui tu enlevais, imbécille! Tu n'as donc pas su distinguer un dragon sous la bure, d'une jeune fille svelte et accorte de la bourgeoisie.—Ma foi, monsieur, je n'y conçois rien. Si je n'avais pas vu et senti la brutale villageoise, je jurerais ma tête à couper, que c'était bien Paqueretta que j'ai enveloppée du voile. —Ne l'avais-tu pas vue entrer de jour chez cette Mme Dutilleul?... — Certainement. — Tu t'es tenu à l'écart, les yeux constamment fixés sur la porte de la maison? — Sans doute.—Tu l'as bien vue sortir?...—Oui, monsieur. — Et tu l'as suivie jusqu'au carrefour où je t'attendais? — Absolument. — Allons, tu m'en imposes, ou il y a là-dessous quelque chose de surnaturel. — Tenez, monsieur, après une pareille aventure, il faut croire aux sortiléges; c'est mon avis.—J'aime mieux croire que tu es un sot; c'est plus certain.—Comment, monsieur? — Tu te seras ennuyé d'attendre; tu auras été au cabaret, et, au retour, la tête un peu avinée, tu auras pris la manante pour Paqueretta, qui sera sortie cinq minutes après, peut-être.—Par exemple!... — Et ce qui me le prouve, c'est que Mlle de Germiny, tu me l'as dit toi-même, était accompagnée de la servante du curé. — Certainement, monsieur. —Eh bien, pourquoi serait-elle sortie

seule, nigaud ? — Mais, monsieur, ce que je ne vous ai pas dit, c'est que la susdite servante avait quitté votre belle à la porte de Mme Dutilleul, pour aller je ne sais où, et que je ne l'ai pas vue revenir. — Paqueretta l'aura attendue avec d'autant plus de raison qu'il faisait nuit close. — Enfin, mon cher maître, tuez moi, si vous voulez; mais vous ne m'empêcherez pas de vous affirmer, par Saint Brice mon patron, que je n'ai pas été au cabaret, que je n'ai point quitté mon poste, ni levé l'œil de dessus la porte en question; que de plus, j'ai parfaitement reconnu la demoiselle à sa tournure comme à son profil, à l'aide du clair de lune; et que je jurerais tous les saints du paradis que c'était elle. — Avait-elle des sabots?... — Des sabots!... Ah ben oui, des sabots! De fins souliers, dites donc : on ne l'entendait pas marcher. — Eh bien, celle que tu m'as amenée en portait, et de solides, j'en réponds : je les ai encore dans le gras des jambes. Que diras-tu à cela?... — Toujours la même chose : que je suis sûr que c'était elle. — Mais, mulet que tu es! tu as pourtant, ainsi que moi, des preuves du contraire. — Oui, monsieur, c'est vrai, et des preuves frappantes, encore!... Mais voulez-vous me permettre de chercher dans la ville, et même aux environs, une Jacqueline Devaux? Je parie qu'on ne la trouve pas. — Soit. Aussitôt que je pourrai sortir, je m'en informerai également; et songe que si je la découvre, je te

chasse. — Eh bien, monsieur, c'est dit. — En attendant, lave-moi cette blessure que j'ai à la joue; prépare une compresse, un bandeau; enfin, ce qu'il faut. Demain, tu iras chercher le docteur; tu lui diras que nous avons versé sur la route d'Orange; qu'un des débris d'une glace de ma voiture, m'a blessé au visage; que je suis éreinté, et qu'il faut, coûte que coûte, qu'il me remette promptement sur pieds; car je n'abandonne point encore la partie, pardieu! Je viendrai à bout de cette petite, ou j'y perdrai mon grec et mon latin!... — Hélas! monsieur, j'ai bien peur que vous n'y perdiez autre chose, s'écrie piteusement Brice. Vous n'avez guère de chance avec cette jeune fille-là ; je finirai par croire que c'est une sorcière. — Imbécille! — Mais, monsieur, ne vous a-t-elle pas ensorcelé? — Oui, je l'avoue : elle m'enchante, elle me charme, mais point comme tu l'entends, nigaud.—Franchement, monsieur, dites-moi, qu'a-t-elle de plus attrayant que les autres qui sont si faciles, pour la leur préférer? —Ce qu'elle a de plus, Brice? Sa résistance, mon cher; la difficulté de la vaincre, de l'obtenir; voilà ce qui nous électrise, ce qui nous pique au jeu, nous autres seigneurs blasés sur tout.—Eh! mon Dieu, monsieur, figurez-vous que vous l'avez obtenue, ça reviendra au même. — Tu crois cela, toi.— Certainement, monsieur. Il y a beaucoup d'imagination là-dedans. Mais à bien regar-

der, une femme est toujours une femme; les charmes de l'une sont ceux de l'autre, ni plus, ni moins; le plaisir que vous goûtez avec celle-ci, n'est pas différent de celui que vous procure celle-là. La nature est uniforme et fastidieuse en diable sur cet article. Et puis, c'est sitôt passé, qu'on n'a guère le temps de s'en apercevoir. Rendez-vous en compte un moment, mon cher maître, et dites-moi si j'ai tort.—Comment donc, Brice! mais voilà une philosophie que je ne te connaissais pas encore; tu raisonnes comme un des sept sages de l'antiquité. — Dame, monsieur, c'est le bon sens qui me guide.—Je crois plutôt que c'est la peur de quelque nouvelle aventure comme celle-ci.— La peur? Non, monsieur. La peur! Fi donc! Si j'en avais, ce ne serait que pour vous. Voyez vous-même: vous voilà défiguré, et pour rien.— Oh! c'est peu de chose; j'en paraîtrai plus intéressant.—Repoussant, plutôt! Cette balafre vous change considérablement. Croyez-moi, monsieur, rendez-vous à mes raisons; il en est encore temps. Dégoûtez-vous de cette femme-là, et vous vous en trouverez bien. — Maître Brice, je vous ai pris pour me servir, et non pour me donner des conseils; n'oubliez jamais cela.—Ça suffit, monsieur. — Ces jours-ci, j'écrirai à Paqueretta. Je veux lui peindre les tourmens que j'éprouve, le violent amour qu'elle m'a inspiré: peut-être y sera-t-elle sensible. Vous réunirez quelques musiciens, les

moins maladroits de la ville, et vous irez avec eux sous les fenêtres de Mme de Germiny, donner une aubade à sa charmante fille qui a, dit-on, pour la musique un penchant irrésistible. Sans-doute, elle ouvrira sa fenêtre qui donne au rez-de-chaussée ; vous profiterez de cette circonstance pour glisser ma lettre entre les barres des persiennes, qu'elle tiendra probablement fermées. Vous attendrez qu'une jolie main vous prenne cette lettre, et vous viendrez me rendre compte de tout ce qui se sera passé à ce sujet. Vous m'avez entendu ?— Oui, monsieur.—Allez, Brice, je n'ai plus besoin de vous.

Brice ayant terminé l'emmaillotement de la tête de son maître, venait d'allumer la lampe de nuit. Il sortit de l'appartement pour regagner sa chambre, en murmurant de la tenacité d'Arthur pour la sorcière. C'est ainsi qu'il devait désormais désigner Paqueretta, qui lui était échappée si miraculeusement, et d'une manière si incompréhensible. Car son maître pouvait bien douter de son exactitude et de sa véracité; mais lui, Brice, était intimement sûr d'avoir suivi la jeune fille, et d'avoir mis la main dessus. Aussi, ce pauvre garçon, qui n'avait jamais été un esprit fort, devint-il craintif, crédule et superstitieux, au point de barricader sa porte, de regarder sous son lit, et de se cacher la tête sous sa couverture.

IV.

Miel et Vinaigre.

Un matin, en ouvrant ses persiennes, Paquerctta trouva, par un de ces hasards que les amans savent si bien faire naître, M. Prosper qui faillit recevoir, dans le nez, le vantail que la jeune personne avait poussé de toute sa force, pour le plaquer au mur extérieur.

— Ah! mon Dieu! M. Prosper, qui vous savait là? Ne vous ai-je point fait de mal? — Non, mademoiselle. — Tant mieux, j'en eusse été bien

fâchée. — Moi, mademoiselle, j'aurais voulu être blessé? — Tiens, cette idée! Pourquoi donc ça? — Parce que, du moins, j'eusse peut-être été plaint de vous, et j'aurais excité votre intérêt ou votre pitié. — Eh! mais, quel air triste avez-vous donc ce matin? comme vous paraissez abattu! — Hélas! mademoiselle, je n'ai pas dormi de la nuit. — Auriez-vous été malade? — Sinon malade, mais bien agité. Habitué à vous voir chaque soir, et à emporter le souvenir d'un instant passé près de votre mère, je n'ai pu prendre mon parti aussi facilement que vous, et... — Je ne comprends rien à ce que vous me dites, M. Prosper. — Voilà justement, mademoiselle, ce qui cause mon chagrin. Si vous me compreniez bien, vous seriez aussi peinée que moi. — Oh! je ne me chagrine pas pour si peu de chose. — Vous appelez cela peu de chose, mademoiselle? Quarante-huit heures sans vous voir, sans vous parler, sans vous entendre... Oh! Dieu!... — En vérité, M. Prosper, vous allez me donner beaucoup d'amour-propre. Je me croirai un mérite bien supérieur, si l'on ne peut plus se passer de moi sans être triste, malade. — Que voulez-vous, mademoiselle, cela me fait cet effet-là, à moi. — Heureusement que ce n'est pas de même pour les autres; car je deviendrais la cause innocente de bien des tourmens, et j'en serais désolée. — Est-ce que les miens ne vous affligent point? — A vous dire vrai, M. Prosper, j'en trouve

la cause si légère, que je n'en puis comprendre les effets. Au surplus, nous aurons le plaisir de vous voir ce soir, sans doute, et j'espère que vous irez beaucoup mieux. — Il y a encore bien du temps, d'ici à ce soir. — C'est vrai ; mais en s'occupant, cela vient sans qu'on y pense. — Sans qu'on y pense ?... Au contraire, mademoiselle, c'est en y pensant que cela vient ; et plus on y pense, plus on trouve le temps long. Ah ! si j'osais profiter du moment... —Pourquoi faire?— Pour vous dire... — Quoi donc, M. Prosper? — Pour vous avouer enfin que... — Que?... — Que... je vous aime!

Le mot lâché, Prosper baisse les yeux ; Paqueretta en fait autant ; et quelques tierces s'écoulent dans le silence. Il n'était que sept heures du matin ; personne ne passait dans la rue, nos jeunes gens étaient parfaitement libres et seuls. Ce qu'ils sentaient alors dans leurs cœurs, était bien délicieux. Le jeune homme s'était débarrassé d'un poids énorme, en livrant à la jeune vierge un aveu qui n'était pas un secret pour elle. L'air modeste et pudique avec lequel elle l'avait reçu, sa candeur, et je ne sais quoi de grâcieux qui régnait sur sa jolie figure, témoignaient assez au jeune commis que sa hardiesse n'avait point déplu. Paqueretta, dont l'âme aimante était ouverte à toutes les impressions douces, obéissait à son cœur en recevant timidement, et sans en être

offensée, une déclaration qu'elle avait en quelque sorte attendue, que la nature lui faisait désirer, et dont sa vanité, quelque petite qu'elle fût, était intérieurement satisfaite.

Enhardi par ce succès apparent, Prosper ajoute d'une voix mal assurée :

— Vous ne répondez rien, mademoiselle ? M'en voudriez-vous d'avoir osé vous parler ainsi ? Serais-je assez malheureux pour que cet aveu, qui fait ma félicité, ait pu vous déplaire. — Non, M. Prosper, balbutie Paqueretta, toujours la vue baissée. — Non ! Quel bonheur ! Alors, je ne vous suis donc pas tout-à-fait indifférent ? — Il est certain, M. Prosper, que je ne vous hais pas ; mais... Maman m'appelle, je crois. — Je n'ai rien entendu. — A ce soir, M. Prosper. — Oh ! oui, mademoiselle, à ce soir !

Paqueretta referme la fenêtre, tandis que Négro vient auprès d'elle, faire le gros dos et se frotter à ses jambes. La jeune fille jette un regard furtif et timide au travers des carreaux, et ses yeux se rencontrent avec ceux de Prosper qui s'éloignait à reculons.

Mme de Germiny n'avait point appelé ; mais il y a de certains momens, où une jeune personne se trouve fort embarrassée pour soutenir une conversation, surtout en amour, quand c'est la première fois qu'on lui en parle, qu'on le lui exprime, et qu'elle en reçoit le premier trait.

D'ailleurs, ces trois mots magiques : « Je vous aime, » vivement attendus d'un côté, profondément sentis, et passionnément prononcés de l'autre, procurent une somme si considérable de plaisir aux oreilles qu'ils frappent, et à la bouche qui les exprime, qu'ils semblent résumer à eux seuls, tout ce qu'on peut dire, et suffire à une longue absence. On éprouve alors le besoin de la solitude, pour savourer avec délice le bonheur qu'on a ressenti. L'imagination se pare des plus brillantes images; non pas pour nous peindre un heureux avenir : les jeunes amans s'en occupent peu; mais pour retracer, à chaque instant, les traits de l'objet aimé au moment de l'aveu, son embarras, sa réponse naïve et pourtant convaincante. Dès ce moment, Prosper est le plus heureux des hommes; sa plus grande félicité sera de voir Paqueretta, de lui répéter : Je vous aime; celui de Paqueretta sera de l'écouter, et d'oser lui répondre. Ils n'auront pas d'autre désir, d'autre pensée, d'autre but. Où cela les mènera-t-il, dans leur position? Ils n'en savent rien, ils ne cherchent point à le savoir. Ils s'aiment, ils se le diront, ils ne connaissent point d'autre bonheur; tout est complet pour eux en ce monde; ils n'ont plus de vœux à former.

Et voilà le véritable amour, le seul sincère, le seul digne de ce nom! La possession, toute délicieuse qu'elle est, n'égalera jamais le plaisir pur

qu'on puise dans un attachement platonique, dût-il durer dix ans. La possession tue l'amour, en détruisant toutes ses illusions charmantes. C'est le couteau d'un ambitieux et sordide intérêt, qui égorge la poule aux œufs d'or.

Il faut, en effet, que cet état ait bien des charmes, même quand il n'y a point d'aveu. Je m'y suis trouvé deux fois dans ma vie. L'une pendant deux ans, l'autre durant quatre. J'avais malheureusement affaire à des coquettes : on s'amusait de mes soupirs ; on me leurrait d'un faux espoir. Je n'étais point aimé ; mais je croyais l'être, et j'aimais de toute les forces de mon âme, de toute la puissance de mon être. Eh bien, je bénissais mes tourmens, j'étais heureux dans mon erreur, et je compte encore ces six ans d'illusions au nombre de mes années de bonheur ; je n'y pense point sans frissonner de plaisir.

Le lecteur me demandera peut-être pourquoi Négro, si jaloux de la sagesse de Paqueretta, a souffert que M. Prosper lui fit une déclaration si directe. Il faut croire que Négro n'y voyait aucun danger pour sa protégée. Il ne nous appartient pas à nous, faibles mortels, de pénétrer les secrètes intentions des génies infernaux ou célestes. D'ailleurs, il importe au romancier de ménager ses ressources, en n'anticipant point sur les événemens. Libre aux impatiens de passer, dès à présent, à la seconde partie.

Combien de gens, ici bas, qui, par trop de précipitation, ont perdu tout le fruit d'un premier succès et des meilleurs commencemens ! C'est ce qui arriva à notre jeune commis-marchand. Il avait entendu dire par Mme de Germiny, dans une de ses conversations du soir, que Paqueretta était née le 21 mars. On était à ce beau jour, le premier du printemps. Le soleil s'était levé sans obstacles, le ciel était pur. Le zéphir, en soufflant légèrement, apportait à l'odorat des habitans matineux, le doux parfum de la végétation nouvelle; baume délicieux avec lequel on aspire la santé, et qui est préférable à toutes les odeurs de fabrique humaine, n'en déplaise à nos chimistes, et à nos fashionnables des deux sexes. M. Prosper désirait bien fêter cet anniversaire, d'une manière digne d'un amant passionné, et d'un objet aussi accompli; mais comment faire?... Un bouquet lui paraissait bien commun, bien simple; et puis, ça ne dure pas : ça se flétrit si vite!... En fait de fleurs, c'est toujours le dernier offrant qui a l'avantage. Non, point de fleurs... Si, une seule Paquerette, avec autre chose, bien entendu. Mais quoi?... une bague... Oh ! oui, une bague ornée d'une améthyste, d'un rubis, ou d'une topaze. Oui, une topaze... couleur d'or, ce sera superbe !... Mais ça ne dit rien, entre amans, le jaune; c'est même d'un mauvais augure dans le ménage, à ce qu'on dit. Le violet de l'améthiste ?.. C'est

bien triste... bien sévère!... Le rubis est rouge; couleur de sang, fi donc?... Que mettrai-je alors? Eh! pardi, je n'y pensais pas, une émeraude!... Du vert, la couleur de l'espérance. C'est décidé, je donnerai une émeraude. Courons chez le bijoutier.

Et voilà notre étourneau parti sans réflexion, pour faire l'achat d'un objet de peu de valeur, sans doute, mais qui probablement sera refusé; car une bague ne figure guère au doigt d'une jeune fille bien née ou bien élevée, avant ses fiançailles ou son mariage. Mais Prosper ne pense point à cela. Il ne consulte que le plaisir de donner, et celui de voir son cadeau orner la jolie main de sa bien-aimée. Nous verrons ce soir, si ce présent sera du goût de Mme de Germiny. Le lecteur en doute, et moi aussi.

De son côté, Paqueretta, intérieurement satisfaite de la déclaration de Prosper, peut-être plus par vanité que par amour, s'était mise aux soins du ménage, tout en réfléchissant à la conduite qu'elle devait tenir à l'égard de son jeune soupirant. Dira-t-elle à sa mère que le commis s'est déclaré? Avouera-t-elle ingénuement qu'elle n'a point repoussé l'hommage du cœur qui lui a été offert?... Non. Il y a quelques jours peut-être, elle eût eu cette confiance; aujourd'hui, elle se taira. Pourquoi?... Parce que Mme de Germiny lui a laissé entrevoir ses intentions hos-

tiles sur Prosper, et que si ces intentions sont d'espacer les visites de l'amoureux, sur la liberté que Paqueretta s'est permise de lui dire amicalement ces deux mots : « A demain ; » à coup sûr, elles seront de l'éloigner tout-à-fait, si Mme de Germiny sait que Prosper a répondu par ces trois mots: « Je vous aime, » qui peuvent sonner fort gentiment à l'oreille des jeunes gens ; mais qui ne vibrent pas harmonieusement à celle des papas et surtout des mamans. Paqueretta n'adore point Prosper; mais elle l'aime, elle s'y est attachée, elle est flattée de recevoir ses soins, non pas en coquette, bien loin de là ; mais en jeune fille de dix-neuf ans, que la nature guide secrètement vers son appui, son défenseur, son ami sur la terre. Aussi, en voulant pénétrer un secret qui n'existait point, Mme de Germiny a perdu la confidence de celui qui existe. Mais patience ! elle ressaisira ses droits : M. Prosper lui en fournira lui-même les moyens. Pour les parens, il y a toujours de la ressource dans les âmes candides, qui ont le germe de la vertu, et que n'éclaire point une froide expérience.

Nous avons laissé M. Bonin en Saint Michel, terrassant le diable à coups de boulettes empoisonnées. Ce pauvre homme était vraiment malade. Les premiers rayons du jour l'avaient trouvé tellement abattu, qu'il n'avait pu se lever pour aller dire sa première messe. Le médecin qui soi-

gnait Mme de Germiny avait été mandé, et avait déclaré que ce qu'éprouvait le curé, n'était qu'une forte indigestion provenant sans doute d'une révolution qu'il aurait eue, quelques momens après son dîner. Il ordonna donc un traitement conforme à l'indisposition, et du repos jusqu'à ce que les forces soient entièrement revenues.

Mme de Germiny, instruite de tout cela par le docteur, descendu chez elle à l'issue de sa visite au curé, en avait été alarmée; car elle se reprochait ce malaise, comme en étant motrice principale. Elle envoya, plusieurs fois dans la journée, Paqueretta s'informer de l'état du malade, qu'elle aurait voulu voir sur pieds le soir même, attendant de lui une décision importante. Enfin, il fallut bien se résoudre à se passer de M. le curé pendant toute la soirée. Au surplus, Mme de Germiny n'aurait guère eu le temps d'entretenir M. Bonin; elle avait trop à s'occuper de Prosper qui, tout radieux, avait devancé l'heure, et lui apportait étourdiment de la besogne.

En effet, la sonnette, timidement agitée, appelle à la porte d'entrée Mlle Paqueretta qui va ouvrir.

— Bonsoir, mademoiselle, dit Prosper. Me ferez-vous l'amitié de recevoir cette fleur fraîchement cueillie? — Volontiers, M. Prosper. Oh! la jolie paquerette!.. — Et... ceci, ajoute Prosper en glissant une petite boîte de carton, dans l'autre main de sa bien-aimée. — Qu'est-ce que cela? —

Un faible présent que j'ai cru devoir vous faire, en mémoire d'un si beau jour. — Mais... je ne sais si je dois... — Oh! mademoiselle, ne le refusez pas! Quel mal y a-t-il?.. — Qui donc est là? crie de loin Mme de Germiny, impatiente de revoir sa fille, et qui entendait parler sans savoir positivement ce qu'on disait.

A la voix de sa mère, Paqueretta laisse Prosper pousser la porte du vestibule, jette un coup-d'œil furtif dans l'intérieur de la boîte, la referme aussitôt, et va timidement la remettre à Mme de Germiny.

Prosper qui entre, salue la maman, s'informe de sa santé, et s'assied près d'elle, un peu confus, cependant, de lui voir à la main le cadeau qu'un instinct secret l'avait empêché de donner autrement qu'en cachette. Mais un autre instinct de la vertu innée de Paqueretta, avait guidé cette jeune fille dans le devoir qu'elle venait d'accomplir. Prosper regardait Paqueretta avec un air de mécontentement mêlé d'amour. Celle-ci, baissant les yeux, avait repris machinalement une broderie qu'elle chiffonnait pour avoir un maintien.

— D'où cela te vient-il, ma fille? dit Mme de Germiny en examinant le bijou, et en jetant un regard à demi-sévère sur le commis.

Voyant Paqueretta silencieuse, Prosper sent que c'est à lui de répondre :

— C'est moi, madame, dit-il, qui ai cru pou-

voir me permettre d'offrir cette bagatelle à mademoiselle votre fille. Sachant que c'était aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de reconnaître, par un simple don d'amitié, les bontés que vous avez pour moi, en m'admettant, chez vous, à des soirées qui me sont devenues précieuses, en ce qu'elles occupent mes loisirs d'une manière convenable, agréable, plus économique même qu'elle ne le serait, si, comme les autres jeunes gens, j'allais les passer dans les cafés de la ville. Mes goûts, simples et sages comme les vôtres, s'accordent si bien avec votre vie paisible, que je voudrais ne jamais avoir d'autre société, d'autre plaisir, d'autre existence en ce monde.

Prosper n'en avait pas encore tant dit à Mme de Germiny, qui ne put s'empêcher de sourire de la chaleur que notre amoureux venait de mettre dans l'expression de la fin de sa période.

— Je vous remercie, mon ami, lui dit-elle, de la bonne opinion que vous avez de ma maison. L'hommage que vous rendez à mes habitudes peut être mérité; mais pourtant je ne les crois point de nature à captiver aussi complètement, le temps et l'admiration d'un jeune homme de vingt ans. Si j'habitais seule ici, je pourrais avoir de loin en loin votre visite; mais je suis persuadée que vous ne voudriez pas me consacrer votre vie tout entière. Avouez-le. — Madame... — Il suffit :

J'ai lu dans votre pensée, et je veux épargner à votre franchise, une réponse qui n'aurait rien d'aimable pour moi. Qui donc alors peut vous attirer aussi souvent ici? C'est facile à deviner : La jeunesse recherche la jeunesse, et ma fille entre pour beaucoup dans vos fréquentes démarches, n'est-ce pas?..

Paqueretta fait un mouvement pour sortir, en voyant que l'entretien montait à un diapason qui allait l'embarrasser de plus en plus.

— Reste, ma fille, je te le permets, lui dit M[me] de Germiny. — Mais, maman, c'est que je... — Je le désire. Tu n'es pas de trop ici, et je suis bien aise que tu prennes ta part de ce que je vais dire à M. Prosper.

Paqueretta reprend son ouvrage, et s'assied un peu de côté, pour éviter des regards qui pourraient lui causer de la gêne. M[me] de Germiny continue en s'adressant au jeune homme :

— Allons, soyez sincère; vous pouvez m'avouer cela sans scrupule. — Il est vrai, madame. — Je vous crois assez honnête pour n'avoir suivi en cela que l'impulsion de votre cœur, et j'aime à me persuader que vous n'avez eu, sur Paqueretta, aucune intention coupable. — Oh! bien sûr, madame. — Cependant, vous me le donniez à croire, en faisant à ma fille, en cachette de sa mère, un don qu'elle ne devait point accepter. — Aussi, maman, te l'ai-je remis tout de suite, s'écrie Pa-

queretta qui craint d'être inculpée. — Tu as fort bien fait, mon enfant; et ce n'est point un reproche que je t'adresse. — J'ai pu me tromper, madame, reprend Prosper, dans le choix du cadeau, dans la manière de le donner; mais certainement je n'ai pas eu l'idée de vous offenser; car, espérant voir au doigt de votre aimable demoiselle, la bague que j'ai eu tant de plaisir à lui offrir, il fallait bien que, tôt ou tard, elle eut votre assentiment pour la porter. — C'est juste. Eh bien, sachez donc, mon ami, qu'une jeune personne qu'on respecte, ne doit parer ses doigts de bagues ou d'anneaux, de quelque part qu'ils lui viennent, qu'à son mariage; qu'en recevant et portant un objet semblable, une demoiselle contracte un engagement tacite avec l'homme qui le lui a donné; et que ce n'est pas aimer sincèrement une femme, que de la mettre dans une position susceptible de nuire à sa réputation de sagesse et de vertu. — Il faut, madame, que mon attachement pour mademoiselle votre fille m'ait bien aveuglé; car je ne me croyais pas si coupable. — Il est donc indispensable, mes enfans, que l'expérience des parens supplée à celle qui vous manque; et c'est pour cela que, dans vos pensées comme dans vos actions, vous ne devriez jamais balancer à venir nous consulter; persuadés, comme vous devriez l'être, que nous ne sommes sur la terre que pour vous diriger dans le bien, pour vous proté-

ger contre le mal, en vous préservant des piéges tendus à votre tendre jeunesse, et à votre irréflexion. — Ah ! Madame, que je serais heureux si, au lieu de me rendre orphelin, le ciel m'avait conservé pour mère une personne telle que vous, aussi bonne, aussi douce, aussi sensée !.. Croyez bien que je l'eusse consultée, que je n'eusse rien fait sans son approbation, sans sa volonté. — Pourvu, toutefois, que cette volonté, que cette approbation eût été d'accord avec votre cœur. — Désapprouveriez-vous, madame, un amour aussi pur que le mien ? — Ecoutez-moi, Prosper : nous ne sommes plus malheureusement au temps de l'âge d'or, où il suffisait d'un attachement réciproque pour déterminer l'union des enfans. Notre siècle est plus difficile, parce qu'il offre moins de ressource, moins de bonhomie, et bien moins de vertus. Il est fâcheux que la nature, toujours uniforme, ne se modifie point sur nos usages, et ne se plie point à nos exigences. Elle vous a parlé avant la raison ; cela a toujours été ainsi, et cela sera toujours : il faut en prendre son parti. Aussi, n'irai-je point, comme le feraient bien des parens, vous accabler de reproches, en vous accusant, vous, d'avoir troublé la tranquillité de cœur de ma fille, et Paqueretta d'avoir obéi, sans mon aveu, aux influences secrètes d'un sentiment tout naturel, dont personne ne peut se défendre, et auquel il faut que tout mortel ici-bas sacrifie,

heureux ou victime; non. Mais je vous prendrai tous deux auprès de moi; je m'armerai d'une parole douce et persuasive; je chercherai à faire descendre un moment sur vous, cette raison qui n'est pas de votre âge, mais que vous êtes appelés, sinon à posséder quant à présent, du moins à sentir par intervalles, quand elle vous est inculquée à propos, par la voix d'une amie, d'une mère qui n'a aucun intérêt à vous tromper, et qui ne veut que votre bonheur. Je vous dirai à tous deux : Vous vous aimez... Vous séparer serait pour vous le plus grand des maux. Il vous semble que vous n'y survivriez point? Eh bien, voyons : je suis faible, je suis bonne. Ces deux qualités, estimables sans doute, mais bien condamnables dans certains cas, me voilent l'avenir. Je consens à marier Prosper, âgé de vingt ans, à Paqueretta qui en compte tout au plus dix-neuf. Je n'ai consulté aucune convenance; je ne me suis arrêtée à aucune considération; je n'ai pas voulu examiner s'il y avait, dans cette union, conformité d'âge, de goûts, de caractères, de famille, de moyens, de fortune, d'espérances. Je n'ai entendu que l'expression des vœux et des désirs de deux enfans. Je me suis laissé attendrir à celle du chagrin qu'ils éprouveraient d'être trompés dans leur espoir. J'ai cédé à leurs prières, à leurs larmes. Je me suis dit, comme tant d'autres : contentement passe richesse; la vie est trop courte pour

ne pas saisir le bonheur, quand il s'offre à nous sous des couleurs aussi brillantes; la fortune ne fait point la félicité. Ces jeunes gens s'adorent, ils ne peuvent vivre l'un sans l'autre... Qu'ils soient heureux!.. Eh bien, mes enfans, vous voilà mariés. Vous allez maintenant me dire quelle sera votre conduite, vos moyens d'existence, votre avenir. J'attends et je désire sincèrement que vous me prouviez que j'ai agi conséquemment. Voyons, Prosper, parlez. C'est vous que j'interroge particulièrement; car c'est sur l'époux que pèse d'ordinaire toute la responsabilité de l'hymen, tout le poids du ménage; c'est sur lui que reposent les soucis, les peines dont la vie est semée. C'est au pilote qu'on demande compte de la marche du navire : c'est au mari de répondre du sort de sa femme et de ses enfans. — Je vois, Madame, répond Prosper, où vous voulez en venir : votre but est de me forcer à avouer que je n'ai ni l'état, ni les moyens exigibles pour soutenir mes prétentions à la main de Mlle Paqueretta. Orphelin, élevé par un oncle, commerçant aux Etats-Unis; n'ayant point d'espérance de fortune; et simple commis à six cents francs par an, je n'ai point compté sur ma situation présente, pour obtenir une aussi grande faveur. J'ai cédé à l'impérieux besoin d'aimer. J'ai eu (je vous dois cette confidence,) la témérité d'en faire l'aveu à votre fille.... — Comment!.. s'écrie Mme de Germiny, en regardant sé-

vèrement Paqueretta. — Ce n'est que de ce matin, maman, dit la jeune vierge, dont une rougeur subite couvre le joli visage. — Oh! ne vous en irritez point, Madame, continue Prosper. Si j'ai eu le bonheur de plaire à Mademoiselle, ce n'est point à ma déclaration que je le dois. Nous nous aimions sans que jamais un mot d'amour fût sorti de notre bouche. Le mal, si c'en est un, s'est donc fait malgré nous; et, comme vous le disiez vous-même, nous avons obéi à un penchant irrésistible, qu'il n'est pas au pouvoir d'un mortel de vaincre et de repousser. Dépourvu de ce qui assure l'existence en ménage, je n'ai point prétendu que vous dussiez nous unir, au su et au vu de notre attachement mutuel; j'ai osé espérer seulement que, touchée d'une tendresse aussi pure, vous en permettriez la constante expression, en souffrant mes respectueuses visites, jusqu'à ce que je sois à même d'offrir un sort à Mademoiselle, et à vous, une entière sécurité sur son avenir. — Voilà justement, mon ami, ce que je ne puis, ce que je ne dois point permettre. Vous n'êtes pas assez près de cette possibilité, pour que j'autorise vos prétentions. Votre âge, d'ailleurs, n'est point en rapport de convenance avec celui de Paqueretta. J'estime qu'il faut au moins dix ans de plus au mari. — Dix ans!.. s'écrie la jeune fille, comme entraînée malgré elle. — Vous me désespérez, Madame, dit le pauvre Prosper. — Oui, dix ans, re-

prend Mme de Germiny, et ce n'est pas de trop, pour que l'homme connaisse toute l'étendue de ses devoirs ; pour qu'il sente que l'amour, tout agréable qu'il est, n'est qu'une des illusions de la vie; et que ce n'est pas dans ce sentiment seul que réside le bonheur en ménage. J'irai plus loin, et dussé-je, mon cher Prosper, vous paraître d'une sévérité originale, je dirai qu'il est nécessaire que le prétendant ait vu le monde, c'est-à-dire qu'il ait eu quelque attachement antérieur ; tranchons le mot, qu'il ait aimé d'autres femmes. — Oh ! maman ! — Est-il possible, Madame ? s'écrient à la fois nos jeunes gens. — Oh ! vous ne concevez pas cela, vous. Sous le coup d'une première affection, vous ne pouvez admettre qu'on en ait d'autres ; vous ne pouvez croire qu'une passion récente en puisse effacer une ancienne ; et que l'homme, blasé sur la possession, cherche dans les mêmes charmes, des sensations nouvelles. Il faut, pour comprendre cela, un âge que vous n'avez point, une expérience qui vous manque. Oui, Prosper, oui, ma fille : en ménage, il est indispensable que l'époux apporte la raison, la sagesse, la puissance ; et l'épouse, vertu et soumission. Il faut que l'un ait la patience et le courage de diriger l'autre, à travers les sentiers épineux qui conduisent de la jeunesse à l'âge mûr ; il faut que le sang-froid et l'expérience de l'homme, contrebalancent ce que le caractère jeune de la femme

peut avoir de fougueux, d'effervescent et d'irréfléchi; et c'est une forte tâche, mes enfans. Le rôle que je joue ici, vous est un exemple frappant de la nécessité que je vous signale. Si je n'étais pas là, pour vous avertir du danger d'une union prématurée et mal assortie, ne feriez-vous pas la folie de vous mettre ensemble? Ne compromettriez-vous pas l'un et l'autre votre avenir?... Tenez, Prosper, reprenez votre présent. Travaillez, devenez homme, rendez-vous capable de diriger un établissement, de conduire une maison; et vous pourrez alors penser au mariage. Jusques là, j'aime à croire que vous respecterez assez ma fille, pour ne jamais lui parler de votre amour, et pour éviter les occasions de vous trouver avec elle en public, de manière à faire remarquer votre assiduité. Par la même raison, mon ami, je me vois obligée de réduire vos visites. Je vous recevrai donc avec plaisir, une fois tous les quinze jours. —Tu as dit huit jours, maman. — Quinze, ma fille. Je ne savais pas alors que les choses fussent si avancées.

Paqueretta fait la moue; et Prosper, le mouvement d'un homme blessé au cœur.

—Le dimanche seulement, ajoute Mme de Germiny; et je compte assez sur les bons principes que j'ai donnés à ma fille, pour être persuadée d'avance qu'elle fera tous ses efforts, pour que mes désirs soient parfaitement remplis. —Oui, maman, balbutie la jeune fille, d'une voix qui décèle

quelques larmes et un cœur gros. — Me le promettez-vous, Prosper? reprit Mme de Germiny. — Oui, Madame. Oh! mon Dieu, je ferai tout ce qui vous plaira. Je n'espère plus rien. Je ne compte plus sur rien... Je ne tiens plus à rien... Je suis bien malheureux!... — Non, mon ami, non, vous n'êtes point malheureux. Vous êtes, comme bien d'autres, le jouet d'une passion qui doit avoir son cours, et contre laquelle se brisent les plus forts raisonnemens. Ayez le courage de vouloir la dompter; travaillez-y sans cesse; et vous direz un jour : cette bonne Mme Germiny avait raison : j'ai eu des peines d'amour; j'ai cru que j'en mourrais... J'existe encore pour être témoin des folies d'autrui, et pour voir combien j'étais fou moi-même. — Hélas! Madame, je ne dirai jamais cela. — Vous le direz, mon enfant, et vous l'entendrez dire. Mais j'ai beaucoup parlé... je me sens faible... Donne-moi ma potion, ma fille. — Oui, maman.

Paqueretta se lève pour obéir à sa mère, non sans jeter un regard sur Prosper. Leurs yeux se rencontrent, et se détournent subitement. Ce n'est pas sans satisfaction qu'ils ont mutuellement remarqué, sur leurs figures, les traces du chagrin que leur a fait le discours de Mme de Germiny. Tandis que Paqueretta sert à sa mère, une cuillerée d'une potion formulée suivant l'ordonnance du docteur, Prosper sent qu'il faut se retirer.

Dans sa position, tout n'était plus qu'embarras pour lui. Il se lève, laisse échapper un gros soupir, et fait ses adieux.

Adieu, M. Prosper. — Adieu, mon ami, répondent Paqueretta et sa mère.

Et le jeune amoureux restait encore debout, pensif, les yeux sur son amante, qui était restée elle-même devant la croisée, tournant le dos, et n'osant le regarder sortir.

Depuis que Prosper avait quitté sa chaise, Négro, qui avait abandonné son tabouret, pour se détirer les membres, était venu se frotter aux jambes du jeune homme en faisant *rond-rond*, comme font d'ordinaire les chats, pour exprimer leur contentement. Mme de Germiny, qui fit cette remarque, en fut tellement frappée que, par réflexion subite, elle rappela Prosper qui s'était enfin décidé à partir.

— Eh bien! mon enfant, lui dit-elle avec bonté, quand on quitte ses amis pour un si *long temps*, on les embrasse au moins. — Quoi, Madame, vous permettriez?.. — Oui, je vous permets de m'embrasser, reprend malignement Mme de Germiny, en appuyant sur les derniers mots. — Ah! de vous.... Bien volontiers, Madame!..

Prosper, fâché d'avoir mal compris d'abord, et surtout d'avoir montré quelque hésitation, avait embrassé avec transport Mme de Germiny, qui lui retenait la main, et semblait lire dans ses yeux

tout le désir qu'il avait, que la permission s'étendît de la mère à la fille.

Négro, ayant suivi les mouvemens de Prosper, continuait sa manœuvre, et témoignait de plus en plus sa satisfaction. Mme de Germiny, qui s'en aperçoit de nouveau, dit au jeune homme :

— Allons, voyons : je ne veux pas que vous me croyiez plus noire que je ne le suis. Ne me gardez point rancune, et embrassez Paqueretta. — Ah ! Madame ! voilà du bonheur pour plus de quinze jours !

La jeune fille, souriant modestement, et baissant les yeux, présente de bonne grâce ses deux joues rosées à Prosper, qui y appuie ses lèvres brûlantes, et qui puisa, dans ce baiser permis, plus d'amour encore qu'il n'en avait apporté en entrant.

Ainsi se termina cette soirée de plaisir et de peine, que Mme de Germiny ne jugea pas à propos de prolonger, par un entretien particulier avec sa fille. Elle ne voulait pas que son autorité de mère pesât trop sur son enfant ; elle craignait d'augmenter son chagrin par des représentations inutiles, et qui ne seraient que la répétition de ce qu'elle venait de dire aux jeunes gens réunis. D'ailleurs, qu'avait-elle à redouter? Le monde seul, sa médisance; car pour l'honneur de Paqueretta, il était assuré par la vigilance de Négro, par l'affreux sacrifice qu'elle avait consommé.

Ce qui avait surtout déterminé Mme de Germiny à agir, à l'égard de Prosper, avec autant d'indulgence, c'est l'espèce d'approbation que semblait donner Négro, au penchant du jeune commis pour Paqueretta. Elle inférait de là que cette passion n'avait rien de dangereux pour sa fille ; et elle en conjecturait même que Prosper pourrait bien un jour être son époux. Elle n'avait donc pas cru commettre une grande imprudence, en permettant un baiser, plus fait pour attiser le feu que pour l'éteindre ; mais qu'elle préférait autoriser, plutôt que d'apprendre qu'on se l'était donné à son insu.

V.

L'Aubade.

Entre une et deux heures du matin, une musique, douce et mélodieuse, se fait entendre sous les fenêtres de Mme de Germiny, et particulièrement devant celle qu'occupait Paqueretta, à l'un des côtés de l'alcôve de sa mère. Quatre musiciens, conduits par Brice, étaient venus, par ordre d'Arthur, exécuter l'aubade promise dans le précédent chapitre. Une belle nuit de printemps protégeait cette galanterie méridionale ; mais malheureusement, celle à qui elle était dédiée, dor-

mait d'un sommeil trop profond pour y répondre ; et, par extraordinaire, Mme de Germiny elle-même n'avait jamais été plus d'accord avec Morphée. Or, pour ne point déroger à l'ordre accoutumé des circonstances de ce monde, le seul individu qui ne dût rien entendre, était précisément celui qui veillait.

Prosper reposait pensif entre le charmant souvenir du baiser, et l'expectative bien chagrinante de quinze jours de séparation. Sa fenêtre donnait au-dessus de l'appartement de M. Bonin, lequel était au-dessus de celui de Mme de Germiny. Les trois locataires auraient donc pu, au besoin, prendre le frais du matin, et jouir du spectacle de l'aubade.

Cette musique, qui avait d'abord intrigué Prosper, n'avait pourtant point captivé son attention, au point de la distraire entièrement de ses pensers d'amour; et il eut regardé cela comme un hommage de fête ou de fiançailles voisines, comme un événement assez ordinaire dans le pays, si une fraîche voix d'homme, assez juste, assez pure, n'avait, dans l'exécution de trois couplets, ramené dans son refrain le nom de Paqueretta.

En effet, Brice qui n'était pas mauvais chanteur, s'était chargé, entre deux symphonies, de mêler aux accords d'une mandoline, les paroles suivantes, que son maître avait improvisées dans la journée :

I.

Zéphirs légers qui précédez l'aurore,
Pendant que tout ici sommeille encore,
Soyez discrets : mon refrain vous dira
Le joli nom de celle que j'adore ;
C'est la belle Paqueretta.

Ici, Prosper frappé d'un nom si cher, s'était levé sur son séant, pour prêter une oreille plus attentive. Brice, après une ritournelle admirablement pincée, continua :

II.

Astre du jour, retarde ta lumière,
N'achève point ton immense carrière,
Ou ma beauté soudain t'éclipsera.
Crains son lever : Pour embellir la terre,
Il suffit de Paqueretta.

Prosper saute à bas du lit, se précipite à sa fenêtre, et cherche à distinguer, à travers l'obscurité, le galant rival qui chasse ainsi sur ses terres.

Brice, trompé par le bruit d'une croisée qu'on ouvre, ne tient pas compte de la distance, et s'imagine que Paqueretta est aux écoutes. Or, pendant la seconde ritournelle qu'exécutent les musiciens, il va tendre sa lettre aux ouvertures horizontales de la persienne, en prononçant ces paroles :

— Prenez, divine Paqueretta, prenez ce message du plus magnifique, du plus constant, du plus amoureux des gentilshommes de la Provence.

La jalousie s'empare du commis-marchand, déjà mal disposé par sa mésaventure de la veille. Il gémit de ce nouvel obstacle, de ce nouveau tourment. « Comme si ce n'était pas assez, dit-il, qu'on m'ait imposé une loi rigoureuse, sans être encore en butte aux prétentions d'un concurrent, et d'un concurrent riche peut-être, et qui l'emportera sur moi. Que faire?... Descendrai-je pour leur imposer silence ?... Ils sont nombreux, ils se mocqueront de moi. Je voudrais pourtant bien trouver le moyen de les chasser. Si j'avais un seau d'eau, je les arroserais volontiers. »

Tout en raisonnant ainsi, Prosper arpentait les dix pieds carrés de sa chambrette. En gesticulant, il heurte sa table de nuit. Son moyen est trouvé ; l'humeur jalouse excuse tout. Quelle folie ne fait-elle point commettre !

Garçon dans toute la force du terme, Prosper avait un grand pot de nuit, dans lequel il mettait, tout à la fois, ses eaux de toilette, et *quelque chose* de plus substantiel que la bienséance ne me permet pas de qualifier. Il délaya le tout dans un demi-pot d'eau qui lui restait, et courut à sa fenêtre, pour mettre à exécution sa vengeance de carnaval.

Pendant ces préparatifs, Brice, las de tendre inutilement le bras sur la persienne de Paqueretta, avait jugé qu'il s'était mépris, et que la jeune fille ne s'était point encore réveillée. Il était conséquemment revenu au milieu du groupe des musiciens, et s'était mis à chanter son troisième couplet, en ces termes :

III.

Aux biens nombreux que Plutus nous dispense,
J'ai préféré candeur, charme, innocence ;
Persuadé que le sort me rendra
Plus opulent, cent fois, qu'un roi de France,
En m'accordant Paqueretta.

Ce refrain, répété trois fois, finissait en mourant, et Brice, pour y mettre plus d'âme, s'était identifié avec le héros de l'aubade. Il avait prononcé le dernier mot, en jetant la tête en arrière, le nez au vent, les yeux fermés, et la bouche nécessairement ouverte, pour faciliter l'émission de la dernière voyelle. L'extase musicale et artistique dans laquelle il s'était volontairement plongé, durait encore pendant une partie de la ritournelle ; et c'est à ce moment de béatitude, que Prosper avait lancé le liquide instrument de sa fureur jalouse.

Jugez de la déconfiture, du désenchantement, de la colère de Brice, qui reçut positivement sur la face, la partie la plus solide du projectile de

Prosper. Qu'on se figure la mauvaise humeur des artistes, en recevant chacun une partie de cette sale et puante rosée, qui n'avait guère d'analogie avec celle que le printemps répandait, à cet instant, sur l'émail de nos prairies.

— Malédiction ! s'écrie le malencontreux valet, autant que peut le lui permettre l'obstruction qui s'était fixée entre son nez et son menton, comme une truellée de plâtre au bâtiment; mais dont la majeure partie, mue par la pesanteur, était retombée sur le sol, par suite du changement de position de Brice convexe, en Brice concave.

— J'aurais parié que cette mission ne se passerait point sans encombre!... Au diable la sorcière et les amours de mon maître !... —Cela vient des mansardes, dit l'un des musiciens en essuyant son instrument avec sa manche. —Çà vient de l'enfer, répond Brice, en se nettoyant du mieux qu'il le peut avec son mouchoir, et le billet-doux d'Arthur. — Grimpons dans la maison pour rosser le drôle, dit un autre Amphion. — Gardez-vous en bien, dit Brice. Contentons-nous de ce que nous avons reçu, et allons nous en bien vîte; car à coup sûr, il nous arriverait pis.—Bah ! pourquoi ça ? demande un troisième. – Suffit, répond Brice. Plions bagage, et demain, dans la journée, venez au château pour qu'on vous paie. — J'espère bien que votre maître sera généreux, ajoute un autre; car, en vérité, je ne sais pas trop si ma

mandoline n'est point perdue. — Et ma harpe, dit celui-ci. — Et ma clarinette qui m'est échappée des mains, dit celui-là.

Enfin, chacun désespérant de se dédommager par la force, de l'immonde averse, voulait du moins en profiter pour augmenter le taux de son salaire. Brice, qui se prétendait le plus lézé dans l'aventure, espérait bien aussi qu'une forte gratification pallierait ce que cette vilaine nuit avait eu de pénible pour lui. Tant il est vrai que les plus petits, comme les plus grands dommages du monde, s'effacent volontiers au contact de l'intérêt.

Il faisait petit jour quand Brice rentra au château. Arthur lui avait recommandé d'entrer dans sa chambre aussitôt son retour, et de le réveiller pour lui donner les détails de sa mission. Brice n'eut garde d'y manquer ; d'abord, parce qu'il craignait son maître ; ensuite, parce qu'il espérait que le peu de succès de cette tentative dégoûterait le vicomte de sa sorcière.

Le pauvre domestique aurait dû se servir de son bon sens, pour réfléchir que le mal d'autrui n'est jamais que songe, et que pour forcer Arthur à lâcher prise, non-seulement il fallait bien d'autres déceptions ; mais encore, que tout le mal en fut essuyé par lui-même.

Pour paraître plus intéressant, Brice ne voulut pas même se nettoyer avant d'approcher du vi-

comte. Il se rendit immédiatement à son lit, et réveilla Arthur en lui disant :

— Monsieur!... Monsieur!... me voilà revenu.

— Ah! bien, reprend le vicomte, en se frottant les yeux, et en s'appuyant sur un coude, la tête penchée sur sa main. Voyons, quelle nouvelle m'apportes-tu? — Ah! Monsieur!... ce que j'ai à vous annoncer se sent plus que ça ne s'explique. — Que signifie?... — Flairez-moi, Monsieur. — Comment, drôle! que je te flaire. — Flairez-moi, je n'ai que ça à vous dire. — Eh bien?... — Eh bien, vous ne devinez pas? — Je devine que tu pues comme un bouc, et que je te trouve bien impudent de te présenter, devant moi, avec de telles odeurs. — De telles odeurs, Monsieur? Oh! ne les méprisez pas : elles me viennent de votre dulcinée. — Comment? Que veux-tu dire? — Je veux dire, qu'au moment où j'exprimais, le plus tendrement du monde, les paroles sentimentales de votre romance, on a jeté des mansardes, sur les musiciens, et sur moi particulièrement, ce que vous venez de sentir. — Eh bien, faquin, si cela vient des mansardes, ce n'est donc pas de Paquerétta, qui occupe le rez-de-chaussée, que vient cette insigne saleté. — Mais, Monsieur, ne peut-elle point l'avoir ordonnée? Une sorcière, de quoi n'est-ce point capable. — Je t'ai déjà invité à montrer plus de respect pour cette jeune fille. Que ce soit la dernière fois que tu te permettes de l'ap-

peler ainsi. — Comme vous voudrez, Monsieur. — En définitive, qu'as-tu fait de ma lettre? — Votre lettre?... Je la tenais à la main lors du déluge; elle n'était plus présentable; je me suis essuyé avec. — Mais, drôle! Tu veux donc que je te chasse? Comment, tu n'as pas même essayé de la passer au travers des persiennes, pour voir si l'on te la prendrait?... — Si fait, Monsieur, pardonnez-moi; mais il faut croire que la sorc...., c'est-à-dire Mlle Paqueretta, faisait la sourde oreille; car, malgré les deux couplets, que j'avais déjà fait entendre, elle n'a point bougé. Voyant alors qu'on prenait mon bras pour un porte-manteau, je me suis retiré, pour continuer à chanter; espérant qu'enfin, elle se mettrait en peine de moi.... Pas du tout, Monsieur, je suis resté en affront. Nous n'avons entendu ouvrir qu'une fenêtre, et malheureusement, c'était celle d'où la pluie nous est venue. Vous *sentez* bien, Monsieur, que dans une pareille circonstance, des artistes, comme ceux que je vous avais choisis, n'étaient pas disposés à pousser plus loin la sérénade; ils s'en sont allés, moi de même, et voilà la chose. — Allons, va te coucher, nigaud, et laisse-moi tranquillement rêver aux moyens de réparer ta sottise. — Hum!... ma sottise... Mais ce n'est pas tout, Monsieur. Les musiciens sont comme des crins: ils exigent un dédommagement pour leurs hardes salies, et leurs instrumens gâtés. — C'est bon. On

les paiera. — Et moi, mon cher maître, est-ce que votre générosité ne s'étendra pas jusqu'au pauvre Brice. — Tu l'as bien mérité, ma foi. — J'ai chanté comme un cygne, Monsieur; parole d'honneur! Il fallait avoir un cœur de bronze, et une âme d'acier, ou des oreilles d'âne, pour interrompre, d'une manière aussi malpropre, un chant si pur, et des paroles si suaves. Ça, c'est une justice à vous rendre, mon cher maître: vos vers sont délicieux, faciles, poétiques; vrai: vous vous étiez surpassé... et moi aussi. — Va t'en, faquin! va-t'en, dit Arthur en souriant. Tu me flattes pour que je te laisse tomber le fromage. Tu l'auras. — Tenez, Monsieur, je ne suis guère ambitieux: le plus beau fromage que vous puissiez me donner, ce serait de renoncer à la sor..... — Hein!... dit le vicomte d'un ton sévère. — Rien, rien, mon cher maître, je me retire... Vous n'avez besoin de rien? — Si fait, pardieu! Donne-moi mon flacon, et fais-moi la grâce enfin d'aller puer ailleurs.

Brice ne se le fit point répéter. Il alla se coucher, toujours persuadé qu'en servant les amours de son maître, il avait affaire à une femme, d'intelligence avec le malin esprit. Aussi, s'empressa-t-il de s'éponger la figure, le cou, et les mains, avec une eau parfumée, dont il frotta également son habit, d'abord, pour n'avoir sur lui aucune molécule du méfait infernal, dont il avait été vic-

time; en second lieu, pour ne point déplaire au vicomte; et en troisième, pour que l'infection ne troublât point le repos dont il avait besoin.

Après cette opération, Brice enjambait son lit; quand un violent coup de sonnette, qui le prend au dépourvu, le fait trembler de tous ses membres. Il pensa en tomber à la renverse.

C'était Arthur qui l'appelait. Il aurait bien voulu faire le sourd, c'est même à quoi il allait se décider, quand la pensée lui vînt que son maître pouvait courir quelque danger; et, naturellement bon, Brice remit son pantalon, prit sa lumière, et se rendît à la chambre à coucher du vicomte. Celui-ci, n'avait sonné si fort, que parce qu'il croyait son domestique endormi; or, il avait voulu, par un coup décisif, s'épargner la monotonie d'une récidive.

— Que désire Monsieur?—Ah! ah! tu ne dormais pas? — Ma foi, Monsieur, ce n'est pas faute d'envie, toujours; et quand même j'eusse été, comme on dit, dans les bras de Morphée, votre coup de sonnette était bien capable de m'en tirer. —Mon pauvre Brice, j'en suis désolé; mais il faut te r'habiller bien vîte. Le jour est déjà grand; je désire que tu ailles me chercher Félicie. — Cette femme de chambre, que votre tante a renvoyée, il y a un mois. — Justement. — Qu'est-ce que vous voulez donc en faire, Monsieur? — Que t'importe? Je veux lui parler. Elle se lève de

bonne heure ; je crains qu'elle ne sorte. Va, de ce pas, chez elle ; et dis-lui que je l'attends ce matin à dix heures précises, pour lui procurer de l'occupation. — Mais, Monsieur, il n'est guère que six heures, et d'ici à dix, si vous vouliez le permettre, je ferais un petit somme. — Écoute, Brice : quand j'ai dit une chose, je veux être obéi. Je ne me soucie guère d'avoir une poule mouillée à mon service. A nous autres gentilhommes, il nous faut des gens adroits, vigilans, agiles, et qui ne regardent point à deux ou trois nuits blanches, quand il y va des intérêts de leurs maîtres. Tu es loin de remplir toutes ces conditions ; or, tu n'es pas plus solide dans ta place, qu'une vis dans du sapin. Prends-y garde ; car je me lasserais à la fin.

Brice ne répliqua pas, il regagna sa chambre, passa sa livrée de fort mauvaise grâce, et sortit de même, pour se rendre chez Mlle Félicie.

Cette fille était une commère d'une trentaine d'années, encore fraîche, assez jolie, singeant les manières distinguées. Mme d'Heristal l'avait amenée de Paris, il y avait à peu près deux ans, croyant posséder un phénix, et elle n'était rien moins que sage. Gourmande comme une grisette, luxurieuse comme une chatte, paresseuse comme une femme entretenue, négligente comme une artiste, et bavarde comme un saltimbanque ; elle avait d'abord si bien mis en avant toutes ces émi-

nentes qualités, que la comtesse en avait eu bientôt par-dessus les oreilles. C'est grâce à l'intervention d'Arthur, qui l'avait raccommodée maintes fois avec sa maîtresse, qu'elle était restée si longtemps au château. Non que le vicomte eut des particularités galantes avec elle ; mais elle était adroite en intrigue ; et Arthur, qui prisait fort une telle capacité, s'en était servi avec beaucoup de succès, comme *poseuse*, dans certaines entreprises du genre de celle qu'il lui destinait aujourd'hui, et que Brice allait lui faire pressentir, par une visite aussi matinale.

Laissons-les faire, et retournons un peu chez Mme de Germiny.

VI.

A bon chat, bon rat.

Midi sonnait chez cette dame, lorsqu'une jeune chambrière, mise assez élégamment, vint demander M[lle] Paqueretta.

— C'est moi, répond cette dernière qui avait ouvert la porte. — Fais entrer, s'écrie M[me] de Germiny, toujours craintive et ne pouvant se bouger.

Paqueretta introduit la femme de chambre auprès de sa mère.

— C'est bien ici, M[me] de Germiny? — Oui, Ma-

dame. Donne un siége, ma fille. — Ne vous dérangez pas, mademoiselle.

Paqueretta avait obéi.

— Je vous suis obligée, dit la chambrière en s'asseyant. Je suis envoyée vers vous par Mme la comtesse d'Héristal, ma noble maîtresse. — A quoi pouvons-nous lui être utiles? répond Mme de Germiny. — Voici ce que c'est, reprend Félicie (car c'était elle), en jetant des regards curieux et satisfaits sur Paqueretta. Madame la comtesse ayant entendu parler fort avantageusement du travail de Mademoiselle, dont elle a même vu des échantillons chez Mme Dutilleul, elle a été ravie de la manière dont certaines broderies, certains raccommodages avaient été exécutés. Depuis longtemps, ma maîtresse se privait de mille choses qu'elle n'osait confier à des mains inhabiles, et qu'elle envoyait à Paris ; mais, maintenant qu'elle connaît et sait apprécier le vrai talent de Mlle Paqueretta, elle a résolu d'en faire usage; et c'est dans ce but qu'elle m'a chargée de vous offrir sa pratique, et de lui ramener l'habile ouvrière, si toutefois sa mère veut bien le permettre. — Nous ne pouvons qu'être flattées, sans doute, Madame, de la confiance que nous témoigne Mme la comtesse ; mais ma fille sort peu, et j'eusse préféré qu'en vous chargeant vous-même de la besogne, vous lui eussiez épargné une démarche dans laquelle je ne puis malheureusement l'accompagner.

— Si ma maîtresse eut pensé que cela vous contrariât, elle m'aurait peut-être remis ses ordres pour vous les transmettre ; mais elle est fort minutieuse, bien difficile ; elle aime beaucoup traiter directement avec les personnes qu'elle emploie ; elle est prodigue d'explications. Que voulez-vous ? Chacun a ses petits défauts, n'est-ce pas ?

Mme de Germiny garde le silence, et, tout en réfléchissant, elle regardait Négro, sa boussole, qui ne bougeait point de son tabouret.

Félicie reprit : — Craindriez-vous, Madame, de me confier votre demoiselle, dans le trajet d'ici au château, en plein midi ?.. Je ne le suppose point. — Ce n'est pas vous que je redoute, Madame ; ce n'est certainement pas non plus votre maîtresse ; mais elle n'est pas seule chez elle ; et certaines raisons me forcent à y regarder à deux fois. — Pour l'instant, Madame, ma chère maîtresse est seule ; M. le comte est à Paris, et M. Arthur, leur neveu, est à la chasse, dans sa terre, près d'Orange. — Ah ! M. Arthur n'est point à Valréas ? — Non, Madame. Oh ! il y a déjà quelques jours. — Oh ! maman, dit Paqueretta, que le mensonge de Félicie rassure, laisse-moi aller au château, pour en voir les beaux appartemens, et pour connaître Mme la comtesse, qu'on dit si bonne, si aimable !.. — Et l'on a bien raison, ajoute Félicie. Il suffit de la voir pour l'aimer, de la servir pour l'estimer, et pour obtenir des preuves de sa générosité.

C'est une fortune pour vous que sa seule pratique : elle vaut toute une clientelle. Elle paie sans marchander, et elle augmentera, d'elle-même, vos prix, si elle est satisfaite de votre ouvrage. Et puis, c'est une femme à vous occuper toute l'année : sa garde-robe est si riche !.. — Eh bien, maman... qu'en dis-tu? — Cela te ferait donc bien plaisir de travailler pour Mme d'Héristal? dit Mme de Germiny. — Oh! oui, maman —Si, du moins, Thérèse pouvait aller avec toi... Mais elle ne peut quitter M. le curé. — Mais, maman, M. Bonin va mieux; si tu veux que j'aille prier Thérèse... — Non, non, ce serait peut-être indiscret; et puis, ce serait douter des bonnes intentions, et de la sincérité de Madame. Va mettre ton fichu, un chapeau, et pars. — Oh! merci, maman. — Tu me promets de revenir bien vite? — Oui, bonne mère. — Soyez parfaitement tranquille, Madame, dit Félicie, enchantée de voir les choses tourner à souhait; je ne quitterai point votre demoiselle, et je vous la ramènerai même, si cela peut vous être agréable. — Vous m'obligerez, si cela ne vous gêne point. — Nullement, Madame.

En un clin d'œil, Paqueretta fut prête à suivre Félicie. Elle prit congé de Mme de Germiny, qui l'embrassa tendrement, et ne la vit pas s'éloigner sans inquiétude; mais qui, pourtant, trouvait un point de consolation dans la sauve-garde qu'elle avait assurée à son enfant; sauve-garde qui plai-

sait à son cœur de mère, tout en le couvrant d'amertume, et de funestes pensées.

Le château de Valréas était situé à l'une des extrémités de la ville. Il s'annonçait par une grille, s'ouvrant sur une large cour, entourée du bâtiment principal, et de deux ailes parallèles en retour. Au-delà, s'étendait un beau jardin, magnifiquement entretenu.

L'aile droite, et toute la façade, étaient réservées au comte et à la comtesse d'Héristal, qui avaient abandonné l'aîle gauche à Arthur, leur unique héritier. Celui-ci en avait fait un lieu de délices. Toute cette partie était divisée en petites chambres, meublées et décorées selon leur destination. Il leur avait donné différens noms, parmi lesquels on remarquait l'*Iris*, ou cabinet de toilette ; la *Studieuse*, ou salon d'étude ; l'*Antiquaire*, ou salle d'objets d'art ; la *Joyeuse*, ou chambre d'amour. C'est de celle-ci que nous nous occuperons, puisque c'est dans la *Joyeuse* que M. Arthur a décidé qu'il recevrait Paqueretta. Car, le lecteur a sans doute deviné que la visite de Félicie à Mme de Germiny, n'était qu'un nouveau subterfuge, sorti du cerveau du vicomte, qui, cette fois, se croyait certain de la victoire.

La *Joyeuse* était un joli petit salon octogone, éclairé par une croisée, donnant sur le jardin. De chaque côté de cette croisée, et dans les angles coupés, une porte. — L'une, servant d'entrée par un

escalier secondaire, embranché dans le grand; l'autre, communiquant à la chambre à coucher d'Arthur. Trois sophas, couverts en soie, et richement décorés, meublaient seuls cette espèce de boudoir. Il semblait qu'on ne put y entrer, sans avoir des dispositions à s'étendre, et des intentions érotiques. L'homme le plus froid y eut, d'ailleurs, été porté par les peintures lascives dont on avait rempli les panneaux du salon. Ici, c'était *Héro et Léandre*, réunis après le passage de l'Hellespont. On sent, qu'après une traversée aussi périlleuse, Léandre avait besoin de stimulans, pour donner à sa belle d'autres témoignages d'une passion qui franchissait de tels obstacles. Héro rappelait donc, dans les sens engourdis de son amant, le degré de chaleur convenable. Là, *l'Amour et Psyché;* non, comme M. Picot les a peints, se quittant discrètement au lever de l'aurore; mais livrés aux plus doux exercices de la gymnastique amoureuse. D'un côté, *Mars et Vénus*, se caressant en dépit de Vulcain; de l'autre, *Diane et Endymion*, étudiant une des poses les plus voluptueuses de l'Arétin. Au milieu, sur un fût de granit, reposait un groupe en stuc, habilement sculpté, représentant le sujet mythologique de *Pan et Syrinx.*

La fille du fleuve Ladon, complètement nue, et fuyant à travers les roseaux, cherchait à soustraire ses charmes aux attaques du vigoureux sa-

tyre. Pan, friand de tant d'attraits, était dans une situation à ne point douter de sa divine virilité, et de l'ardeur, éminemment lubrique, qu'excitait en lui la jolie nymphe d'Arcadie.

C'était à l'aide de ces tableaux, que le libertin vicomte voulait faire l'éducation amoureuse de l'innocente Paqueretta. Mon lecteur, et surtout ma lectrice, vont crier au scandale, à l'horreur, à l'infamie!.. Ils n'auront pas tort: Les hommes qui s'arrogent, on ne sait trop pourquoi, le droit de séduction, et qui s'en font un trophée, commencent à se blaser sur la tolérance avec laquelle notre légèreté française les juge. Oui, notre indulgence les lasse. Ils ont faim de scandale; ils vont plus loin, ils abusent. On leur a tacitement passé la séduction : ils courent à la dépravation. L'innocence égarée pouvait encore être admise à côtoyer, avec contrition, le sentier de l'honneur; c'était bien monotone. Un cœur dépravé, et conduit à l'impénitente prostitution, par des images et des expressions d'une crudité monstrueuse, est à jamais perdue pour la société. Voilà du remuant, du poétique; c'est plus moderne, c'est un progrès.

Pourtant, il faut le dire : ce n'était pas là la pensée du vicomte. Chacun a sa manière de voir. On peut envisager une chose sous tant de faces différentes!

Arthur se figurait que, pour vaincre plus sûre-

ment une ingénue, sans qu'il soit besoin d'employer de fastidieux et longs préliminaires, il fallait lui faire croire ordinaires et très usitées, des choses dont son instinct pudique s'effraierait infailliblement. « Une âme neuve, disait-il, que ne persuaderaient point des paroles dont on lui aurait appris à se défier, se laissera prendre à la représentation muette des faits peints, et en quelque sorte divinisés. » Le vicomte, qui tenait ces principes d'un vieux libertin, les avait déjà fructueusement mis en pratique. Il avait amené quelques jeunes novices, à se prêter volontiers à la fidèle imitation des poses de ses personnages; tout en leur insinuant qu'en agissant ainsi, on suivait le précepte et l'exemple des dieux; que c'était là la béatitude promise en paradis, et l'habituel passe-temps des bienheureux élus. Morale digne de notre inconcevable et impétueux entraînement vers les idées nouvelles; morale en action du vicomte d'Héristal.

Pour guetter l'arrivée de Paqueretta et de Félicie, Arthur se tenait dans l'embrâsure d'une croisée qui donnait sur la cour, écoutant le récit du fidèle Brice, qui lui racontait comme quoi il avait employé sa matinée à s'enquérir partout d'une Jacqueline Devaux, sans pouvoir la déterrer. A la mairie, au bureau des logemens militaires, chez le commissaire de police, au sein de la ville, hors de la ville, et dans les faubourgs : inconnue.

— Maintenant, dit-il, c'est à votre tour : cherchez ; et si vous la trouvez, je ne pourrai pas vous dire, comme vous me l'avez dit : « Je te chasse ; » mais vous me permettrez de croire à la magie ; et d'appeler votre demoiselle Paqueretta une sor.....

— La voilà ! s'écrie Arthur avec joie, et ne faisant guère attention aux discours de son valet. Va vîte, et fais ce dont nous sommes convenus.

— Allons, se dit Brice en sortant, encore quelque maléfice?... Pourvu que ce ne soit pas sur moi, c'est tout ce que je demande ; car je commence à en avoir dix pieds par-dessus la tête.

Pour se conformer aux instructions de son maître, Brice ne se montre pas d'abord à ces dames : sa vue aurait pu exciter les craintes de Paqueretta. Il se contenta de les suivre de loin, pour s'assurer de l'exactitude de Félicie, fermer la *Joyeuse* à double tour, congédier la poseuse, et rapporter la clé au vicomte.

— Entrez, ma belle demoiselle, dit Félicie en ouvrant la porte de la chambre. C'est ici que madame la comtesse va venir vous trouver ; veuillez l'attendre, et permettre que je l'avertisse.

Et elle referma la porte, sur laquelle Brice, qui arrivait, se précipita pour la clore hermétiquement.

Le couple domestique redescendit jusques dans la cour, où ils se séparèrent : l'un pour rejoindre son maître ; l'autre, pour chercher de nouvelles intrigues.

Dès l'instant où la fille de Mme de Germiny était entrée dans la *Joyeuse*, les peintures obscènes s'étaient simultanément métamorphosées en sujets pieux. Héro et Léandre ne représentaient plus que le *Baptême de Jésus-Christ* par Saint-Jean. L'amour et Psyché étaient remplacés par *Jésus ressuscitant la fille de Jaïre;* Mars et Vénus avaient fait place à *la Samaritaine;* et *l'Annonciation de la Vierge* figurait au lieu et place de Diane et d'Endymion. Le groupe en stuc avait suivi la loi commune : il n'offrait plus aux regards de la jeune fille, que *Jésus au jardin des Oliviers.*

Négro venait de bouleverser totalement le système d'éducation du vicomte d'Héristal. C'est que l'angora, fervent sectaire du *statu quo*, ne jugeait pas qu'il fut nécessaire que la vertu suivit le torrent impétueux du progrès.

Brice avait refermé la porte de la *Joyeuse* si doucement, que Paqueretta ne s'aperçut point qu'elle était prisonnière. Elle s'était assise timidement sur le bord de l'un des sophas, près de la petite porte qui donnait dans la chambre d'Arthur. Elle examinait silencieusement les tableaux qui décoraient sa jolie prison. Ces belles pages de l'histoire sainte, la tenaient dans un état de sécurité complète. Elle s'était même levée, pour voir de plus près le sujet en stuc ; quand son attention en fut tout-à-fait détournée, par un bruit de pas qu'elle entendit dans la pièce voisine. Elle

se retourna pour saluer Madame la comtesse ; mais Madame la comtesse ne paraissait point. Au bruit des pas, succéda celui d'une voix d'homme : c'était Brice qui disait à son maître :

— Elle est là. — Bien, répondit Arthur; reste ici, en cas d'événement ; moi, je vais l'apprivoiser. Je la tiens, enfin !...

Ces derniers mots, prononcés hautement par une voix satisfaite, et qui n'était pas inconnue à Paqueretta, la firent tressaillir. L'éclair n'est pas plus prompt que le changement de tranquillité en terreur, qui s'opéra dans la jeune fille. Déjà, Arthur avait tourné la clé dans la serrure, sans que la porte s'ouvrit ; mais, par un prodige dont Paqueretta n'eut point connaissance, à mesure que le vicomte tournait sa clé, il fermait la serrure, et celle que Brice avait si bien close, s'ouvrait. De sorte que quand Paqueretta, guidée par un sentiment naturel, se dirigea, pour sortir, vers l'huis par lequel elle était entrée, elle n'eût que le pène à faire jouer, pour trouver une issue salutaire. Elle en profita pour descendre précipitamment l'escalier, traverser la cour à la hâte, et regagner à toutes jambes le toît maternel.

Les sujets lascifs avaient reparu ; mais Arthur tournait toujours sa clé dans la serrure de sa porte, et se donnait au diable pour l'ouvrir. Ce ne fut que quand la colombe fut hors de toute at-

teinte, qu'enfin cette porte céda, sous les colériques efforts du vautour.

Par cette ouverture, beaucoup plus vive qu'attendue, Arthur salua d'une lourde chûte sur le parquet, la solitude désespérante de sa *Joyeuse.* Tant soit peu froissé de cette mésaventure, il se releva, néanmoins, assez promptement, au moyen des forces qu'il puisa dans son amour-propre de séducteur ; car il pensait bien trouver sa conquête dans quelque coin du salon.

En un clin-d'œil, son regard perçant a parcouru les quatre points cardinaux de la chambre. Il s'arrête stupéfait sur la porte entrebaillée, et s'écrie :

— La porte ouverte !... et personne !... Personne !...

Il se retourne du côté de Brice, qui était venu le relever, et qui était resté tout ébahi sur le seuil de la chambre à coucher.

— Comment, exécrable mâchoire, tu ne sais pas seulement fermer une porte?... Mais à quoi es-tu bon ? Je ne sais qui me retient de t'étrangler sur la place !...

Arthur s'était précipité sur Brice, qu'il tenait à deux mains par le collet, et qu'il secouait de toute sa force. Brice criait comme un sourd :

— Lâchez-moi, Monsieur ! . . . Lâchez-moi, de grâce ! . . . et je vais vous expliquer . . . — Tu vas m'expliquer, triple bête, quoi ? . . . N'est-ce pas

assez de voir ton chef-d'œuvre? Me soutiendras-tu effrontément que tu as fermé cette porte?—Comment, Monsieur, si j'ai fermé la porte?... Certainement, Monsieur, que je l'ai fermée, et à double tour, encore. Il y en aurait eu dix-neuf, des tours, que je les aurais mis tous; tant j'avais à cœur de vous voir réussir. — A dix-neuf tours, reprend Arthur, étouffant de colère; et le pène n'est pas seulement dans sa gâche!..—Ah! Dieu de dieu!... s'écrie Brice en se frappant la tête; j'en deviendrai fou, c'est sûr!... Comment, la porte était ouverte!... Mais, Monsieur, demandez plutôt à Félicie... Félicie vous dira la vérité. — Va t'en au diable, avec ta Félicie, et ne reparais jamais devant moi. Tu n'es pas plus fait pour mon service, que je ne suis fait pour le tien. Va t'en, sot animal! Mâchoire à foin! Brute achevée! Ou je te casse un meuble sur ta cervelle d'âne!!...

Arthur allait exécuter sa menace, quand Brice, épouvanté, se réfugia dans la chambre voisine. Le vicomte alors, pris d'une idée tardive, sortit vivement, comme pour courir sur les traces de Paqueretta. Le valet, rassuré par cette fugue, rentre timidement dans la *Joyeuse*, ne pouvant pas revenir de cette nouvelle aventure, dont la singularité l'effrayait au dernier point; et consolidait son opinion, déjà trop bien établie, sur la sorcellerie dont s'entourait la jeune fille.

Une circonstance devait achever sa conviction. Négro, qui, sans doute aussi, avait voulu prolonger la scène, pour s'amuser aux dépens de Brice, n'avait remis en état que les tableaux ; le groupe de Pan et Syrinx n'avait point repris sa forme : c'était toujours Jésus au Jardin des Oliviers. Arthur, dans son exaspération, ne s'en était point aperçu; mais Brice, certain qu'il y avait de la magie dans tout cela, cherchait partout, des yeux, une preuve quelconque à opposer à l'indignation de son maître. Or, comme il s'acheminait lentement vers le fond de la pièce, son regard s'arrêta sur le maudit groupe.

«Par Saint-Brice! qu'est-ce que je vois là? s'écrie-t-il en reculant de surprise. Un jardin au lieu de roseaux!... La femme changée en homme; et le satyre, en un ange qui lui apporte à boire!... Un moment... regardons bien, afin qu'on ne me soutienne pas que j'ai mal vu. Ah ! mon cher maître, je suis une mâchoire à foin ! une brute !... Nous allons voir ça.»

Il se dirige vers la fatale porte de sortie, et rencontre le vicomte, qui remontait péniblement.

— Tu es encore là, marouffle !... Tu veux donc que je te jette par la fenêtre. — Un mot, Monsieur, un seul mot, je vous en supplie; et vous me tuerez après, si vous le voulez. — Qu'est-ce encore ? dit Arthur plus calme, mais souffrant beaucoup de son genou, sur lequel il passait la

main, en faisant la grimace. — Dites-moi, Monsieur? Que représentait le groupe en stuc qui est là, au milieu de la *Joyeuse*? — Pan et Syrinx, répond Arthur impatiemment. Après? — Eh bien, Monsieur, à présent, c'est une autre paire de manches: un cabaret en plein vent. — Que signifie?.. — Venez voir... Je vous en prie, venez voir... — Quelle patience, dit le vicomte, en entrant avec peine, et s'asseyant en face du groupe, qui avait repris sa première forme.

Avant qu'Arthur eût levé les yeux sur le sujet sculpté, le pauvre Brice avait déjà vu à quel point il était mystifié. La bouche béante, le regard fixe, la face pâle, le corps tremblant; telle était la situation du valet, quand le maître, faisant trêve à sa douleur, leva la tête pour regarder son groupe.

—Eh bien, dit-il en levant les épaules, et avec le plus grand sang-froid, faut-il que je t'assomme?.. — Monsieur, reprend le malheureux Brice, nous sommes trois, ici : un qui s'amuse à vos dépens, et qui se moque de moi; vous, qui me maltraitez injustement, par contrecoup; et votre serviteur, qui n'est pas le plus fort, et qui, par conséquent, est et sera toujours le souffre-douleurs. Je vois bien que, bon gré, mal gré, il me faut quitter la place. Je n'y tenais que par attachement pour vous; et quelque dure qu'elle put être, je l'aurais soufferte, tant que vous auriez

été content de mes services; mais, comme je vois que, malgré toute ma bonne volonté, je ne saurais vous être utile sans encourir votre disgrâce, je renonce à mon emploi. Tout ce que je regrette, c'est de vous quitter dans un moment où vous êtes souffrant, malheureux, et seul au château. Adieu, Monsieur; je vais prendre mes effets, et faire monter le concierge....

En cessant de parler, Brice était ému; quelques larmes arrosaient son visage. Il gagnait lentement l'escalier, quand le vicomte, qui souffrait véritablement, et qui pourtant, avait pesé les paroles de Brice, fut touché surtout de l'expression chagrine des derniers mots qu'il avait prononcés. Elle portait le cachet de la bonhomie, de la sincérité, de l'attachement le plus vrai, et le mieux senti. Il se reprocha intérieurement les brusques effets de sa colère; et sans s'arrêter à l'idée d'un prétendu sortilége, il ressentait en lui, quelque chose qui l'assurait que Brice n'était pas aussi coupable qu'il le paraissait.

Guidé par ce retour à la douceur, à la raison, il rappela son domestique. Celui-ci, qui n'avait encore descendu que quelques marches, les remonta, et se pencha le corps sur le seuil, en disant :

— Vous m'avez appelé, Monsieur? — Eh! sans doute; que veux-tu que je fasse, seul ici?... — Dame, Monsieur, vous ne voulez plus de moi;

moi, je n'ose plus rien faire pour vous. Je suis si chanceux, que si je vous aide simplement à gagner votre lit, je suis capable de vous casser la jambe tout à fait. D'ailleurs, je vous ai dit que j'allais vous envoyer le concierge. — Le concierge?... Il est pour le moins aussi adroit que toi... Et puis, je n'ai pas besoin qu'il sache mes affaires. — Alors, Monsieur, qui voulez-vous que je vous adresse? — Personne, imbécille!.. Tu vois bien que je te pardonne, et que je veux que tu restes. — Ah!... — Est-ce que ce n'est plus ton avis, maintenant? — Comme il vous plaira, Monsieur. — Tu ne dis pas cela bien franchement. — Ma foi, Monsieur, franchement, j'aime votre service et votre personne; mais, amours de sorcière à part. — Allons, tu es fou!... — Non, mais je le deviendrai, si vous n'y renoncez pas. En vérité, Monsieur, il n'y a pas de bon sens à persévérer dans cette maudite conquête, quand il ne vous en revient que des accidens et des pieds de nez. Voyez vous-même: vous voilà estropié; et il n'y a pas huit jours que vous avez été balafré et éreinté. Vous voulez donc y passer absolument?... — Je veux... je veux... au fait, ça ne te regarde pas. — Comment, ça ne me regarde pas?... Mais c'est que bien au contraire, ça me touche, et de trop près, ma foi! — Allons, c'est bon. Laisse-là tes beaux discours, et prête-moi tes épaules, que je me pende après pour regagner ma chambre. Quand

je serai couché, tu jaseras tout à l'aise, puisque tu n'es bon qu'à ça. — Bon qu'à ça!... Hum !... Enfin, n'importe. Voyons, Monsieur, pendez-vous; et tâchons d'arriver sains et saufs, si votre sorcière le permet; car vous avez beau dire, Monsieur, c'est une sorcière, et une sorcière du premier numéro, je vous le garantis. — Je crois que tu abuses un peu de ma position, dit Arthur en s'accrochant à Brice. — Que voulez-vous, Monsieur, c'est mon idée fixe. — Allons, voyons, marche, fichu bavard!

L'effervescence dans laquelle était le vicomte après sa chute, l'avait empêché de sentir son mal; mais peu à peu, quand sa colère se fut apaisée, il le sentit si vivement, et si bien, qu'il pouvait à peine se traîner; surtout quand il fallut quitter le sopha. Aussi, le maître et le valet mirent-ils un certain temps dans le court trajet de la *Joyeuse* à la chambre à coucher.

VII.

Les Boulettes.

La glace de Mme de Germiny, qui avait représenté la scène que nous venons de décrire, jusqu'à la sortie miraculeuse de Paqueretta seulement, ne reflétait plus que la garniture de cheminée, quand la jeune fille rentra chez elle. La pauvre petite était en nage, essoufflée; elle avait marché sur les ailes de la peur, et en avait contracté la vitesse au contact.

— Déjà de retour, lui dit sa mère, qui feignait d'ignorer l'aventure. — Oui, maman. — Et tu ne rapportes rien? — Non, maman. Je ne sais ce qui m'a prise... J'attendais, seule dans un beau salon, Mme la comtesse qui ne venait pas. Tout à coup, j'ai entendu parler dans une pièce voisine; j'ai cru reconnaître une voix d'homme... J'ai eu peur, je me suis enfuie, et me voilà. — Comme tu es agitée, ma pauvre enfant! Voyons, repose-toi un peu. Dis-moi : cette voix, que tu as cru reconnaître, n'était-ce pas celle de M. Arthur? — Oui, maman. — Il rentrait donc au château, au moment même de ton arrivée? — Je ne sais. — Ou la visite de cette femme n'était-elle que le résultat d'un indigne complot, d'une fourberie infâme?.. Ah! que tu as bien fait, ma fille, de revenir! C'est le ciel qui t'a inspirée. J'avais le pressentiment que tu allais courir quelque danger. — Mais quel intérêt a donc cet homme à me poursuivre ainsi? — Celui que tu as, toi, à voir M. Prosper. Ta jeunesse et tes avantages extérieurs ont des attraits pour lui ; il a du plaisir à te contempler; et il ne se contente point d'en saisir les occasions, il les fait naître. Ce qui n'est ni loyal, ni permis. — Mais, maman, M. Prosper n'est pas aussi ennuyeux que cela. — Si M. Arthur avait eu la faculté de te voir aussi souvent, et aussi librement que Prosper, peut-être serait-il moins pressant aujourd'hui. — Eh bien, mon Dieu, permets-lui de venir tous

les jours pendant une huitaine, ou une quinzaine; qu'il me voie tout son soûl, et qu'il me laisse en repos. — Cela ne lui suffirait point. — Il ne serait pas encore content? Alors, que lui faut-il donc?

La question devenait embarrassante pour une mère; il n'était guère possible que Mme de Germiny y répondît juste. Elle s'en tira néanmoins, à l'aide d'une circonlocution assez adroite.

— Il veut, dit-elle, te voir sa femme; ou du moins te traiter comme telle. — Ah! bien, oui; mais, moi, je ne veux pas de lui pour mon mari. — Et tu as raison, ma fille. Il te convient encore moins que Prosper, qui n'a pas assez de ce que le vicomte a de trop. — Oui, maman; mais au moins, dans M. Prosper, il y a de la ressource: car il peut acquérir ce qui lui manque, et arriver au point juste où tu le désires. — Certainement. Monte chez M. Bonin, pour savoir de ses nouvelles; et prie Thérèse de me rendre le service, en sortant ce soir ou demain, de s'informer au château, si Mme la comtesse d'Héristal est à Valréas; et, dans le cas contraire, de savoir depuis quand elle en est absente. — Ah! je devine... — Va, ma fille.

Le résultat de la démarche de Paqueretta, fut que M. le curé allait tout à fait bien, et qu'il se proposait de venir passer la soirée auprès de Mme de Germiny; celui de la course de Thérèse, fut que le château de Valréas était veuf de ses principaux

maîtres depuis quinze jours, et qu'il n'était présentement habité que par le vicomte Arthur, et Brice, son digne valet.

Mme de Germiny vit alors toute l'étendue du piége qu'on avait dressé sous les pas de sa fille. Son cœur maternel, en se serrant à l'idée qu'elle pouvait y être prise, se réjouit, cependant, aux dépens de son âme, d'avoir eu les moyens de s'y opposer, sans efforts, sans scandale; et elle répétait, à voix basse, en jetant un regard tristement satisfait sur l'angora : — Bien, Négro ! bien !..

Et Négro, arrondi en couronne, la tête à l'anus, formait, sur son tabouret favori, un pâté de fourrure, qu'une de nos élégantes, après une contredanse, eût pris pour son boa.

Ainsi qu'il l'avait promis, M. Bonin vint, sur le soir, rompre la monotonie du tête-à-tête de Paqueretta et de sa mère.

Tandis que la première vaquait à quelques soins dans l'antichambre, et disposait les lumières, Mme de Germiny s'empressa de demander au curé s'il avait réfléchi à la prière instante qu'elle lui avait faite ; et quelle réponse elle devait attendre de lui.

— Oui, Madame, j'y ai pensé ; mais vous me permettrez, et pour cause, de remettre à demain mon ultimatum. — Pourquoi pas ce soir ? — J'ai mes raisons. — Je les respecte, Monsieur. J'attendrai donc à demain ; mais comme demain pour-

rait s'étendre jusqu'au soir, et que mon impatience naturelle de mère irait péniblement jusques là, je vous invite à déjeuner; et je vous recevrai à dix heures précises. Est-ce convenu? — Volontiers, Madame. Ce délai suffira pour mûrir ma décision. — Voici ma fille... parlons d'autre chose. Alors, d'un ton plus haut, Mme de Germiny ajouta : Ainsi, Monsieur, vous voilà tout à fait remis de votre indisposition? — Mais oui, Madame; j'ai repris ce matin l'exercice de mes fonctions : j'ai dit ma messe à la paroisse. — Enfin, nous allons vous revoir, M. Bonin, dit Paqueretta, j'en suis bien contente. Savez-vous que vous commenciez vraiment à nous faire faute. Nous étions toutes tristes, maman et moi. — Merci, ma belle enfant, de votre intérêt. Je crois, cependant, n'être pas d'un caractère bien gai. — Ma fille a voulu dire, Monsieur, que votre conversation l'intéresse et l'instruit à la fois. — Oui, c'est bien cela, maman. — Vous êtes trop bonnes, Mesdames. — Faites-vous votre partie ce soir? reprend Paqueretta. — — Qu'en dit Madame? répond M. Bonin. — Volontiers, Monsieur. — Bien. Je vais placer la table.

Tandis que Paqueretta dispose le jeu, Mme de Germiny roule une tapisserie à laquelle elle avait travaillé dans la journée; et M. Bonin, qui se lève un moment, tire furtivement de sa poche, une petite boîte de carton, l'ouvre en cachette, et y

prend trois boulettes qu'il laisse tomber au pied du tabouret de Négro. L'une de ces boulettes, en frôlant l'oreille du chat, le réveille. Négro lève, alors, négligemment la tête; regarde rouler la pilule; porte ses yeux ronds sur le curé, qu'il regarde fixement; et, faisant un léger mouvement d'avant-corps, comme quelqu'un qui hausserait les épaules de pitié, il rentre sa tête entre ses cuisses, et se remet à dormir de plus belle.

M. Bonin, qui n'avait pu supporter les regards fixes du chat, avait détourné les siens; aussi, le mouvement de Négro lui avait-il échappé. L'immobilité du matou le contrariait fort; il aurait voulu le voir mordre à l'amorce, et crever séance tenante. « Au surplus, se disait-il à lui-même, patience! La soirée n'est pas finie; d'ici là, la gourmandise ordinaire des animaux, m'en fera justice.

D'après les dernières réflexions du curé, la mort de Négro devait être le commencement de la conversion de Mme de Germiny; c'était le point capital, selon son étroite imagination. C'est pourquoi il avait remis au lendemain, la réponse qu'il avait à faire à sa pénitente.

Le second cent de piquet était à peine achevé, qu'on entend un léger coup de sonnette; et Paqueretta, qui va ouvrir, ramène auprès des joueurs, M. Prosper, qui avait rompu son ban.

— Déjà, jeune homme! lui dit Mme de Germiny,

d'un ton semi-sévère; il me semble que vous manquez de beaucoup à la consigne. Je vous croyais plus raisonnable. — C'est vrai, Madame, répond Prosper; mais croyez bien que j'eusse respecté votre ordre et ma promesse, sans un grave motif qui m'amène auprès de vous. — Ah! maman, s'il a un motif, il ne faut pas le gronder. — Voyons votre excuse, Monsieur. Vous permettez, M. Bonin? — Certainement, Madame. Parlez, mon jeune ami; si, toutefois, je ne suis point de trop dans la confidence. — Du tout, Monsieur, répond Prosper. Je vous ai dit, Madame, que j'avais un oncle commerçant à Boston, ville de l'Amérique du Nord. Cet oncle vient de perdre son fils unique, à la fois son héritier et son successeur. Il a bien voulu se souvenir de moi. Il m'appelle auprès de lui par une lettre que je viens de recevoir, et qui date déjà de six semaines. Sa pressante invitation, et les avantages inespérés qu'il m'offre, m'obligent raisonnablement à partir tout de suite. Demain, je compte me mettre en route au point du jour. Devais-je vous obéir assez rigoureusement, pour m'expatrier sans vous faire mes adieux? — Non, sans doute, répond Mme de Germiny. — D'abord, moi, dit Paqueretta, je vous en aurais voulu toute ma vie. Et vous partez demain, M. Prosper? — Hélas! oui, Mademoiselle. — Sitôt!..

Ce dernier mot de la jeune vierge, avait été prononcé avec l'expression d'un cœur bien chagrin.

— Eh bien, mon ami, reprend Mme de Germiny, vous le voyez : votre sort change. Vous voilà sur le chemin de la fortune ; elle vous favorisera. Soyez vigilant, actif, laborieux, économe, probe et sage, surtout, et vous parviendrez. — Je serai tout cela, Madame, j'en ai le vif désir ; mais je serais plus certain de réunir toutes ces bonnes qualités, si j'avais de vous l'assurance . .

Prosper n'osait achever ; mais un regard plein d'amour, qu'il jeta sur sa bien-aimée, acheva sa phrase dans la pensée de Mme de Germiny, qui lui dit :

— Je vous comprends, Prosper; mais que puis-je vous promettre? Vous allez vous éloigner pour longtemps. Moi, je n'ai pas assez d'années à vivre pour réaliser vos vœux. Que dis-je ? des années... dans quelques mois... quelques jours, peut-être. —Ah ! maman, s'écrie Paqueretta, en se jetant au cou de sa mère. — Chassez, ma chère dame, d'aussi tristes pensées, rien ne peut vous les suggérer ici. — Quelles affreuses idées, Madame !.. ajoute Prosper ; et que je me repens de les avoir fait naître !.. — Bien affreuses, en effet, reprend Mme de Germiny, en essuyant quelques larmes ; mais, mon ami, je vous le répète : si le sort vous favorise, ce n'est pas des mains de sa mère que vous recevrez celle de Paqueretta. Voici son tuteur, ou du moins celui que je voudrais lui voir.

Mme de Germiny désignait à ce moment M. Bonin, qui inclina le buste d'une manière approbative.

— M. le curé se souviendra que vous aimiez ma fille; que ma fille n'avait pas de répugnance pour vous, et que mes cendres ne s'offenseront point de cette union, si vous revenez honnête homme, et si votre position sociale vous permet de former de pareils liens. Je ne puis choisir un meilleur juge dans une semblable cause.

M. Bonin s'incline de nouveau.

— Monsieur... Madame... dit Prosper, avec un accent passionné; car je ne puis me faire à l'idée de ne plus vous revoir, conservez-moi l'unique bien qui m'attache à la vie; le seul moteur de mes efforts, pour me rendre digne de vous appartenir un jour. Souffrez que quelques lettres vous donnent de mes nouvelles; laissez-moi espérer d'en recevoir une seule de vous, sur six des miennes; et faites que j'emporte, de plus, votre consolante bénédiction. — Je ne suis rien encore, mon bon ami, dit M. Bonin; mais je remplirai les intentions de Madame. — Nous vous accordons tout cela, de bien bon cœur, Prosper, reprend Mme de Germiny. Partez, soyez heureux. Regardez ce voyage comme un acheminement à ce que vous désirez avec tant d'ardeur; car, chaque pas que vous ferez en nous quittant, doit vous rapprocher de ma fille. —Hélas! Madame! mon cœur me dira

le contraire. — La raison vous dira la vérité. Continuons-nous, M. le curé, ajoute Mme de Germiny, en s'adressant à M. Bonin. — A vos ordres, Madame.

En reprenant les cartes, la bonne mère dit encore :

— Allons, allons, enfans, plus de tristesse. Ce n'est point le cas d'en conserver, quand un rayon d'espoir a lui. Votre position vient de s'améliorer, Prosper; il ne faut plus penser qu'à la rendre progressive, par une courageuse résolution, et une volonté ferme. — Je vous le promets, Madame. — Eh bien, voyons, imitez-nous : faites votre partie de *mariage*.

Cette allocution, pleine de bonté, ranima un peu l'esprit abattu des deux amans. Paqueretta embrassa tendrement sa mère, prit un jeu de piquet, et alla s'asseoir auprès de Prosper. Ils jouèrent fort machinalement; leurs yeux étaient ailleurs que sur les cartes, qu'ils jetaient sur le tapis, sans savoir comment, ni pourquoi. Ils faisaient des levées, l'un après l'autre, et quelquefois ensemble, sans s'inquiéter à qui elles étaient ; et à la fin de la soirée, l'un et l'autre eussent été fort embarrassés de dire qui des deux avait gagné. Le mariage des cartes était aussi loin de leur pensée, que leur union, tant désirée, était loin de la réalité.

Tout passe en ce monde : beauté, gloire, hon-

neurs, jeunesse, peines et plaisirs. La dernière soirée de nos amans devait également finir. Le curé, désespérant de voir mourir Négro, s'était levé, au coup de dix heures, pour prendre congé de Mme de Germiny. Thérèse, qui avait une forte migraine, avait demandé à M. Bonin la permission de laisser brûler la lampe dans l'antichambre, et de se coucher de bonne heure. Cette circonstance fut bien favorable à Prosper. On a vu tant de petites causes produire de grands effets.

O circonstances ! Vous êtes tout dans la vie! Tout!... Esprit, talens, vertus, fortune, vous n'êtes rien, sans les circonstances qui vous exhument, qui vous illuminent aux yeux du monde. L'homme, sur la terre, est la boule lancée sur le sol battu du jeu : il suffit d'une aspérité, plus ou moins forte, pour empêcher qu'elle ne se perde, ou pour l'arrêter trop loin du but.

Après avoir embrassé Mme de Germiny, Prosper lui demanda la permission d'en faire autant pour sa fille; il l'obtint, et s'en acquitta... comme nous nous en acquittons tous à vingt ans, quand nous soupirons pour notre première idole; et surtout, quand nous n'en sommes encore qu'aux soupirs. Mme de Germiny, ne pouvant guère se lever, pour reconduire sa société, Paqueretta alluma un flambeau, reconduisit M. le curé jusqu'au pied de l'escalier, et monta même quelques marches

pour l'aider à ouvrir sa porte. Prosper, qui la suivait, attendit que M. Bonin fut rentré chez lui, et quand il se vit seul sous le vestibule, il s'écria à voix basse :

— Oh ! Mademoiselle ! de grâce ! un gage !... un seul !... Qu'une mèche de vos jolis cheveux m'accompagne et me console !...—Mais, M. Prosper, le dois-je?... N'est-ce pas mal ?... — Eh ! Mademoiselle ! l'Océan va nous séparer !...—Ne puis-je vous donner autre chose? — Oh ! non, non, des cheveux ! C'est vous, et de vous !... Si je faisais naufrage, que du moins je vous touche, que je vous voie, que je meure avec vous !!!...— Oh ! prenez vîte !...

Cette idée de mort avait été électrique pour la pauvre petite, et elle avait livré sa tête.

Un commis-marchand a toujours des ciseaux ; le nôtre, non-seulement ne faisait point exception à cette règle, mais encore, il y avait mis de l'intention. Il enlève donc lestement un des *tire-bouchons* de la coiffure de Paqueretta, dépose un baiser de feu sur son cou d'albâtre, lui serre la main à la faire crier, et s'enfuit rapidement.

La jeune fille, toute rouge et tout émue, était restée tout étourdie, toute stupéfaite. Elle n'osait retourner auprès de sa mère. Elle portait la main au côté gauche de sa chevelure ; il lui semblait que tout le monde dût s'apercevoir de la soustraction de Prosper.

— Eh bien, ma fille, que fais-tu donc là ?

Ces mots, de Mme de Germiny, décident Paqueretta à reprendre de l'assurance, et à rentrer dans l'appartement.

— Comme tu es rouge !... Qu'as-tu donc ?... — Rien, maman... — Rien ?... On ne rougit pas ainsi pour rien. Tu es émue... tu trembles même... — Maman, je t'assure... — Prends garde, ma fille !... L'amour est une belle chose, quand il est pur, vertueux et avoué des parens ; mais c'est le chemin du mensonge et du vice, quand on leur en fait un mystère. N'ai-je point agi avec assez de bonhomie, pour n'avoir à redouter de ta part aucune action secrète ? Que faut-il donc que je fasse, maintenant, pour avoir ta confiance ? Ne pouvant remuer, inhabile à te surveiller, je me suis dit : Ayons de l'indulgence ; montrons-nous bonne, accessible, tolérante, et l'on n'aura rien de caché pour moi. Affranchi de toute crainte, on me dira tout, et je gagnerai, par mon extrême bonté, ce que la sévérité me ferait perdre. Me serais-je trompée, ma fille ?... Me faut-il ajouter aux maux physiques qui commencent à creuser ma tombe, un mal moral qui l'achève ? Es-tu donc si pressée de m'y voir ?... — Oh ! oh ! ma mère ! que dis-tu là, s'écrie Paqueretta toute en larmes. Eh bien, oui, j'ai commis une faute... Je le crois, du moins... J'ai laissé prendre à M. Prosper une mèche de mes cheveux ; et puis... mais

cela, je ne le lui avais pas permis... il m'a embrassée de nouveau. Voilà tout, je te le jure; je n'ai plus rien à moi.

Mme de Germiny regarde sa fille avec intérêt; sa candeur, son naïf et innocent aveu, ses larmes lui touchaient l'âme. Elle avait aimé ainsi. La situation de sa fille lui rappelait la sienne... La sienne qui, mieux dirigée, eut évité tant d'erreurs!... A ce touchant et pénible souvenir, bien puissant chez nous, quand nous touchons à notre hyver, se mêlait l'affreuse idée d'une séparation cruelle et trop prochaine. Elle envisageait profondément la valeur du trésor qu'elle allait abandonner; et elle restait en contemplation devant son enfant adoré, comme un illuminé devant une vision céleste. Elle attire à elle cette enfant, la presse sur son cœur, la couvre de baisers, et ces mots s'échappent de sa bouche avec un soupir:

— Enfin, n'importe... il part demain.

Le lecteur m'accusera peut-être de manquer d'observation, si je ne lui peins pas une dernière entrevue entre Paqueretta et Prosper, dès l'aube du jour du lendemain; si je ne place point l'amant, son bagage sous le bras, et devançant l'aurore, en attente contemplative devant la porte ou la fenêtre, que sa belle ouvre d'ordinaire à son lever; si je n'augmente pas enfin la hardiesse de Prosper, et l'amour vigilant, mais pur de Paqueretta, en leur ôtant le sommeil, pour opérer un

rapprochement matinier et sentimental. J'en suis vraiment fâché ; mais, narrateur fidèle, je me dois à la vérité, et la vérité est qu'il ne se passa rien de tout cela.

Prosper ne dormit point, c'est vrai; mais Paqueretta fit son somme accoutumé. L'amant partit à cinq heures du matin, en envoyant, de la main, trois baisers vers la persienne de sa maîtresse; et emportant, avec tous ses regrets, celui de ne lui avoir point parlé de l'aubade, dont l'auteur le chiffonnait un peu. L'amante, qui se leva plus tard, pensa raisonnablement à son amoureux. Une légère teinte de mélancolie, altéra seulement, durant quelques jours, sa jolie figure; puis, elle finit par reprendre insensiblement son état normal.

D'ailleurs, je vous l'ai dit: notre jeune héroïne n'était pas du tout romanesque, ni passionnée: c'était une Italienne dont les artères ne contenaient que du sang français. Et puis, quelle éducation morale elle avait reçue!... Il semblait que Mme de Germiny eut voulu établir, entre elle et sa fille, le plus étonnant contraste. C'était, à mon avis, la meilleure manière de rentrer en grâce devant les hommes et devant Dieu ; puisque c'était avouer hautement son horreur pour la débauche, et rendre un éclatant hommage à la vertu.

Aujourd'hui, que tout se perfectionne, nos courtisanes n'agissent pas ainsi. Elles usent de la

vie joyeuse tant qu'elles le peuvent ; s'inquiétant peu des ressources pour l'avenir. Elles ont toujours un capital vivant qu'elles placent avec adresse. avec expérience, et qui leur rapporte de sales intérêts, au moyen desquels elles passent, dans une crapuleuse aisance, une vieillesse déshonorée. Jeunes, elles se montrent d'habiles ouvrières dans les vastes ateliers du vice ; vieilles, elles y dirigent et y professent : c'est dans l'ordre.

VIII.

La Brouille.

Paqueretta, instruite par sa mère, de l'invitation qu'elle avait faite à M. Bonin, de venir déjeuner avec elle, avait préparé, de concert avec Thérèse, le repas pour dix heures précises. Quelques cotelettes, d'excellent beurre, des radis nouveaux, des œufs frais, une salade, une bouteille de Bordeaux, la fine goutte d'anisette et du moka, composaient cette collation, que Mme de Germiny, qui connaissait le monde, avait commandée, et

à l'issue de laquelle, elle espérait obtenir du curé, tant soit peu gastronome, une décision satisfaisante. Dans ce temps-là, comme aujourd'hui, comme toujours, on a pris, on prend, et l'on prendra les hommes par la gourmandise ou l'intérêt. Ajoutons les femmes à ces deux puissans léviers, et nous aurons à notre dévotion toute l'espèce humaine.

Après avoir dit sa messe, M. le curé avait été faire quelques visites pastorales. Il s'était plu à répandre certaines aumônes secrètes, dans la demeure de maintes pauvres ouailles, dont il avait recueilli les bénédictions. Mais si la bienfaisance nourrit l'âme, et satisfait le cœur, elle ne sustente point le corps; et l'estomac d'un ministre de Dieu est aussi impérieux qu'un autre. Aussi, M. Bonin avait-il un appétit démesuré, quand il mit le pied sur le seuil de sa maison.

Il entra tout de suite chez Mme de Germiny, et après les civilités d'usage, il se mit à table, dans des dispositions à faire honneur au banquet des noces de Cana.

Ventre affamé n'a point d'oreilles, dit le proverbe; mais, ventre affamé peut avoir des yeux et de la mémoire; or, en entrant, M. le curé, qui se souvenait d'avoir semé, la veille, sur le parquet, certaines boulettes à l'intention de Négro, cherchait partout sa victime du regard, et ne la trouvant point, il s'était assis satisfait; et, se frottant

les mains, il s'attendait bien à apprendre, tôt ou tard de ses hôtes, l'heureuse nouvelle de la mort du maudit chat. Cet espoir avait aiguisé davantage son appétit, et répandu sur sa face joufflue un vernis de jubilation vraiment remarquable, et dont ces dames lui firent compliment.

L'homme de Dieu comptait sans son hôte. En allongeant ses jambes sous la table, M. Bonin pose lourdement ses pieds sur quelque chose de douillet. Ce quelque chose pousse un cri satanique, riposte par une violente attaque aux mollets du curé, et, après y avoir imprimé dix griffes vigoureuses, s'enfuit sous un meuble de l'appartement. M. Bonin, traîtreusement blessé dans sa personne, comme dans ses prévisions, jeta un cri douloureux, et leva subitement les jambes; ses genoux, frappant naturellement sous la table, occasionnèrent une forte secousse, qui fit chavirer une bouteille, qui tomba sur une assiette, et sur un verre, qu'elle brisa. Le pauvre homme, lui-même, fut tombé à la renverse, sans les soins de Thérèse et de Paqueretta, qui retinrent de toutoutes leurs forces, l'une le fauteuil, l'autre la table.

En un instant, tout fut réparé, sauf les mollets de M. Bonin, qui avait eu plus de peur que de mal, et qui répondait à la sollicitude de Mme de Germiny et de sa fille, qu'un homme de son état devait savoir souffrir sans se plaindre; que cet

accident était peu de chose auprès des souffrances du sauveur ; et, se comparant à Notre-Dame des Sept-douleurs, il s'applaudissait presque d'en avoir éprouvé dix.

Cependant, en se frottant les jambes à deux mains, il ne put retenir cette exclamation :

— Comment, il n'est pas mort !!..

— Qui donc, lui demande Mme de Germiny.

— Votre maudit chat !!..

— Est-ce que vous l'aviez donné à tuer, dit Paqueretta, en riant.

— Non, non, reprend M. Bonin ; mais, en vérité, je pouvais fort bien l'étouffer, de la manière dont j'ai mis les pieds dessus.

M. le curé était bien aise de sauver, par ce détour innocent, l'aveu des pilules ; mais, il ne concevait pas comment Négro avait pu échapper à ce pernicieux appât. Il se promettait bien de prendre sa revanche, dans une récidive très-prochaine, au moyen de la boîte aux boulettes, qu'il avait encore sur lui, étant restée depuis la veille dans la poche de son habit. Or, pendant le déjeuner, il profita du moment où Thérèse, en posant un plat sur la table, et en donnant des assiettes, le cachait à Mme de Germiny, pour saisir sa boîte et la vider au pied de la table, dont Négro s'était rapproché, sans rien demander, mais seulement pour dormir auprès de sa maîtresse.

Une des boulettes tomba sur le nez du chat,

qui se contenta de secouer la tête, de saisir l'appât fatal (ce qui fit tressaillir le curé), mais de le repousser ensuite indifféremment avec une patte, et de le regarder rouler jusqu'à l'entrée de la cheminée, sans daigner se relever pour courir après.

— Quelle apathie!... Quelle tempérance dans cet animal! pensa M. Bonin. Il paraît qu'il ne veut rien de moi. Il faut, décidément, que j'engage sa maîtresse à l'empoisonner elle-même. Peut-être sera-t-il moins défiant.

A la fin du repas, que M[me] de Germiny attendait impatiemment, elle pria sa fille d'aller avec Thérèse faire un tour de jardin. Paqueretta, stylée à l'obéissance, sortit sans observation, et le dialogue suivant s'engagea entre le curé et sa pénitente :

— Eh bien, Monsieur, que dois-je enfin espérer?

— Ma chère dame, j'ai mûrement, et sagement réfléchi, que si j'acceptais le mandat, à la fois honorable et pénible, que vous m'avez offert, je devais faire tourner mon dévouement à la cause de la religion, comme à la gloire de Dieu. Si votre fille a le malheur de vous perdre, je me chargerai des soins délicats que sa jeunesse réclame, mais c'est à la condition *sine quà non*, que vous allez faire vous-même tout ce que je vous prescrirai.

— Parlez, Monsieur.

— D'abord, Madame, il faut renoncer à votre opinion hérétique sur l'immortalité de l'âme, et rentrer dans la croyance commune. Secondement, chercher à trouver grâce, auprès de la Divinité, par des jeûnes, des prières, des austérités et des aumônes; vous prêter à des exorcismes; fréquenter l'église, assister aux offices, et fonder, avec le peu qui vous reste, un pieux monument en l'honneur de quelque saint, dont la bienheureuse intercession achèvera l'œuvre, et vous rendra au giron de la sainte église, que vous vous êtes fermé, autant par une conduite dissolue, que par une foi coupable aux séductions et aux promesses du démon. Troisièmement, il faut, à quelque prix que ce soit, vous débarrasser d'un animal dangereux qui vous fascine, et qui vous maintient dans des dispositions hostiles envers la religion. Au prix de tout cela, Madame, j'acquiesce à vos vœux. C'est à vous maintenant de diriger ma conduite; j'agirai d'après votre réponse; mon ultimatum dépend absolument de vous.

— J'admire, Monsieur, votre extrême bonne foi en matière de religion; je la crois pure, sans calcul, et vierge de toute autre pensée : c'est pourquoi je la respecte. Mais aussi, est-il de votre tolérance de respecter la mienne; car, toute opinion qui prend sa source dans la conscience, est, à mon avis, comme à celui de tout être raisonna-

ble, une chose sacrée, qu'il faut se garder de combattre avec des armes inégales, ou du moins, avec des raisonnemens fondés sur des suppositions, et sur un désir effréné de prosélytisme. Vous m'avez parlé sincèrement, je vous dois la même franchise, et je vous l'accorderai sans réserve, même contre mes propres intérêts.

« Mon opinion sur l'immortalité de l'âme est immuable : je n'y tiens pas seulement par les raisons que je vous ai déduites, il y a quelque temps : mais encore, par l'espoir consolant qu'elle me laisse, d'échapper au supplice éternel dont le catholicisme menace ceux qui ne lui appartiennent plus. Il est permis au malheureux de caresser une dernière illusion qui lui est chère ; et l'on ne retire pas à l'infortuné qui se noie, la seule branche de salut qui lui reste.

« Vous me prescrivez des jeûnes ?... Mais, Monsieur, l'estomac, que la nature m'a formé, me parle chaque jour et m'enseigne lui-même comment je dois le traiter. Je n'imagine point que Dieu s'oppose à ce qu'on satisfasse des besoins naturels ; je ne pense pas qu'il ait construit la machine humaine pour que l'homme la laisse dépérir; et je le suppose trop grand, trop au-dessus de moi, pour conserver un moment la pensée que le plus ou le moins d'alimens dont je dois nourrir mon corps, l'offense ou lui soit agréable. Ce serait, convenez-en, mettre sa miséri-

corde à un prix bien misérable et bien bas!..

« Vous m'ordonnez des prières?.. A quoi bon?.. Dieu n'est-il pas présent partout, ne voit-il pas ma situation, n'entend-il pas mes plaintes, l'expression de mes douleurs? Est-il nécessaire que je doute de sa puissance et de sa bonté, en le suppliant de jeter un regard bienveillant sur moi, en osant élever ma voix et mes yeux vers lui? Je concevrais plutôt la cérémonie imposante de tout un peuple, agenouillé en plaine, et implorant la Divinité, pour apaiser un fléau dévastateur. L'action n'en serait pas moins incohérente; mais, au moins, elle aurait un certain grandiose, plus en rapport avec la majesté de Dieu.

« Vous me parlez d'austérités? Eh! Monsieur, qu'ai-je besoin de macérer davantage un corps déjà noyé dans les souffrances? Quelle gêne nouvelle voulez-vous ajouter à ma malheureuse vie? Je puis à peine marcher, je n'ai pas une journée de santé parfaite, je dépéris chaque jour; chaque jour, je courbe la tête sous le fardeau d'un mal incurable qui me mène à la terre, et vous me parlez d'austérités? C'est donc ma mort immédiate, que vous voulez?

— Madame...

— Vous exigez, de plus, des aumônes, un monument expiatoire; je dois, dites-vous, y sacrifier le peu qui me reste?.. Et ma fille, Monsieur? Mon enfant, pour qui j'ai consenti à perdre tout l'ave-

nir spirituel que vos dogmes promettent, pensez-vous qu'il soit conséquent à moi, de la dépouiller de son bien, pour racheter mon âme? Croyez-vous qu'il serait bien agréable à Dieu que je la déshéritasse, que je la vouasse à la misère, pour rentrer en grâce auprès de lui? Dieu la soutiendra, me direz-vous? Dieu m'a-t-il soutenue, moi, quand toutes les circonstances qui entouraient ma jeunesse, tendirent à me livrer à la prostitution? Dieu m'a-t-il tendu la main, pour me conduire dans celle d'un époux, et pour me maintenir dans des voies honorables et respectées? Dieu enfin, a-t-il daigné secourir ma fille, à l'instant solennel où, le suppliant en vain, la face contre terre et les mains jointes, j'ai, dans un moment de désespoir et de délire, invoqué l'esprit des ténèbres?... Non! non!... Cent fois non!.. Aussi, Monsieur, je n'ai plus de vœux à lui adresser, plus de prières à lui faire, plus de sacrifices à consommer, qui outragent à la fois l'humanité et ma raison; plus de croyance, plus de foi, sur des choses que tout, dans la vie, démontre sinon fausses, du moins extrêmement douteuses; et si vous assistez à mes derniers momens, Monsieur, vous me verrez, à cette heure suprême, telle que vous me voyez maintenant: constante dans mon opinion, calme dans ma conscience, et fermant les yeux sans remords!

— Vous êtes incompréhensible, Madame!..

Souffrez que je vous dise que toutes les erreurs, toutes les incohérences, sont de votre côté. Satan, qui vous tient sous sa fatale influence, peut seul vous inspirer ce flux bilieux de blasphêmes et de de divagations, dont vous venez de blesser mes oreilles. Je vous les pardonne; mais, tout en les excusant, je voudrais du moins vous faire remarquer, combien vous êtes peu conséquente avec vous-même. Je n'en citerai qu'une preuve, une seule, tirée de votre propre discours. Comment accordez-vous le matérialisme, votre pensée favorite et dominante, avec le pacte que vous dites avoir conclu à Rome avec l'enfer. Si le Diable tient tant à votre âme, s'il fait tout pour se l'assurer; s'il exécute avec tant de ponctualité et d'exactitude les conditions du traité; il faut donc que cette âme soit immortelle; il faut donc qu'elle vous survive, qu'il y attache du prix; il faut donc, enfin, qu'elle appartienne primitivement à Dieu, pour que Satan, qui lui fut toujours contraire, se plaise à la lui disputer avec acharnement. Car enfin, Madame, de deux choses, l'une : Ou l'âme est immortelle, et vous avez pu la livrer au démon; ou elle est matérielle et meurt avec le corps, et vous avez rêvé le marché en question. C'est l'un ou l'autre; il n'y a point de milieu. Vous, qui voulez du raisonnement, du bon sens, du palpable, en voilà, j'espère. Qu'avez-vous à répondre?

—Je vous l'ai déjà dit, Monsieur, je ne crois à

rien ; je flotte dans l'incertitude, et je penche du côté qui m'est le plus favorable. Quoi qu'il en soit, j'ai rempli mes devoirs de mère ; j'ai sauvé ma fille, n'importe par quelle puissance. Ma confiance première était en Dieu : c'était à lui de prendre l'initiative. S'il ne l'a pas fait, dois-je en être punie? La pensée d'une telle injustice serait effroyable. J'aime mieux croire que je suis le jouet d'une erreur de la nature ; tranchons le mot, d'une débauche céleste, peut-être ; car, lorsqu'on ignore le principe d'une chose, on peut tout supposer sans crime. Or, mes idées bouleversées, ne me laissant pas plus maîtresse de me jeter à droite qu'à gauche, je prends un chemin au hasard ; et je me fixe, comme bien d'autres, où je crois pouvoir rester sans trouble et sans ennui.

— Eh bien, puisque vous convenez vous-même que vous avez pris un chemin au hasard, qui vous empêche de vous écarter de cette mauvaise route, et d'essayer de la voie consolante du salut. Autant celle-là qu'une autre. Je ne vous demanderai de la foi qu'autant que vous vous en trouverez bien.

— Mais, Monsieur, je n'en suis plus maîtresse. Si je cherche à rompre mes engagemens, je perds ma fille.

— Visions, que tout cela, Madame.

— Des visions? Mais, il me semble, Monsieur,

que vous avez été témoin du contraire. Cet enlèvement. . .

— Moi, Madame ? Je n'ai rien vu.

— Comment ?

— Vous m'avez fait vous-même, dans votre délire, l'explication détaillée du tableau magique que vous prétendiez peint dans votre glace ; mais je vous donne ma parole que je n'ai rien vu. J'ai eu grand peur, et voilà tout.

— Le charme n'agissait donc que pour moi seule.

Ici, Mme de Germiny tombe dans une profonde rêverie, et laisse parler le curé, en le regardant d'un œil fixe.

— Ou plutôt le charme n'existait que dans votre imagination. Allons, allons, ma chère dame, considérez tout cela comme des hallucinations, des rêves d'une tête faible et malade. Accueillez mes avis, et suivez mes conseils. Pour commencer, débarrassons-nous de cet animal, dont la vue ne fait qu'entretenir vos erreurs funestes. Tenez, je ne crains pas de vous le dire : animé du saint désir de vous ramener à des sentimens religieux, j'avais juré la perte de votre abominable Négro ; et pour y parvenir, j'ai fabriqué moi-même, à l'insu de tout le monde, quelques pilules empoisonnées.

M. Bonin en ramasse une, et la montre à Mme de Germiny, qui fait un mouvement d'horreur, et

interrompt le curé, avec une humeur mêlée d'une sorte d'indignation.

— Eh! Monsieur, lui dit-elle, il ne mange point.

— Il ne mange point, reprend le curé stupéfait ; il ne mange point!... Je ne m'étonne plus, alors, de le trouver bien portant, malgré la quantité de boulettes que j'ai semée ici, cette semaine. Ah! ça, mais de quoi vit-il?

— Soyez donc conséquent vous-même, Monsieur : est-ce qu'un esprit mange?

— Madame, quand Notre Seigneur s'est fait homme, il a mangé comme vous et moi ; il est mort comme nous mourrons tous; or, je devais supposer..... D'ailleurs, il ne m'est nullement prouvé que ce soit un esprit ; je ne vois, dans cette méchante bête, qu'un vrai cauchemar qui vous oppresse, vous fascine, et vous trouble la cervelle. Ah! ça, mais, votre demoiselle trouve donc naturel que son chat ne prenne jamais de nourriture.

— Elle pense qu'il trouve sa subsistance au dehors. Elle peut croire aussi qu'il mange; car souvent la pâtée, qu'elle lui a faite, a disparu de l'écuelle que l'on place sous le vestibule; mais, il m'est démontré que d'autres animaux s'en emparent, et que Négro n'y touche point.

— Alors, il faut le perdre, le chasser, le donner... que sais-je, moi? Mais que je ne le voie plus.

— Vous le verrez, Monsieur, ou nous serons privées de vos visites.

— D'accord, Madame. Trouvez bon que cette préférence, peu flatteuse, m'oblige à vous quitter à l'instant même.

— Vous êtes libre, Monsieur.

— Votre serviteur.

M. Bonin prend son chapeau, sa canne, et sort.

En controverse, comme en politique, nous nous piquons facilement au jeu, quand on fronde nos opinions favorites. Mme de Germiny s'était, en outre offensée, du ton d'autorité qu'avait pris M. Bonin au sujet de Négro. Somme toute, cet homme, dont elle respectait le caractère, et dont elle estimait la probité et les mœurs, avait fini par lui déplaire, par la sotte tenacité qu'il semblait mettre à vouloir la convertir, et changer ses idées.

De son côté, M. Bonin, brave homme au fond; mais aveugle et intolérant comme certains de ses pareils, toutes les fois qu'il s'agissait de discussions religieuses, y mettait d'autant plus d'entêtement, qu'il était de la meilleure foi du monde. Il s'était conséquemment formalisé de trouver Mme de Germiny constamment rebelle à ses conseils, et hostile même aux tentatives de conversion qu'il avait essayées.

Cependant, la réflexion amena, chez Mme de Germiny, le regret de s'être brouillée si vite avec le seul homme qui fît sa société, et qui, seul,

put lui rendre des services éminens, et désintéressés. Plus tard, aussi, notre curé devait sentir la nécessité de se rapprocher de sa pénitente, ou pour mieux dire, de son impénitente, non plus avec la pensée de la convertir; mais poussé par une idée bizarre, plus que singulière, et qui ne pouvait germer que dans le cerveau d'un prêtre fanatique.

IX.

Effets des boulettes.

Il y avait tout au plus une heure que la table était desservie, que tout était rangé, que Thérèse était remontée chez son maître, et que Paqueretta s'était remise à broder auprès de sa mère, quand il se présenta à la porte un valet en livrée, tenant d'une main, et en laisse, un beau chien de chasse, et de l'autre, un petit carton plat, contenant de la dentelle. C'était Brice.

Arthur, ne sachant à quoi attribuer la fuite

précipitée de Paqueretta, et ne voulant pas la laisser sous l'impression d'un doute désavantageux, qui pouvait la tenir, ainsi que sa mère, en garde contre de nouveaux piéges; Arthur, qui allait beaucoup mieux, avait imaginé de continuer l'intrigue en envoyant Brice, de la part de sa tante, avec des dentelles à raccommoder, pour les remettre à Paqueretta, en s'excusant sur des affaires imprévues, de l'avoir fait venir et attendre inutilement. Brice était, en outre, chargé d'un poulet galant qu'il devait glisser à la fille, tandis qu'il ferait admirer à la mère, la beauté des valenciennes et des tulles de la comtesse d'Héristal. Le vicomte avait chargé Brice de cette commission délicate, attachant sa rentrée en grâce auprès de lui, à la réussite complète de cette nouvelle démarche.

Brice eût mieux aimé que la mission fut plus difficile, et qu'elle ne concernât point la petite sorcière. L'aventure de la chaise de poste, et surtout celle du groupe en stuc, ne lui sortaient point de la tête, et il était effrayé de l'idée seule de mettre le pied dans la maison de Mme de Germiny, persuadé d'avance qu'il n'en sortirait point sain et sauf. Aussi, ne se trouvant pas assez fort pour se défendre des maléfices, il jugea prudent de s'adjoindre l'un des plus beaux et des plus forts chiens de chasse du comte, animal d'une intelligence parfaite, d'un grand prix, et objet de la prédilection particulière de son noble maître.

Ce fut donc en cette compagnie que Brice s'offrit aux regards de Mme de Germiny qui, frappée de la ressemblance de sa livrée avec celle du valet qu'elle avait remarqué dans le tableau fantastique de l'enlèvement, suspecta la visite, et eût fort mauvaise opinion du messager. Les renseignemens pris au château la tenaient, d'ailleurs, dans une juste défiance.

Pour mettre le lecteur à même de comprendre parfaitement la scène qui va lui être rapportée, il faut qu'il sache que Mme de Germiny était placée près de sa cheminée, et occupée à lire le journal du département; que Paqueretta était assise à trois pas de sa mère, près d'une fenêtre où elle brodait; que, suivant l'usage des dames travailleuses, la jeune personne avait devant elle une chaise, dont les bâtons du devant servaient d'appui à ses pieds; que, sur cette chaise, était Négro, posé sur son derrière, et regardant voler les mouches; que, pour parler à la mère, on pouvait se placer de manière à tourner le dos à la fille; et que, dans cette position, on se trouvait assez près de l'une et de l'autre, pour se donner les mains.

Brice saisit d'un coup-d'œil rapide tous les avantages de la situation; et, fidèle à ses instructions, il s'adresse d'abord à Mme de Germiny, lui transmet, sinon les excuses, du moins les regrets, de la comtesse, d'avoir dérangé inutilement son aimable fille; et lui remet le carton, sans autre

explication, persuadé qu'à la seule inspection des dentelles, elle verra ce qu'il faut y faire pour les remettre entièrement à neuf. Se fiant, d'ailleurs, au bon goût et à l'intelligence de Mlle Paqueretta, Mme la comtesse la prie de la faire attendre le moins long-temps possible, et de lui rapporter le tout avec la note acquittée.

Mme de Germiny, hochant la tête, ouvre le carton dont le contenu ne pouvait servir qu'à légitimer ses doutes, si elle n'avait pas eu d'autres raisons de les conserver. Les dentelles de la comtesse d'Héristal étaient en parfait état. Le vicomte n'en ayant point trouvé de défectueuses, ni de sales, il avait pris au hasard quelques bouts de tulle, quelques chiffons brodés, assez propres, mais qu'il avait tortillés et froissés dans ses mains, pour les faner, et en rendre la réparation nécessaire et naturelle. Il était loin de s'attendre à ce que son envoi passerait sous des yeux aussi connaisseurs, et aussi exercés, en fait d'objets de toilette, que ceux de Mme de Germiny. Le fait est que tous ces brimborions ne pouvaient servir à grand'chose; que tout ce qu'on pouvait y faire, était de les repasser, pour les rendre à leur état primitif; et que, sans l'arrière-pensée de Mme de Germiny sur le véritable motif d'une pareille visite, on aurait pu prendre ce message pour une mystification.

Pendant l'examen que faisait du carton la mère de Paqueretta, Brice avait une main derrière lui.

Au bout de cette main, était le billet-doux du vicomte, qu'il agitait de manière à ce que la jeune fille le vit et s'en emparât à l'insu de sa mère. La naïve Paqueretta n'osait comprendre; elle aimait mieux penser que c'était un maintien du valet, et une irritation nerveuse qui lui faisait remuer ainsi dans ses doigts, une lettre qu'il devait probablement porter ailleurs, en sortant de la maison. Mais Négro, moins candide qu'elle, et distrait des mouches par l'agitation continuelle du papier, se lève droit sur la chaise, et, s'appuyant d'une patte sur le dossier, fait, avec l'autre, tomber le poulet à terre. Il y saute lui-même, joue avec le billet-doux, et le fait circuler d'un bout à l'autre de la chambre.

Brice, décontenancé, voit déjà, pour lui, se rembrunir l'horizon. Il ne sait s'il doit courir après sa lettre, ou la laisser aux loisirs du chat. Mme de Germiny, distraite de son inventaire par cette circonstance, et voyant l'embarras de Brice, lui demande ce que c'est que ce papier. Cette question décide Brice à disputer son message à Négro; et tout en répondant que ce n'est rien, une simple note de course qu'il a laissée tomber, il lâche son chien, et s'empresse d'aller ramasser l'objet de son inquiétude. Le chien libre suit le valet. A leur approche, Négro jure, se sauve avec le billet-doux, accroché dans ses griffes, et saute sur sa maîtresse. Mme de Germiny s'empare du

poulet, qui porte pour suscription : « *A la charmante Paqueretta.* »

— Ah ! ah ! dit Mme de Germiny à Brice, qui revenait près d'elle tout penaud. Il paraît, Monsieur, que votre note de courses ne s'étend pas fort loin, et que vous pouviez, sans craindre de fluxion de poitrine, en venir à bout?.. — Madame... je vous assure... D'ailleurs, vous savez, Madame, qu'un domestique doit obéir à ses maîtres, et... — C'est juste. Je sens fort bien que ce n'est point à vous de les moraliser, ni de leur dicter leurs devoirs d'honnêtes gens. Aussi je ne vous en veux pas. Tenez, Monsieur, rendez au vicomte son galant message, et dites-lui, de ma part, qu'il s'est trompé d'adresse, et que la charmante Paqueretta ne reçoit aucune lettre avant qu'elle ait passé par les mains de sa mère. Ajoutez surtout, que ma fille se reconnaît indigne de l'amour d'un aussi grand seigneur que lui, et que, dans tous les cas, Paqueretta est, et sera toujours, une de ces femmes dont on ne peut s'approcher, d'aussi près que M. le vicomte le désire, qu'en passant par l'église et la municipalité. — Certainement, Madame... D'ailleurs, du moment que... Au fait, une mère a bien le droit... Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Brice était déjà sur le seuil de la chambre, quand Mme de Germiny le rappelle pour lui dire : — Remportez aussi votre carton, et dites égale-

ment à votre maître que Mme la comtesse sa tante, qui est à Paris, ne peut pas envoyer, de Valréas, à ma fille, des dentelles à raccommoder. — Ah ! vous croyez, Madame, que… — Oui, oui, je fais mieux que de le croire… J'en suis certaine. Ajoutez, je vous prie, que j'ai trouvé que M. le vicomte n'était pas heureux dans le choix de ses subterfuges. — Ah ! Madame, à qui le dites-vous? répond Brice en reprenant son carton, j'en sais quelque chose, allez! Figurez-vous… Enfin suffit. Au revoir, Madame. — Non, Non, s'écrie vivement Mme de Germiny, pas au revoir, mais bien adieu. — C'est juste, Madame, parfaitement juste…. Adieu donc.

Brice, qui avait repris la laisse traînante de son chien, n'avait pas fait cent pas dans la ville, que la pauvre bête chancelle, tournoie, tombe lourdement, et se débat avec violence ; d'affreuses convulsions le saisissent, ses yeux sortent de leur orbite ; il écume, il gémit. Impossible de le prendre, de le tenir, de l'arracher du pavé où il se déchire, et se fracasse la tête et les membres. Enfin, il expire aux regards de son guide, et d'un groupe d'habitans que cette scène avait attirés.

Profitant du moment de liberté que Brice lui avait laissé pour courir après Négro, chez Mme de Germiny, le chien avait fouillé dans l'âtre, et son museau s'était malheureusement rencontré avec deux ou troisdes boulettes consciencieuses du curé.

— Eh bien, me voilà propre, s'écrie le malencontreux domestique, tenant encore la laisse du pauvre chien, et le regardant d'un air piteux; il ne manquait plus que ça pour m'achever. Ce n'était pas assez d'avoir échoué dans mon message, et de rapporter le carton et la lettre; il faut encore que je rapporte Pluton défunt!... Chien d'amour!... Maudite sorcière!... J'étais sûr d'avance de quelque mauvais coup de sa part!.. Il est évident qu'elle aura voulu me punir, dans la perte du défenseur que je m'étais choisi contre elle, dans le cas où ses méfaits s'adresseraient à moi. Que faire à présent? Que va dire Monsieur?.. Ah! ma foi, qu'il dise ce qu'il voudra. Il n'y a plus moyen d'y tenir. En renonçant décidément à son diable de service, je ne craindrai plus rien. Je vais hardiment lui rendre sa lettre, sa dentelle, et son chien; et puis, bonsoir, je chercherai fortune ailleurs.

En finissant ces mots, Brice charge Pluton sur son épaule, se dérobe au groupe de curieux, et, doublant le pas, il arrive en dix minutes au château d'Héristal.

Arthur, impatient de le revoir, allait à sa rencontre. Ils se joignent au pied du grand escalier. Brice laisse tomber Pluton de sa hauteur, remet le carton avec la lettre dessus, en disant à son maître :

— Voilà, Monsieur. Comptons, s'il vous plaît,

vous me rendrez service, plus que service même : car c'est la vie que vous me conserverez. — Qu'est-ce à dire? Qu'y a-t-il de nouveau ? Voyons. — Il y a, Monsieur, que si je fais une démarche de plus pour le même objet, je suis mort !.. — Comment? — Oui, Monsieur, mort ! Ni plus ni moins que Pluton, que voilà. — Quoi, c'est Pluton, le chien favori de mon oncle !.. — Lui-même, en chair et en os, mais voilà tout; pour la vie, il n'y a plus personne. — Mais explique toi donc, maraud! Comment se fait-il... — Eh ! Monsieur, allez le demander à votre fille d'enfer. A peine étais-je sorti de chez elle avec Pluton, que cette pauvre bête est tombée morte à mes pieds. — Et ma lettre, tu ne l'as donc point remise? — Non, Monsieur, c'est le chat... — Si tu voulais bien t'exprimer avec plus de politesse. — C'est le chat, vous dis-je, qui m'a pris votre billet de la main, et qui l'a remis lui-même à Mme de Germiny. — Maladroit !. — Ah ! oui, Monsieur, c'est bien maladroit à lui. — Enfin, que t'a-t-on dit ? — Relativement aux dentelles, on vous prie de mieux choisir vos subterfuges... Quant au poulet, vous n'approcherez de Paqueretta que par l'église et la municipalité. Ainsi, Monsieur, si vous voulez devenir le gendre du diable, il ne tient qu'à vous. Pour moi, qui juge qu'il fera trop chaud à vos noces, vous me permettrez de n'y point assister. — Allons, va faire un trou au fond du jardin, mets-y cet ani-

mal, et reviens dans ma chambre, où je vais t'attendre, pour m'y rendre un compte détaillé de ton message; car, en vérité, je n'ai pas compris un seul mot à tout ce que tu viens de me rabâcher. — Soit, Monsieur; mais songez bien que je veux mon congé. — Comment, tu veux!.. — Oui, Monsieur, je veux... et si vous ne me le promettez pas, je m'en vas tout de suite. — Eh bien, tu t'en iras; mais, à mon tour, et avant tout, je veux une explication claire et précise de tout ce que tu as fait. — C'est dit, Monsieur, je reviens.

Brice emporte Pluton, l'enterre dans un coin du potager, et revient auprès d'Arthur, auquel il raconte fidèlement son entrevue avec Mme et Mlle de Germiny.

A la suite de cet entretien, Brice, poursuivant son idée fixe, proposa au vicomte de lui chercher immédiatement un autre valet de chambre; se faisant fort de lui en présenter un dans les vingt-quatre heures. — C'est inutile, dit Arthur, qui, pendant le récit de Brice, avait profondément réfléchi. — Comment, Monsieur? Vous vous servirez donc vous-même? — Non. Je te retiens. — Mais, moi, je vous lâche, Monsieur. — Tu resteras, te dis-je : j'épouse Paqueretta. — Raison de plus pour vous fuir! Diable! Je serais trop près du soleil. — Mais, sot que tu es, en l'épousant, je détruis probablement tout son prétendu maléfice, puisque j'agis loyalement. Et puis, d'ailleurs, il

n'est pas certain qu'elle accepte. Si elle refuse, j'y renonce. — Bien vrai, Monsieur? — Je te le jure. — Alors, je diffère ma fugue; mais je désire que vous me donniez également votre parole de ne plus m'employer à rien dans ce qui la concerne. — Oh! c'est convenu. Maintenant, je me charge de tout. Dès demain, je marche droit au but : je lui fais ma première visite. — En ce cas, Monsieur, je vous conseille de vous cuirasser des pieds à la tête. — Vois ma garde-robe, et prépare-moi une mise convenable. Demain, à dix heures, tu me selleras le plus fringant de mes chevaux, et tu m'accompagneras.

— Moi, Monsieur? Pas si bête! Vous oubliez déjà ce dont nous sommes convenus. — Ah! c'est juste. Poltron!.. Allons, j'irai seul. — A la bonne heure, et grand bien vous fasse!

X.

Le Coup de grâce.

La brouille survenue entre le curé et M[me] de Germiny; et quelques momens après, la nouvelle tentative d'Arthur d'Héristal, avait abattu le courage de la pauvre mère. Elle voyait sa fille sans protecteur, sans Mentor, exposée aux ruses incessantes d'un séducteur, aiguillonné sans cesse par des obstacles, et une résistance constante. Elle nourrissait l'idée bien pénible qu'après sa mort, toute protection cesserait pour sa fille, de la part de

l'être surnaturel qui l'avait sauvée jusqu'à ce jour. Elle n'avait plus qu'un refuge, qu'une planche de salut : c'était de marier Paqueretta. Mais elle ne voyait personne; sa position ne lui avait point permis de fréquenter la société de Valréas; sa fille n'y était point connue. Il fallait donc faire des démarches qui sentissent l'intrigue et qui répugnaient à sa délicatesse. Et puis, Paqueretta, fille naturelle non reconnue, était, par cela seul, déjà difficile à pourvoir dans la bourgeoisie. Mme de Germiny qui savait, par expérience, que la fortune ne suffit pas toujours au bonheur d'un ménage, aurait désiré ne pas marier sa fille, uniquement pour lui assurer un sort; mais aussi pour asseoir solidement son bonheur en ce monde. M. Bonin, le seul homme avec qui elle soit intimement liée, pouvait seul l'aider à chercher un époux convenable pour les mœurs, le caractère, et la position sociale. Et elle était en brouille avec lui !.. N'importe, habituée à tous les sacrifices, elle ne reculera pas devant des excuses, s'il le faut, pour ramener le curé auprès d'elle. Dès demain, elle lui écrira, elle le conjurera de revenir, de ne point l'abandonner, et de se rendre sans condition à son instante prière ; ou de l'aider immédiatement à pourvoir sa fille d'une manière honorable.

Telles étaient les pensées qui occupèrent toute la nuit de Mme de Germiny; pensées pénibles,

tour à tour frappées de découragement et d'espoir; pensées qui l'avaient horriblement fatiguée.

La nuit avait également porté conseil à M. Bonin. Si l'échec qu'avaient essuyé ses vues religieuses, l'avait conduit à refuser inhumainement son appui à la veuve et à l'orpheline; son fanatisme grandissant devant une idée monstrueuse, le ramena vers elle, dans le stupide espoir de racheter l'âme de l'une, par la chute honteuse de l'autre.

Il se disait : « Dans le pacte que Mme de Germiny dit avoir fait avec le démon, il existe cette clause que j'ai bien retenue :

« *Si jamais la fille succombe illégitimement, l'âme de la mère reprendra ses droits au partage du ciel.* »

« Si Mme de Germiny a pu sacrifier son âme à l'honneur de sa fille, pourquoi la fille ne sacrifierait-elle point son honneur à sa mère? A raisonner sainement, qu'est-ce que l'honneur d'une jeune fille auprès de la béatitude céleste?.. Ce qui n'est qu'un vain préjugé dans la société, devient nul, à plus forte raison, devant un avantage aussi majeur. Les saintes écritures nous offrent une foule de cas, où ce que nous appelons prostitution, bigamie, inceste, était toléré, permis, autorisé même. Il y a à parier mille contre un que Satan, toujours déloyal, retirera sa bénigne protection à la petite Paqueretta, dès qu'il posséder a

l'âme de Mme de Germiny; ou du moins, s'il ne la lui retire pas entièrement, il la négligera sans doute; et si, maître des actions de la jeune fille, je puis, par ma persévérance, faire naître et saisir une occasion favorable à mes projets : je perds l'enfant, je réhabilite la mère, je confonds le diable, et je me fais canoniser. Paqueretta, mise par mes soins dans un couvent, y trouvera grâce devant Dieu, d'une faute devenue légère par le motif qui l'a déterminée; et viendra nous rejoindre dans le séjour des heureux, que nous lui préparerons, sa mère et moi, par notre infatigable intercession. »

Notre illuminé, séduit par cette singulière logique, se proposa donc de voir Mme de Germiny le lendemain, après sa messe; et de soumettre son amour-propre à des avances que le motif lui rendait faciles. Certes, il se gardera bien de lui confier ses desseins; mais il se fera un mérite d'une réflexion toute paternelle, tout évangélique : celle d'accepter la tutelle de Paqueretta sans aucune condition.

Plein de cette noble résolution, Bonin s'endormit le sourire sur les lèvres, l'auréole en perspective, et pourvu d'un avant-goût des saintes joies du paradis.

D'après les dispositions réciproques dans lesquelles nous venons de voir nos dissidens, il est facile au lecteur de prévoir qu'un rapprochement

aura infailliblement lieu entre M. Bonin et Mme de Germiny. Il est malheureux seulement que ce soit par des motifs bien opposés.

Quoi qu'il en soit, Mme de Germiny, fort malade le lendemain, eut le courage de quitter le lit plus tôt que de coutume, pour se disposer à écrire au curé, et pour le recevoir décemment. Toute à sa fille, il lui semblait que s'occuper d'elle, allégeait ses souffrances, et ne pouvait que les calmer.

En habillant sa mère, en la conduisant à son fauteuil garni d'oreillers, en approchant sous ses pieds le tabouret d'usage, et en roulant devant elle un petit guéridon, Paqueretta se sentit le cœur serré à l'aspect de sa pâleur, de sa faiblesse, et de son air défait et défaillant.

—Ma bonne mère, lui dit-elle d'une voix chagrine, et avec tendresse, est-ce que tu as souffert cette nuit? — Un peu, mon enfant. — Mon Dieu! pourquoi ne m'as-tu pas appelée. — Ce n'était rien, ma fille. De tristes réflexions ont causé mon insomnie. J'ai éprouvé quelques regrets de m'être fâchée si vîte, et pour si peu de chose, avec M. le curé; mais je vais lui écrire... J'ai besoin de lui... Il faut que je le voie aujourd'hui même. Donne-moi ce qu'il faut pour faire une lettre. — Pourquoi te fatiguer les yeux? Je puis, de ta part, aller le prier de descendre. — Non, mon enfant, je préfère lui écrire; c'est plus honnête, plus convenable. — Pardon, maman, si je t'interroge, dit Pa-

queretta, en posant sur le guéridon l'écritoire et le papier; mais quel est donc le sujet de tes entretiens avec M. Bonin? Tu n'en sors jamais, sans qu'il te reste une mélancolie qui m'afflige; car elle aggrave ta situation maladive, et retarde ta guérison, que je serais si heureuse de voir arriver. — Ce n'est pas absolument un secret, ma fille. Nous nous occupons de toi. Je veux t'assurer un guide, un soutien, un second moi-même, dans le cas où je succomberais. — Toujours ces idées!.. Ah! Maman! qu'elles me font de chagrin! — Enfant! Ne faut-il pas que cela vienne, et meurt-on pour en parler? Oui, Paqueretta, nous nous occupons de ton avenir; et quelque chose qui arrive, souviens-toi que j'ai remis toute mon autorité entre les mains de M. le curé; que c'est à lui que tu devras obéir, que c'est lui que tu devras respecter; et que ce seront ses avis qu'il te faudra suivre quand je ne serai plus. — Oui, ma bonne mère, répond Paqueretta, en essuyant une larme, et en se jetant au cou de Mme de Germiny, qu'elle embrasse étroitement.

Dix heures sonnaient. Le trot d'un cheval se fait entendre; ce trot est suivi de l'allure du pas, et l'animal, caracolant, s'arrête à la porte. Un coup de sonnette annonce à Mme de Germiny que la visite est pour elle. Paqueretta tressaille. Sa mère, qui écrivait, s'arrête étonnée.

— Qui nous vient là? dit-elle. Vois donc aux carreaux.

La jeune fille obéit. Ses joues se colorent, elle tremble comme la feuille. — Eh bien, qu'est-ce? lui demande sa mère. — Maman... maman, c'est... — Je devine, reprend Mme de Germiny : c'est M. Arthur. — Mon Dieu, oui! . Que faut-il faire?

Un second coup de sonnette se fait entendre. — Allons, ouvre. Il faut bien en finir. — Je n'ose pas, maman... — Tu sens bien, mon enfant, que je ne puis y aller moi-même. D'ailleurs, je suis bien aise de lui parler : cette entrevue sera décisive; j'espère qu'il ne te tourmentera plus. Va.

Forcée d'aller ouvrir, Paqueretta se dirige vers la porte, les yeux baissés, et bien décidée à ne point les lever sur l'importun vicomte.

Celui-ci se présente avec aisance, et débute par ces mots :

— Ma belle demoiselle, pourrai-je parler à Madame votre mère? — Oui, Monsieur, répond timidement Paqueretta; entrez.

Et elle lui indique de la main la chambre à coucher, sans le regarder, et en poussant la porte. Arthur se dirige d'un pas assuré vers l'appartement. Il entre.

— Ciel!... s'écrie Mme de Germiny.

— La Castelli!... s'écrie en même temps le vicomte.

Arthur d'Héristal était l'un des deux seigneurs

dont il a été question dans le récit que Mme de Germiny a fait au curé.

—Ah! voilà donc le mot de l'énigme, poursuit le vicomte ; je ne m'étonne plus, à présent, des difficultés que j'éprouve à posséder cette petite. Ah! ça, ma chère, tu as donc toujours l'enfer à tes trousses? — Que voulez-vous dire, Monsieur? — Ce que je veux dire? Ah! c'est précieux, c'est à mettre sous verre, ma parole d'honneur! Il n'est pas possible que tu aies si peu de mémoire, et que tu ne te souviennes plus de notre entrevue à Rome, dans ton hôtel. — En effet, et tout mon malheur est de ne pouvoir le nier. Paqueretta, laisse-nous, je te prie. — Pourquoi donc la congédier, dit le vicomte en barrant le passage à la jeune personne. C'est pour elle que je suis venu; car, tu penses bien que ce n'est pas pour toi, ma chère Castelli.

Ils sont passés, ces jours de fête,
Ils sont passés, ils ne reviendront plus;
Et vous aviez, pour faire des conquêtes,
Oui, vous aviez ce que vous n'avez plus.

Ah! ah! ah!... Au fait, du train que tu menais là-bas, ça ne pouvait pas durer long-temps. Sais-tu que tu faisais un rude métier. — Monsieur, de grâce!.... Paqueretta, sortez!..—Non, de par tous les diables, non! Je ne le souffrirai point, dit le vicomte, en ramenant par la main Paqueretta,

qui avait déjà gagné la porte. — Et de quel droit, Monsieur, commandez-vous ici à ma fille, et vous opposez-vous à ce qu'elle m'obéisse? — De quel droit?.. Eh! mais, tu le sais bien, habile courtisanne. — Grand Dieu! dit d'une voix étouffée Mme de Germiny, en se cachant la tête dans un mouchoir. — N'importe. Puisque tu veux le savoir, continue Arthur; tiens, le voilà, mon droit.

En disant ces mots, il jette une bourse garnie d'or sur le guéridon.

— A présent, je suis le maître ici. Si la soif de l'or a vieilli avec toi, Inésilla, tu dois me comprendre. — Quelle humiliation!.. — Ma bonne mère, s'écrie Paqueretta, en jetant ses bras autour du cou de Mme de Germiny, mais que te veut donc cet homme? Que lui as-tu donc fait? — Ma fille! Mon enfant, puisque je ne puis soustraire ton innocence aux propos cyniques de ce malheureux, ah! du moins, fuis à l'extrémité de cette chambre, bouche-toi les oreilles, ne vois rien, n'entends rien! Épargne-toi l'affreuse nécessité de maudire ta mère. — Te maudire? moi!... Oh! Jamais, maman!.. Monsieur, par grâce! retirez-vous! — Ma belle enfant, j'ai eu trop de peine à vous voir, pour vous quitter aussi vîte. D'ailleurs, je vous l'avouerai franchement, en venant ici, j'avais la singulière intention de vous demander en mariage.

— Qu'entends-je, dit Mme de Germiny; et c'est

ainsi que vous entrez en matière ? — Oh ! je me serais exprimé d'une toute autre façon, si j'eusse eu affaire à l'honnête Mme de Germiny, rentière honorée de Valréas, et mère respectable de ce trésor ; mais, quand sous ce nom d'emprunt, je retrouve la Castelli, célèbre courtisanne italienne, je serais un sot, si je payais, du prix de ma liberté, un bien que je puis acquérir avec un peu d'or. Ce n'est plus du sentiment, qu'il me faut, c'est du plaisir. Tu en donnais autrefois, Inésilla ; maintenant, tu dois en vendre : c'est la coutume. Voilà de l'or : ta fille est à moi.

— Ah !!!:. j'y succombe !!..

— Ma mère ! Ma bonne mère ! O ciel ! Elle se meurt !!.. Sortez, Monsieur, sortez ! . Vous tuerez ma mère !... — Ce n'est qu'une faiblesse ; nous connaissons cela, nous autres. Donnez des soins à votre mère, ma belle enfant, nous causerons ensuite. Je vous attendrai. Je vais m'asseoir. — Sortez, vous dis-je, s'écrie Paqueretta, de toutes ses forces, ou j'appelle !... — Quelle énergie !.. C'est une Italienne en herbe !.. Si elle ressemble à sa mère, elle doit être bien voluptueuse !...—Ah ! c'en est trop, ajoute Paqueretta, indignée du sang-froid d'Arthur.

Pleurant alors pour sa mère, et puisant de nouvelles forces dans sa colère sainte et croissante, elle se précipite sur la fenêtre, casse deux vîtres avec le poing, et crie :

— Au secours !. . . Au secours !. .

M. Bonin passait à ce moment devant la fenètre.

— Qu'avez-vous, mon enfant ? — Au nom du ciel, Monsieur, venez à mon aide ! On assassine ma mère !. .

Arthur, craignant de se compromettre, et voulant éviter un scandale, que son oncle lui pardonnerait difficilement, se lève précipitamment, laisse Paqueretta se diriger vers la porte, et pendant qu'elle ouvre au curé, il saute par la fenêtre, enfourche son cheval, et s'enfuit à toutes brides.

— Qu'est-il donc arrivé, bon Dieu ! s'écrie M. Bonin, en entrant. — Voyez, Monsieur ! dit Paqueretta baignée dans les larmes, et lui montrant sa mère encore sans connaissance. — Pauvre chère dame ! — De grâce, M. le curé, aidez-moi à la transporter dans son lit. — Vous ne serez point assez forte, mon enfant. Appelez Thérèse.

On appelle Thérèse, qui accourt. On pose Mme de Germiny sur son lit. On continue à lui faire respirer des sels.

— Mais, qui peut donc l'avoir mise en cet état ? demande M. Bonin. — Hélas ! Monsieur, répond Paqueretta, un homme cruel qui n'est venu ici que pour l'injurier ; qui prétend l'avoir connue à Rome ; et qui, jetant sur une table la bourse que vous y voyez, disait être le maître chez nous. —

Ah ! ah !.. Je sais... Oui, je comprends... O justice divine !..—De grâce, Thérèse, dit Paqueretta, courez chez le docteur. Cette syncope m'effraie; elle dure bien long-temps.—J'y cours moi-même, dit M. Bonin. Pendant ce temps, déshabillez votre mère, mon enfant, afin qu'elle soit plus à l'aise. Thérèse, ne la quittez point. —Non, Monsieur, soyez tranquille.

Le curé sort à la hâte.

— Elle ne revient point, dit Paqueretta, qui fondait en larmes. —Rassurez-vous, Mam'zelle, son cœur bat toujours, je le sens... Nous la sauverons.

Il y avait cinq minutes que M. Bonin était sorti, quand Mme de Germiny revint à elle. Elle ouvrit les yeux, et jetant un regard mourant sur Paqueretta, elle lui dit d'une voix faible :

— Ma fille, ma pauvre enfant... Je me sens bien mal... Ah ! du moins, je mourrai avant qu'on te sépare de moi. — Chère Maman, bannis ces tristes pensées. Je ne t'ai jamais quittée, je ne te quitterai jamais! Qui donc pourrait nous désunir ?..—Qui?.. lui!!.

Et cherchant à lever la tête du côté du guéridon, elle écarte un peu sa fille, et ajoute :

— Cet or... Cet or maudit !..

Et elle retombe sur son oreiller.

— Ma mère ! Ma bonne mère ! reviens à toi !

Tout l'or du monde pourrait-il donc te retirer l'amour, le respect de ta fille.

Mme de Germiny ne répond rien.

Le curé rentre, et annonce que le docteur était absent ; et qu'on l'enverra aussitôt son retour.

— Que faire en l'attendant ? dit Paqueretta. — Ayez confiance en Dieu, mon enfant, reprend M. Bonin. A-t-elle repris ses sens. — Oui, Monsieur, dit Thérèse, mais elle est bien abattue. — Parlez-lui, M. le curé, reprend Paqueretta. — Ma chère dame... comment vous sentez-vous ? — Ah ! c'est vous, Monsieur. Vous ne m'en voulez donc plus. — Moi, vous en vouloir, Madame ? Bien loin de là, vous pouvez désormais compter sur moi. — Sans condition ? — Sans condition. Je consens à tout, et de grand cœur. — Ah ! Monsieur... Si mon heure n'était venue, vous me rendriez la vie ; mais c'en est fait, je la sens qui m'échappe .. Monsieur... Monsieur... Voilà votre fille !... Ma fille... Voilà ton père.... Oh !... oh ! Dieu ! On m'arrache l'âme !... Ah!!... Ah !!!..

La première de ces deux exclamations fut prononcée avec un cri de douleur ; l'autre ne fut qu'un son mourant et prolongé. Après ces dernières paroles, qui firent frissonner le curé, Négro avait disparu.

— O ciel ! Ma mère ! s'écrie Paqueretta sanglottant, et baignant de ses pleurs la figure décoorée de Mme de Germiny. — Allons, ma pauvre

enfant, du courage!.. De la résignation aux décrets de la providence. Éloignez-vous de cet affreux spectacle. Thérèse, emmenez-là. — Venez, Mamzelle! je vous en prie, dit Thérèse, qui pleurait à chaudes larmes. — Non, laissez-moi! laissez-moi! Je ne quitterai pas ma mère! Je veux mourir avec elle!...

M. Bonin, profitant du mouvement que Thérèse avait fait faire à Paqueretta, se place entre elle et le cadavre. D'une main, il retient la jeune fille, et il met l'autre sur le cœur de Mme de Germiny.

— Elle n'est plus, dit-il... Que la volonté de Dieu soit accomplie. Venez, mon enfant. — Non, je veux revoir ma mère! Laissez-moi, vous dis-je! Je la verrai! C'est ma mère! Ma bonne mère!... — Ma fille, reprend M. Bonin, au nom de votre mère elle-même, qui m'a transmis toute son autorité, je vous conjure de vous éloigner.—Seule! Seule au monde!... O mon Dieu! Mon Dieu!... s'écrie Paqueretta, en se laissant enfin guider par Thérèse.

A peine furent-elles sorties, que le docteur entra.

— Il est trop tard, Monsieur, lui dit le curé.— Serait-il vrai!...—Voyez vous-même.

Le docteur s'avance, découvre le corps inanimé, et s'est bientôt convaincu de la vérité.

— Elle approchait du terme, dit le docteur;

mais, je ne l'en croyais pas si près. Elle a donc éprouvé quelque forte secousse? — Une révolution causée par la visite d'une ancienne connaissance, dont la vue lui déplaisait fort... à ce qu'il paraît.

Le docteur se dirige vers le guéridon, s'assied, prend la plume et le papier dont Mme de Germiny allait se servir lors de la visite d'Arthur, et, après avoir tracé quelques lignes, il les remet au curé, en lui disant:

— Voici le certificat.

Ce docteur, qui portait quelque intérêt à Mme de Germiny et à sa fille, offrit à M. Bonin de l'aider dans les démarches à faire en pareil cas. Les formalités civiles et religieuses furent remplies.

On trouva, dans les papiers de la défunte, l'acte de naissance de Paqueretta, qui la désignait comme fille naturelle de Mme de Germiny. Plus, un testament olographe qui l'instituait sa légataire universelle, et lui donnait pour tuteur le curé de Valréas. On découvrit dix mille francs en or, renfermés dans un coffret, sur lequel étaient écrits ces mots:

DOT DE MON ENFANT.

Le mobilier fut vendu, les fonds réalisés, et placés, de sorte que Paqueretta se trouvait à la tête de deux mille francs de revenu, et logée d'une manière convenable dans la maison de M. Bonin, sous sa surveillance et celle de Thérèse.

L'or d'Arthur lui fut renvoyé par le curé, avec une lettre dans laquelle on lui faisait entendre que sa conduite criminelle avait causé la mort de Mme de Germiny, et que, par cela seul, on pourrait l'inquiéter. Qu'on espérait que le silence indulgent que l'orpheline voulait bien garder à cet égard, suffirait pour la lui faire respecter à l'avenir. Avec cette lettre, le vicomte reçut l'ordre de rejoindre son régiment.

Quelques mois après, M. Bonin se rendit auprès de l'évêque du diocèse, pour solliciter un congé illimité qui devait lui servir à accomplir un vœu qu'il avait formé, disait-il, pour le soulagement d'une âme bien souffrante. Son exéat obtenu, il s'appuya de la nécessité de distraire Paqueretta du chagrin dont ses traits étaient encore empreints, et son cœur pénétré, pour déterminer la jeune fille à le suivre à Paris Il s'arrangea de manière à ce que sa rente, et celle de sa pupille, lui fussent payées dans la capitale; et il laissa Thérèse maîtresse absolue de la maison de Valréas, et du revenu y attaché, sous les conseils d'un homme d'affaires, pendant son voyage, auquel il n'assignait point de terme précis.

M. Bonin, enhardi dans sa résolution par deux points importans : la disparition de Négro, et l'entrée sans obstacle du corps de Mme de Germiny à l'église, s'imagina que le ciel approuvait son dessein, et bénissait déjà son entreprise. Or, quittant

la soutane pour revêtir l'habit séculier, il partit un beau matin avec la vierge de Valréas, qui le suivit résignée, comme l'agneau timide qu'on mène au sacrifice.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Paris.

I.

Montélimar.

Ma foi, vive une grande ville !.. Elle convient à tout le monde : Aux fous comme aux sages, aux honnêtes gens comme aux fripons. Les premiers y trouvent, à chaque pas, des occasions de se donner en spectacle ; les seconds, ample matière à observer ; les troisièmes réparent les sottises des premiers ; et les derniers y peuvent voler les troisièmes, avec impudence et impunité.

C'est dans son sein qu'on peut dire, avec raison,

que la moitié de la population vit aux dépens de l'autre. Un banqueroutier du faubourg Saint-Antoine, se fait passer pour honnête homme dans le quartier du Roule, et s'y fait considérer; une courtisanne de la Chaussée-d'Antin, trouve le moyen de se faire respecter dans la rue Saint-Jacques; et l'individu le plus mal famé du noble faubourg, est presque canonisé dans la rue des Martyrs.

Il n'y a point d'informations sévères qui puissent parer à de telles déceptions. Enchanté de se débarrasser d'un mauvais locataire, le propriétaire, ou le portier, se garderait bien d'en dire du mal; et les fournisseurs, qui ne veulent pas être seuls dupes du personnage, en disent tout le bien possible, pour mettre leurs confrères dedans. Si ce n'est pas là une philantropie bien entendue, bien correcte, ce n'est pas non plus de l'égoïsme. Ça met en mouvement les humeurs des nouveaux créanciers; ça nourrit les hommes de loi; ça fait jouer la langue des commères; et le monde est toujours le monde : méchant, envieux, jaloux, médisant; constamment porté au mal, jamais au bien. Le tout pour la plus grande édification de dame nature, et de la belle civilisation. Mais les dieux l'ont voulu ainsi.

Dans ce monde, en effet, quoi de plus ennuyeux
Qu'un être sans désirs, sans vices, vertueux;

Ivre de tous les biens qu'un Dieu seul se procure ;
Exempt de tous les maux que le mortel endure ?
Pour cet être lui-même, un pareil sort n'est rien.
Pour qui ne fut qu'heureux, le bien n'est plus un bien ;
C'est un sommeil profond. Que la douleur l'éveille,
Il prisera demain son bonheur de la veille.
C'est là ce qu'ont senti les Dieux en nous formant :
Ils voulaient s'amuser, du haut du firmament ;
Et, malheureux jouets de la gent qu'on adore,
Nous avons vu s'ouvrir la boîte de Pandore.

M. Bonin, ayant judicieusement pensé qu'il n'y avait qu'une grande ville qui pût venir en aide à la réussite de son projet, avait conséquemment choisi, pour sa résidence, ce cloaque infect, ce réceptacle de vices, ce labyrinthe immonde qu'on est convenu d'appeler Paris. Eldorado des chevaliers d'industrie, vrai paradis des femmes, purgatoire des maris, et enfer des chevaux. Il savait, par les *on dit*, qu'une simple cloison pouvait, dans Paris, séparer long-temps le père de la fille, le fils de la mère, le frère de la sœur, l'amant de la maîtresse, sans qu'ils se doutassent du voisinage, et sans qu'ils eussent même l'idée de se connaître. Or, pour nos voyageurs, qui n'avaient plus de parens, la destination était cent fois meilleure qu'il ne le fallait.

Les romanciers, mes maîtres, qui m'ont précédé dans la carrière, avec un succès que je n'es-

père ni n'ambitionne, ont suffisamment entretenu leurs lecteurs d'aventures de voyage. Pigault-Lebrun n'a rien laissé à désirer dans ce genre d'épisodes ; et je serais bien pâle après lui, si je m'avisais d'imaginer quelque chose de semblable. Pourtant j'en citerai une, parce qu'elle est neuve, et convient parfaitement au sujet.

Après avoir franchi les dix lieues qui séparent Valréas de Montélimar, nos voyageurs y attendaient le grand service d'Avignon, qui se rend à Lyon. Ce service n'arrive ordinairement que fort tard ; et l'on ne quitte guère Montélimar, qu'à dix heures du soir. Il fallut donc dîner dans cette dernière ville, et y faire un tour de promenade.

Ce dernier point est de rigueur pour des gens qui voyagent pour la première fois ; car ce n'est pas voyager que de traverser rapidement quelques degrés du globe, calfeutré dans une voiture, et ployé en trois parties sur des banquettes incommodes. Il faut s'arrêter dans les sites les plus pittoresques, dans les endroits renommés par leurs antiquités, ou leur curieuse industrie. Il faut, à l'aide de ces pauses et de sa mémoire, citer officiellement à son prochain stationnaire, toutes les particularités qui distinguent le rayon qu'on a parcouru ; instruire avec fruit la jeunesse, par une théorie que justifiera, plus tard, une pratique ardemment désirée. M. Bonin sentait fort bien cela ; mais comme son but principal n'était pas de

former sa pupille, sur la physiologie, la géographie et la statistique; il aurait volontiers fait sa sieste dans une chaise longue de l'auberge, si Paqueretta ne l'eut supplié de lui faire voir la ville.

— Ma chère demoiselle, lui dit-il, je ne connais guère Montélimar; à vrai dire, je ne le connais pas du tout. Emporté par le désir de vous être agréable, je puis vous égarer, et manquer la voiture. Je crois qu'il est plus sage de rester ici. — Mais, M. Bonin, on dit que la diligence n'arrive qu'à dix heures du soir; nous serons rentrés bien avant. Nous aurions bien du malheur, si nous nous perdions au milieu d'une ville, où il y a tant de gens qui peuvent nous remettre dans notre chemin.

— Mademoiselle a parfaitement raison, (dit un jeune homme d'une assez jolie tournure, à la mine éveillée, et qui, depuis Valréas, n'avait cessé de dévorer des yeux la charmante figure de Paqueretta.) Dans une ville de sept à huit mille âmes, ce serait bien le diable si l'on n'en trouvait pas une assez congrue pour vous reconduire au *Lion-d'Or*. D'ailleurs, si Monsieur le désire, je puis lever toutes les difficultés. Je connais supérieurement Montélimar, moi : ma profession m'oblige à parcourir ces parages, durant six mois de l'année; et je puis dire qu'il n'y a pas un endroit, sur la carte de France, que je n'aie exploré, depuis Montereau jusqu'à Marseille, en longueur comme en largeur. Bref, je suis l'enfant du Midi, et je le connais

comme ma poche. Expression familière et tant soit peu triviale, qui veut dire, en d'autres termes : Comme si je l'avais fait.

A ces derniers mots, que notre jeune homme accompagna d'un ricanement assez niais, mais qui trahissait la bonne opinion qu'il avait de lui, Paqueretta répondit timidement :

— Monsieur est bien bon. Qu'en pensez-vous, M. Bonin? — Mais dame, si ça vous fait plaisir... — Mademoiselle en meurt d'envie ; je vois ça dans ses jolis yeux. Ah! je suis physionomiste, moi ; et cela se conçoit, quand on voit tant de peuples différens! Je vais donc vous conduire; je serai votre *Cicérone*. C'est un honneur que je ne céderais à qui que ce fût. Je vous ferai voir le *Roubion* et le *Jabron* : deux jolies petites rivières qui serpentent admirablement. Nous reviendrons par le beau quartier; et nous ferons goûter à Mademoiselle, le fameux nougat de Montélimar. C'est un produit vanté de la ville. Quiconque sort de Montélimar, sans avoir mangé du nougat, est comme un enfant qui quitte ce monde sans avoir reçu le baptême : il est perdu dans l'opinion de l'aristocratie nomade; je veux dire, de nos voyageurs huppés. — Eh bien, jeune homme, marchons, dit M. Bonin, en quittant son siége. Aussi bien, nous allons passer la nuit en voiture; et il faut gagner du sommeil. — C'est cela, repart l'officieux cicérone, ça se gagne comme l'appétit, en

marchant. Mademoiselle veut-elle bien me gratifier de son bras?... — Mais, Monsieur.... dit Paqueretta en regardant son tuteur. — Oh ! avec la permission de Monsieur, bien entendu. — Je n'y vois pas d'inconvénient, répond M. Bonin. Moi, je marcherai à vos côtés. La jeunesse avec la jeunesse : c'est dans l'ordre. — On n'est pas plus tolérant que Monsieur votre.... Que vous est-il, ce respectable Monsieur? dit le jeune cavalier, en prenant le bras de Paqueretta. — C'est mon tuteur, répond la jeune fille, un peu surprise des manières et du langage du jeune homme; de la rapidité de la connaissance, et surtout de la facilité avec laquelle M. Bonin avait permis qu'elle lui donnât le bras. — Votre tuteur?.. C'est un bien digne homme.... Je voudrais l'avoir pour père, et vous... vous pour femme. — Monsieur!.. — Non, en vérité! Je vous parle là, du fond du cœur; et si le vôtre était libre....

— Monsieur? interrompit le curé. Qu'est-ce donc que ce grand bâtiment que je vois là-bas, sur la gauche? — Monsieur, c'est une filature de soie grège. — Ah! ah! — Oui, Monsieur. Parlez-moi sans détour, Mademoiselle. Votre cœur est-il libre? — Mais, Monsieur, que vous importe? — Comment, que m'importe? Mais il m'importe extraordinairement, Mademoiselle. Songez donc que mon repos, ma vie peut-être, dépend de votre réponse.

— Monsieur? interrompt de nouveau M. Bonin. Qu'est-ce que cette maison blanche que j'aperçois là sur la droite? — Monsieur, c'est l'entrepôt des truffes noires, production intéressante du pays, aliment diplomatique, levier parlementaire, puissant véhicule, et solide planche de salut de nos solliciteurs en haut lieu. — Ah! ah! — Oui, Monsieur. Eh bien, Mademoiselle, j'attends mon arrêt. — Mais, Monsieur, je trouve votre question bien prématurée. Je ne vous connais point; et quand mon cœur serait libre, serait-ce une raison pour qu'il vous appartînt? — Non, sans doute; mais il me resterait l'espoir; et l'espoir, Mademoiselle, en pareille circonstance, c'est la vie, c'est tout. Ah! de grâce, dites-moi....

— Monsieur! interrompit encore le curé. — Le diable emporte le tuteur avec ses questions! — Monsieur, qu'est-ce que c'est donc que ce grand terrain couvert, où je vois tant d'ouvriers, et une activité si forte? — Monsieur, c'est le fameux chantier de bois de construction, dont l'endroit fait un commerce immense et prépondérant. — Ah! ah! — Oui, Monsieur. Il est un peu questionneur votre cher tuteur, Mademoiselle. — Ne vous êtes-vous pas engagé à lui servir de guide et de cicérone? — C'est juste, c'est parfaitement juste. Mais c'est qu'il me coupe toujours la parole, au moment le plus intéressant de notre conversation. — Oh! il n'y a pas grand mal à cela.

— Vous croyez, Mademoiselle? — Sans doute; pour ce que j'ai à vous répondre. — Vous me désespérez! — Ce n'est pas mon intention. — Dites-moi, du moins, si je puis compter...

— Monsieur, interrompt toujours M. Bonin. N'est-ce pas une église dont j'aperçois d'ici les sommités?—Oui, Monsieur, oui, c'est une église. — Veuillez nous y conduire, s'il-vous-plaît; j'y ferai volontiers ma prière. — Et moi aussi, dit Paqueretta avec un sentiment douloureux qui décèle, dans son âme candide, un souvenir de sa mère. Et je vous prie, mon cher tuteur, de prendre la place de Monsieur pour cette pieuse action.

En disant ces mots, elle quitte le bras du jeune homme, et prend celui du bon curé.

— Vous pardonnez, Monsieur?—Certainement, Mademoiselle; et malgré tout ce que j'y perds, reprend notre cavalier un peu déconcerté. A mon tour, je marcherai à vos côtés. Par exemple, je ne ferai pas à Monsieur une série de questions sur les monumens de la ville; je me garderai d'interrompre ce que vous pouvez avoir à vous dire. Je serai discret.

Octave (c'est le nom du jeune homme), prononça ces derniers mots avec une intention entachée de dépit. Elle n'échappa point à Paqueretta, qui lui répondit sèchement:

— C'est à vous de l'être, Monsieur.

Octave se mordit les lèvres, et ne répliqua rien.

On chemina silencieusement jusqu'à l'église, où M. Bonin et sa pupille s'agenouillèrent et se recueillirent avec une ferveur sincère, pendant qu'Octave, se dandinant au milieu de la nef solitaire, regardait les tableaux qui la décorent.

Notre jeune homme était un commis-voyageur, assez mauvais sujet, fort peu lettré, plus bavard qu'entreprenant, amoureux de toutes les femmes, et les croyant, pour la plupart, aussi légères qu'il était étourdi. Il ne pouvait tomber plus mal que sur Paqueretta qui, non seulement était vertueuse, non seulement attachée de cœur à Prosper; mais encore sous l'influence d'une protection occulte qui ne lui avait jamais fait défaut.

Octave venait à Marseille, où il avait fait d'assez bonnes affaires; ce qui l'avait, en quelque sorte, autorisé à se détourner un peu de sa route, pour visiter l'Arc romain d'Orange, et la Fontaine de Vaucluse. S'il eut été disciple de Platon, s'il n'eut été seulement que romantique, il n'aurait pas manqué de rapporter sur son cœur, ou dans son portefeuille, une branche du laurier de Pétrarque, dont la souche existe encore. Mais il était trop positif pour s'arrêter à de pareilles fadaises. Il ne savait seulement pas ce que c'était que Pétrarque; quant à Laure, il la trouvait partout où il y avait une grisette à séduire, ou une jeune femme à tromper.

Leur prière achevée, nos agenouillés se relèvent pleins d'onction, pleins de foi. Le curé avait supplié Dieu de bénir son entreprise; autrement dit, de permettre que Satan laissât succomber sa pupille aux séductions du monde. La jeune fille, au contraire, avait conjuré l'Être suprême de l'y soustraire; et sa mère, de veiller sur elle, du sein de l'éternité.

Un ardent matérialiste, qui faisait partie d'une réunion, dans laquelle je lisais dernièrement mon manuscrit, m'interrompit à cet endroit pour discourir de la sorte :

« C'est ainsi que nous prions tous, dit-il, et nous voulons que nos vœux soient compris, soient exaucés. Sur mille à douze cents dévots et dévotes qui tapissent une cathédrale, au jour du Seigneur, que de demandes incohérentes! Que de souhaits mondains, matériels et passionnés ! Que de suppliques insensées et contradictoires !.. Si l'on voulait y réfléchir, franchement, n'y aurait-il point de quoi rougir d'avoir prié ? Qui voulez-vous que Dieu favorise sans être injuste pour un autre? Lui, si pur, si équitable, si grand! Comment voulez-vous qu'il partage vos idées étroites; qu'il approuve vos folles turpitudes ; qu'il protége vos désirs insatiables et souvent ridicules ? L'un lui demande la mort ; l'autre lui demande la vie. Le contraire arrive : celui-ci meurt, et celui-là existe. Qui donc en accuser ?.. L'ordre immuable

des choses créées qui naissent pour mourir, qui croissent pour vivre, plus ou moins long-temps, plus tôt ou plus tard, selon leur essence, suivant la pureté de leur souche, et l'état de leurs organes.

« Dans le cours de sa promenade, un homme oisif donne un coup de canne au milieu d'une fourmilière : il la fouille, il la retourne, il écrase, il tue. Au même instant peut-être, et dans certaines régions, Dieu permet que la terre tremble, qu'un volcan vomisse, que la peste ravage, et que d'affreux malheurs en résultent. L'homme et Dieu s'inquiètent-ils plus l'un que l'autre des êtres qui ont succombé, ou survécu au désastre? Non. Il y aura toujours trop d'insectes pour dévaster nos champs ; il y aura toujours assez d'hommes sur la terre pour abuser des biens qu'elle produit, et souffrir des maux qui la couvrent. Mille exemples de ce genre prouvent que si la nature prend soin de l'espèce, elle ne protége point la créature individuelle. Toute divinité qu'elle est, quelque puissante qu'elle soit, elle ne saurait y suffire sans bouleverser son ouvrage ; Pensez-y bien, mortels : c'est désespérant ; mais c'est vrai.

» La prière serait donc une de nos erreurs. —Oh! Monsieur, s'écria une jeune dame, encore pleine des illusions de la vie, ne dites pas cela. Si vous saviez comme, au milieu d'un violent chagrin, je deviens calme et forte après une fervente prière.

— C'est possible, Madame ; mais pourquoi? Parce que vous avez mesuré la compassion de Dieu, à l'ardeur avec laquelle vous l'avez prié. Après l'avoir supplié à deux genoux, les mains jointes, et le front sur la terre, il vous semble impossible que votre sincère humilité ne l'ait point touché. Profondément convaincue de la justice de votre demande, vous ne sauriez admettre l'idée de la voir repoussée. L'espoir, cette autre illusion, fidèle comme votre ombre, vous entretient dans ces pensées séductrices ; et tout cela réuni, a ramené la tranquillité dans votre esprit, le calme dans votre cœur, le repos dans votre âme ; or, vous attribuez bénévolement à un effet particulier de la bonté de Dieu, ce qui n'est que l'effet général de cette même bonté. Elle n'est pas plus pour vous que pour d'autres : ce que vous avez fait, mille êtres le faisaient peut-être au même instant que vous, et se sont sentis sous la même influence.

» Quant aux douleurs physiques : j'entends un malheureux s'écrier coup sur coup, et dix fois par minute : *Mon Dieu !.. Mon Dieu, que je souffre !.. Mon Dieu, ayez pitié de moi !.. Mon Dieu, secourez-moi !.. Mon Dieu !... Mon Dieu !...* Il accompagne ces exclamations réitérées, de gestes convulsifs, de contorsions douloureuses ; sa figure se contracte, son teint s'anime, ses yeux rougissent, ses bras se tordent, il écume, il sue !... Peu à peu

ses plaintes diminuent, ses membres retombent épuisés, son corps est immobile, et sa bouche ne profère plus que de sourds murmures qui deviennent de plus en plus rares, et qui cessent enfin : l'infortuné repose. Croyez-vous que ce sont ses prières qui l'ont calmé?. . . Non. Le mal a eu son cours ; il a dévoré les forces de la créature ; et lorsqu'il s'est vu sans adversaire, il s'est évanoui de lui-même, pour se réveiller avec une nouvelle vigueur, et attaquer de nouveau son ennemi, pour peu qu'il puisse lui opposer de résistance. Si l'intensité du mal redouble, le malade y passe ; s'il y a persévérance dans la vigueur de l'individu, grâce à son âge et a une constitution heureuse, les soins de l'art, aidés puissamment par une nature vivace, amènent la guérison; mais vos prières n'y ont été pour rien.

» — Savez-vous, Monsieur, que c'est effroyable de penser ainsi? — C'est possible, Madame ; mais penser autrement, c'est s'abuser soi-même, et se faire illusion. — Eh ! Monsieur, illusion soit, et tant qu'il vous plaira ; mais je la préfère à une aussi affreuse vérité. — D'accord, Madame ; mais ce n'en sera pas moins une illusion. — Quel homme accablant vous êtes ! — Je vois les choses telles qu'elles sont. — Mais vous devez en souffrir doublement. — Moi? Pas du tout. Je souffre moins, au contraire ; car, n'ayant point d'espoir, je n'ajoute point les déceptions à mes souffrances.

Quand un mal moral ou physique m'atteint, je me dis : « Nous y voilà, je sais ce que c'est : souffrons. Quand on n'a pas le courage de sortir de la vie, il faut en subir patiemment toutes les conséquences ; » et je souffre. Quand je me porte bien, je m'attends à souffrir. Quand je suis souffrant, je n'espère pas, mais j'attends la santé, parce que je sais, par expérience, que le bien et le mal nous sont acquis ; mais, ferré contre les illusions, je sais aussi que ces deux compagnons de la malheureuse espèce humaine, ne sont pas également répartis. Le bien est au mal sur terre, comme un est à cent : c'est-à-dire que pour un bien, vous comptez cent maux ; c'est-à-dire encore, que si le bien dure une minute, le mal dure cent fois plus ; et que, pour un ami sincère (s'il y en a), vous avez cent ennemis. Allez, allez, Madame, tous les yeux s'éteindront dans les larmes, toutes les langues s'useront en prières, avant de rien changer à un tel ordre de choses. Priez maintenant, si cela vous cause quelque plaisir ; mais c'est, à coup sûr, le seul que vous en recueillerez.

» J'ai prié, moi, Madame ; j'ai prié avec une ardeur difficile à décrire. A deux genoux, et les yeux en pleurs, pour demander à Dieu une grâce ; et cette grâce, il devait l'accorder ; car il s'agissait de sauver quelqu'un du désordre des passions, du déshonneur... La personne y a succombé. Il y a plus : j'ai fait un vœu. Un vœu !.. Autre aberration de

l'esprit humain. Comme si la Divinité avait besoin d'un salaire ou d'une condition, pour dispenser ses faveurs aux hommes. N'importe, j'ai fait un vœu. J'ai promis d'aller, chaque jour, durant dix années de ma vie, prononcer à genoux, devant le portail d'une église, l'oraison dominicale et la salutation angélique. Et le prix que j'attachais à cet acte extraordinaire de dévotion, était l'existence d'un être qui m'était cher, et d'un être vraiment vertueux. J'ai renouvelé ce vœu pendant deux ou trois ans pour d'autres circonstances... Je n'ai rien obtenu.

» — C'est que vous n'étiez pas en état de grâce ; c'est que vous n'étiez point dans les dispositions d'obtenir, me dira l'orthodoxe. — Comment faut-il donc être? Je suis honnête homme, et je crois en Dieu ; cela suffit, ce me semble. Quant à mon opinion : N'ai-je pas plus de mérite à me bien conduire en n'espérant rien du ciel, qu'en allant, d'un air hypocrite, traîner ma vieillesse timorée sur les dalles d'une église, poussé par un doute, que la peur travestit en certitude; et n'offrant à la Divinité, dans mon individu flétri, que le sale reste des passions et des folies de ce monde, pour payer ma part du Paradis? Si je doute, tout en formant ma supplique, pourquoi le ciel ne saisirait-il pas l'occasion d'affermir ma foi, par l'impétration immédiate ou prochaine, surtout quand l'objet de ma demande repose sur des sentimens

de vertu et d'humanité ; quand les gens qui supplient par ma bouche, le servent, l'honorent, le craignent, et sont purs de toute tache essentielle? Dans l'antiquité, si nous devons en croire l'écriture, il n'était pas rare de voir des saints obtenir tout du ciel par des prières ; et ils faisaient tourner au profit des malheureux, cet ineffable privilége. Saint Martin, entre autres, qui d'un mot ressuscitait des morts, délivrait des possédés, apaisait des tempêtes, libérait des prisonniers, convertissait des hérétiques, et renversait des idoles. Lui, dont les seules prières ont neutralisé l'effet d'un violent poison, qu'il avait pris involontairement, en mangeant des racines dans l'île Gallinaire. Pourquoi donc les générations présentes sont-elles privées d'un si grand bienfait? Comment donc avons-nous démérité à ce point de la sollicitude divine? Serait-ce parce que nous nous démoralisons? Mais dans ce cas, au contraire, nous aurions besoin de secours, et non pas d'abandon. Laisse-t-on la gangrène gagner tout le corps humain, quand on peut en arrêter les progrès et sauver une partie majeure par le sacrifice d'une partie minime? Non, Madame, non. Dieu, s'il s'occupait individuellement de nous, ne se laisserait point surpasser en générosité par les hommes; et nous aurions, à chaque instant, des marques évidentes de la magnanime bonté qu'on lui attribue ; mais dont nous ne voyons, hélas!

que des effets généraux, toujours pour l'espèce, et non pour l'individu.

» Notre système gouvernemental est la miniature du gouvernement de Dieu. Une loi, quelque juste, quelque utile qu'elle soit, satisfait rarement la totalité du peuple qu'elle frappe. Elle contente les uns, froisse les autres; trouve ceux-ci résignés, et ceux-là rebelles. Il n'en faut pas moins que tout le monde s'y conforme, sous peine de punition; car, il est de toute impossibilité de faire une loi pour chacun. Le législateur voit la masse, sans entrer dans les minutieux détails de l'intérêt privé. On a prétendu, et c'est peut-être malheureusement trop vrai, que l'or a souvent pesé, plus que le bon droit, dans la balance de Thémis. Pourquoi? Parce que le juge est homme; mais à Dieu, que lui offrirez-vous pour le séduire et le tenter? — Un cœur vertueux. — Un cœur vertueux? Mais, Madame, il n'y a guère en ce monde que les cœurs vertueux qui prient; et ce sont toujours ceux-là qui n'obtiennent rien, et restent chargés d'infortunes.—Ils trouveront un jour là-haut leur récompense. — Oh! oh! Halte-là! s'il-vous-plaît. Je ne connais que cette terre, moi. Je ne vois pas du tout la nécessité d'y être malheureux, dans l'expectative d'un bonheur imaginaire; et comme je ne croirai jamais que Dieu nous ait jetés ici-bas, pour y jouer à *qui perd gagne*, je vous demande la permission de ne

pas pousser plus loin cette discussion ; et je prie l'auteur de vouloir bien continuer. »

Que mon interrupteur ait tort ou raison, je m'en occupe peu ; le lecteur en jugera. Je reviens donc à mes héros.

Octave s'empressa d'aller au-devant du tuteur et de sa pupille ; et après leur avoir fait remarquer un assez bon tableau de la Visitation, il sortit avec eux de l'église, dans le même ordre qu'on y était entré ; c'est-à-dire privé du bras de Paqueretta, et marchant à son coté.

La jeune fille, qui avait conçu de lui la plus mauvaise opinion, ne le regardait, ni ne l'écoutait, affectant de causer avec M. Bonin. Notre commis-voyageur, qui s'aperçut fort bien de cette indifférence, chercha à la neutraliser, ou du moins à l'affaiblir, par une attaque directe à la vanité de Paqueretta.

— S'il y a un Dieu, dit-il, et j'aime à le croire, à coup sûr il exaucera la prière de Mademoiselle; car je tiens pour impossible de refuser quelque chose à tant de vertu, de beauté, de modestie, de...

Rien ne plaît, rien n'agrée, dit-on, de la part de ceux qu'on n'aime pas. Aussi Paqueretta, souriant de pitié, et tournant sa jolie tête de manière à faire voir qu'elle doutait de la sincérité d'Octave, lui répond sèchement :

— Dieu n'aura pas grand' peine à exaucer la vôtre, Monsieur. — Parce que je ne lui ai rien de-

mandé, n'est-ce pas?... Ah! c'est méchant, cela!.. Mais n'importe, j'ai le caractère bien fait, surtout avec les dames, et je ne m'en fâcherai point. D'ailleurs, Mademoiselle, je n'ai pas besoin d'aller dans une église pour faire acte de dévotion : Dieu est partout, et alors.... — Ah! c'est juste, interrompt Paqueretta; et alors vous ne le priez nulle part. — Je vais le prier, en ce moment, Mademoiselle, de vous rendre plus indulgente, et moins caustique à mon égard.

Cette réponse digne et presque spirituelle, étonna la pupille, qui ne put s'empêcher de jeter un regard sur le commis, dont les traits étaient empreints d'un mécontentement mêlé de tristesse. M. Bonin qui, jusques-là, ne s'était occupé, le nez en l'air, que de l'inspection des sîtes, rompit le court silence qui succéda à la répartie d'Octave, par ces mots :

— Monsieur, qu'est-ce donc que cette construction que je distingue là-bas, sur les hauteurs? — Ah! ma foi, Monsieur, je n'en sais rien, répond Octave avec humeur, et, qui plus est, je me soucie fort peu de le savoir. — Pardon, jeune homme, pardon! Je ne croyais pas abuser d'une complaisance que vous m'aviez offerte, d'abord, avec tant d'empressement.

Octave ne répond rien, et garde son air boudeur. Le curé s'adressant à Paqueretta :

— Qu'a-t-il donc, lui dit-il à voix basse. — Je

l'ignore ; mais il m'ennuie bien , reprend la jeune fille, sur le même ton.

Puis, élevant la voix :

— Mon cher tuteur, ajoute-t-elle, si je fus la première à vous engager à sortir, je ne serai pas la dernière à vous engager à rentrer. La fatigue commence à me gagner. — Soit, réplique M. Bonin. Mais, sommes-nous dans la bonne voie ? — Monsieur nous le dira, sans-doute.

Octave avait l'ouïe fine : il avait entendu ce que s'étaient dit Paqueretta et le curé. Dès cet instant, son amourette se changea en aversion. Or, son parti étant pris, la sérénité lui était remontée au visage. On le sait : l'amour-propre offensé ne pardonne guère ; et, dégagé de ce *je ne sais quoi* qui, dans nos affections, plus ou moins vives, nous rend le serviteur absolu de l'objet convoité. Octave répondit gaîment à l'observation de Paqueretta :

— Comment donc, Mademoiselle? Mais certainement, je vous le dirai. En douter serait me faire offense. Je suis trop fier de vous servir de guide, et j'ai puisé trop de plaisir dans votre conversation, pour ne point obéir immédiatement à vos moindres ordres, comme à ceux de monsieur.... Pardon, je ne sais pas votre nom, et voilà plusieurs fois que cela m'embarrasse. Comment vous nommez-vous, Monsieur, s'il-vous-plaît?—Bonin.

—Bodin?.. —Bonin! lui crie la jeune fille avec impatience.

Le commis, piqué du mouvement nerveux de Paqueretta, et ne ménageant plus rien, part d'un éclat de rire, et s'excuse en riant encore.

— Oh! Pardon!.. Pardon, Mademoiselle!... Pardon, Monsieur... Mais il m'est venu subitement une si drôle d'idée!.. Une idée avec laquelle ce nom cadre si bien, qu'en vérité, je n'ai pu me défendre... Ah! ah! ah!... —Ce jeune homme commence à devenir assez impertinent, dit le tuteur à la pupille. — Commence?... réplique Paqueretta; depuis notre sortie de l'auberge, il n'est que cela, et pas autre chose. —Je vais lui parler, moi, laissez-moi faire.

M. Bonin s'arrête devant Octave qui riait encore, et lui dit avec sang-froid : — Ah! ça Monsieur, où allons-nous, s'il vous plaît? — A l'auberge, Monsieur, à l'auberge. — De quel côté, et le plus court, je vous prie? — Par ici, M. Bonin, par ici. En cinq minutes et demie, vous serez sous le *Lion-d'Or*. — Soit; et dépêchons-nous.

Le bon curé, d'un air résolu, presse le pas. Octave le suit en riant de nouveau; mais de manière à ne pas être entendu. Le nom de Bonin n'avait pas été précisément la cause de l'hilarité moqueuse du commis-voyageur. Il y était bien pour quelque chose; mais le moteur principal en résidait dans la pensée que venait d'avoir Octave, de

promener encore long-temps nos héros par la ville et les faubourgs, sauf à leur faire manquer la diligence de Lyon. En conséquence, et pour la mettre tout de suite à exécution, le côté qu'il leur avait indiqué, était précisément contraire à celui qu'il fallait prendre : or, le curé et sa charmante pupille ne marchaient maintenant plus vîte, que pour s'éloigner davantage de l'auberge du *Lion-d'Or*.

— Comme vous allez, M. Bonin ! dit Octave ; j'ai vraiment de la peine à vous suivre. Ne vous pressez pas, mon Dieu ! Vous arriverez toujours assez tôt. Savez-vous que c'est un meurtre de faire ainsi marcher Mademoiselle..... Ah ! à propos, comment vous appelle-t-on, Mademoiselle ? — Que vous importe, Monsieur ? — Il est vrai que votre nom importe peu, et que vous voir est tout ; mais un joli nom ne gâte rien.

Le couple mystifié ne daigne point répondre, et chemine du même train. Octave, jouissant par avance des suites de sa malice, devient de plus en plus babillard. — M. Bonin, poursuit-il, vous qui vénérez les églises, les établissemens religieux doivent vous intéresser. Tenez, voici le couvent des dames de la Visitation. C'est un ordre qui a trois maisons dans le département : une ici, une au chef-lieu, et une autre à Romans. On y prend des novices et des pensionnaires. Que Mademoiselle serait ravissante sous la guimpe mystique!..

Mais aussi, que de charmes ignorés! Quel malheur!.. Oh! ce serait une vraie monstruosité! J'ai une sœur béguine, moi qui vous parle. Oui; elle est à Crest, chez les dames de la Trinité. Je ne vais point la voir, parce que c'est le diable pour l'entretenir. On ne veut jamais croire que je suis son frère. Il faut des *si*, des *car*, et des *mais*, pour obtenir une entrevue de cinq minutes, en présence d'une moucharde encore; et l'on me fait droguer deux heures au parloir, sous prétexte qu'on est aux offices, à la prière, au réfectoire... que sais-je? Ces gens là font tout par compas et par mesure. Rien ne les émoustille; ils ne se pressent pas plus un jour que l'autre. Le monde se détraquerait, qu'ils resteraient impassibles comme des momies. . C'est écœurant! J'aime le sans-façon, le laisser-aller; et je hais la bégueulerie. Aussi, bonsoir, petite sœur!.. Bonne nuit! Fais ta prière, prie pour nous deux que le diable meure : j'irai à l'enterrement. »

Même silence de la part du tuteur et de la pupille; et personne n'eut interrompu le commis, si à force de marcher, nos voyageurs n'étaient parvenus à l'issue de la ville. A l'aspect d'un bel horizon de plaines, qui se déroulait sous un drap d'or formé par le soleil couchant, Paqueretta s'arrête tout court. — Ah! mon Dieu, M. Bonin, dit-elle, où allons-nous donc? Mais nous voilà bientôt dans les champs!...

Effectivement, nos voyageurs sortaient par l'est de Montélimar ; et allaient droit sur Montboucher. Octave riait sous cape. — C'est, ma foi, vrai, s'écrie, stupéfait, le bon curé en s'arrêtant aussi. Puis se tournant vers le commis : Ah ! ça, Monsieur, vous moquez-vous de nous ?. . — Moi, M. Bonin ? Moi, me moquer de. . . . Oh ! pour qui me prenez-vous ? Aveuglé par la chaleur de mon récit, de mes descriptions, j'ai pu m'égarer moi-même involontairement, et vous faire partager mon erreur ; mais me moquer de vous ! Oh ! non ; vous n'êtes pas capable de le croire ; non, une telle idée n'a pu germer dans votre esprit, et y fructifier. Allons, avouez que vous n'en êtes pas persuadé, et je vous pardonne. — Bien obligé ! Mais moins de bavardage, s'il vous plaît, et reconduisez-nous à l'auberge. — Mais, mon Dieu ! dit Paqueretta avec humeur, laissons Monsieur aller où il veut, et demandons notre chemin. — Ah ! c'est ce que je ne souffrirai point, par exemple ! . . . Ce serait me faire un affront sanglant que je ne mérite pas, je vous jure. Ayez plus de confiance, et suivez-moi. Ne faut-il pas que je parte comme vous pour Lyon ? Allons, je ne dis plus mot ; et dans un moment, nous serons au *Lion-d'Or*. En avant !

Le couple rebrousse chemin, et suit avec humeur l'étourdi cicérone qui, cette fois, tourne au

sud, et dirige ses deux victimes sur Epluches, banlieue de Montélimar.

En dépit d'Octave, un embarras de charrettes, nécessite une petite pause de la part des piétons, près d'une boutique d'épicier, dont le maître, chargeant un porte-manteau sur le dos de son garçon, lui dit au seuil de sa porte : « Va me porter ça au *Lion-d'Or*. Tu le déposeras dans le bureau des diligences: et tu diras au commis qu'il le remette à M. Ronflant, voyageant ce soir pour Lyon. Tu m'entends bien?.. — Oui, patron. — Et ne t'amuse pas. — Non, patron.

Et le garçon cheminant, prend juste la route opposée à celle que faisait tenir Octave, à nos héros. — Suivons ce jeune homme, dit Paqueretta. — Bonne idée, répond M. Bonin. — Eh bien! eh bien! vous me laissez là? crie Octave au couple qui s'éloigne. Quelle ingratitude!.. Puis, éclatant de rire : Ah! ah! ah!.. Adieu, M. Bonin!.. Adieu, Mademoiselle.... chose!.. Ah! ah! les bonnes dupes!.. Oh! les arriérés! les candides!.. C'est égal, continue-t-il à lui-même, la petite est jolie, tout de même .. Je me suis peut-être piqué trop tôt. Ah, bah! Je la repêcherai; je vais passer la nuit auprès d'elle... dans la diligence s'entend ; et alors, nous verrons. Il n'est que huit heures; j'ai du temps à moi. Entrons au café, et pinçons le petit verre.

Tandis que le commis-voyageur fume un ci-

gare, s'arrose d'absinthe coupée avec de l'eau, et juge les coups alternatifs d'une poule, le tuteur et la pupille, suivant toujours le garçon épicier, arrivent enfin à l'auberge tant désirée du *Lion-d'Or*. M. Bonin s'installe sur une chaise à bras de la salle commune, met ses lunettes, tire un bréviaire de sa poche, et lit ses vêpres, avec une onction que trahit bientôt le sommeil. Paqueretta, qui s'était mise à côté de lui, retient à temps le livre près de tomber, et continue, pour avoir un maintien, ce que le digne homme avait saintement commencé.

Petit à petit, la salle se garnit des voyageurs pour Lyon. et des parens ou amis de ceux qu'on attend d'Avignon. Paqueretta qui était l'objet de bien des regards, tremblait de voir rentrer Octave, dont elle redoutait les obsessions indiscrètes. Aussi, chaque fois que la porte s'ouvrait, ses beaux yeux, couronnés par des sourcils légèrement froncés, se tournaient craintifs vers l'huis vitré, et revenaient satisfaits sur le livre saint qu'elle lisait machinalement.

Certes, un observateur eut pu croire qu'elle attendait impatiemment quelqu'un ; et jugeant de sa situation intérieure, par son âge et par sa beauté, il lui eut supposé quelque tendre sentiment, et eut été jaloux de l'objet fortuné d'une aussi précieuse inquiétude. Fions-nous donc aux regards pour asseoir un jugement! S'ils sont un des plus doux véhicules de l'amour après l'aveu,

ils sont bien trompeurs avant. Qu'ils ont fait de martyrs, et qu'ils en feront encore!...

Le cornet qui résonne, le fouet qui retentit, les vitres qui frémissent, annoncent enfin l'arrivée de la diligence. L'intérieur avait été réservé pour Montélimar; le coupé et la rotonde étaient pleins. Après une demi-heure de station à l'auberge, on se rend dans la cour, et l'on procède à l'appel des voyageurs. Cinq personnes étaient déjà groupées devant le marche-pied. Octave qui devait faire la sixième, arrive tout essoufflé, et se joint au groupe. Il se trouvait alors derrière Paqueretta, et une autre dame d'une certaine encolure, grosse marchande de nougat, commère achevée, qui allait régler ses comptes courants avec ses commettans de Lyon. Notre commis-voyageur, qui ne s'en était pas tenu précisément à un seul verre de liqueur, s'ingère, comme tous ses pareils, de pincer à pleine main Mlle Paqueretta, à certaine partie charnue que nos dames savent rendre si avantageusement gracieuse, à la faveur des plis bouffans de jupons empesés, sur lesquels viennent se réunir en bloc ceux d'une robe ample et fraîche. Malheureusement pour Octave, cet outrage n'alla point à son adresse; car Négro fit si bien que ce fut la grosse marchande qui le reçut. Indignée, mais prompte dans sa vengeance, elle caresse le commis d'un revers de main, qui lui écrase les lèvres sur les incisives, et fait jaillir le sang de son

nez aquilin. Etourdi du coup, Octave tire son mouchoir, s'en couvre la figure, et ne dit mot. Les voyageurs qui se sont retournés, semblent demander ce que c'est, ce qu'il y a? — Ne faites pas attention, dit la marchande, ce n'est rien : c'est Monsieur qui se trompe. Ce n'est pas étonnant, dans l'obscurité. Je viens de lui faire voir clair. Allez toujours, conducteur.

Et le conducteur appelle : — Mme L'Emincé! C'était notre luronne en question.

— M. Trapu! — Présent! dit un grand sec qui escalade lestement les trois marches de la voiture. — M. Ronflaut! — Voilà! s'écrie un gros joufflu sexagénaire, en allongeant deux bras gros et courts, pour saisir les côtés de la baie, et aider sa masse charnue à se porter sur la banquette. — M. Bonin, deux places! continue le conducteur. Et le curé, faisant civilement passer sa pupille devant lui; celle-ci prend modestement la place du milieu, et laisse le quatrième coin à son tuteur.

— M. Octave!

Le commis-voyageur qui ne veut point paraître souffrant, grimpe, en un saut, dans l'arche roulante, en s'écriant gaiement : « Aux derniers les bons! » Ce n'était peut-être point l'avis de tous les voyageurs : nous avons de fortes raisons pour le supposer. Quoi qu'il en soit, Octave se place entre M. Trapu et Mme L'Emincé. Le voisinage de cette dernière ne lui plaisait pas fort; mais il en était

dédommagé par le joli vis-à-vis que lui offrait Paqueretta, dont le minois charmant devait, s'il eut fait jour, contraster singulièrement avec les quatre vieilles faces qui l'entouraient.

La jeune fille, placée entre M. Bonin et M. Ronflant, aurait bien préféré que la bienséance ne l'eut point forcée de céder le coin à son tuteur; car elle pressentait de nouveaux ennuis, dont les jambes d'Octave la menaçaient déjà.

II.

La Conquête du coin.

Enfin, le char roule. Une nuit sombre, protectrice ordinaire des amans et des larrons, autorise alors un sans-façon qu'aurait proscrit la lumière. Pour l'observateur, il y a quatre âges distincts, parmi les locataires momentanés d'une diligence. L'enfant et le barbon qui s'appliquent à prouver que les extrêmes se touchent. L'un dort sur les genoux de sa mère, ou de sa nourrice; l'autre ronfle entre un bonnet de coton, et le collet relevé

de sa houppelande. L'adolescent, espiègle collégien en vacances, pour qui une nuit, passée en voiture, est une chose extraordinaire, attrayante; et qui, à la faveur de l'obscurité, fait des niches et des grimaces aux voyageurs. Puis le jeune homme rêvant l'amour, et qui se rend le témoin des préparatifs du demi-coucher d'une jolie femme. Il la contemple dans son sommeil; et parfois, au milieu de l'abandon d'elle-même, où la plonge l'engourdissement de ses sens, il surprend, au point du jour, des charmes secrets qui lui font passer des instans délicieux. Tantôt, c'est un corsage qui s'est ouvert sous l'effort d'une posture irrégulière; tantôt, c'est une jambe mignonne qui s'est égarée, en s'allongeant entre les siennes, et qui, découverte aux deux tiers du tibia, lui laisse admirer un mollet fait au tour, qu'il presse des siens avec un charme indicible, après en avoir satisfait sa vue indiscrète.

Octave était à cet âge; mais rien de tout cela ne se réalisait pour lui. Il avait affaire à une femme, à qui la pudeur et l'inquiétude défendaient le sommeil, et qui, grâce au clair-obscur qui règne toujours dans la nuit, même la plus profonde, quand une fois les yeux s'y sont habitués, avait constamment sur le commis des regards de Lynx, et devant lui, un corps et des jambes collés à la banquette, comme une momie assise.

Peu dormeur de son naturel, il fallait à notre

étourdi une distraction quelconque. Il n'osait pas fumer; il osait encore moins s'adresser à Mme L'Emincé, dont il connaissait l'extrême vivacité, et les gestes massifs. A ce sujet, il ne concevait pas pourquoi cette femme avait pris si chaudement la défense de Paqueretta; car il était loin de s'imaginer que, par enchantement, la pollution destinée à cette jeune demoiselle, ne s'était fait sentir qu'à la grosse marchande. C'était le secret de Négro; et Négro n'avait point de comptes à rendre à Octave. Il y a de ces choses, dans la vie, qu'on ne peut jamais s'expliquer, et qu'on abandonne à l'oubli, faute de les approfondir. Piqué au jeu, cependant, par la contenance raide et attentive de Paqueretta, le commis attache quelque gloire, sinon à la vaincre, du moins à l'attaquer. Il allonge ses pieds, entre lesquels il lui serre les chevilles à la faire crier. Force est alors à la jeune fille, de déranger un peu les siens. Ce sont alors les jambes d'Octave qui pressent celles de Paqueretta. Celle-ci rapproche encore ses talons de la banquette; et ainsi de suite.

On se lasse d'un manège aussi uniforme, et sans aucun résultat; c'est pourquoi l'étourdi passe à autre chose de plus positif. Il prend son mouchoir, feint de le laisser tomber devant lui, et en le cherchant à ses pieds, sa main libertine se promène sous la robe de la pauvre pupille qui s'écrie convulsivement : — Ah ! c'est insoutenable !!.. M. Bo-

nin ! M. Bonin, dit-elle au curé qui venait de s'assoupir, prenez ma place, je vous en prie !.. — Comment, votre place ?.. Quoi ? Hein ?.. Qu'est-ce qu'il y a donc ?... — Je vous en conjure, prenez ma place ; et cédez-moi la vôtre. J'ai besoin d'air... je suis fort mal ici, je me sens indisposée. — Volontiers, volontiers, répond M. Bonin, en se levant à plusieurs reprises, et s'accrochant au filet de la voiture. Passez, mon enfant, passez ; et baissez le carreau.

Paqueretta se faufile lestement au coin de son tuteur, tandis que celui-ci retombe maladroitement, de tout son poids, sur une moitié de M. Ronflant qui se réveille en sursaut, et en s'écriant : « A la garde !.. Au voleur !.. On m'assassine !.. Ouf !!!... »

Le curé se confond en excuses, envers M. Ronflant qui gromèle entre ses dents : « On prend garde à ce que l'on fait, que diable !.. » Et qui retombe assoupi sur la paroi rembourrée de lavoiture. M. Bonin s'informe de la situation de Paqueretta qui lui répond qu'elle se sent beaucoup mieux ; et le remercie infiniment de sa complaisance. M. Trapu, réveillé aussi par l'exclamation insolite de Ronflant, venait de se moucher, et s'apprêtait à savourer délicieusement l'arôme d'une prise de tabac. Lorsque le commis, son voisin, vexé du déplacement de sa victime, feint de bâiller, de s'étendre, et d'un adroit revers de bras, fait

sauter la tabatière du priseur par le vagistas ouvert. Soudain Trapu se précipite à la portière et crie de toutes ses forces : — Conducteur !.. Oh hé !.. Conducteur !.. Arrêtez !.. Ma tabatière !.. Oh ! hé ! postillon !.. Arrêtez donc !.. Ma tabatière !...

Octave, par charge, en faisait autant de l'autre côté ; si bien qu'à cent pas du bijou perdu, la diligence s'arrête, et que le conducteur vient demander aux voyageurs de l'intérieur, de quoi il s'agit. — Ma tabatière ! Ma tabatière ! répond Trapu, en se jetant hors de la voiture ouverte, et courant en arrière. — Monsieur a laissé tomber une magnifique tabatière ornée du portrait de sa chaste épouse, dit Octave ; vite des flambeaux ! des torches !.. Qu'on cherche la tabatière de Monsieur ! Récompense honnête à qui la trouvera.

En disant ces mots, Octave se glissait à la place de M. Trapu, et se retrouvait encore, par cette heureuse circonstance, en face de Paqueretta.

Tout conducteur doit une parcelle de sa complaisance et de ses egards, au voyageur lézé pour quelque cause que ce soit, dans le cours du trajet ; pourvu, néanmoins, que le pour-boire ne soit point compris dans le prix de la place, et que les heures d'arrivée ne soient pas rigoureusement fixées. Celui-ci qui se trouvait, à l'égard de son monde, dans une position d'espoir, y joignait, vis-à-vis de M. Trapu, l'expectative d'une gratifica-

tion. Conséquemment, il détacha la lanterne du coupé, et alla rejoindre le pauvre voyageur, que l'instinct de la propriété avait guidé justement à l'endroit où son bien était tombé. La tabatière fut retrouvée dans une ornière des bas côtés de la route. C'était une mauvaise boîte en racine de buis, à charnière d'argent, fatiguée, mate et sombre de vieillesse, et dont l'aspect fit froncer le sourcil du conducteur obligeant. En effet, comment compter sur une indemnité, de la part d'un propriétaire si sensible à la perte d'un objet d'aussi mince valeur.

Trapu revint tout joyeux à la voiture, et laissa retomber la portière sur lui, sans s'apercevoir qu'on la refermait de mauvaise humeur. Octave qui n'avait guère eu le temps de tourmenter Paqueretta, était resté effrontément au coin qu'il avait usurpé. Dès qu'il entendit Trapu revenir, il fit semblant d'être profondément endormi, afin de conserver sa nouvelle place, si l'homme à la tabatière était assez généreux pour la lui laisser. Mais il n'en fut pas ainsi. Trapu, satisfait d'une part, prétendait l'être de l'autre. C'était un homme jaloux de ses droits et de sa propriété. Or, debout et courbé entre la jeune fille et le commis, il sollicitait vivement son coin. Octave qui faisait la sourde oreille, céda pourtant aux secousses; et de l'avis de tous ses compagnons de voyage, il fut forcé de reprendre son milieu.

Quand on a tort, on se défend toujours fort

mal; et quand il y a nécessité de céder, il faut le faire de la manière la moins défavorable à l'amour-propre. Aussi, Octave, toujours assoupi, se laissa pousser à sa place primitive, se promettant d'ailleurs de profiter de son sommeil factice, pour obliger Trapu à lui livrer son coin. Notre dormeur se laissa donc aller à toutes les impulsions de droite et de gauche, que communique d'ordinaire une voiture à l'homme endormi; impulsions d'autant plus fortes qu'elles étaient volontaires; impulsions très fatigantes pour les habitans des coins, quand ils ont affaire à un milieu d'une certaine obésité. Toutefois, Octave ménageait la voisine, et pour cause; le voisin seul avait tout son penchant. Il tombait par saccades, et régulièrement une fois par seconde, sur M. Trapu qui ne dit rien d'abord; mais qui ne tint pas contre les redoublemens.

— Monsieur !.. Monsieur, dit-il en secouant le commis, faites donc attention, je vous prie. Que diable ! Vous m'assommez !

Et Octave continuait.

— Monsieur !.. Holà ! Monsieur !.. Mais vous allez m'enfoncer les côtes, que diable !..

En prononçant ces deux derniers mots, il pousse violemment le commis-voyageur qui retombe naturellement, et sans y penser, sur Mme L'Emincé qui sommeillait légèrement.

— Ah ! ça dites donc, vous ! Si vous vouliez

bien soutenir votre jeunesse; la mienne se passe, dit-elle à Octave, en le gratifiant d'un coup de coude dans les reins. — Pardon, Madame, repart le commis, comment avez-vous dit? — Je vous dis de soutenir votre jeunesse. — Ah! vous avez ajouté autre chose; allons, soyez franche? — Et que la mienne se passe; après?.. — Ça vous plaît à dire, Madame, et par modestie, sans doute; car celui qui vous voit ne saurait être de votre avis. — C'est bon! c'est bon! Pas tant de complimens; et tâchez de vous tenir tranquille. C'est vraiment une peste que ces godelureaux-là, dans les voitures publiques. — Une peste? soit; mais une peste dont les femmes ne redoutent pas les atteintes. — Voyez-vous ça! Prenez garde de vous blesser.... Le beau morceau pour s'en éprendre! — Quant à moi, Madame, je ne suis pas si dédaigneux; et pour peu que vous fussiez sensible, vous me verriez bientôt à vos pieds. — Impudent!..

Cette exclamation de Mme L'Emincé fut accompagnée d'un geste connu d'Octave, et qui le força de se retrancher vivement sur les côtes malencontreuses de M. Trapu. — Ah! ça, finirez-vous, Monsieur?.. s'écrie ce dernier en se retournant d'une seule pièce. — Eh bien, non, Monsieur, je ne finirai point. Il y a pour moi impossibilité physique de finir, et de plus, danger imminent. Impossibilité physique, attendu que j'ai l'habitude des coins, et que je ne suis pas maître de ma per-

sonne quand je dors. Danger imminent, par les attouchemens douloureux de Madame, qui s'est déjà permis de me fracasser la mâchoire, et qui me tuera infailliblement, si je ne parviens à me réfugier dans un coin. Un coin, Monsieur, de grâce ! C'est un coin qu'il me faut. Je suis trop galant pour déranger ces dames; je me ferais scrupule de réveiller M. Ronflant; c'est donc à vous, M. Trapu, que je m'adresse, avec l'air suppliant et respectueux d'un patient. Je me mettrais à genoux, si les localités me le permettaient. Un coin, s'il vous plaît! Un coin, pour l'amour de Dieu!

— Un coin, un coin, répond M. Trapu, je suis bien aise d'en avoir un aussi, moi, que diable!.. Il fallait retenir votre place plus tôt. — Mais jugez donc, M. Trapu, des avantages dont vous jouiriez à la mienne. — Des avantages?.. Hum!.. — Certainement. Comptez-vous pour rien d'être à côté de Mme L'Emincé; de vous trouver en face de M. Bonin; de jouir de l'air extérieur qui s'introduit ici, des deux carreaux, sans en avoir les premières et brusques atteintes; de n'être point exposé, dans les soubresauts du coche, au dur contact de ses rudes parois; de vous savoir hors de la portée du fouet du cocher, ou des lanières pendantes de la bâche?.. Si un pauvre ennuyeux demande instamment l'aumône, durant un relai ou une montée, vous l'entendez; mais il ne vous voit pas; votre cœur compâtissant ne saigne point

au spectacle de sa misère; et vous pouvez, sans scrupule, fermer l'oreille et votre bourse à sa supplique. Si l'on ouvre une des portières, et qu'un chien enragé se précipite avec fureur sur le marche-pied ; vos mollets sont garantis de sa morsure, par les mollets mordus du particulier du coin ; et dans la même circonstance de la portière ouverte, vos pieds délicats sont sauvés du vent de bise, par ceux du voisin, ou par les jupons de la voisine. Enfin, pour vous citer un fait à votre connaissance : si vous eussiez occupé un milieu, il y a une heure environ, vous n'eussiez pas risqué de briser votre charmante tabatière, ou de la perdre à jamais. Elle serait probablement tombée sur les genoux mignons de Mademoiselle. , . . chose ; et vous eussiez pu, en la reprenant, frissonner de plaisir, au froissement d'une étoffe soyeuse, enveloppe fortunée des formes enchanteresses de la beauté personnifiée. Bref, mon cher, mon bon M. Trapu, je ne finirais pas, si je voulais énumérer ici toutes les prérogatives du milieu. Le milieu, Monsieur, le milieu !... C'est... c'est le milieu enfin ; c'est tout dire ; et je veux qu'on me pende si vous n'en êtes pas convaincu. — Oui, oui, je suis convaincu... — Allons donc ! je l'aurais parié. Passez à ma place. — Du tout ! Un moment, jeune homme. Je suis convaincu... — Eh bien, voilà tout, ça me suffit ; je n'en veux pas davantage. — Me laisserez-vous achever ?.. Je suis convaincu que le milieu

est un milieu, et que le coin est un coin. — Et alors...--Et alors, je reste où je suis. — Eh! sans doute, dit Mme L'Émincé, c'est ce qu'il y a de meilleur en voyage; c'est incontestable. Ne voyez-vous pas que Monsieur prend son café. — Ma foi, dit M. Bonin, j'avoue également mon faible pour le coin ; et, sans l'indisposition de ma pupille, j'eusse volontiers gardé le mien.—Je vous suis bien obligée, mon bon M. Bonin, répond Paqueretta, veuillez le croire; et je vous supplie de me laisser votre place, jusqu'à ce que M. Trapu cède la sienne.

Le curé sentit alors que le voisinage seul du commis-voyageur indisposait sa pupille. Trapu garda le silence; et Octave, qui ne goûtait point la condition, n'en continua pas moins de feindre le sommeil; mais, dans un nouveau but. Car, d'après les dernières paroles du tuteur et de la jeune fille, ce n'était plus au coin de Trapu qu'il visait; mais bien au milieu de M. Bonin.

C'était une vraie partie de *Dames* dont vous allez voir manœuvrer les pions. Octave était fort à ce jeu ; et son coup était d'autant plus sûr, que ses adversaires ne le prévoyaient pas.

Le silence qui régnait dans la voiture, depuis cinq minutes, fut interrompu par le ronflement progressif du commis, dont Paqueretta seule n'était pas dupe. A la suite des ronflemens, vinrent les balancemens du corps; et bientôt après, de

nouvelles ruades sur M. Trapu. Une entre autres fut si forte, que le pauvre homme aux abois, se leva de colère, et prenant Octave au collet, le plaqua dans son coin, et se mit à sa place, en disant :

— Puisqu'il n'y a pas moyen d'en finir autrement, soumettons-nous. Là, vous voilà content, j'espère ; et vous me laisserez tranquille, je suppose... Que diable!...

Paqueretta réveille M. Bonin, et l'invite à reprendre son coin.

— A quoi bon, dit le curé, qui n'était pas fâché des folies d'Octave pour sa pupille.

— Je vous le demande en grâce, reprend Paqueretta.

Et la mutation allait s'effectuer, quand notre commis s'écrie :

— Permettez, permettez ! Je veux prouver à M. Trapu qu'il m'a fort mal jugé. Ce n'était pas pour moi que je désirais son coin. Dieu merci, je sais modérer mes passions. C'était pour l'offrir au respectable M. Bonin, dont je sollicite la place que je soutiens toujours la meilleure, attendu que c'est un milieu. De cette façon, Monsieur et Mademoiselle jouiront de leurs places favorites ; et nous, M. Trapu, nous jouirons du plaisir d'avoir fait des heureux. Qu'en dit M. Bonin!—Ma foi, je crois que c'est ce que vous avez dit de plus sensé jusqu'ici ; et j'accepte. — Mais, M. Bonin, s'écrie

Paqueretta, qui mesurait toute la portée de la proposition ; mettez-vous à ma place, et je prendrai celle de Monsieur. — Non pas, dit Octave, je ne veux pas être entre deux hommes. Fi donc! Trois hommes de front ! Et puis, je ferais encore quelque victime. Je veux être sage ; et c'est sur l'influence de Mademoiselle, que je compte pour cela. Or, je ne céderai ma place qu'à M. Bonin.— Et moi, je persiste à l'accepter, répond le curé qui avait aussi son plan. Changeons, jeune homme. — Donnons-nous la main, et prenons garde surtout de tomber sur M. Trapu.

Le changement s'effectue sans encombre, au grand déplaisir de Paqueretta qui se resserre, tant qu'elle peut, contre la portière, en mettant ses jambes entre celles de son tuteur, qui maintenant lui faisait vis-à-vis.

Voilà donc Octave au point désiré. J'ai dit, je crois, qu'aucun sentiment délicat de tendresse ne le guidait vers la jeune vierge. Chez lui, l'amour avait fait place au dépit. Quand une passion n'est ni pure, ni sincère, il arrive presque toujours que la haine succède au désappointement. Haine, n'est peut-être pas absolument le mot ; mais une espèce de mépris, un certain désir de vengeance contre l'objet qui nous a repoussé, quelque soit d'ailleurs son mérite. Plus cet objet est vertueux au contraire, plus notre dépit s'accroît ; plus ses qualités sont hautes, plus est grande notre envie

de l'abaisser ou de l'avilir. C'est une des beautés de notre organisation ; et comme l'a dit certain philosophe : Nous vivons à ces conditions-là.

Il n'était plus possible à Octave de presser les pieds, ni les genoux de Paqueretta ; c'est tout au plus s'il pouvait, sans trop d'affectation, lui presser le bras ; mais il lui était facile de se pencher vers elle et de lui parler à voix basse, surtout dans les momens où il plaisait au postillon de bercer mollement ses voyageurs, en roulant quelques minutes sur la terre.

En effronté libertin, ne s'ingéra-t-il pas de salir les chastes oreilles de la pauvre jeune fille, par des expressions d'une crudité telle que nos dames, les moins scrupuleuses, en eussent été effarouchées. Il peignit donc à Paqueretta, par des mots orduriers, tout ce que la prostitution offre de ressources aux débauchés les plus consommés, et il suppléa, par des commentaires dignes du texte, à ce que pouvaient avoir d'obscur pour une ingénue, certains termes techniques, qu'une honnête femme n'apprend même point de son mari.

Vous frémissez, tendres mères, vos cheveux se dressent, vos yeux s'animent, votre poitrine se soulève, et votre cœur s'indigne... Oh ! rassurez-vous : Négro, le fidèle Négro, veille sur Paqueretta ; il la protége. Toutes les paroles obscènes d'Octave, n'arrivèrent qu'en allemand à l'ouïe de l'héroïne. Silencieuse, tant qu'on ne la touche

point, elle supporte patiemment le galimathias qu'on lui souffle ; se penchant, de temps à autre, vers la fenêtre, pour reprendre des forces contre les ennuis dont elle est abreuvée ; et laissant parfois échapper sourdement ces mots :

— Mon Dieu ! Quel supplice !..

Enfin, à la petite pointe du jour, une de ces exclamations, plus fortement accentuée que les précédentes, toucha Mme L'Émincé, qui s'était déjà aperçue des obsessions du commis-voyageur.

— Ma belle enfant, dit-elle à Paqueretta, vous souffrez comme un pauvre petit ange déchu ; et je crois que vous ne le méritez guère. Voulez-vous changer de place avec moi ? — Oh ! de tout mon cœur, Madame. —Je m'en doutais. Si votre tuteur n'a pas d'yeux, ni d'oreilles, j'en ai pour lui, moi. Venez. —Décidément, ma chère dame, vous m'en voulez, dit Octave à la grosse marchande qui passe devant lui. —Oui, certes, je vous en veux ; et maintenant que me voilà revenue près de vous, tâchez de marcher droit, ou je vous achève. Qu'est-ce qui m'a bâti un libertin de votre espèce? Savez-vous, Monsieur le drôle, que je puis me plaindre hautement de vos insolences ; et vous faire punir sévèrement à la première ville. —Vous êtes vraiment trop bonne. — Ah ! mais, prenez-y garde au moins. C'est que je ne me mouche pas du pied, moi ; et s'il n'y a pas ici un homme ca-

pable de nous faire respecter, je saurai bien me faire respecter toute seule. — Mais, Madame... — Assez causé. Vous savez de quoi il retourne; ça suffit. Taisez-vous.

— Au fait, c'est juste ça ; taisez-vous! ajoute M. Trapu, qui s'était senti un peu piqué du reproche indirect de Mme LÉmincé. —Oh! Si M. Trapu s'en mêle, reprend Octave, c'est fini; je me tais. Je ne veux pas m'attirer une mauvaise affaire. Diable! — Bon apôtre! murmure la commère. Fichu Jeannot! ajoute-t-elle, en regardant M. Trapu qui, charmé de sa noble conduite, referme l'œil avec satisfaction.

Le génie du mal qui avait possédé Octave, depuis son entrée dans la diligence, fit place enfin à un calme parfait. Ce fut alors, seulement, qu'il sentit, par la douleur, l'état déplorable de son visage. Ses lèvres violettes et considérablement enflées, ses gençives écorchées et sanguinolentes, le défiguraient cruellement ; et l'inspection qu'il en fit, dès qu'il fit jour, au moyen d'un miroir de poche qu'il portait toujours sur lui, ne contribua pas peu à le ramener, par la souffrance et le chagrin, à des dispositions de paix et de sagesse. La grosse marchande, en considérant son ouvrage dont la laideur s'était accrue par l'agitation de la nuit, fut presque fâchée d'avoir mis un jeune homme, assez bien d'ailleurs, en si piteux état. Tant il est vrai qu'il y a, dans le cœur humain,

chez une femme surtout, quelque chose de tendre et de compâtissant qui perce, plus ou moins, selon le caractère de l'individu.

Lyon étant la destination de tous les voyageurs, à l'exception de M. Bonin et de sa pupille, ces derniers prirent seuls, après déjeûner, la diligence de Paris ; laissant M. Ronflant à sa respectable famille; M. Trapu dans sa fabrique de boutons; Mme L'Émincé à ses affaires; et Octave à ses commettans.

Rien d'extraordinaire ne se passa dans le long trajet de Lyon à Paris. A la descente de voiture, nos héros se logèrent dans un hôtel, en attendant que les circonstances leur permissent de trouver un appartement, et de se caser conformément à leurs occupations.

III.

L'Hôtel-garni.

Il y avait déjà près d'un mois que le tuteur et la pupille vivaient dans ce doux *far niente* qui ne déplaît à personne; se faisant servir le café le matin; déjeûnant et dînant à la table d'hôte de l'hôtel; se levant tard, se couchant de même; allant aux offices, visitant Paris dans tous les sens, et revenant fidèlement au gîte; non sans demander souvent leur chemin, et sans avoir perdu quelques mouchoirs de poche.

Une semblale manière de vivre est fort agréable sans doute pour des provinciaux dont Paris a toujours été le point de mire; mais pour ceux qui comptent, il n'y a point de ville où l'oisiveté coûte plus cher. Qui consomme sans produire doit y être fort riche, ou pourvu d'une certaine dose de philosophie, qui lui fasse supporter bien des privations, et combattre force désirs. Le strict nécessaire y est déjà plus coûteux qu'ailleurs; jugez du taux du superflu.

On ne va pas loin à Paris avec dix francs par jour pour deux ; surtout quand une femme fait partie du couple. M. Bonin s'en était déjà aperçu ; et quoique muni d'une assez ronde somme en argent comptant, il n'était pas sans inquiétude sur l'issue de son entreprise. Quelque chose lui disait qu'on pouvait vivre à moins en s'arrangeant d'une autre manière; mais il lui manquait un guide, un conseil désintéressé auquel il put s'ouvrir franchement; non pas sur le but de son voyage, comme bien vous le pensez: tout le monde ne l'aurait pas trouvé moral; mais sur les moyens de se caser, et de placer Paqueretta.

En sortant comme en rentrant, à table même, il avait remarqué de la bonhomie et du laisser-aller dans la personne de Mme Saint-Ange, maîtresse de l'hôtel; femme de trente à quarante ans, fort coquette de mise ; mais très affable et faisant les honneurs de sa maison avec aisance, bon ton

et savoir-vivre. En outre, il avait cru voir que cette dame traitait Paqueretta avec des égards tout particuliers; la faisait asseoir auprès d'elle, la servait avec empressement, lui parlait avec bonté, et l'entourait presque de tous les soins d'une mère. En effet, plusieurs fois, Mme Saint-Ange avait engagé la jeune pupille à passer la soirée chez elle, à lui tenir compagnie durant une partie de la journée. Il y avait entre elles échange de petits présens, et Paqueretta recevait toujours plus qu'elle ne donnait.

Toutes ces attentions délicates qui revinrent dans l'esprit de M. Bonin, lui suggérèrent la pensée de s'appuyer des lumières de l'hôtesse, et de profiter d'une amitié si franche et si visible, pour obtenir une diminution sensible dans le prix de la pension.

Le premier mois venant d'échoir, l'obligation de payer offrait tout naturellement au curé l'occasion de s'entendre avec Mme de Saint-Ange. Or, il descendit un matin chez elle, s'applaudissant de son idée; et convaincu d'avance qu'elle aurait le résultat le plus satisfaisant.

Il était neuf heures comme il ouvrait la porte vitrée du vestibule, pour entrer dans la salle commune de l'hôtel. Personne ne s'y trouvait. Ce cas n'est pas rare dans Paris. Vous avez besoin de renseignemens sur un voyageur : vous ne trouvez ni hôte, ni portier pour répondre; et vous circu-

lez librement au milieu des clés, des paquets, des lettres et du mobilier, une demi-heure durant, sans trouver à qui parler. Et l'on se plaint du vol!..

M. Bonin, peu fait aux usages du monde, et de la bonne ville de Paris, ne jugea pas nécessaire d'attendre la servante, pour se faire annoncer et introduire. Il ouvre une autre porte, se glisse dans un couloir obscur, au bout duquel il sent une clé. Il frappe; on ne répond pas. Il fait jouer la serrure, et se trouve à l'entrée d'une chambre de moyenne dimension, tapissée avec goût, richement décorée, et éclairée par un demi-jour qui répand un certain mystère sur tout l'ameublement. Au milieu de la pièce, était une table encore couverte des débris d'un souper délicieux, où les vins fins, les liqueurs et la pâtisserie n'avaient point été épargnés. Indépendamment des fauteuils, deux larges canapés garnissaient cette chambre, et sur eux gisaient, en désordre, des vêtemens et des coiffures de femme.

Notre curé n'osait plus avancer; mais allongeant le cou, et regardant à gauche, il vit des rideaux fermés qui décelaient une alcove; et *quatre pantoufles* sur une élégante descente de lit. Il ne fallait pas être fort sur l'arithmétique, pour juger du nombre des personnes livrées au sommeil; ni avoir une intelligence supérieure, pour reconnaître l'inopportunité d'un entretien. C'est pourquoi M. Bonin se retira discrètement et silencieuse-

ment, un peu désappointé, et surtout fort intrigué par les quatre pantoufles. On lui avait dit que Mme Saint-Ange était veuve d'un capitaine de vaisseau. Il n'avait jamais vu, auprès d'elle, d'homme qui eut des droits à la survivance maritale. « Au surplus, se disait-il, je me suis peut-être trompé de chambre : il est possible que ce soit là le logement de quelque voyageur, ou de quelque ami de l'hôtesse. Ne jugeons point sur les apparences; informons-nous. » En achevant ces mots, il était rentré dans la salle commune, et la trouvant aussi solitaire qu'à son arrivée : « Allons, dit-il, c'est partie remise. Je reviendrai. »

En attendant qu'il fut jour chez Mme Saint-Ange, et comme c'était un dimanche, M. Bonin, qui ne manquait jamais les offices, se rendit à l'église voisine, pour y entendre la grand'messe. Son intention avait bien été d'y assister, après sa visite à la maîtresse de l'hôtel. La solennité ne commençant guère qu'à dix heures, il avait une heure devant lui; et du moins, il aurait pu demander pardon à Dieu des détours qu'il aurait pris, et du mensonge dont il eut chargé sa conscience, pour parvenir à son but. « Eh bien, dit-il, je me confesserai avant; et je puiserai dans la prière les forces qu'il me faut pour mener à bien l'œuvre que j'ai entreprise. Cette œuvre est agréable à Dieu : il commande et j'obéis. Qui veut la fin veut les moyens; par conséquent, toute pensée, toute

action coupable, à ce sujet, doivent m'être remises immédiatement. »

Imbu de ces présomptions, notre curé prit, dès ce jour, le parti de ne plus emmener sa pupille à l'église. Redoutant l'effet des prédications sur une âme aussi candide, il ne voulait point que la morale évangélique fut en contradiction, dans l'esprit de Paqueretta, avec celle qu'il prétendait lui inculquer insensiblement. Il devait lui en coûter, sans doute, de détruire, à l'aide de raisonnemens captieux, le germe des bons principes dans le cœur d'une enfant confiée à ses soins; d'abuser de l'ascendant que lui donnaient sur elle, son âge, son caractère et le mandat maternel, pour lui faire partager une tolérance coupable qu'elle pourrait prendre, sans hésiter, pour de l'irréligion et de l'immoralité. Mais comment agir autrement? Qui veut la fin veut les moyens. Cet argument sans réplique, vainqueur de toutes les susceptibilités, est et sera l'égide protecteur de M. Bonin; son retranchement imprenable, et son excuse absolutoire.

Il y a de ces professions qu'on ne saurait cacher, quelque soit l'habit dont on les couvre; de ces figures auxquelles la simplicité est montée pour toujours, et y est peinte en traits indélébiles; de ces maintiens et de ces tournures exotériques, qui suent la province des pieds à la tête. A la sortie de l'église, trois pauvres assis sous le portail,

et qui se contentaient, à l'égard du public parisien, de gestes supplians, se lèvent vivement à l'aspect de M. Bonin, pour l'entourer, et en obtenir l'aumône. Le curé, pressé de manière à pouvoir à peine tirer sa bourse longue ; gêné dans ses mouvemens par des mains avides, incessamment tendues et mouvantes; poussé continuellement par les ondulations de la foule, parvient enfin à ouvrir le côté des sous; laissant osciller celui des écus. Il n'avait pas encore satisfait entièrement à la troisième des vertus théologales, qu'un effronté filou s'était emparé du gros bout, et se perdait dans la multitude, avec la bourse de M. Bonin.

Peu fait à de pareilles aventures, il était resté tout ébahi et muet d'étonnement. Un seul sou lui restait aux doigts; le mendiant qui n'avait rien eu, l'en débarrasse; tandis que les deux autres crient au voleur, et expliquent aux badauds arrêtés, comme quoi ce brave homme du bon Dieu vient d'être dévalisé, au moment même où il leur faisait si généreusement la charité. « Chut! chut! dit M. Bonin. Les bonnes œuvres doivent rester secrètes. Quant aux mauvaises, laissons-en la punition à Dieu. Que mon argent profite à celui qui me l'a pris, et l'aide à marcher dans la bonne voie; je ne me plaindrai point de cette perte. Que la volonté du ciel soit accomplie. »

Après cette petite allocution, accueillie d'un sourire moqueur par les uns, et de marques d'ap-

probation par les autres, le curé se dirige résigné vers son hôtel-garni, dans l'espoir d'y trouver Mme Saint-Ange. « Elle sera levée sans doute, se dit-il. Voyons quelle heure il est. »

Sa montre avait disparu.

Par réminiscence, il porte la main au séjour ordinaire du mouchoir.... Néant! Et son autre poche était veuve de son Missel complet, vieil ami de vingt ans, riche de souvenirs et de précieuses annotations.

L'incident n'est pas neuf, mais il est en situation : nous sommes dans Paris.

« Ah! ça mais, dit M. Bonin, si cela continue, il me faudra veiller sur mes vêtemens. Je ne désespère point d'arriver un jour chez moi, comme Saint Jean dans le désert. Allons, allons, ce sont des épreuves que Dieu m'envoie. Tenons ferme et persévérons. Désormais cependant j'éviterai la foule, et je choisirai mes pauvres. »

Mme Saint-Ange était sur la porte de l'hôtel, comme M. Bonin en touchait le seuil.

— Bonjour, mon cher pensionnaire, lui dit-elle affectueusement, comment allez-vous ce matin? Entrez donc un moment, je vous prie. — C'était mon intention, Madame. — Vous venez déjà de faire un tour de promenade?.. C'est fort bien. — Mais oui, Madame. — Il fait beau, et Paris est un séjour fort agréable, pour qui ne le voit que depuis un mois. — Eh bien, Madame, je vous assure

que je m'en lasserais volontiers, si je n'y étais retenu par la nécessité. — Vraiment? — Oui. J'en trouve les mœurs assez singulières, pour ne pas dire plus; les habitans peu rigides sur le droit de propriété; et fort relâchés sur les vertus sociales. — Vous êtes observateur. — Pas assez, je vous jure; car voilà bien, je crois, dix mouchoirs qu'on me vole, sans compter le reste; et je ne m'en suis jamais aperçu qu'après. — Mon pauvre M. Bonin, consolez-vous : c'était un mal inévitable. Tout étranger doit payer son tribut à la grande ville; heureux encore quand il ne l'acquitte point par une forte maladie. L'air de Paris ne convient pas à tout le monde. A propos, comment se porte notre jolie Paqueretta? — Fort bien, Madame; et c'est à son sujet que j'étais bien aise de vous entretenir. — Parlez, Monsieur, parlez. Cette chère petite!.. Je lui porte tant d'intérêt! — Cette salle est ouverte à tout venant... Ne pourrais-je vous parler dans un endroit plus tranquille? — Volontiers, Monsieur. Mariette!..

A cette interpellation, la servante paraît.

— Ma chambre est-elle faite?... — Oui, Madame. —Veuillez m'y accompagner, Monsieur.

— Ah! ah! se dit tout bas le curé, en suivant Mme Saint-Ange, je vais bien voir si je me suis trompé ce matin.

Deux tierces après ce soliloque, M. Bonin re-

connaissait parfaitement la pièce aux quatre pantoufles.

— Asseyez-vous, je vous prie, lui dit l'hôtesse, en lui montrant l'un des canapés dont il a été déjà question, et qui, maintenant, étaient vides et rangés, comme tout le mobilier galant de la chambre. — Après vous, Madame. — Soit, répond Mme Saint-Ange, en se posant obliquement sur le bord du meuble soyeux.

M. Bonin qui pense trouver, sur le canapé, la résistance d'une stalle d'église, affaisse tellement l'élastique sous son épais volume, qu'il étend vivement les bras à droite et à gauche, pour se cramponner à quelque appui solide, comme un homme qui craint de tomber en arrière. Dans son mouvement précipité, il avait saisi vigoureusement la cuisse de Mme de Saint-Ange, qu'il avait lâchée presque aussitôt, par un sentiment de pudeur; mais retenu par le dossier protecteur et moelleux du meuble mondain.

— Pardon, Madame, dit-il un peu confus, c'est que je n'ai pas l'habitude... On fait de singuliers siéges à présent.

Mme Saint-Ange qui riait sous cape, lui répond grâcieusement :

— Il n'y a pas de mal, mon cher Monsieur. Remettez-vous,et dites-moi ce qui vous amène.— Ainsi que vous avez dû le voir, Madame, je suis un bon bourgeois de province. J'habite ordinaire-

ment le Midi. Je jouis, dans mon endroit, d'une certaine considération corroborée d'un petit revenu, fort insuffisant pour vivre à Paris. Une respectable et pauvre veuve, qui est morte dans mes bras, m'a recommandé sa fille unique, cette jeune orpheline que vous avez vue, et que vous voulez bien honorer de vos bontés. Italienne d'origine, elle n'a aucun parent en France, je ne lui en connais même point dans sa mère-patrie. La veuve, sur ce point, ne s'est pas expliquée; mais elle m'a supplié de guider les premiers pas de sa fille dans le monde; de la diriger dans le choix d'un état; enfin de la conduire au port, en l'établissant d'une manière convenable. Notre pays est pauvre, dépourvu de ressources. Paris est riche et couvert d'industrie. Les volontés d'un mourant sont sacrées pour qui en accepte l'exécution. Ayant un peu d'argent comptant, résultat de mes économies, mêlé au produit du médiocre héritage de la défunte, je suis parti pour la capitale, afin d'y remplir mon mandat. Jusqu'à présent, je n'ai rien entrepris, parce que je suis bien aise de laisser à ma pupille, le temps de connaître sa nouvelle résidence, et les curiosités qu'elle renferme. Mais s'il faut, avec la jeunesse, savoir sacrifier quelque chose au plaisir, il n'est pas moins nécessaire de savoir s'arrêter, et de borner des jouissances qui ne sont pas en harmonie avec nos moyens. On est fort bien chez vous, Madame;

mais c'est un peu cher ; et, tout en venant régler le mois échu d'hier, je m'étais promis de vous exposer ma situation, et de vous proposer de m'aider dans l'œuvre charitable dont je me suis chargé ; œuvre que je redoute de laisser imparfaite, privé, comme je le suis, des secours généreux d'une âme sensible et pieuse.

— Vous m'avez vivement intéressée, Monsieur, je vous l'assure. Votre récit vient d'ajouter, s'il est possible, à ma sollicitude pour votre aimable pupille; et vous me voyez sincèrement disposée à lui être utile. Dès ce jour, je réduis votre pension d'un tiers, sans rien ôter des soins qui vous sont dus par mes domestiques ; et, si vous le permettez, je me charge de placer fort avantageusement Mlle Paqueretta, chez ma lingère. Elle coud admirablement ; elle brode comme un petit ange ; elle sera appointée dès en entrant ; logée, nourrie, et fort considérée. — Grâces vous soient rendues, Madame, et je vous admire!... Vous ne faites point les choses à moitié ; et bien que j'eusse compté sur votre appui, j'étais loin de m'attendre à une décision aussi pleinement satisfaisante. — Oh ! ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai pensé au bien-être de votre pupille ; ma protection ne pouvait lui manquer ; car vous ne seriez pas venu, que je vous en aurais fait la proposition. Je regrette seulement que vous m'ayez prévenue. — Je vous en remercie mille fois, Madame. Veuillez me remettre ma pe-

tite note, et je vous laisse à vos affaires. Les jours sont courts à Paris : il ne faut pas que les oisifs dérangent les gens occupés. C'est pour cela que je m'y étais pris de bonne heure ; car je suis venu ce matin, vers neuf heures ; mais vous reposiez encore. — Oui, en effet, je m'étais couchée très tard. Mes comptes de fin de mois m'ont conduite fort avant dans la nuit. Je suis si seule!...

Tout en parlant ainsi, Mme Saint-Ange cherchait la note de M. Bonin « Et le fin souper, et les quatre pantoufles, pensait le curé. »

— Une femme aussi estimable, aussi bonne que vous l'êtes, Madame, dit-il, serait un vrai trésor pour un homme qui saurait l'apprécier. Que ne vous remariez-vous?.. — Me remarier, moi?.. Ah! Ah!.. Dieu m'en préserve, mon bon M. Bonin. Je sais ce qu'il en coûte ; et l'on ne m'y reprendra plus. — Auriez-vous donc été malheureuse? — Pas précisément. Mais en ménage on n'a guère qu'une demi-volonté ; et j'étais née pour en avoir une entière. — Je comprends. Je vais, Madame, faire part de vos excellentes intentions à ma pupille, et l'engager à mériter un aussi précieux patronage. — Dites-lui qu'avec votre agrément, je la mènerai ce soir au spectacle. On vient de m'apporter un coupon de loge, et je puis disposer d'une place. Vous me la confierez bien, n'est-ce pas? — Comment donc, mais de tout cœur. — J'aurais voulu qu'il me fut possible de vous mettre de la

partie ; mais je ne suis moi-même qu'invitée, et... — N'ayez aucun regret, Madame ; car je n'aurais point accepté. J'ai peu de goût pour le théâtre, et j'aime à me mettre au lit de bonne heure. — Cela s'arrange donc fort bien. — N'allez pas plus loin, je vous prie. — Vous plaisantez. — Votre serviteur très humble. — Au revoir, Monsieur.

Bonin remonte à son appartement, où il trouve Paqueretta occupée à ranger ses objets de toilette ; tandis que la chambrière de l'hôtel faisait le ménage. Il charge cette dernière du montant de la note de Mme Saint-Ange, et apprend à sa pupille l'heureuse issue de sa démarche auprès de cette dame. L'invitation au spectacle éveille seule les scrupules de la jeune fille. Elle fait observer à son tuteur qu'elle porte encore le deuil, et que les convenances lui défendent ce plaisir.

— A Valréas, oui ; mais à Paris, non, lui dit M. Bonin. Et puis, ce n'est plus comme un plaisir qu'on vous l'offre : c'est comme distraction. Le théâtre d'ailleurs est l'école des mœurs ; il forme la jeunesse, il instruit, il corrige les mauvais penchans ; il... — Mais, si j'ai bonne mémoire, mon cher tuteur, vous avez dit dans le temps que la comédie est l'œuvre du démon. — A Valréas, oui ; mais à Paris, non. On ne voit dans nos petites villes que des histrions, des saltimbanques dont chaque expression est un outrage pour la langue et les bienséances ; mais ici, c'est fort dif-

férent : tout y est savant, moral et de bon ton. Vous ne pouvez d'ailleurs, ma chère amie, offenser par un refus, cette bonne Mme Saint-Ange, dans un moment où elle est remplie des meilleures dispositions à votre égard. Ce serait alors que vous blesseriez véritablement toutes convenances. — J'irai donc, mon cher tuteur, puisque vous m'y autorisez. Mais je voudrais bien savoir pourquoi vous ne m'avez pas menée aujourd'hui à l'église. — Parce qu'il faut vivre selon les habitudes du pays où l'on est. Voyez-vous, ma bonne amie, le monde attache une sorte de ridicule à suivre régulièrement les offices; et je ne voudrais pas qu'on vous prît pour une bigote. — C'est singulier! Chez ma mère, vous me recommandiez expressément d'observer le dimanche et les fêtes, avec une minutieuse attention. — A Valréas, oui; mais à Paris, non. Les temples, ici, sont luxueux et mondains. On y est sujet à cent distractions peu compatibles avec le recueillement d'une âme pieuse. L'indifférence en matière de religion y met la vertu plus en danger qu'ailleurs; et peu s'en faut, ma fille, que les églises n'y soient le siége ordinaire des rendez-vous galans. — En vérité!.. — Sans contredit. Laissez-vous donc conduire, mon enfant; et quelque contradictoires que vous paraissent mes discours présens, avec ceux d'autrefois, souvenez-vous que j'ai des raisons majeures pour changer de langage; et fiez-vous, sans

observations, à mon expérience. — J'obéirai, M. Bonin. — Fort bien. J'ai encore une chose à vous recommander. — Qu'est-ce? — Soyez bonne, complaisante, affable et douce avec tout le monde, sans exception. Défaites-vous de certains scrupules de jeune fille, et de cette timidité d'enfant qui ne sied point aux demoiselles de Paris. Et surtout, retenez bien cela : dites-moi fidèlement tout ce que vous entendrez, tout ce qui se passera en vous comme devant vous, hors de ma présence. — Je vous le promets. — J'y compte.

Tandis que Paqueretta était au spectacle, M. Bonin réfléchissait au mensonge que lui avait fait Mme Saint-Ange. Persuadé maintenant que la chambre aux quatre pantoufles était bien la sienne, et qu'alors elle avait non-seulement partagé le petit souper, mais encore reçu quelqu'un dans son lit; il s'applaudissait de ce qu'une femme de ce genre eût pris sa pupille en amitié. Une personne aussi peu scrupuleuse devait l'aider puissamment dans ses projets, et avancer de beaucoup l'époque de son retour à Valréas.

Caressé par ce doux espoir, il allait faire sieste, lorsque le concierge de l'hôtel vient sonner à sa porte, et lui remet une lettre qu'on lui a dit être fort pressée. M. Bonin brise le cachet et lit ce qui suit :

Monsieur,

« *Malgré la perversité qui règne à Paris plus*

» *qu'ailleurs, il est encore çà et là quelques honnê-*
» *tes gens qui veillent pour protéger leurs sembla-*
» *bles en démasquant le vice. Nouveau venu dans*
» *cette ville, vous en ignorez les dangers; votre âme*
» *pure ne les soupçonne même point. Sachez, Mon-*
» *sieur, que vous n'y sauriez faire vingt pas sans*
» *vous trouver en contact avec la friponnerie ou l'im-*
» *moralité. Dans cet instant même, si vous n'y met-*
» *tez ordre, la charmante personne qui vous accom-*
» *pagne, et à laquelle vous tenez lieu de père, court*
» *à l'infamie par un chemin d'autant plus pernicieux,*
» *qu'il est couvert de tout ce que la séduction peut*
» *offrir d'agréable et d'enivrant pour la jeunesse.*
» *Défiez-vous de Mme Saint-Ange, ou votre pupille*
» *est perdue. Si vous désirez être plus amplement*
» *éclairé à cet égard, mettez un mot chez moi, et j'au-*
» *rai l'honneur de me rendre à vos ordres.*

» ALFRED VERTOT,

Étudiant en droit, la maison en face,
au quatrième.

— A merveille! s'écrie le curé tout radieux, Voilà mes soupçons pleinement confirmés. Je n'en veux pas savoir davantage. Ce brave jeune homme est loin de se douter du plaisir qu'il me fait. Mais comment l'en remercier, dans l'intention où je suis de laisser aller les choses?.. Si son billet était anonyme, j'aurais la ressource de le mépriser; mais l'écrivain se nomme, il indique sa demeure, il

offre de m'en dire plus encore... Attendons l'issue de la partie de spectacle, et puis nous verrons ce qu'il conviendra de faire; les circonstances me guideront.

Puis, fléchissant les genoux : « Mon Dieu! dit-il avec cet accent passionné que donne seul un délicieux espoir qu'un violent désir réalise en imagination. Mon Dieu! . Je vous remercie!.. Appelé par vous au rachat d'une âme, votre sainte influence est venue jusqu'à moi; vous avez béni mon œuvre; faites-moi la grâce d'y persévérer, de l'achever promptement; et qu'un rayon de votre gloire, en couronnant mon front, me rende digne d'entrer, à mon heure suprême, dans le séjour des anges, où je mêlerai mes louanges à celles de vos bienheureux élus!.. »

M. Bonin se relevait lentement, plein d'une vive et intérieure satisfaction, lorsqu'un miaulement prolongé jeta subitement la terreur dans son âme, et le trouble dans ses esprits. A demi-courbé, la tête tournée vers le bruit, n'osant bouger, il demeure immobile, respirant à peine, et tout son sang au cœur. Le silence l'enhardit un peu, il se redresse tout à fait, et s'imagine qu'il est le jouet d'une illusion, d'un tintement d'oreille; mais un second miaulement plus impérieux, plus prononcé, et des yeux brillans qui percent l'obscurité, comme deux satellites vus au télescope,

achèvent le pauvre homme qui tombe sur son fauteuil, à demi-mort de peur.

C'était le chat du portier. Il avait suivi son maître, et était entré, sans qu'on l'eut vu, dans la chambre du curé, lors de la remise de la lettre du voisin. L'animal qui avait suffisamment inspecté les lieux, cherchait maintenant à sortir; et il se servait naturellement du seul organe qui put le rendre à la liberté.

Un peu remis de sa stupeur; étourdi d'ailleurs par les miaulemens réitérés du chat, M. Bonin réfléchit sainement que cet incident ne pouvait avoir d'autre cause que celle susdite; et que ses souvenirs joints aux circonstances, lui avaient rendu effroyable une situation fort ordinaire. Néanmoins, ce ne fut pas sans frissonner qu'il s'achemina vers la porte, pour l'ouvrir au maudit chat qui, tout aussi craintif que son geolier, s'empressa de déguerpir au contentement mutuel des parties lézées.

Une heure de lecture, et deux de sommeil sur une bergère, à la lueur d'une lampe astrale, conduisirent M. Bonin jusqu'à minuit que sa pupille rentra, enchantée du spectacle et de Mme Saint-Ange.

— En vérité, dit-elle, on n'est pas plus aimable que cette dame; et je ne connais rien de plus beau qu'une salle de spectacle, ni de plus intéressant que ce qu'on y représente. Que n'étiez-vous

là, mon cher tuteur; je suis sûr que cela vous aurait plu. Pour moi, j'en suis folle; et l'on m'y mènerait tous les jours, que je crois que je ne m'en lasserais jamais. — J'en suis fort aise, répond le curé. Vous voyez donc bien, ma chère, que j'avais raison. Rien n'empêchera que vous suiviez ce penchant toutes les fois que l'occasion s'en présentera. Qu'avez-vous donc vu?.. — Figurez-vous, M. Bonin, un pauvre petit muet que de méchantes gens ont égaré pour lui ravir sa fortune qu'un respectable abbé lui fait rendre. — Comment, mon enfant, on met les ecclésiastiques en scène? — Sans doute. Oh! ça ne m'a pas choquée du tout. Il est si bon, si humain!.. Sa conduite est si noble!.. Cet abbé, qui est un savant, a imaginé des signes au moyen desquels il se fait comprendre des sourds-muets. — Ah! ah! je sais... Oui, *l'Abbé de l'Épée*. —C'est cela! l'Abbé de l'Épée. Vous le connaissez?.. — Non pas : il est mort. Mais c'est un philantrope distingué dont le nom est à jamais célèbre. — Si vous saviez comme ce pauvre petit intéressait tout le monde. J'ai pleuré, moi qui vous parle... C'était si touchant!..

— Diable! diable! se dit tout bas M. Bonin, le théâtre n'est donc pas aussi pervers que je le pensais?.. — Mais j'ai bien ri après, allez! continue Paqueretta. — Comment donc cela? — A l'autre pièce : le *Cocu imaginaire*.— Oh! oh! se dit alors le curé en souriant de plaisir, nous y voilà : com-

ment, le Cocu imaginaire ?—Oui. Est-ce que vous ne savez pas ce que c'est qu'un cocu ? — Mais... Pas positivement.— Ces dames me l'ont dit : c'est un homme, voyez-vous, qui croit toujours que sa femme le trompe. Toutes les circonstances sont amenées pour le tenir dans son erreur, jusqu'à la fin de la pièce, où il reconnaît enfin qu'il a été cocu ; mais qu'il n'avait pas sujet de l'être. — J'avoue que je ne saisis pas bien ce que vous me dites. — Comment, vous ne comprenez pas ? Je suppose que nous sommes mariés tous deux, ensemble. —Bon.—Et que vous vous imaginiez que j'aime un autre homme que vous. — Oui ; eh bien ? — Eh bien, vous seriez cocu. — Bah !... — Mais, sans doute. — Je crois que vous n'avez pas parfaitement compris. — Si fait, pardonnez-moi. D'ailleurs, demain à la table d'hôte, je vous le ferai dire par Mme Saint-Ange. — Oh ! j'aime autant vous croire, mon enfant. Mais, dites-moi : comment se sont conduites vos compagnes, à votre égard ?.. — Fort bien. Nous étions quatre dadames... — Et combien d'hommes, interrompt M. Bonin.— Il n'y en avait pas : le cabinet n'était que pour quatre personnes.

— Tiens, c'est drôle ! repart le curé un peu désappointé. — Mais pas du tout, je vous jure. Nous nous en sommes bien passées. Deux de ces dames faisaient les *messieurs*, et s'en acquittaient à merveille. — Pas possible !... Et qu'étiez-vous,

vous, ma chère amie? — Moi, j'étais femme, et Mme Saint-Ange était mon mari. Nous étions aux petits soins l'une pour l'autre. Nous nous caressions; nous nous embrassions. — Pendant qu'on jouait?—Oh! non ; durant les entractes. Pendant qu'on jouait, nous nous serrions avec tendresse l'une contre l'autre. J'avoue cependant qu'à la fin, ça m'ennuyait un peu. Vous concevez, M. Bonin : c'est si peu naturel!

— En effet, dit le curé en se pinçant les lèvres, ça devait être monotone. — Eh bien, ces dames paraissaient s'y plaire toujours.— Ah! ça mais, le public qui vous environnait, ne trouvait donc pas cela étrange? — Oh! le public ne nous voyait point. Nous étions élevées, enfermées... Et puis, ce qui m'a bien surprise, c'est un grand treillage que Mme Saint-Ange a fait sortir, comme par enchantement, du devant de la petite chambre. — Ah! ah!... — C'est très-commode : ça fait qu'on n'est pas vu, et qu'on est absolument comme chez soi.— Et c'est là tout ce qui s'est passé?..— Mon Dieu, oui. Si ce n'est que nous avons pris toutes sortes de rafraîchissemens : de l'orgeat, des oranges, des glaces. Oh! des glaces!... C'est délicieux!... — Et comment êtes-vous revenue? — En voiture. Je n'ai quitté Mme Saint-Ange qu'au pied de l'escalier. Elle m'a fait promettre d'assister demain à un petit souper qu'elle donne à quelques-unes de ses amies, et qui pourra, dit-

elle, se prolonger un peu avant dans la nuit. C'est dans cette réunion qu'elle me présentera à sa lingère qui sera de la partie. Je n'ai pas précisément accepté ; j'ai dit que je vous en demanderais la permission. —Hum !.. répond le curé indécis, et devenu rêveur, je n'y vois pas grand inconvénient... nous verrons... Mais il est temps, je crois, de se reposer. — Bonsoir, mon enfant, que Dieu vous garde. — Merci, mon bon tuteur, dormez bien.

Paqueretta, un flambeau à la main, s'approche du curé, en reçoit un baiser sur le front ; et passe gaîment dans sa chambre.

Ce n'était que depuis quelques jours, que notre tuteur avait contracté l'habitude d'appliquer, soir et matin, ses grosses lèvres sur l'os frontal de sa pupille. Il espérait, par là, habituer la jeune vierge au commerce des hommes, et la familiariser avec leur approche. Il aurait pu choisir un baiser moins distingué, et plus en rapport avec ses prévisions. Car il avait à choisir. Si la physiologie du baiser fut entrée pour quelque chose dans les études du séminaire, il eut compté quinze manières de l'administrer ; sans y comprendre certaines subdivisions circonstancielles, que l'observation lui eût suggérées.

D'abord, le *Baiser ordinaire*, qui s'applique sur les deux joues, et d'où ressortent : 1° le *Baiser d'Amitié*, qu'on donne et qu'on reçoit avec plai-

sir ; 2° le *Baiser de Convenance*, posé du bout des lèvres ; 3° le *Baiser de Judas* ou d'héritier, qui voile une trahison ou une arrière-pensée ; 4° le *Baiser contraint*, qui répugne au cœur, quand la femme est vieille ou laide ; 5° le *Baiser de Paysan*, qui résonne et qui mouille ; 6° le *Baiser de Niais*, qu'un tournillement mutuel empêche de se placer d'aplomb ; et qui finit par mettre une bouche sur un nez, et un nez dans un œil.

De plus, nous avons le *Baiser d'Amour*, qui n'est pas le *Baiser d'Amoureux*. Le premier se donne et se rend simultanément sur la bouche ; le second, qui rentre dans la cathégorie des baisers ordinaires, a cela de différent que l'amant, non déclaré ou non avoué de la famille, le savoure en l'appuyant fortement sur les pommettes rosées de sa maîtresse, qui y répond par une pression semblable, si l'état de son cœur le lui permet ; mais qui, dans le cas contraire, se retire, et laisse l'adorateur le bec dans l'air, et le col tendu.

Puis, le *Baiser respectueux*, sur la main. Le *Baiser paternel*, choisi par M. Bonin. Le *Baiser d'Actrice*, sur le cou ou sur l'épaule, à cause du rouge. Le *Baiser d'Ivrogne*, qui descend du visage au bas des reins, par le mouvement renversé de la personne qui l'évite. Le *Baiser d'Esclave*, que reçoivent les babouches d'un sultan, ou les sandales du pape. Le *Baiser lointain*, qui s'envoie à la pointe des doigts, et se confie au zéphir. Le *Bai-*

ser d'Absence, qu'on applique sur sa signature, que baise à son tour le destinataire, à l'arrivée de la missive. Enfin, le *Baiser en pincette*, que nos bonnes apprennent à leurs marmots, en dépit de l'ambitieux *Tourlourou* qui envie le sort du fortuné moutard.

Le lendemain, en envoyant demander des nouvelles de ses pensionnaires privilégiés, Mme Saint-Ange avait obtenu de M. Bonin que Paqueretta assistât à la soirée dont il avait été question la veille. En conséquence, la jeune fille et sa protectrice n'avaient figuré à table que pour la forme; car elles étaient convenues entre elles de s'en tenir au potage, afin de faire plus d'honneur au souper délicat qui devait avoir lieu dans la chambre aux canapés, et qui, sans doute, était la répétition de celui dont le curé avait vu les débris.

M. Bonin, tourmenté par certains soupçons qu'il brûlait d'éclaircir, s'était rendu dans la journée chez le jeune étudiant d'en face. Ne l'ayant point trouvé, il lui avait laissé un mot par lequel il l'invitait à passer chez lui le soir, vers huit heures. Il en était sept et demie. Paqueretta était descendue chez Mme Saint-Ange, et le tuteur attendait, en lisant, la visite du voisin.

Alfred fut exact. M. Bonin le fait asseoir.

— Vous m'avez écrit, Monsieur, lui dit-il, un billet assez alarmant, pour que j'aie désiré avoir de

vous des renseignemens explicites, sur ce que je dois craindre des relations intimes qui se sont établies entre ma pupille et mon hôtesse. — Je vous les ai offerts, Monsieur, et je suis prêt à vous les donner. — D'abord, veuillez me dire à qui j'ai l'honneur de parler. — Je suis, Monsieur, le fils d'un notaire de province. Je fais mon droit à Paris, aidé d'une petite pension que je reçois de mes parens. Pour occuper le temps que me laissent mes cours, je travaille ici, comme externe, dans une étude; et je trouve encore le moyen de donner quelques leçons d'orthographe et de français. J'ai vingt-neuf ans. Je dois prendre, à la fin de mes degrés, une charge à Paris, ou celle de mon père, et me marier selon mon goût. — Fort bien. Et comment connaissez-vous si particulièrement Mme Saint-Ange. — J'étais encore son pensionnaire, il y a deux mois. J'en ai passé trois chez elle ; et le dégoût invincible que m'inspirent les femmes de son espèce, est la cause unique de ma sortie. Je n'ai pu m'empêcher de témoigner hautement ma répugnance, et j'ai reçu mon congé. Ces êtres-là ne pardonnent pas à qui les devine. — Quel mal fait-elle donc ? — Je m'étonne, Monsieur, que vous n'en soyez point encore instruit; il faut vraiment que vous ne fréquentiez personne. — Nous vivons fort retirés. Mais enfin, que reprochez-vous à cette dame ? — Le pêché contre nature . . . En un mot, la *Sodomie*.

— Je m'en doutais, se dit tout bas le curé.

— N'avez-vous pas trouvé étrange, continue Alfred, la promptitude avec laquelle une aussi étroite liaison s'est formée? Ne jugez-vous pas, au moins singulière, une sollicitude de tous les instans, entre deux âges assez disproportionnés? Votre défiance n'a-t-elle donc point été éveillée par ces attentions délicates, et surtout, par ces petits présens jetés sans motif à la tête d'une jeune fille qui les reçoit sans conséquence; et qui pourtant doit les payer de son déshonneur?... — En effet, vous m'ouvrez les yeux. — Votre intention en venant à Paris, n'était pas, je crois, de livrer votre charmante pupille aux turpitudes infâmes d'un vice qui tend à rompre les liens de la société; et qui dégrade l'espèce humaine en l'assimilant à la brute. — Non, certes. — Vous voulez la marier, je pense.

A ces mots, M. Bonin lève brusquement les yeux sur Alfred, qu'il regarde fixement.

— Oui .. Oui, certainement... Je veux la marier... Mais plus tard... Elle est bien jeune encore; il n'y a pas de temps de perdu. — Quel âge a-t-elle donc? — Oh!... Seize ans, tout au plus. — Seize ans!... Comme elle est formée!.. Comme elle est forte et belle!.. Mais je ne trouve pas comme vous, Monsieur, qu'il soit trop tôt de la pourvoir. Elle a besoin d'un mentor, d'un soutien dans le monde. Ce n'est pas que vous ne

puissiez fort bien lui en servir; mais, jugez donc, Monsieur, quelle tâche, quelle responsabilité pour vous! Ces pénibles fonctions doivent vous peser considérablement; et quelque ingambe que vous paraissiez encore, c'est une sujétion peu compatible avec les goûts dominans de votre âge. Vous devez chérir la retraite, et il vous faut voir la société; vous devez affectionner le repos, et il vous faut avoir toute l'activité d'un Argus. — C'est vrai, Monsieur, c'est très-vrai; mais je me sens le courage de supporter tout cela. — Indépendamment de ses avantages physiques, reprend Alfred avec un peu d'hésitation et de timidité, elle a, je suppose... une petite dot?..

Le curé, regardant toujours Alfred, répond après un silence :

— Non, Monsieur, non... Elle n'a rien. — Rien!.. Mais de quoi vivez-vous donc? dit étourdiment Alfred. — Que vous importe, Monsieur? — Oh! pardon! C'est juste : cela ne doit point me regarder. Veuillez excuser mon indiscrétion en faveur de l'intérêt que je prends à votre pupille... et à vous, Monsieur. Quoi qu'il en soit, je suis certain que sa jolie figure, son air modeste et distingué, lui trouveront bien vîte un mari.

— C'est possible. Mais il faut, au moins, qu'à défaut de dot, elle apporte en ménage quelque talent, quelque ressource dont elle puisse aider son époux. Etrangère, elle ne connaît pas les

principes du français. Elle brode un peu; mais c'est un état sédentaire, dans lequel il faut bien des connaissances pour gagner sa vie. Je voudrais la mettre dans le commerce. C'est une profession qui forme aux usages du monde, qui ouvre l'intelligence, qui donne de l'activité, de la jactance; et qui, surtout, met une jeune personne en rapport avec beaucoup de gens.

— Que trop quelquefois! — Comment? — Oui, Monsieur. Car il y a commerce et commerce. Ceux qui n'emploient que des demoiselles, sont à Paris les plus mal famés, quant aux mœurs. C'est presque toujours la coiffer d'un vilain chapeau, que de placer sa fille, ou sa pupille, dans les modes, dans les fleurs, dans la lingerie, ou dans les bonbons. Pourtant il y en a qui s'y tiennent sages. Mais le mauvais exemple, Monsieur, le mauvais exemple est une gangrène bien redoutable. Celles qui n'y succombent pas, en sont bien malades; et l'unique médecin de ces maux-là, c'est un mari. — Ah! vous croyez que les professions dont vous venez de me parler, sont dangereuses pour les jeunes filles? — Comment, Monsieur, mais je fais plus que de le croire, j'en suis persuadé; et je vous les signale pour que vous les évitiez. — Veuillez, s'il vous plaît, me les donner par écrit. — Avec plaisir, dit en souriant Alfred qui prend son carnet, en détache une feuille, et inscrit à l'aide d'un crayon :

« *Les Modistes, les Fleuristes, les Lingères, et les Confiseuses.* »

— Les voici, Monsieur, dans leur ordre d'importance et de danger. — Je vous suis fort obligé, dit M. Bonin en prenant la liste. — Nous avons bien encore reprend Alfred, *les Couturières et les Mercières,* qui partagent assez amplement le préjugé; mais comme ces états, qui offrent moins d'attrait, sont d'ailleurs peu dignes de votre pupille, je n'ai pas cru devoir... — Ajoutez, s'il vous plaît, sur la note, les Couturières et les Mercières. — Volontiers.

Alfred, souriant de nouveau, reprend la liste que lui rend le curé, et la complète.

— Je vous rends grâce, dit M. Bonin en la reprenant. Mme Saint-Ange m'avait bien proposé de faire entrer Paqueretta chez sa lingère; mais d'après ce que vous venez de me dire... — Vous n'en ferez rien, et vous aurez raison. D'ailleurs, Monsieur, cette lingère doit infailliblement avoir le même défaut : tous ces gens-là se connaissent et s'entendent comme des francs-maçons. S'il m'était permis de vous offrir un conseil, je vous engagerais à donner à Mlle Paqueretta, l'instruction nécessaire à la tenue du comptoir et de la caisse d'un grand magasin de soieries ou de nouveautés. Pour peu que ces femmes-là soient sages, recommandées et instruites, elles sont considérées du maître de l'établissement; deviennent amies de la

maîtresse; et priment essentiellement sur les commis. Rien n'impose plus, dans une forte maison, comme un poste de haute confiance qui vous concilie protection, estime et respect. — Oui, dit M. Bonin, cela me paraît infiniment préférable. — Voulez-vous que je consigne cette observation sur votre note? — Non, c'est inutile; ma mémoire est bonne : je m'en souviendrai. — D'accord. Mais où est donc votre chère pupille? — Eh! mon Dieu, toujours chez Mme Saint-Ange. — Elle n'en sort plus, à ce qu'il me paraît. — Que voulez-vous? Elle a invité Paqueretta à un petit souper d'amis....

— *D'Amies*, interrompt Alfred, en appuyant sur le féminin pluriel. — Je le suppose. — Et moi, j'en suis sûr; la preuve, c'est que vous n'en êtes pas. — On m'a prévenu qu'elle rentrerait peut-être un peu tard; mais que je ne sois point inquiet, que je me couche, et qu'on me la ramènerait. — Et vous y avez consenti!.. — Sans doute. Elles doivent faire de la musique. — Oui, de la musique où personne ne chantera faux; tout le monde sera parfaitement d'accord. — Excepté Paqueretta, j'espère. — Sans exception, Monsieur. L'innocence ne suppose point le mal : elle se laissera diriger. — Je ne suis pas de votre avis. — Votre devoir, Monsieur, est de l'aller chercher, et de la ramener ici. — C'est ce que je compte faire. — A l'instant même. — Il faut la laisser souper,

ce me semble. — En effet, dit Alfred, en consultant sa montre, il n'est que neuf heures.

— D'ailleurs, reprend le curé, allons doucement; ménageons la chèvre et le chou. Je ne veux pas me fâcher ouvertement avec Mme Saint-Ange. J'aime à croire qu'il n'y a encore rien de désespéré. En admettant même qu'il se soit déjà passé quelque chose d'inconvenant, ce n'est pas une raison pour que le naturel excellent de ma pupille en soit bien altéré. — Mais, Monsieur, depuis près d'un mois, on travaille à le détruire. — Eh bien, eh bien, voyons, je vais descendre chez ces dames. — Oh ! vous ne serez point admis. — Eh bien, alors?.. — Vous demanderez à parler à votre pupille, et l'on vous l'enverra peut-être. — Comment, peut-être ! — Oui. Et si on vous la refuse, vous ferez du bruit. — Bah ! bah ! bah ! Vous en voulez à l'hôtesse, et vous mettez les choses au pis. Décidément je n'irai que dans une heure. — Comme il vous plaira. Je me retire. Me permettez-vous, Monsieur, de venir m'informer comment les choses se sont passées ? — Volontiers, Monsieur, volontiers. — Au revoir donc. — Votre serviteur très-humble.

« Diable ! Diable ! se dit M. Bonin en revenant à son fauteuil, voilà des affaires qui se compliquent. Je me croyais dans un bon chemin, et je m'aperçois que je me suis singulièrement fourvoyé.... Raisonnons un peu : Si je laisse Paquerettà dans

les mains de Mme Saint-Ange, que deviendra-t-elle? Une créature vicieuse, sans doute; mais qui haïra les hommes, et ce n'est pas là mon compte... Si je l'isole de cette maison, pour la mettre chez la lingère en question; cela reviendra au même; et je serais peut-être tombé de fièvre en chaud mal. Il est donc de toute nécessité de rompre avec l'hôtesse. C'est dommage!.. Ça commençait à si bien aller!.. J'étais affranchi de tout, et je laissais faire... D'un autre côté, ce M. Alfred peut m'être utile; mais, autant que j'ai pu en juger, ça m'a tout l'air d'un épouseur; et je ne veux pas de cela... C'est égal : c'est toujours une corde à mon arc... Je ne la dédaignerai point. »

M. Bonin se livre à une foule d'autres réflexions, que nous lui laisserons faire, pour voir un peu ce qui se passa chez Mme Saint-Ange, au petit souper de la chambre aux quatre pantoufles.

Il était composé de six personnes : six femmes, bien entendu. Il s'y tenait des discours frivoles, roulant, pour la plupart, sur le confortable en bonne chère, en plaisirs, en habitations, en parure. On y médisait fortement des hommes; et c'était à qui stigmatiserait le mariage. L'amitié entre femmes était portée aux nues; et l'aréopage indigne couvrait du beau nom de chasteté, le penchant coupable et dépravé auquel ses membres se livraient impunément. On conçoit aisément qu'une jeune fille, sans expérience comme sans

volonté, et qu'une sorte de pudeur naturelle arme déjà d'opinion, contre l'autre sexe, goûte et partage d'autant mieux ces maximes paradoxales, qu'elle les trouve en harmonie parfaite avec ses propres sentimens, comme avec les leçons maternelles.

On était au dessert, et l'on avait déjà fait circuler le champagne, adroit et victorieux véhicule au moyen duquel ces dames avaient coutume de passer de la théorie, à la pratique de leurs *vertus privées.* Paqueretta riait comme une folle, dans les bras de Mme Saint-Ange qui la lutinait. Les deux autres couples allaient quitter la table, pour prendre, sur un sopha, des ébats plus commodes; quand Négro, qui guettait l'instant favorable, s'avisa de servir aux convives, un plat de son métier.

La porte s'ouvre. Un homme vigoureux, d'une haute stature, portant une figure noble, et le chapeau sur la tête, s'arrête sur le seuil, et, promenant un regard scrutateur sur les assistantes, dit à pleine voix :

« Mademoiselle de Germiny? »

A l'aspect du nouveau venu qui violait, contre l'usage, le sanctuaire impénétrable à son sexe, les femmes étaient restées immobiles et stupéfaites. Paqueretta troublée, n'avait point entendu son nom. Mme Saint-Ange, seule, ayant conservé de l'assurance, se prit à dire avec humeur :

— C'est une chose inconcevable qu'on ne puisse

pas être libre chez soi !.. Je ne comprends pas qu'on laisse entrer ainsi des inconnus. Que voulez-vous? Qui demandez-vous? — Mlle de Germiny, répète l'étranger, sur le même ton, et sans se déconcerter. — Mais... C'est moi ! balbutie faiblement Paqueretta. — Nous ne connaissons pas cela. Sortez ! répond l'hôtesse.

L'inconnu, d'un ton impérieux et plus accentué, répète encore en regardant la jeune fille :

— Mlle Paqueretta de Germiny !..

— Eh bien, la voilà ! Après ? Que lui voulez-vous donc?... — J'ai une lettre à lui remettre. — A son âge, on ne reçoit point directement de lettres. Adressez-vous à son tuteur, dans la maison, et laissez-nous. — Ce sont à la fois des nouvelles de Valréas, et d'Amérique.

A ces mots, le cœur de la jeune vierge bondit.

— Que nous importe, dit Mme Saint-Ange. — Il y est question de M. Prosper, ajoute l'étranger, toujours avec sang-froid. — De Prosper, s'écrie Paqueretta en se levant, oh ! donnez ! donnez, Monsieur ! — A une condition, Mademoiselle : c'est que vous irez, tout de suite, la lire auprès de votre tuteur. — Oh ! Qu'à cela ne tienne. Donnez, je vous prie. — Allez donc, lui dit l'inconnu, en lui confiant la missive. — Pardon, Mesdames, dit Paqueretta à ses compagnes, je reviendrai bientôt.

L'étranger regarde sortir la pupille, et ne bouge point.

— Eh bien, dit Mme Saint-Ange, est-ce qu'il va rester là? Sortez donc, mon cher, je vous prie. — Pas encore, répond le mystérieux personnage. — Ah! Ce serait trop drôle, par exemple! reprend l'hôtesse en colère, se levant et se jetant sur un cordon de sonnette qu'elle tire avec rage. — Ton grelot est muet, et tes gens sont sourds, lui dit l'inconnu; mais les miens veillent et entendent. Tiens, les voici.

Cinq individus corpulens et musculeux, dans le genre de nos forts de halle, et costumés de même, entrent armés chacun d'une poignée de verges magnifiquement effilée, et suffisamment touffue.

— Saisissez-moi ces *Tribades,* leur dit le chef, et fustigez-les d'importance, jusqu'à ce que je dise : Assez!

L'effroi des femmes est difficile à rendre. Elles jettent toutes un cri, et se réfugient dans le fond de la pièce; se cachant, l'une, derrière des rideaux; l'autre, sous les coussins du canapé; celle-ci, derrière un fauteuil; celle-là, sous une table de jeu. Mme Saint-Ange, plus aguerrie, se précipite hardiment sur deux bouteilles qu'elle menace de casser sur la tête du premier qui la touchera. Peines perdues!... Nos Hercules en vestes s'emparent chacun d'une Omphale, et, loin de filer

auprès d'elles, ils les enlacent d'un bras nerveux, et de l'autre, leur administrent, à nu, une correction que, nì morsures, ni égratignures, ni gambades, ne purent arrêter.

L'impitoyable chef de l'expédition, étendu mollement sur l'un des sophas, et les bras croisés, en était resté spectateur impassible, comme un tambour-major devant un roulement; ne paraissant ému, ni des cris féminins, ni du ton éminent carminé que commençaient à prendre les parties souffrantes. Il voyait d'un œil sec, et en se caressant la moustache, les verges diminuer de volume, et se briser, brin à brin, sous la violence des coups. Cependant, à la première goutte de sang, le mot tardif: *Assez!* se fait entendre; et soudain les exécuteurs disciplinés lâchent nos patientes, qui tombent épuisées sur le parquet, comme des hâses dont on a rompu l'épine dorsale.

En un clin-d'œil, les hommes avaient disparu, et le silence était rétabli.

IV.

Premières tentatives.

Paqueretta, en remontant, avait rencontré, sur le palier, son cher tuteur qui descendait la chercher. Elle lui avait remis la lettre en question, qui était adressée de Valréas, par la fidèle Thérèse, sous une enveloppe qui contenait, outre quelques lignes de la servante, une longue épître de M. Prosper, datée de New-York. Plus, un mandat de M. Jacobi, à l'ordre de M. Bonin, sur un banquier

de Paris ; et montant à un millier de francs, à valoir sur des arrérages de rentes.

La jeune fille saute sur la lettre de Prosper, et le curé sur l'effet de portefeuille : chaque âge a ses préférences. Peu s'en fallut que le style de Thérèse ne fut tout-à-fait dédaigné. Cette brave fille avait pourtant fait quatre brouillons, et déchiré trois copies, avant d'abandonner son ouvrage à la poste.

« *Mosieux mon mêtre* (écrivait-elle), *comme* » *vous mavé recommandé, je vous équeri ces lignes* » *pour mainformé de léta de votre senté, et poure sa-* » *voire en maime tant comans vous vous porté. Quan* » *ta la miene, el ai for bone, Dieux mersis, et je* » *désir que la praissante vous trouves de maime. Je* » *vous diré que j'ait ressu une laitre qui ma couté* » *fierman chair de porc. Le faqueteur ma dit que sa* » *venet de la méric. Jai tout de cuite pancé que sa* » *venet de Mosieux Proccpaire. Cet tou simpe : ce* » *jeune ome ne sais rien de rien ; ille ignorre tout se* » *qui sa passé du depui sont déparre, et il vous crois* » *toujoure à Valréasse. Je vous lanvoit aveque la* » *miène, et aveque un biet de mil fran que Mosieux* » *Jacquot bit ma remit poure vous.*

» *Je vous diré que le vitquer qui vous ranplase ne* » *dit pas si bien la maisse que vous; et que je croit* » *quille en passe un peut* ; *care, je nai pas ancore fi-* » *nit mon Craidot, quille est à l'Évangille. Y nait*

» *pas posibe quille dise tout, dabor. Et puit ille ne* » *dit pas si bien que vous : « Dominusse veau bis co-* » *me.* » *Ca fait jasé ; tout le monde san plint et desir* » *que vous reveniet bien vitte.*

» *Mosieux Jacquot bit vous dit bien des chausses.* » *Madame Toulet et Mosieux Hardit aussi. Y ni-* » *rons à confaisse que quant vous serez reveunu.* » *D'ici à se tant là, y ferons leur possibe poure ne* » *point paiché toute les deusse.*

» *Tout est bien an ordres dans la mésont. J'ai pri* » *un chat pour me distrère ; ille est noire come du gai,* » *et praisse cossi bot que se povre Négrot qua dis-* » *parut si drolman, vous savé ? . . . Pardoné-moi,* » *mont chair mêtre, la libairté que j'ai prit d'avoire* » *un chat. Je sais que vous ne lais zémé poin ;* » *mais je le donnerai quant vous reviendrai ; et puit,* » *ille est êqueselan pour les souris.*

» *Aveque lai quel je cuis, mon onnoré mêtre,*

» *Votre fidaile servente,*

» Théraise Michon.

» Posse crithomme. — *Bien des chausses, sille* » *vous plet, à Mamzel Paquerctta, et la compagnit,* » *sille vous plet.* »

Si la figure de M. Bonin s'était épanouie à la vue du mandat, si son amour-propre avait été caressé par l'idée que ses bons paroissiens le re-

grettassent ; l'article du chat noir avait singulièrement accru les fronces de ses sourcils. Tant il est vrai qu'en ce monde, le mal est à coté du bien Remarquons pourtant qu'ici, par extraordinaire, il y avait deux plaisirs pour une peine. C'est un fait à constater, ni plus ni moins qu'un phénomène. Mais ne nous pressons pas, cependant : bientôt, à coup sûr, nous aurons dix maux pour un bien.

La lettre de Prosper, adressée à Mme de Germiny, était celle d'un jeune homme bien épris. Son attachement sincère avait pris de la force par l'éloignement. Aussi, commençait-il son épître par cette épigraphe, tirée des maximes de Larochefoucault :

« *L'Absence augmente les grandes passions, et di-* » *minue les petites ; comme le vent qui éteint la bou-* » *gie, et allume le feu.* »

Prosper était au mieux avec son oncle. Ses moyens et son intelligence avaient grandi de tout le désir qu'il avait de mériter Paqueretta. Sage, rangé, actif et laborieux, on l'avait jugé digne de tenir une succursale de la maison de Boston. Son oncle plein de confiance en lui, l'avait installé à New-York, dans un comptoir important dont il était le chef, et qui devait un jour lui appartenir en toute propriété. Il pensait, assurait-il, être en

état de prendre femme dans un an, quoique son oncle en exigeât deux ; et, d'après le portrait qu'il avait fait à cet oncle, de Mlle de Germiny, celui-ci avait promis d'approuver son choix. Prosper terminait par des assurances d'amour, et par des espérances de bonheur. Il sollicitait vivement une réponse, et présentait son respect à M. Bonin.

— Il faut lui répondre tout de suite, dit Paqueretta. — Tout de suite, non ; répart le curé qui voulait réfléchir. Il est tard ; nous allons nous coucher, et nous répondrons demain. — Couchez vous, M. Bonin ; je ne vous en empêche pas ; mais, moi qui n'ai pas envie de dormir, je puis bien écrire. — Ecrire ? Vous-même ?.. Ma chère amie, ce ne serait point convenable : une demoiselle bien née n'écrit pas à un jeune homme. Cela vous nuirait dans l'esprit de son oncle. Ce soin me regarde. — Mais, il y a manière d'écrire, ce me semble. — C'est égal, cela ne se fait point. — Ce pauvre Prosper aimerait pourtant bien mieux, je crois, recevoir une lettre de moi, que de vous. — C'est très possible, c'est même probable ; mais cela ne se doit pas. — Laissez-moi seulement y mettre deux ou trois lignes, je vous en prie, mon bon tuteur ! — Nous verrons cela demain. Que s'est-il passé ce soir chez Mme Saint-Ange ?.. — Oh ! mon Dieu, ce qui se passe d'ordinaire, quand nous sommes plusieurs dames. Ce qui s'est passé au spectacle, l'autre jour. Pourtant, je crois

qu'elles étaient plus gaies. J'ai vu le moment où l'on allait danser, sauter, se rouler sur les sophas enfin faire des folies d'enfant. Lorsqu'un bel homme, bien grand, bien sérieux, et portant des moustaches noires, est venu m'apporter cette lettre, et me dire de monter la lire auprès de vous. — C'était sans doute un valet?.. — Je le suppose; car Mme Saint-Ange lui parlait assez dûrement. — Pourquoi donc? — Parce qu'il nous dérangeait, probablement.

Ce petit colloque termina la soirée. Paqueretta passa dans sa chambre, et se mit à composer quelques lignes dont elle voulait absolument favoriser Prosper. Quant à M. Bonin, il se mit au lit, en pensant à ce qu'il écrirait lui-même; à la conduite qu'il tiendrait vis-à-vis de l'hôtesse, et au parti qu'il pourrait tirer du clerc de notaire.

« Il faut, se disait-il, la tête sur l'oreiller, et après avoir fait et dit toutes ses prières, il faut que je détourne le prétendu d'Amérique, de ma pupille; c'est l'affaire d'une lettre bien conçue, tournée de façon à désenchanter l'amoureux, et surtout à dégoûter l'oncle. Alfred me paraît assez friand de Paqueretta; je vais l'attirer chez moi; et bien qu'il m'ait fait l'effet d'un homme d'honneur, et d'un honnête garçon, il ne résistera peut-être point à la liberté grande que je me propose de lui laisser ici. Pour ce qui regarde Mme Saint-Ange, je ferai en sorte d'éviter que ma pupille la voie dé-

sormais sans moi. Je profiterai de ses bonnes grâces, tant qu'il lui plaira de me les accorder ; et nous verrons ensuite. Dieu me guidera pour le reste. »

Fidèle à ce plan, notre curé s'était levé de bonne heure le lendemain, et, après la première messe, il était revenu à l'hôtel pour écrire sa réponse à Prosper, tandis que Paqueretta dormait encore. Voici son style :

« *Jeune homme*,

» *Il y a des illusions qu'il est dangereux et dé-*
» *loyal de caresser ; la vôtre est de ce genre. Mme de*
» *Germiny est morte depuis environ huit mois, lais-*
» *sant beaucoup de dettes qui ont absorbé presque*
» *tout son avoir. Tuteur de sa fille, et chargé du*
» *dépouillement de ses papiers, j'ai connu enfin cette*
» *femme mystérieuse dont la vertu, fort équivoque,*
» *est violemment contestée par le secret dévoilé de la*
» *naissance de sa fille Les liens du mariage n'ont*
» *point légitimé ce fruit de ses entrailles : son père*
» *est inconnu. Bref, la mère de Paqueretta n'était*
» *qu'une courtisanne italienne réfugiée en France,*
» *après de grands désordres. L'honneur et la raison*
» *vous font une loi de renoncer à cette jeune personne,*
» *qui n'a plus de refuge que dans les austérités d'un*
» *cloître, afin d'y prier pour sa mère, et de se purifier*
» *elle-même, par la constante pratique des devoirs*
» *religieux. Le vôtre, est d'instruire immédiatement*

» *Monsieur votre oncle de cette fâcheuse circonstance*
» *et de tourner vos vœux et vos espérances d'un autre*
» *côté. Soyez donc raisonnable en cette conjoncture,*
» *comme vous l'avez été jusqu'ici ; et Dieu vous fera*
» *la grâce de maîtriser courageusement un penchant*
» *naturel; mais que repoussent toutes les convenances*
» *sociales. Que la paix soit avec vous.*

» Bonin. »

Cette lettre, relue avec satisfaction, signée, cachetée et adressée dans les termes que n'avait pas manqué d'indiquer Prosper, fut mise, sur-le-champ, à la première poste par le curé qui s'était pressé ainsi dans le but de n'être point obligé de la montrer à sa pupille. Avant de remonter chez lui, M. Bonin avait demandé au rez-de-chaussée des nouvelles de Mme Saint-Ange. On lui avait répondu qu'elle était gravement indisposée, et qu'on ne pouvait la voir. « Suite infaillible de l'intempérance et de la débauche, se dit-il en prenant l'escalier, c'est Dieu qui la punit.... Je prierai pour elle. »

Paqueretta attendait impatiemment son tuteur, pour lui montrer ce qu'elle avait écrit sur un petit papier qu'elle désirait inclure dans la réponse à faire à son jeune amant.

— Tenez, lui dit-elle, en l'apercevant, voyez si cela n'est pas convenable ; lisez.

« *Le plus grand malheur qui puisse frapper une* » *fille, c'est de perdre sa mère. Je l'ai éprouvé... Je l'ai* » *supporté avec plus de force que je ne m'en croyais;* » *et j'existe pour la regretter, pour la pleurer, pour* » *honorer sa mémoire. Regrettez-la, et pleurez-la* » *aussi, M. Prosper: car elle vous aimait: et si quel-* » *que chose, en adoucissant mon chagrin, peut y ap-* » *porter une consolation, c'est la pensée de voir se réa-* » *liser ce qu'elle nous a fait entrevoir; c'est l'espoir* » *qu'un jour nous irons verser sur sa tombe, nos lar-* » *mes filiales.* »

— C'est très bien, dit le curé. Mais, mon enfant, si le style n'est pas mal, l'orthographe manque en beaucoup d'endroits; et c'est avec peine que je m'aperçois que vos études sont incomplètes sur ce point. — Mais, mon cher tuteur, le français n'est point ma langue; si c'était de l'italien, vous n'auriez rien à reprendre. Au couvent, on ne nous apprenait que cela; l'écriture, le calcul, et les ouvrages d'aiguille, voilà tout. Ma pauvre mère avait défendu qu'on me donnât des talens d'agrément. » Tout cela, m'a-t-elle dit un jour, conduit à la mollesse, à l'oubli des devoirs d'honnête femme. Quand on possède une éducation superbe, on veut s'en faire honneur, et l'on ne brille souvent qu'aux dépens des obligations sacrées d'épouse et de mère. Mon enfant, ajouta-t-elle en

soupirant, et en me pressant les mains, je veux faire de toi une femme de ménage : tu ne me ressembleras pas. Tu ne vois ici ni pinceaux, ni harpe; et pourtant, j'étais peintre habile, et forte musicienne. Tes yeux ne remarquent ici ni bibliothèque, ni manuscrits; et cependant, je me suis occupée, avec quelque succès, de littérature. Il faut donc que j'aie reconnu l'inutilité, la vanité, le néant de ces choses, pour les avoir proscrites, et pour en interdire l'usage à ma fille. » Est-ce qu'elle avait tort? — Peut-être, ma chère amie. Chacun a sa manière de voir; et il ne vous appartient pas de blâmer celle de votre mère. Ces talens, réunis en vous, m'eussent probablement été d'un grand secours.... — A vous? Comment donc cela?..

— Non, non; je veux dire à vous, répond vivement le curé qui s'oubliait. Quoi qu'il en soit, j'ai résolu de vous donner un maître de français. Songez que ce pays est maintenant votre patrie; et qu'il serait honteux pour vous d'en ignorer plus long-temps la langue. — Comme vous voudrez, M. Bonin. Avez-vous écrit votre lettre à Prosper? — Non, pas encore. — Vous me la montrerez? — Certainement. — Vous lui parlerez bien gentiment, n'est-ce pas?.. — Sans doute. — Et vous lui recommanderez de venir le plus tôt possible. — Je ne vous promets pas cela. — Pourquoi donc? — Ce n'est pas à nous, ma chère demoiselle, de presser son retour; cela le regarde. Notre lot est

d'attendre. J'écrirai dans des termes appropriés à la circonstance, et je joindrai votre petit mot au mien. — Oh ! c'est un brouillon ! J'avais l'intention de le transcrire au bas de votre lettre, en m'appliquant bien ; car je ne voudrais pas qu'il vît mon griffonnage. Et puis, vous me corrigerez, afin qu'il n'y ait plus de fautes, n'est-ce pas? — Soyez tranquille. Tout s'arrangera pour le mieux, répond le curé, en mettant dans sa poche le brouillon de sa pupille. Puis il ajoute :

— Mon enfant, j'ai su ce matin que notre hôtesse est malade. J'en ai demandé des nouvelles ; et c'est à quoi nous devons nous borner maintenant ; car la conduite de cette femme ne me paraît pas régulière. Quelques informations que j'ai prises, et ce que vous m'en avez dit déjà, m'obligent à vous éloigner d'elle ; à ne plus souffrir de réunions particulières, sans ma participation ; et surtout certaines parties de spectacle.... — Oh ! c'était si gentil, le spectacle !... Les soupers, les réunions.... je ne dis pas ; ça ne me plaisait pas extrêmement ; mais le théâtre !.. J'en suis folle. — Eh bien, nous irons... nous irons quelquefois ; et pour vous occuper, vous prendrez des leçons de langue, et vous étudierez. Cela vous convient, n'est-il pas vrai? — Mais.... oui. Pourtant nous allons être bien solitaires. — Oh ! nous aurons d'autres connaissances ; je ne veux pas faire de vous une recluse. — Je ferai donc, M. Bonin,

tout ce qu'il vous plaira. — Nous allons déjeuner. J'irai faire un tour, et vous, vous vous amuserez à broder. — Pourquoi ne sortirais-je pas avec vous? — Parce que j'ai besoin d'être seul. — Ah!.. Et votre lettre à M. Prosper! — Nous avons le temps.

Après le déjeuner qu'il se fit monter par les gens de l'hôtel, M. Bonin sortit, ainsi qu'il l'avait annoncé, pour aller chez Alfred Vertot. Mais le portier l'arrêta tout court, en lui disant que le clerc de notaire était absent, et probablement à son étude. Le curé s'en fit donner l'adresse, et y courut; non pas positivement pour lui rendre compte de ce qui s'était passé chez Mme Saint-Ange; mais pour convenir des leçons à donner à sa pupille. Alfred le reçut convenablement, et accueillit sa proposition avec une joie intérieure qui se conçoit sans peine. Il offrit de commencer le jour même, en continuant trois fois par semaine, suivant l'usage.

— Non, tous les soirs, reprit M. Bonin, j'aime mieux ça. Elle écrira ses devoirs chaque matin, et fera des progrès plus rapides. S'il nous arrive, par hasard, de disposer d'une soirée, nous vous en préviendrons.

Le choix du soir était une nouvelle finesse du bon curé. Il savait par expérience que cet instant est le moins convenable au travail, et celui qui prédispose le plus à la paresse. Il savait que le

doux *far niente* engendre les mauvaises pensées, et par suite les actions vicieuses, que le voile et la tranquillité de la nuit favorisent; et en se promettant de s'absenter souvent aux heures des leçons, il espérait qu'une pleine sécurité mettrait l'élève et le professeur aux prises avec les tentations de la chair.

Malheureusement pour les idées à la fois libérales et machiavéliques de M. Bonin, Négro veillait toujours sur sa protégée; et le sévère correcteur des tribades, dressait déjà ses batteries pour parer victorieusement cette nouvelle botte. Conséquemment, il verse, sur le cœur d'Alfred, des sentimens d'honneur et de générosité, mêlés d'une dose de continence et de sagesse qui, sans détruire, chez le jeune homme, une pensée d'attachement, *platonisèrent* son amour, en firent une passion noble et raisonnée, en bornant ses vœux au mariage. Négro sentit, en génie intègre, que pour favoriser l'un, il ne fallait point tuer l'autre; quand cet autre, surtout, n'était point coupable. Or, il modéra, de tout son pouvoir, l'amour naissant d'Alfred; afin que cet amant, à qui sa protégée n'était point destinée, put sortir de l'épreuve, victorieux de lui-même, et sans que son moral en fut trop vivement affecté.

Oh! que l'humanité, en ce sens, aurait souvent besoin des secours de Négro!..

En sortant de l'étude, M. Bonin, continuant sa

promenade, se dirigea du côté des boulevards, faisant de temps en temps une petite pause devant les nombreux étalages des marchands, et particulièrement ceux de librairie. Un volume broché, dont le vent avait tourné les premiers feuillets, offrait lui-même son texte aux regards nonchalans du curé qui se penche, et lit ce peu de mots compris dans une préface :

» Jamais fille chaste n'a lu de romans, et j'ai mis » à celui-ci un titre assez décidé, pour qu'en l'ouvrant » on sut à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, » en osera lire une seule page, est une fille perdue...»

Oh! oh! se dit M. Bonin, voilà qui entre joliment dans mes idées présentes, et qui cadre parfaitement avec mes intentions. De qui donc est ce perfide ouvrage?

Il prend le livre et en cherche le titre : » La Nouvelle Heloïse, par *Jean-Jacques-Rousseau.*»

Ah! je ne m'étonne plus du danger, s'écrie le curé, c'est de Jean-Jacques!... Du philosophe Jean-Jacques... De cet abominable homme dont les maximes hérétiques ont perverti tant d'ames!.. Je ne l'ai jamais lu, mais je suis certain qu'il n'a pu sortir de la plume de ce mécréant, que des choses capables de corrompre le genre humain. I l'avoue lui-même, l'effronté! Je n'ai pas de peine à le croire. Que son impiété serve donc une fois à

quelque chose d'utile. Combien cela ? dit-il au garçon libraire, qui se dandinait sur le seuil de sa boutique.

—Le volume seul, Monsieur?—Oui.—Nous ne décomplètons pas, Monsieur.—Comment?—L'ouvrage a trois tomes.—Trois tomes! se dit amèrement le curé, trois tomes d'abominations, quand l'évangile n'en a qu'un, un seul!.. Au surplus, tant mieux. Eh bien, les trois volumes valent?... —Six francs, Monsieur. — J'en donne cent sous. Oui ou non.—Ce n'est pas possible, Monsieur, tous ces in-octavo sont à deux francs; c'est un prix réduit.—Je ne vous dis pas le contraire; mais si c'était pour moi, voyez-vous, je n'en donnerais pas six deniers.—Cela vous regarde, Monsieur; quant à moi, je ne puis vendre à perte. — Mais, mon cher, ça ne vaut rien; c'est une œuvre infâme!.. Je ne conçois même pas comment on vous permet de la vendre. — Alors, pourquoi la marchandez-vous ?

—Ah! Pourquoi?... Pourquoi? balbutie M. Bonin, embarrassé de la question; puis, cédant tout-à-coup à son fanatisme : Pour le brûler! s'écrie-t-il.—Cela ne servirait pas à grand' chose, reprend le libraire en souriant; il y en a plus de dix mille exemplaires en France, et vous auriez fort à faire si vous vouliez detruire l'ouvrage.—Oh! je n'en doute point : mauvaise herbe pullule !... Au fait, en voulez-vous cinq francs?—Non, Monsieur, je

ne surfais jamais.—Vous avez peut-être tort : il y a des gens qui aiment qu'on leur diminue quelque chose ; sans quoi, ils s'entêtent, se piquent, et n'achètent point.—Ces gens-là, Monsieur, ne raisonnent pas ; car ils devraient penser qu'un marchand s'établit pour vendre ; et que, s'il manque le marché, c'est une preuve que l'objet est loyalement taxé. Moi, Monsieur, quand je vais acheter, je marchande; et, si l'on me laisse aller sans me rappeler, je reviens, et je prends la marchandise; certain alors que je ne la paie que sa valeur courante et réelle.—Il y a du vrai dans ce que vous dites, et cela me décide ; voilà six francs. Enveloppez moi ces volumes. Nous ferons sans doute d'autres affaires. Donnez-moi votre adresse, afin que je puisse vous retrouver facilement ; car je ne suis pas de Paris.

Le libraire exécute à la lettre les ordres du curé, et lui remet le paquet de livres, avec une carte imprimée. M. Bonin, met l'un sous son bras, l'autre dans la poche de son gilet, et continue son excursion, le nez en l'air et la démarche incertaine, comme un provincial qu'on a dépaysé. Son but principal de sortie était d'aller toucher le mandat de M. Jacobi, chez le banquier indiqué sur l'effet; aussi, la recette faite, M. Bonin s'empressa-t-il de revenir à l'hôtel.

—Tenez, ma chère amie, dit-il en rentrant à Paquerctta, j'ai pensé à vous : voici des livres que je

vous ai achetés pour vous distraire. C'est un excellent roman.—Un roman! dit la pupille étonnée, je vous remercie; mais il me semble que chez ma mère vous condamniez ce genre de lecture?...
— A Valréas, oui; mais à Paris, non, reprend M. Bonin. Chez votre mère, vous aviez des occupations sérieuses; des soins de ménage, et de tendresse filiale, dont les livres auraient pu vous détourner; mais ici que vous avez fort peu de chose à faire, cela devient une distraction utile, une instruction nécessaire, et que je puis autoriser. Serrez-les dans votre chambre, pour en user à loisir. —Que vous êtes bon, mon cher tuteur! dit Paqueretta en allant déposer sur sa commode, l'ouvrage dont elle a déjà lu le titre. Puis, revenant à M. Bonin :

— Vous allez écrire à Prosper, n'est-ce pas? — C'est fait.—Tiens! Où avez-vous donc écrit?—Chez le banquier. J'étais bien aise de mettre ma lettre à la poste avant de rentrer.—Eh bien, et mon petit mot?—Je l'ai mis dans mon épître.—Oh! Un brouillon!... Ça n'est guère gentil de votre part. —Bah! bah! c'est l'expression simple et nue de votre pensée, écrite avec ce laisser-aller qui convient à ces sortes de choses. Pourquoi donc vouloir passer pour instruite, quand on ne l'est pas? C'est mal ma fille : l'orgueil est un péché mortel; songez-y bien. Humiliez-vous d'abord pour vous relever ensuite, quand vous aurez appris. Dès ce

soir, il vous vient un maître de français.—Déjà. —Vous voyez que je ne néglige rien, dans ce qui peut vous être nécessaire et agréable; ne me faites donc plus de reproches.—Excusez-moi, M. Bonin, et croyez que je sens avec reconnaissance toutes les bontés que vous avez pour moi.

Si l'orgueil de la pupille était blamable, le mensonge du tuteur l'était bien davantage. L'un qui provenait d'un enfantillage très naturel, pouvait être excusé; l'autre devait être puni. Négro s'était chargé de ce soin. A peine la lettre du curé était-elle tombée dans la boite, que le contenu n'en était plus le même; et au lieu de ce qu'on a lu, Prosper devait y trouver ce qui suit :

» *Mon jeune ami,*

» *Nous avons fait une perte bien douloureuse, dans » la personne de cette pauvre madame de Germiny, dé» cédée, il y a environ huit mois, en bénissant sa fille, » et en me la recommandant. C'est un dépôt précieux » que je vous conserve, et que je tiens à honneur de » remettre, par mariage, entre vos mains; quand je » vous verrai pourvu du consentement de monsieur vo» tre oncle, et en état de la rendre aussi heureuse » qu'elle le mérite. Soyez-en toujours digne par votre » conduite, et que Dieu vous guide en toute occa» sion.*

» *Recevez mes complimens affectueux,* »

» Bonin. »

Dans cette lettre était inclus le petit mot de Paqueretta, tel qu'elle l'avait composé; mais parfaitement orthographié. Quant au brouillon que le curé avait mis dans sa poche, il en était disparu sans qu'il sût ce qu'il en avait pu faire; or, il fallut bien que notre tuteur se contentât de croire qu'il l'avait égaré.

Alfred Vertot fut exact au rendez-vous. M. Bonin l'installa près de son élève, dans la chambre même de Paqueretta, afin, disait-il, qu'elle ne fût troublée en rien, et qu'elle profitât davantage. Puis, il s'en alla dans l'autre pièce, après toutefois avoir fait comprendre qu'il sortirait peut-être, et qu'on ne s'inquiétât point de lui.

Beaucoup de professeurs, de l'âge de celui-ci, eussent goûté l'extrême discrétion de ce *Bartholo* d'une nouvelle espèce; et se fussent promis d'en tirer galamment parti. Alfred, au contraire, en fut presque choqué, s'en étonna, et l'improuva fort. Il n'en donna pas moins de sages et précieuses leçons à la jeune vierge, auprès de laquelle il restait, chaque soir, trois heures bien complètes. Sa voix persuasive et douce, l'amabilité de ses expressions, le choix de ses exemples, avaient tellement plu à Paqueretta, qu'elle l'écoutait avec une attention scrupuleusement exclusive; levant de temps à autre, sur la figure animée du précepteur, ses beaux yeux noirs, comme pour voir sortir de sa bouche, et une à une, les paroles suaves, claires

et convaincantes qui devaient porter dans son esprit la lumière de l'instruction.

Un mois se passa, sans qu'Alfred se fut permis le moindre mot d'amour. Négro le tenait en respect; et cependant le jeune maître, tout en sentant la sainteté et les obligations de son mandat, pensait avec raison que des vues honnêtes, et des intentions d'établissement pouvaient fort bien lui permettre d'aspirer à la main de son élève, ou l'autoriser du moins à consulter son cœur. Une circonstance qui causa sa surprise, lui donna plus de hardiesse. Il mit un soir la main sur la *Nouvelle Héloïse*, dont Négro n'avait pas cru devoir changer le titre. En effet, à quoi bon?.. Jean-Jacques, en dépit de sa devise *Vitam impendere vero*, se trompait quelquefois. On pense généralement qu'il a un peu trop exagéré le danger de son œuvre, et que la conduite de *Julie d'Étange* n'a perverti personne. Je connais, pour mon compte, bon nombre de femmes qui se sont perdues sans livres, et qui n'avaient point lu de romans; qui ne savaient même pas que l'ouvrage existât. Je tiens même pour impossible, à une jeune fille de la trempe de Paqueretta, de lire jusqu'au bout la *Nouvelle Héloïse*, sans éprouver de l'ennui. Je ne lui donnerai qu'un volume pour l'obliger à ne pas ouvrir les autres. Il faut une certaine éducation pour comprendre Jean-Jacques; il faut avoir vécu pour le goûter; et alors le danger n'existe

plus : ou le mal est fait, ou n'est plus de saison qu'il se fasse.

—Comment donc avez-vous ce livre, demande Alfred à son élève ? — C'est mon tuteur qui me l'a acheté pour me distraire.—Singulière distraction qu'il vous a donnée là !.. Et l'avez-vous lu ? — La moitié d'un volume tout au plus; mais ça ne m'amuse point, car je n'y ai pas compris grand' chose. J'ai vu seulement que c'est un professeur, comme vous, qui devient amoureux de son écolière, et qui lui écrit une jolie lettre, à laquelle elle répond des injures, en finissant après, par lui dire des choses charmantes. Il me semble, moi, que j'aurais tout de suite répondu oui ou non.—Cela me prouve une franchise qu'il me plaît infiniment de vous connaître. Mais moi, par exemple, (car nous sommes dans le même cas), si, touché de votre beauté, de votre candeur, et séduit par vos charmes, je vous déclarais mes sentimens, dans des vues d'hymen, bien entendu; que répondriez-vous? — Oh! alors, je vous dirais : Monsieur, vous êtes assurément fort aimable; mais je ne puis les agréer, car je suis promise.

Cette réponse serra le cœur d'Alfred.

— Promise!... Et à qui donc?.. — A un jeune homme bien aimable aussi, qui est en voyage, et qui doit revenir dans un an, pour m'épouser.

Ici, M. Bonin rentra dans un état pitoyable, et

de fort mauvaise humeur. Ce pauvre homme s'étant arrêté dans un groupe de curieux qui entouraient une querelle, avait cru devoir prendre fait et cause de la discussion. L'individu, à qui il avait donné tort, s'était précipité sur lui pour le rouer de coups de poings, et lui avait mis son habit en lambeaux. Arrêté par la garde, le curé avait été conduit au poste, où des éclaircissemens et des papiers en règle l'avaient fait relâcher. Il était près de minuit, et nos jeunes gens ne s'étaient point aperçus d'une absence aussi prolongée.

Alfred et Paqueretta s'empressèrent de donner des soins au curé qui s'était jeté sur un fauteuil, en soufflant comme un cheval de course qui vient de toucher au but. Il conta son aventure d'une manière si candide, si comique, que le professeur en eut ri de bon cœur, sans le chagrin que lui avait causé la répartie de son élève. Enfin, il prit congé d'elle et du tuteur, pour aller se mettre au lit, presque aussi malade au moral que M. Bonin l'était physiquement.

Ce n'était pas la première fois que notre curé, dans ses excursions de nuit, s'était trouvé dans de mauvaises situations. Il semblait que Négro voulut le punir de laisser, sciemment, sa pupille exposée aux séductions d'un jeune homme. Un soir, une espèce d'ouvrier était tombé en défaillance à ses pieds, pour exciter sa compassion.

M. Bonin, fidèle à la charité chrétienne, s'était empressé de le relever, de le soutenir jusqu'à ce qu'il eût repris assez de force pour continuer son chemin; et même de le conduire jusqu'au seuil d'une allée, où l'individu pretendait demeurer. Cette vertu pratiquée avec tant de sollicitude, coûtait, à M. le curé, une paire de boucles d'or qui décorait sa chaussure depuis nombre d'années.

Un autre soir, en passant dans un carrefour, M. Bonin est accosté par deux filles publiques dont une, le prenant par la taille, lui dit :

— Bel homme, veux-tu monter chez moi? — Pourquoi faire, bon Dieu!... s'écrie le curé en cherchant à se dégager. — Tiens, pourquoi faire? dit l'autre en se plaçant devant lui, et en s'accrochant aux deux poches de son gilet, dans lesquelles elle introduit trois doigts de chaque main. Mais, gros mâle, tu le sais bien peut-être. — Ce qu'on fait avec une jolie femme, reprend la seconde, en revenant à la charge. — Dieu m'en préserve! répond M. Bonin, en repoussant de toutes ses forces les deux *Laïs*. — Laisse donc, gros farceur! Tu en meurs d'envie; ajoute celle-ci. — Par exemple! répart le curé, en la refoulant d'un coup de derrière. — Je serai bien aimable, bien caressante, bien complaisante, reprend la première qui tenait toujours les poches du gilet. — Ah! ça, voulez-vous bien finir et me lâcher, Mesdames, s'il vous plaît!.. Qu'est-ce que c'est donc que cela?

— Allons, va donc, gros niais! dit cette dernière en quittant le curé, et passant subitement quelque chose, dans la main tendue de sa camarade. Va donc, vieux serin!.. On voit bien que tu es dans la mue : tu ne peux plus chanter, et tu perds tes plumes...

M. Bonin n'avait point perdu de plumes, mais bien deux beaux écus sur trois qu'il avait dans la poche gauche de son gilet, et que la prostituée de devant avait adroitement pêchés, avec l'index et le médius de sa droite; car, depuis l'aventure du portail de l'église, le curé ne portait plus de bourse.

Mais comment la troisième pièce avait-elle échappé à la subtilité de la commère? C'était tout simple : Bonin avait mis, dans cette poche, l'adresse de son libraire; et cette carte, qui y était constamment restée, séparait un écu des deux autres. Il est malheureux que, dans une circonstance pareille, le gros lot monétaire se soit précisément trouvé du côté favorable au larcin.

Que cela vous serve de leçon, jeunes gens. Ne vous laissez approcher d'une fille qu'avec circonspection, et après avoir boutonné vos habits, si votre intention n'est pas de monter chez elle. Sachez que la plupart de ces malheureuses sont logées, nourries et entretenues par des matrones qui les exploitent; que, comme les cochers de fiacre, elles doivent rapporter tant par jour à leur maître, et que, conséquemment, si la soirée n'est pas fruc-

tueuse par le *travail*, il faut que le vol y supplée.

Ce n'est qu'en rentrant chez lui que M. Bonin s'était aperçu de la soustraction ; et ce n'est qu'après avoir bien cherché, comment et où il avait pu perdre cet argent, que l'idée lui était venue de la tenacité avec laquelle l'une des filles de joie l'avait retenu dans le carrefour, les mains dans ses poches. » O perversité! s'écria-t-il, O démoralisation! Que l'espèce humaine est à plaindre de vivre à de telles conditions !... »

Le lendemain, en se levant, notre tuteur se sentit si faible, si courbaturé qu'il ne put tenir une heure debout. Force lui fut de se recoucher; mais avant, et comme il était encore d'assez bonne heure pour que sa pupille ne fut pas éveillée, il fouilla dans la poche de son habit maltraité; en retira deux petits volumes in-18, brochés, qu'il alla poser, à pas de loup, sur la table de nuit de Paqueretta; après quoi, refermant la porte avec précaution, il revint à son lit, et s'y remit dans l'intention d'y passer la journée.

Quels étaient donc ces volumes? Lecteur, je n'ose vous le dire : un livre infâme, absurde et dégoûtant dans ses détails, mais infernalement vrai au fond. L'ouvrage d'un fou désillusionné, si ce n'est celui d'un profond libertin; l'œuvre diabolique d'un homme qui a voulu, à toute force, prouver un fait malheureusement trop avéré pour la honte de la société; mais dont les preuves uniformes, et

mal choisies, reposent sur un raffinement de brutalités obscènes, qu'il faut croire incompatibles, avec les mouvemens ordinaires du cœur humain. Ce livre, enfin, que dans son impudent délire l'auteur ose dédier à une femme, et que dans une préface il essaie de justifier, c'était... C'était *Justine ou les malheurs de la vertu.* Edition prétendue faite à Londres, en 1792, et ornée de gravures d'un cynisme révoltant.

M. Bonin s'était aperçu du peu d'effet que produisait la *Nouvelle Héloïse*, sur le moral de sa pupille ; et dans les interrogatoires qu'il lui avait fait subir maintes fois, au sujet de la conduite d'Alfred Vertot envers elle, il avait eu lieu de croire qu'il lui fallait encore aider à l'œuvre de corruption qu'il s'était imposée, par des véhicules plus puissans. C'est pourquoi, dans une de ses promenades, il était retourné chez son libraire, pour lui demander quelque ouvrage licencieux; toujours par commission, bien entendu, et en improuvant beaucoup l'impression et la vente de pareilles abominations.

En se réveillant, Paqueretta, qui voit les deux petits volumes, s'empresse de les ouvrir et d'en consulter le titre... Ce n'était plus Justine; c'était... *Paul et Virginie.*

Cette gracieuse et immortelle création de Bernardin de Saint-Pierre, devait vivement intéresser notre héroïne; elle se serait peut-être empressée d'en commencer la lecture, si son esprit eût été moins

prévenu contre le choix de son tuteur. Elle était d'ailleurs inquiète de la santé de ce dernier; elle se leva donc promptement, et demanda si elle pouvait entrer dans sa chambre. Sur l'affirmative, Paqueretta court au lit de M. Bonin, qui la rassure, en lui disant qu'il n'est que fatigué, et qu'il espère être en état, demain, de faire ses courses accoutumées. Seulement, on donnera l'ordre à la fille de l'hôtel de monter le dîner dans l'appartement.

— Et vous, mon enfant, avez-vous bien dormi, et n'avez-vous rien à me dire, ce matin?..—D'abord, j'ai à vous remercier, mon bon tuteur, de la surprise que vous m'aviez ménagée. Je viens de trouver, près de mon chevet, de nouveaux livres que je lirai dès que vous serez rétabli.—Fort bien. —Je désire que ce soit plus amusant que la *Nouvelle Héloïse*, que je ne me sens pas grand courage à finir.—C'est que vous lisez comme une étourdie, sans chercher à comprendre.—Non, je vous assure. D'ailleurs, ce n'est pas seulement mon avis que je vous donne là. M. Alfred, lui-même, n'a pas l'air d'approuver cette lecture.—M. Alfred!.. Voyez-vous ça!.. M. Alfred se mêle de ce qui ne le regarde guère; et je m'étonne qu'il sache. . . . Ayez soin surtout, Mademoiselle, de ne point lui montrer l'ouvrage que je viens de vous donner; je vous le défends expressément.—Pourquoi donc? —Parce que. . . Parce que je n'entends pas qu'il contrôle et censure mes achats. Et puis, je ne sais

pas, mais ce professeur-là m'a l'air de vous traîner un peu; je commence à douter que vous fassiez des progrès avec lui. — Oh! M. Bonin, comment pouvez-vous dire cela?... Vous êtes injuste vraiment! J'en ai appris plus avec lui, en un mois, que je n'en savais en Italie, après une année de couvent. Toutes ses leçons sont bien remplies, sans inutilités, sans conversations frivoles; et sa méthode me paraît excellente. — Hum! hum!.. fit le curé avec un air de doute. — Vous ne me croyez pas? Eh bien, je vais vous en donner la preuve en faisant, devant vous, l'analyse qu'il m'a posée hier sur mon cahier.

Et, légère comme une biche, Paqueretta court dans sa chambre, et revient, en un clin d'œil, auprès de son tuteur qui se souciait fort peu du témoignage qu'il allait avoir de l'instruction de l'élève et des capacités du maître; mais qui, forcé de garder quelques ménagemens, pour couvrir la hideuse nudité de ses intentions, devait prendre sur lui d'écouter patiemment.

La patience est une vertu que n'ont pas ordinairement ceux qui en ont besoin. Partant, je la mets en doute. Celui qui désire ardemment, le malheureux qui souffre, l'ambitieux qui convoite, n'ont de la résignation qu'à leur corps défendant, et après avoir inutilement mis en jeu tous les ressorts capables de les conduire à ce qu'ils veulent. Dès lors, il sont bien forcés d'attendre; et l'espoir

seul les soutient. Quant à la patience, c'est un mot.

—Ecoutez-moi bien, dit Paqueretta. D'abord, vous savez, mon cher tuteur, qu'avant d'analyser, il faut toujours faire lecture du discours, afin de se familiariser un peu avec les parties qui le composent. Voici ce que j'ai à faire aujourd'hui :

« *Ah! Je le sens, Mademoiselle, l'amour est un sentiment bien doux.* . . . .

— Ce n'est pas trop mal, interrompt le curé, satisfait de la phrase; n'allez pas plus loin, et voyons comment vous m'expliquerez cela?

— Oh! très-facilement. *Ah!* C'est une interjection, dixième espèce de mots, qui sert à exprimer les divers mouvemens de l'ame, et dont on ne connaît bien la signification propre, qu'en lisant la proposition qui la suit, ou celle qui parfois la précède. Il y a sentiment dans celle-ci; sentiment d'amour; aussi, doit-elle être prononcée avec une douceur mélancolique : *Ah!*. . .

Paqueretta avait mis tant d'expression dans l'émission de ce mot, que son tuteur commençait à prendre goût à l'analyse, et à espérer quelque chose du professeur. Il oubliait que la jeune fille aimait Prosper, et que Prosper était absent. — C'est fort bien, dit-il, continuez, ma chère amie.

— *Je le sens.* C'est-à-dire, je sens cela. Quoi,

cela?.. Que l'amour est un sentiment bien doux. Je vois déjà par cette tournure de phrase, que *le*, placé devant un verbe, n'est point article, mais pronom, et pronom relatif, qui, par extraordinaire, au lieu d'avoir rapport à quelque chose qui précède, tient la place de ce qui suit. Ce mot *le* serait donc ici improprement appelé pronom; car il ne remplace pas un nom, mais bien une phrase. Ce n'est que par analogie qu'on lui laisse cette dénomination. *Pro-phrase* serait mieux dire; mais il ne m'appartient point de faire des mots.

— C'est juste, dit M. Bonin : la Néologie n'est point de votre compétence.

— Les pronoms, continue Paqueretta, tenant la place des noms, doivent avoir, comme eux, trois fonctions dans le discours. Ils y sont ou en sujet, ou en complément, ou en apostrophe. Celui-ci, qui se tourne par *cela*, termine la proposition, *je le sens;* il en est donc le complément, et le complément direct; puisque c'est immédiatement sur lui que tombe l'action du verbe. *Je* est aussi un pronom; mais un pronom personnel; puisqu'il tient lieu de la personne qui parle. Il est sujet du verbe, parce qu'il fait l'action exprimée par ce verbe. Qui est-ce qui sent? C'est moi, rendu par *je*, pronom de la première personne du singulier, et des deux genres; parce qu'il peut être prononcé aussi bien par un homme, que par une femme, sans rien changer à sa construction. *Sens*, c'est le

verbe sentir, actif, transitif et attributif. Actif, parce qu'il exprime une action, non matérielle; mais morale et intérieure. Si ce verbe était pris dans l'acception propre et commune, et que l'on sentit avec la main, au moyen du toucher, il serait physiquement actif. Vous concevez, M. Bonin?

— Parfaitement.

— Mais ici, c'est immobile, c'est dans son cœur, que ce jeune homme sent que l'amour est un sentiment bien doux. Il n'y a pas de mal à cela, n'est-ce pas?

— Non, certes, répond le curé en souriant, c'est fort naturel.

— Le verbe est transitif, parce que l'action qu'il exprime peut passer immédiatement sur un objet quelconque, ainsi que nous venons de le voir. Il est attributif, parce qu'il porte son attribut avec lui; car, si l'on n'avait point imaginé le verbe *sentir*, la proposition, au lieu d'être : *je le sens*, serait : *je suis sentant cela*. Vous voyez donc que l'attribut *sentant* est renfermé dans le verbe, par la simple émission du mot *sens*, ce qui est beaucoup plus court et plus coulant.

— C'est vrai.

— L'*Amour*....

— Mais, mon enfant, vous ne dites pas dans quelles circonstances de temps, de mode et de personne, se trouve votre verbe.

— Ah! C'est juste! J'oubliais ça, moi. Oh! ce

n'est point par ignorance, soyez en sûr : je sais cela sur le bout de mon doigt. Le verbe *sentir* est ici au mode indicatif, qui est le premier de la conjugaison. Le temps est présent; simple, parce qu'il n'a point d'auxiliaire; primitif, parce qu'il sert à composer un autre temps, et qu'il n'est lui-même formé d'aucun; à la première personne, à cause du sujet *je*. Ce verbe est enfin de la seconde conjugaison, attendu qu'il a l'infinitif terminé en *ir;* et l'on pourrait presque le dire régulier; puisqu'il ne diffère de son modèle, qu'aux trois premières personnes du présent de l'indicatif, et à la seconde de l'impératif qui en dérive.

— Bravo!

— *Mademoiselle*. Ce nom appellatif est ici en apostrophe. Vous comprenez, M. Bonin? Ce jeune homme me dit : *Mademoiselle!* Il m'apostrophe évidemment.

— C'est clair.

— *L'amour*. Il y a là, deux mots liés ensemble par élision; c'est-à-dire, retranchement de l'*e*, dans *le*, par sa position devant une voyelle. Ne pouvant pas dire : *le amour*, on dit : *l'amour*.

— Cela se conçoit.

— *Le* est un article simple, masculin singulier. *Amour* est un substantif commun, singulier, des deux genres, qu'on emploie au masculin, dans le langage ordinaire; mais qu'on met au féminin, par un adjectif et au pluriel, dans la prose poéti-

que comme dans les vers, toutes les fois, cependant, qu'il s'agit du sentiment, et non de ces jolis petits dieux qui en portent le nom. Ici, c'est la passion du cœur. Aussi, n'est-il appelé substantif que par analogie, par extension ; car cet amour-là n'est point palpable : c'est un tendre penchant que nous éprouvons, les uns pour les autres; et qui ne se manifeste que par des actions, ou des paroles aimables.

— Comment donc ? Mais voilà une définition fort savante.

— Ah! Vous vous apercevez donc enfin que je profite.

— Allez toujours.

— Ce substantif, qui est doux dans toutes les langues, à ce que m'assure mon précepteur, est en sujet du verbe qui suit. Ce verbe est *être;* verbe unique, verbe substantif, le seul dont on pourrait se servir, à l'exclusion de tous les autres; car ici, il n'est point auxiliaire. Son mode est l'indicatif; son temps est présent; sa personne est la troisième du singulier masculin, à cause du sujet amour. *Un*, adjectif numéral, déterminatif. Il est adjectif par sa position devant un substantif qu'il modifie; numéral, parce qu'il indique un nombre: et déterminatif, parce qu'il détermine ce même nombre : Un n'est pas deux.

— C'est incontestable.

— Ce nombre est cardinal, autrement dit, prin-

cipal ; puisqu'il sert à composer les nombres ordinaux en y ajoutant *ième*. Exemple : un, unième ; deux, deuxième ; trois, troisième, etc. *Sentiment*, substantif, aussi par analogie, comme *amour;* mais seulement du genre masculin. Complément, ou objectif direct du verbe être. *Bien*, adverbe ; et pourtant, il ne modifie point le verbe ; car il tient essenticllement au mot *doux* qui suit. Mais la grammaire nous dit que l'adverbe se joint, non-seulement au verbe, mais encore à l'adjectif, ou à un autre adverbe, pour en déterminer la signification. Si *bien* signifiait, ici, le contraire du mal, ou une propriété quelconque, il serait substantif, et probablement précédé de son article ; mais là, il est évident qu'il modifie la qualité du sentiment, exprimée par le mot *doux*, qui vient après. Ce mot est un adjectif qualificatif et physique. Qualificatif, attendu qu'il qualifie la substantif ; et physique, parce qu'il frappe l'un de nos sens, au figuré du moins ; mais c'est égal : nous n'en sentons pas moins la douceur, quand nous l'éprouvons, ce sentiment. N'est-ce pas, M. Bonin ?..

— Je le suppose.

— Ah ! C'est vrai : vous ne pouvez pas savoir ça, vous.

— C'est bon, espiègle ! Je ne vous interroge point là-dessus.

— Cet adjectif *doux* est, de plus, au superlatif, parce qu'il exprime la qualité dans le plus haut

degré, à l'aide du mot *bien*, qui a quelque chose d'admiratif; et ce superlatif est absolu, parce qu'il ne marque aucun rapport avec les autres sentimens naturels. S'il y avait : *L'amour est le plus doux de nos sentimens*, l'adjectif serait au superlatif relatif; attendu que l'amour serait, alors, dans cette phrase, en relation avec les autres sentimens.

— A merveille !

— Passons maintenant aux propositions suivantes. Nous avons dit : *L'amour est un sentiment bien doux; quand, vertueux et pur, il peut être couronné par l'hymen ; ce lien indissoluble auquel aspire tout amant sincère.*

— Si vous m'en croyez, ma bonne amie, nous en resterons là, dit M. Bonin, à qui les derniers mots ne plaisaient pas beaucoup. Par ce que vous venez d'analyser fort habilement, j'ai pu juger de vos progrès, et je ne doute plus du mérite de votre maître. Néanmoins, je pense que tout cela ne vous empêchera point d'écrire *Abondance* par un *e*, et *Prudence*, par un *a*. — Vous avez raison, M. Bonin; mais la grammaire nous recommande à ce sujet d'écrire, de lire et de chercher dans le vocabulaire. Aussi chercherai-je, copierai-je, et lirai-je beaucoup. — Oui, c'est cela : lisez beaucoup ; et lisez, surtout, les livres que je vous donne. — Oh! Vous m'en voulez toujours. à cause de la *Nouvelle*

Héloïse que j'ai laissée là. Ce n'est pas l'embarras, je dois à ce livre une déclaration.

— Bah !.. S'écrie notre curé, transporté d'aise, et se relevant sur son séant. — Sans doute. — De M. Alfred peut-être ?.. — Tout juste. — Que vous a-t-il dit ?.. Comment s'y est-il pris ? Voyons, mon enfant, contez-moi cela bien vite. — Oh ! mon Dieu ! Ça vous intéresse donc bien ? — Histoire de rire, tout simplement. — Oh ! Ce n'est pas long, allez ! — Mais encore ?. . . — Il m'a demandé quelle serait ma réponse dans le cas où, comme Saint-Preux à Julie, il me parlerait d'amour. — Alors, dit M. Bonin avec un air de satisfaction, vous avez répondu que. . . . — Que j'étais promise à M. Prosper.

— Prosper ! Prosper ! . . . murmura le curé entre ses dents. — Eh bien ? N'est-ce pas la vérité ? — Votre réponse n'a pas le sens commun, reprend le curé, en se laissant retomber sur son oreiller. — Pourquoi donc ça ? — Parce qu'au lieu de désespérer aussi brusquement les gens, il faut, au contraire, les encourager. — Les encourager ! . . . — Encourager, n'est pas positivement le mot ; mais au moins, les entretenir dans les bonnes dispositions qu'ils nous montrent. — Comment, vous voulez que j'entretienne ce jeune homme dans un attachement que je ne puis partager ? Mais, M. Bonin, ce serait de la coquetterie, je pense ; et, chez ma mère, vous avez hautement

blâmé ce vice. —Mon Dieu ! à Valréas, oui ; mais à Paris, non. Isolés comme nous le sommes, dans cette ville immense, nous avons besoin des services et de la bienveillance de tout le monde. Et si vous allez me mettre à dos toutes les personnes qui vous aiment, nous ne ferons jamais de connaissances solides et profitables. Quand donc voudrez-vous comprendre, ma chère Demoiselle, qu'en changeant de pays, on change de mœurs ; et que tous vos scrupules ne sont que des enfantillages ?

Paqueretta, déconcertée par l'étrangeté des nouveaux principes que son tuteur adoptait, fit une petite moue comme la *Esméralda* de Victor Hugo, et s'en alla chiffonner une broderie, sans répondre.

En ce moment, quelques coups frappés légèrement à la porte, annoncent une visite. Paqueretta va ouvrir. C'était la bonne de Mme Saint-Ange, qui apportait à M. Bonin un billet de sa maîtresse.

Le curé l'ouvre, et y lit ces mots :

« *Des circonstances imprévues m'obligent à con-*
» *gédier plusieurs de mes pensionnaires. Je me vois*
» *forcée, Monsieur, de vous comprendre dans le*
» *nombre. Conséquemment, je vous adresse votre*

» *note, en vous invitant à me la solder, et à me re-*
» *mettre les clefs sous quarante-huit heures.*

» *Votre servante,*

» F[e] Saint-Ange. »

— Tenez, voyez-vous, Mademoiselle, dit M. Bonin à sa pupille, voilà les conséquences toutes naturelles de votre indifférence pour nos amis. Si nous leur manquons, ils ne nous manquent pas, eux. Notre hôtesse nous renvoie. — Mais, M. Bonin, je n'en suis pas cause, moi. N'est-ce pas vous qui, depuis quelque temps, avez suspendu toutes relations avec elle. — C'est vrai; aussi je ne vous accuse point de cette rupture : je l'ai jugée convenable. Mais c'est un exemple que je saisis, pour vous faire voir le danger qu'il y a de négliger, ou de brusquer les gens qui nous veulent du bien.

Tout en parlant ainsi, le curé consultait le mémoire de M[me] Saint-Ange qui, non seulement n'avait rien diminué des premiers prix, quoiqu'elle l'eut formellement promis; mais, tout au contraire, avait chargé les chiffres d'un bon huitième en sus.

— Ah ! ça, mais, dit M. Bonin, cette dame se trompe : elle me fournit un vrai compte d'apothicaire. Comment, diable !... Mais c'est plus cher que le mois dernier. Il n'est pas possible : il

faut qu'il y ait erreur. Dès demain, nous réglerons; et il faudra bien qu'elle en rabatte.

La conduite de Mme Saint-Ange était conséquente. Les femmes de sa trempe, sont les ennemies nées des honnêtes gens qui les démasquent, et qui les méprisent. Dès lors, ni conventions, ni considérations, quelles qu'elles soient, ne sauraient entraver le mal qu'elles cherchent à leur faire. Depuis la flagellation, ces dames étaient restées alitées pendant près de quinze jours, ne voulant voir, ni recevoir personne; et depuis quinze autres jours, si la froideur de ses locataires n'avait pas suffisamment éclairé Mme Saint-Ange, sur leurs sentimens à son égard; les visites journalières d'Alfred Vertot eussent suffi, pour lui dire qu'elle était connue. Dès ce moment donc, le tuteur et la pupille se firent servir leurs repas par le restaurateur voisin. La domestique de Mme Saint-Ange les ayant avertis que la table d'hôte était également réduite, et qu'il n'y avait plus de place pour eux.

Le professeur vint le soir, avec moins d'empressement que de coutume. Son visage portait une légère teinte de mélancolie. Après s'être informé de la santé de M. Bonin, il passa avec son élève dans la chambre ordinaire des leçons. Tandis que Paqueretta apprêtait ses cahiers, Alfred, en posant son chapeau sur un meuble, mit la main sur un volume de *Justine* dont le titre et le con-

tenu ne se transformaient que sous les yeux de la jeune vierge. Vous exprimer, lecteur, ce qui se passa dans le cœur, comme dans l'âme du précepteur, à l'aspect de ce livre et de ses obscénités, me serait impossible. L'ouvrage lui tomba des mains. Paqueretta se retourne au bruit; il la regarde d'un air consterné, hébété même. Surprise d'une telle immobilité, la jeune personne va timidement ramasser le volume, et le remettre à sa place. Alfred suit ses mouvemens; puis, se livrant soudain à la première idée qui lui arrive, il saisit son chapeau, et sort vivement sans saluer, et sans prononcer une parole.

— Eh bien? Est-ce qu'il a oublié quelque chose, dit M. Bonin à Paqueretta qui suivait lentement Alfred, et qui s'était arrêtée au milieu de la chambre de son tuteur. — Je ne sais, répond-t-elle. En posant son chapeau, il a fait tomber un livre que j'ai ramassé. Il m'a regardée d'un air tout drôle, et puis il est parti tout d'un trait, sans rien dire. — Quel est donc ce livre qu'il a dérangé? — L'un des derniers que vous m'avez donnés. — L'a-t-il ouvert?. . . — Je l'ignore, et pourtant, je crois qu'oui. — Je vous avais défendu de laisser ces volumes à sa portée. — Mais M. Bonin, ils n'étaient pas sur la table. Et puis, d'ailleurs, quel mal y avait-il donc?. . — Il y avait le mal de me désobéir, Mademoiselle! — Ah! tenez, mon cher tuteur, vos dons me portent malheur,

en vérité; et je finirai par croire qu'il faut que je m'en prive. Vous ne me donnez rien, vous n'autorisez rien que cela ne m'attire du désagrément. — Eh bien, eh bien, Mademoiselle, à merveille !.. Continuez ! donnez-moi les torts; faites fi de mes présens; méprisez mes avis. . Voilà une belle conduite ! . . . — Pardon ! pardon, M. Bonin ; mais vous avez tellement changé de manière de voir, depuis que nous avons quitté Valréas, que je ne sais plus comment faire pour vous contenter. — Vous le sauriez probablement, si vous aviez moins d'orgueil. Abaissez-vous devant mon expérience; soyez douce, aimante envers autrui; et ne désobligez personne en agissant inconsidérément de votre propre volonté.

Paqueretta murmure un bonsoir, fait la moue, se retire dans sa chambre, et se couche de dépit.

A quelques jours de là, le tuteur et sa pupille occupaient un autre appartement garni, composé de deux pièces et d'un cabinet, au troisième, dans une petite maison assez bien tenue, ayant entrée dans la rue Montmartre, par une allée obscure.

Alfred Vertot n'avait plus reparu. On peut s'abstenir de toute réflexion sur sa brusque retraite. Déterminée par une délicatesse de sentiment exquise et peu commune; elle s'explique d'elle-même aux cœurs vertueux, et leur parlera plus clairement qu'un commentaire. C'est ce que le curé avait parfaitement senti; aussi, n'avait-il

point été tenté d'aller chercher, auprès du professeur, des explications qui l'eussent mis pleinement dans son tort. Il sacrifia, d'ailleurs, très-volontiers, ce jeune homme aux intentions si pures, et qui ne pouvait plus lui servir à rien.

Mme Saint-Ange avait évité, autant qu'elle avait pu, une rencontre avec M. Bonin. Mais celui-ci, dans la vue d'obtenir la bonification promise, avait tenu bon contre le rempart obstiné que lui opposaient les domestiques. Aussi, l'hôtesse impitoyable, forcée dans ses retranchemens, n'en étant devenue que plus sèche et plus acerbe, la note avait été payée sans rabais; et l'on s'était quittés par un salut froidement réciproque.

V.

Les Professions dangereuses.

Une entière solitude était donc redevenue le partage de nos héros, que l'ennui aurait bientôt gagnés, si M. Bonin, toujours ferme dans sa résolution, n'eut rêvé sans cesse aux moyens d'atteindre à son but, par tous les expédiens que ses réflexions lui suggéraient.

« Voyons, se dit-il un matin, en fouillant dans son portefeuille; il faut placer cette jeune fille quelque part. Je dois avoir là, une liste de pro-

fessions dangereuses, qu'il est urgent de consulter. C'est le seul service que j'aie pu tirer du vertueux Alfred. Fasse le ciel qu'il me soit utile à quelque chose de décisif. »

Et le curé relut : « Les Modistes, les Fleuristes, les Lingères, les Confiseuses, les Couturières et les Mercières. » Il se souvint que cette nomenclature avait été rédigée par ordre d'imminence dans les faux-pas féminins; et les modistes devinrent son point de mire. Or, après déjeuner, laissant sa pupille occupée à lire ou à travailler, il sortit, dans l'intention de visiter les magasins de modes, pour leur proposer Paqueretta.

On lui avait indiqué la *Rue Vivienne* et le *Palais-Royal*, comme les deux endroits les mieux fournis en ce genre d'industrie; et c'était, en effet, sur ces deux points, peu distans l'un de l'autre, que M. Bonin s'était dirigé. Son entrée dans ces temples du goût, dans ces *harems du commerce*, avait quelque chose de grotesque qui eut égayé des stoïciens; jugez de l'effet qu'elle dût produire sur un essaim de jeunes folles, toujours disposées à rire des moindres ridicules, et habituées à la visite de la fashion en équipage. Otant son chapeau avant de passer le seuil; maladroit à faire jouer le bouton luisant de la porte; s'avançant d'un air timide, tantôt devant un comptoir, tantôt devant l'autre; ouvrant de grands yeux qui osaient à peine se fixer sur le sexe; et ne sachant à qui parler; il

se tenait au milieu du bazar, le corps penché, tournant la tête alternativement à droite et à gauche, comme s'il eut été en chaire, pour répéter partout :

« Mesdames, n'auriez-vous pas besoin d'une jeune personne charmante, brodant à ravir, raccommodant la dentelle comme un ange, et cousant dans la perfection?.. C'est un agneau sans tache, un trésor de douceur à manier comme une cire, et qui ne vous donnerait que de la satisfaction. Je ne demande point d'émolumens : je la propose au pair, et même à moins, si vous voulez; car je ne désire que l'occuper, en lui donnant un état, honorable sous tous les rapports, Mesdames, puisque vous l'exercez avec luxe et profit; et que je vois, sur vos figures, un air de contentement et de béatitude, qui décèle une prospérité constante. »

Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute.

C'était pour le moment la maxime de M. Bonin; et il attendait une réponse favorable dans un silence de quelques secondes, que troublaient seuls les rires étouffés des modistes qui se cachaient dans leurs passes, ou derrière leurs poupées, pour n'être vues, ni du solliciteur, ni de la maîtresse. Celle-ci se lève, et remercie gracieusement le curé, en lui disant que son personnel était au complet;

mais qu'en s'adressant à d'autres avec cette manière distinguée, il ne pouvait manquer de trouver une place pour son intelligente protégée.

Sur ce, M. Bonin s'incline en reculant jusqu'à la porte vitrée, où il se froisse les reins. Il se retourne ensuite, fort embarrassé de rouvrir la porte, chargé, comme il l'est, de son chapeau et de son parapluie. Il serait fort difficilement venu à bout de cette opération, si la maîtresse n'était venue à son secours en le reconduisant.

La porte n'était pas fermée, qu'un concert d'éclats de rire commença sous les auspices de la patronne qui l'avait autorisé elle-même en le partageant.

C'était partout la même chose. Cependant, notre curé, après avoir infructueusement exploré toute la rue Vivienne, trouva son affaire au Palais-Royal. Le premier magasin auquel il s'adressa, venait de perdre deux ouvrières. L'une s'était mise à sa chambre, ou plutôt dans celle de *son cousin;* l'autre s'était laissé *enlever* par un riche étourdi.

Ces circonstances, doublement heureuses pour M. Bonin, le mirent tout de suite en relations avec la marchande de modes. On passa dans l'arrière-boutique où l'on s'entendit à merveille sur les conditions d'entrée. Les bases n'en furent d'abord posées que verbalement. On voulut voir le sujet, et savoir ce dont il était capable, avant de rien conclure. Or, Paqueretta fut amenée le jour même

au magasin, où elle fut admise à l'essai pour quelques jours.

Cette nouvelle position ne déplut point à la jeune fille. La solitude qui ne convenait point à son âge commençait à lui peser, et elle trouva dans sa nouvelle maison, avec le plaisir du changement, si attrayant pour la jeunesse, une distraction salutaire dont elle remercia sincèrement son tuteur, quand il revint pour dresser l'acte d'apprentissage.

— Surtout, avait dit M. Bonin à la marchande de modes, ne laissez point ma pupille stationnaire. Je désire qu'elle sorte souvent, qu'elle fasse des courses multipliées chez les pratiques. Ça lui fera connaître Paris; et puis, d'ailleurs, sa santé y est intéressée. Elle n'est pas habituée à rester continuellement assise. — C'est bien ainsi que je l'entends, avait répondu la maîtresse. Les courses sont du ressort ordinaire des apprenties; c'est même une des clauses de notre arrangement.

Seul dans son logement de la rue Montmartre, le curé se livrait librement aux exercices de piété; et s'étant réservé de posséder sa pupille un dimanche sur deux, il attendait, avec confiance, l'heureux jour où il lui serait clairement prouvé que Paqueretta avait suivi le torrent, et s'était laissé séduire. Malheureusement pour lui, les deux seules *brebis galeuses* du magasin de modes avaient disparu dans les personnes des jeunes filles qui

l'avaient quitté. Les autres étaient sages, par extraordinaire sans doute; et, ce qui était plus étonnant encore, c'est que la maîtresse modiste avait des mœurs. Des mœurs, au Palais-Royal! Il y a dans le monde des exceptions bien bizarres. Peut-être, Négro avait-il passé par là. Ce qu'il y a de certain, c'est que le lendemain de l'arrangement, un homme d'une belle stature, d'une mise recherchée, d'un abord sérieux et froid, se présenta chez la marchande de modes, demanda à lui parler sans témoin, et lui dit :

— Des liens de parenté, Madame, m'attachent à la jeune Paqueretta que vous venez de prendre chez vous. Son tuteur, sans doute, a des droits que je ne veux point lui contester; mais je ne puis approuver dans tout son contenu, l'arrangement qu'il a contracté avec vous. J'ai pris des renseignemens, je sais que votre maison n'est nullement dangereuse, sous le rapport de la moralité; ce n'est donc que pour le dehors que je conçois des craintes. Or, je désirerais que la jeune personne ne sortit point. Son intelligence suppléera à son peu d'habitude pour votre état; et vous en aurez bientôt fait une habile ouvrière. Il vous sera donc facile, et même plus avantageux, de la laisser au magasin, sous votre surveillance. — Monsieur, répond la modiste, ce que vous exigez est impossible. Les jeunes personnes que j'ai chez moi y sont entrées, sous la condition expresse de ne point faire

de courses. Je n'avais, en fait d'ouvrières qui pussent sortir, que les deux demoiselles qui viennent de me quitter; et j'ai été fort aise de rencontrer votre parente, dont le tuteur, au contraire, veut qu'elle prenne de l'exercice. Qui donc voulez-vous que j'envoie en ville maintenant? — Vous pourrez y envoyer celle qui vous manque encore. Sur deux de sorties, vous n'en avez remplacé qu'une. — Mais, Monsieur, je ne l'ai pas, cette autre. — Elle va vous arriver. — Comment le savez-vous? — De plus, ajoute l'inconnu, en éludant la question, pour couper court à toute observation, je paie douze cents francs de pension, pour la jeune Paqueretta qui n'est ici qu'au pair, et j'avance le premier semestre.

Ces derniers mots sont accompagnés de trente pièces d'or, dont l'étranger décharge une bourse sur la table de la marchande de modes.

— Il n'y a rien à répliquer à cela, dit-elle. Je vous promets, Monsieur, que votre parente ne sortira point, et ne courra aucun danger. — Promettez-moi plutôt que cet entretien demeurera secret entre nous, et que vous n'en instruirez jamais M. Bonin, ni sa pupille. C'est à quoi je tiens essentiellement. — Oh ! je vous le jure, Monsieur. — C'est bien, dit l'inconnu, en se levant pour sortir. — Monsieur veut-il me laisser son adresse? — C'est inutile. Adieu.

Le jour même, on vint proposer à la maîtresse

du magasin, une apprentie, maladroite au travail, mais apte à jouer des jambes. Ses parents, malheureux, ne firent aucune difficulté pour qu'elle sortit à toute heure; et Paqueretta, charmée des égards dont elle était entourée, comme de l'amitié que lui témoignaient ses compagnes, acquérait un nouveau talent, sans danger pour sa vertu, et se trouvait heureuse, à la grande satisfaction de Négro, et en dépit des intentions hostiles de son tuteur.

L'acte d'apprentissage n'avait été fait que pour un an; il était résiliable au bout de six mois, si les parties contractantes ne se convenaient point. C'était prudent de la part de la marchande de modes, et fort conséquent, de celle du curé. Néanmoins, après le semestre, l'une aurait bien voulu que cette restriction n'existât pas, et l'autre fut enchanté d'en profiter pour rompre un arrangement qui liait sa pupille, non seulement sans profit, mais encore sans qu'il y eut apparence qu'elle arrivât au point où il voulait la voir.

Effectivement, M. Bonin désespérant de l'immoralité des modistes, se mit à revoir sa liste; et sans suivre rigoureusement l'ordre des professions, il se détermina à se jeter sur les lingères. Une petite circonstance lui en offrit les moyens. Il avait eu besoin de mouchoirs de poche : on lui en avait tant pris !... Or, en en marchandant au sein d'une belle boutique du boulevard des Ita-

liens, il avait examiné quelques broderies, et avait affirmé que sa pupille, fort habile dans cet art, ferait beaucoup mieux encore.

— Ceci passe pourtant pour ce qu'on appelle le *bon courant*, dit la lingère; et l'on trouve peu de personnes qui puissent faire quelque chose de supérieur. — Eh bien, moi, Madame, je vous montrerai du perlé, de l'étourdissant qu'il vous serait facile d'obtenir pour rien. — Comment cela? — Ma pupille s'ennuie de travailler seule chez moi. Pour la distraire, je la mettrais volontiers dans une maison de commerce, si j'en trouvais une qui voulut bien la recevoir. — Mais, justement, Monsieur, nous avons besoin de quelqu'un. Si vous voulez nous présenter votre jeune personne et son ouvrage, il est possible qu'elle soit immédiatement admise. — Je vous demande cette faveur, Madame, et dès demain, nous aurons l'honneur de vous voir tous deux. — Vous me ferez plaisir, Monsieur.

Le curé, charmé de pouvoir essayer, tout de suite, d'une nouvelle *profession dangereuse*, court chez la marchande de modes, pour lui annoncer son intention de retirer Paqueretta de chez elle. L'intelligence bien appréciée de la jeune fille, et surtout la pension de douze cents francs dont elle n'avait touché que moitié, suggérèrent à la modiste, une foule d'observations contraires au projet de M. Bonin; mais la clause était formelle, le

délai venait d'expirer; le curé était dans son droit; or, la rupture eut lieu.

Paqueretta quitta sa modiste et ses camarades, comme toutes les jeunes personnes quittent leur pensionnat : avec regret, avec chagrin. Il y eut des pleurs de part et d'autre; mais le curé fut insensible, et rassura un peu sa pupille, en lui disant que ce n'était qu'un changement de maison, et que, dès le lendemain même, elle serait installée dans un nouveau magasin.

La lingère fut enchantée du talent vraiment remarquable de sa nouvelle demoiselle, et l'admission ne fit pas un pli. Dans cet état, il ne s'agissait plus d'apprentissage; or, aucun acte, aucune convention ne fut signée. Seulement, M. Bonin exigea que sa pupille sortit le plus souvent possible, et pour en être plus sûr, il arrêta que, pendant un mois ou deux, elle reviendrait coucher chez lui tous les soirs, pour se rendre tous les matins à sa besogne.

— Mais, dit la lingère, nous n'avons ici personne pour la reconduire, et elle ne peut vraiment pas s'en aller toute seule à dix heures du soir. — Que si, que si, répond M. Bonin. Il faut qu'une jeune personne apprenne à se passer de tout le monde; et acquère de l'énergie et du courage : on en a besoin dans toutes les circonstances de la vie. — Mais, Monsieur, ajouta la maîtresse, vous ne connaissez donc pas Paris? D'ici chez vous, il

faut passer une certaine longueur de boulevard; et c'est très dangereux pour votre pupille.—Eh bien, tant m..... — Comment !... — Je veux dire, reprend M. Bonin, que sa vertu triomphera de pareils obstacles, et qu'elle n'en sera que plus méritante.—Étrange manière de voir !—Croyez, Madame, que tout ceci n'est qu'une plaisanterie; je connais, comme vous, les dangers de Paris; je sais qu'on les exagère un peu; mais j'ai là-dessus, comme vous aussi, des principes non moins sévères : j'irai chaque soir au-devant de ma pupille. — A la bonne heure.

L'homme aux douze cents francs de pension, ne jugea pas à propos de se présenter chez la lingère, pensant bien que celle-ci, intéressée au travail précieux de Paqueretta, se garderait bien de l'envoyer en courses. Il se contenta simplement de suivre sa protégée, le matin, et surtout le soir. dans le trajet qu'elle avait à faire; trajet dans lequel le curé était toujours en retard, et ne rencontrait jamais sa pupille : soit qu'il prétendit avoir été distrait par le monde; soit qu'il fit semblant d'avoir été retenu chez lui, par une visite ou par une légère indisposition.

Paqueretta s'était bien aperçue qu'elle était constamment suivie par quelqu'un. Elle avait fait part de cette remarque à son tuteur qui en avait tressailli de plaisir, espérant que l'amateur ne se bornerait pas à de simples cour-

ses, et qu'il deviendrait plus hardi. Mais un mois d'attente, à ce sujet, n'ayant rien amené de positif, le curé s'était décidé à aller quelquefois au-devant de sa pupille, afin de remarquer cet homme, de l'aborder, et de l'engager, par reconnaissance, à venir le voir. Ce fut en vain : chaque fois que M. Bonin se mettait de la partie, l'inconnu manquait à l'appel, ou du moins était invisible, et jamais ils ne se rencontrèrent.

Au bout de cinq mois, le curé, perdant encore patience, témoigne à la lingère le désir de retirer Paqueretta de chez elle. Cette nouvelle affligea beaucoup la maîtresse de maison qui offrit mille, douze cents, et même jusqu'à quinze cents francs d'appointemens, pour garder sa demoiselle dont la conduite et le talent faisaient, dans la lingerie, une notable exception à tout ce qu'elle avait eu et vu jusqu'à ce jour. Sa clientelle s'en était sensiblement accrue d'une foule de petites maîtresses, appréciatrices expertes dans le genre d'ouvrage de notre héroïne, et l'on ne parlait plus dans le monde fashionable, et dans les journaux de modes, que des broderies du *Bon Pasteur*. C'était l'enseigne du magasin de Paqueretta.

M. Bonin voulut bien attendre encore ; mais il exigea cent sous par jour ; et les dix-huit cents francs lui furent accordés.

« Quel dommage, se disait-il à lui-même, en

revenant à sa demeure, que la perte de cette pauvre enfant soit écrite là haut, et que j'aie mission de l'accomplir !... Sage, savante et travailleuse, elle eût, avec son intelligence, brillé dans plus d'un genre ; elle eût fait le bonheur d'un honnête homme... Quel sacrifice !... N'importe, Dieu le veut !... Persévérons. Au lieu d'être l'ornement de la société, qui ne le mérite guère, ma pupille fera l'édification d'un couvent auquel ses talens profiteront. L'un vaut bien l'autre. »

Peu sensible au gain, dans une telle occurence, M. Bonin n'avait laissé volontiers Paqueretta chez la lingère que par une raison toute naturelle : c'est qu'au pis aller, il valait encore mieux qu'elle restât exposée aux regards mondains, que confinée dans sa chambre. Cependant, ne comptant plus guère sur l'efficacité des professions dangereuses, il résolut de pousser lui-même à la roue, en conduisant sa pupille dans les établissemens publics, dans des lieux de plaisir. Le surcroît de moyens pécuniaires qui lui arrivait, par le traitement avantageux de la jeune fille, le mettait à même de faire un peu de dépenses. Aussi, les bals et les spectacles devinrent-ils, durant quelque temps, les galeries favorites de nos héros.

Une singularité remarquable, c'est que partout où M. Bonin menait Paqueretta, l'inconnu, qui l'avait déjà suivie, s'y rencontrait à point nommé, chaque fois qu'il s'agissait de la garantir de quel-

qu'attaque directe à sa personne. Etait-elle dans une salle de danse? Lui seul était son cavalier, sous des visages et des aspects différens; car il avait senti qu'il ne pouvait, sans nuire à la jeune personne, s'établir son danseur permanent, dans tous les endroits, et sous les mêmes traits. Néanmoins, il reprenait les siens, une seule fois, dans chaque partie de plaisir. Il n'y avait guère qu'au théâtre qu'il ne parut point.

Cette assiduité, sans résultat, finit par choquer le curé qui se décida, un jour, à lui parler dans un bal champêtre fort distingué, où l'inconnu avait déjà valsé et dansé avec sa pupille.

— Monsieur, lui dit-il, depuis assez longtemps, vous suivez une jeune personne qui m'est confiée. Je ne me plains pas de vos procédés, qui sont tous fort convenables assurément; mais je voudrais savoir dans quel but vous la poursuivez sans cesse, et quelles sont vos intentions définitives, à son égard et au mien. — Monsieur, répond l'étranger, chacun protège à sa manière. — Que voulez-vous dire par là, s'il vous plaît? — Rien que vous ne puissiez comprendre. — Ce que je comprends fort bien, Monsieur, reprend M. Bonin, c'est que votre persévérance me déplaît, et que je vous prie d'y mettre un terme. — Cela viendra, quand vous voudrez bien en mettre un à la vôtre, M. *le Curé de Valréas !*

Ces derniers mots attérèrent M. Bonin; tout son

corps frissonna; ses yeux se couvrirent d'un nuage; une sueur froide inonda son front, et son corps défaillant, tomba sur une chaise que vint précipitamment lui donner sa pupille, assise à quelques pas de lui, et qui ne l'avait pas perdu de vue. Quant à l'inconnu, il s'effaça dans la foule, et ne reparût pas de la soirée.

Remis de sa stupeur, le curé fit avancer une voiture, pour regagner à la hâte la rue Montmartre, où son lit le reçut sans sommeil; mais avec une série de réflexions dans lesquelles le jour le surprit encore.

«Je suis reconnu? se disait-il. Mais comment?.. Par qui?.. Quel est cet homme qui paraît initié dans mes projets, et qui prétend les neutraliser?.. Qui donc a pu lui dire?... Paqueretta serait-elle donc en effet l'objet d'une surveillance surnaturelle; et la protection infernale, acquise par l'infâme action de sa mère, aurait-elle vraiment un cours occulte et permanent?.. Je n'ose le croire.. Je veux en douter. Mais, dans ce cas encore, quelle gloire pour moi d'avoir à lutter contre l'esprit des ténèbres, et de sortir vainqueur d'une joûte dans laquelle, avec l'appui de Dieu, je ne puis ni ne dois succomber! »

Et, de temps en temps, M. Bonin faisait une pause solennelle durant laquelle il méditait, les yeux fermés, les mains jointes sur sa poitrine, et la tête sur l'oreiller; dans l'exacte posture de ces

hauts et puissans seigneurs, sculptés en marbre ou en pierre, sur les mausolées gothiques de nos vieilles abbayes. Seulement, au lieu du cercle coronnal et blasonné, M. Bonin n'avait sur la tête qu'un simple bonnet de coton, et pour tunique, qu'un drap blanc renforcé d'une couverture de laine, sous lesquels se perdait son pensif individu. Une oraison mentale occupait sans doute ces instans d'immobilité mystique ; et s il faut croire que la prière retrempe le moral, nous en trouverons une preuve dans la détermination subite de notre curé qui r'ouvre les yeux, et s'écrie :

« Oui !. . C'est cela !. . Plus de doute !. . . Que j'étais simple !. . C'était une épreuve, une forte et divine épreuve. C'est un ange, sous la forme humaine, que Dieu m'a envoyé pour ébranler mon courage, et tenter ma constance. Rien n'est plus clair, plus palpable, plus véridique !. . Dans l'impossibilité totale où je suis d'expliquer cette singulière aventure, je ne puis vraiment l'attribuer qu'au doigt de Dieu qui a bien voulu, dans cette circonstance, me laisser le moyen de deviner ses intentions. J'obéirai !. . . Oui, oui, je persisterai, mon Dieu ! jusqu'au dernier soupir. Certain que, par votre grâce ineffable, j'arriverai au but que je désire ardemment, et que vous souhaitez vous-même. Je ne vous demande plus ni force ni lumières; persuadé maintenant que vous me guidez, et que je marche dans les voies de votre volonté

sainte. Je ne reculerai devant aucun obstacle ; je braverai tous les dangers !. . Eh ! Que peut avoir à craindre votre humble serviteur, quand la mort même, qui le jetterait dans votre sein, serait un bienfait pour lui ; quand son martyre lui vaudrait une place au bienheureux séjour ! . . . »

Pendant l'année qui venait de s'écouler, Prosper avait écrit trois lettres que M. Bonin avait lues, étonné de ne pas les trouver d'accord avec sa première réponse; mais auxquelles il n'avait point riposté; se gardant bien aussi d'en parler à sa pupille. La dernière de ces lettres, toujours adressées à Valréas, et renvoyées à Paris par la fidèle Thérèse, annonçait au curé que l'oncle de Prosper, ayant tenu impérativement au délai de deux années qu'il avait prescrit, pour permettre un voyage et l'union de son neveu, on ne verrait le jeune homme que dans huit ou dix mois. D'ici là, M. Bonin espérait avoir rempli sa tâche. Il avait brûlé les galantes missives, et ne s'occupait pas plus de Prosper, que s'il n'eût jamais existé. Paqueretta, elle, se plaignait parfois du silence de son jeune ami; cette espèce d'abandon froissait son cœur, et répandait sur sa jolie figure un grain de mélancolie. Son tuteur cherchait alors à la distraire, tant par des plaisirs que par des exhortations à la patience, à la résignation, et même à l'oubli d'un attachement qu'il traitait d'enfantillage.

Répondez-lui, cœurs aimans qu'un premier

amour a charmés. Dites-lui ce que vous éprouvez encore, après cinquante ans, pour le minois qui vous a profondément séduits à l'aurore de votre existence. Apprenez-lui que la nature, plus puissante que tous les discours surannés de l'expérience, a incrusté sur votre cœur, à six lignes de creux, les traits de celle qui le fit battre pour la première fois; et qu'au bord du tombeau, vous avez encore murmuré son nom qui ne s'est perdu qu'avec vous dans l'éternité. Répétez-lui qu'un premier amour est à l'homme, ce que l'incendie est au monument, le mouvement au monde, le sang aux artères, l'âme au corps : Il ne s'éteint, ne s'arrête, ou ne disparaît qu'avec la vie.

Il y avait long-temps que Paqueretta n'avait été au spectacle; et de toutes les parties d'agrément, le spectacle était celle où l'on ne rencontrait point l'inconnu; c'était une forte raison pour que M. Bonin l'adoptat de préférence. Or, il choisit le dimanche suivant pour se donner ce plaisir. Il jeta, et pour cause, son dévolu sur l'un des théâtres du boulevard du Temple, assez éloigné de chez lui; et, bien que dans ces lieux de délices populaires, la vertu triomphât toujours; il pensait que celle de sa pupille y recevrait un échec inévitable, par suite de la conduite qu'il avait imaginé de tenir, ce soir là.

Arrivé devant le portique du théâtre, M. Bonin fut d'abord scandalisé de l'énorme queue qui en

obstruait les abords. « Quelle affluence dans ces lieux de perdition, se disait-il, quand on circule librement à l'église!... Quel empressement à donner son argent à des suppots du démon; quand c'est à peine si l'on se résout à jeter un liard dans le tronc des pauvres!.. O mœurs!.. O... »

Le curé fut interrompu dans ses jérémiades, par un colporteur qui, le voyant flotter indécis autour de la queue, vint lui proposer des billets d'avance, pour entrer tout de suite. — Volontiers, répond-il; mais j'ignore où l'on est le mieux placé, le plus en vue. — Aux avant-scènes, Monsieur, ou à la première galerie. — Mais encore quelle est la préférable? — L'avant-scène, sans contredit. — Donnez-nous deux avant-scènes. — Voilà, Monsieur; c'est dix francs. — Dix francs! s'écrie M. Bonin. Dix francs?.. Mais, mon cher, une messe ne coûte que vingt sous, et tout le monde y participe; encore la disons-nous pour rien, quand il n'y en a point de commandées. — C'est vrai, Monsieur, répond, en souriant, le marchand de billets; mais le spectacle est plus attrayant. — Vous croyez?.. O blasphême! se dit le curé à lui-même. Ça ne peut pas aller pour l'écu de six francs, ajoute-t-il. — Merci! Ils m'en coûtent neuf! Vous n'avez qu'à dire votre adresse : on vous les portera. Des places d'avant-scène à trois francs!.. Excusez!.. Vous plaisantez, mon brave homme; et un dimanche encore!.. — Allons, voyons, donnez, et que ça finisse, reprend

M. Bonin, en lâchant la pistole. — Mettez-vous près de la grille du milieu, leur dit le colporteur en les plaçant, et attendez l'ouverture. — Eh bien, quoi? Nous n'entrons pas tout de suite! — Un moment, qu'on ouvre les bureaux, et vous passerez avant tout ce monde. — A la bonne heure.

On ouvre; nos héros entrent. C'était la première fois que M. Bonin se trouvait dans une salle de spectacle. Il avait presque pris la résolution fatigante de fermer les yeux et de se boucher les oreilles; mais se refuser l'exercice de ces deux sens, pendant six heures d'horloge, quand on les a bons, c'eût été intolérable, pour ne pas dire impossible. D'ailleurs, Dieu l'ordonnait; et Dieu ne pouvait, sans une injustice criante et indigne de lui, blamer une action qu'il avait autorisée. Conséquemment, le curé se permit d'entendre et de voir.

Ordinairement, les loges ne se garnissent, au boulevard, qu'après un tiers du spectacle joué. M. Bonin, seul avec sa pupille, dans une avant-scène des premières, se trouvait un peu isolé; cela ne faisait pas son affaire. Il voyait le parterre et l'orchestre se garnir confusément d'hommes et de femmes, pèle-mêle, entassés, et serrés comme des harengs dans une caque. Son bon sens lui disait que, si l'on était à l'aise aux avant-scènes, quand on ne va au théâtre que pour tuer le temps, on devait être beaucoup mieux au par-

terre, lorsqu'on y allait dans des vues comme les siennes. Or, il se lève; et demande à l'ouvreuse qui offrait un petit banc à Paqueretta, si l'on pouvait se placer au bas!

— Comment, au bas ?.. — Oui, là, où est tout ce monde. — Ah ! Au parterre ?... Certainement, Monsieur; mais c'est changer vingt francs contre cent sous; vous serez gêné. — Oh ! Ça m'est égal ! — Comme il vous plaira, dit en souriant l'ouvreuse. Vous n'aurez pas besoin de supplément. Voici vos billets. Descendez au parterre; mais hâtez-vous; car ça s'emplit vite, le dimanche. — Mais, M. Bonin, il me semble, dit Paqueretta, que nous étions bien mieux à l'avant-scène. Où donc allez-vous me mettre ?... — Venez, venez, ma fille; je sais ce que je fais.

Bon gré, mal gré, il fallut suivre le curé qui arpentait le corridor et les escaliers, comme un jeune homme. Ils arrivèrent au parquet comme il restait encore deux ou trois banquettes clairsemées. Ils se placèrent dans un groupe d'individus assez communs, qui regardèrent avec étonnement notre couple dont la mise distinguée contrastait avec la place qu'il avait choisie, et les spectateurs qui l'environnaient.

A Paris, on s'habitue vite aux choses extraordinaires en apparence. Les distractions y sont en telle quantité, et se succèdent si rapidement, que l'impression de l'une s'efface soudain sous

celle de l'autre; si bien qu'on ne voit plus qu'avec une complète indifférence, ce qui a captivé de prime-abord la somme toute de l'attention.

L'entourage de Paqueretta ne paraissait pas devoir être fort dangereux; il ne l'était même pas du tout, au grand déplaisir de son tuteur. Il n'y avait là que des ouvriers endimanchés, plus occupés du spectacle que de la galanterie. Et puis, l'ouvrier respecte les rangs, ne sort guère de sa sphère, en fait d'amourette. Il n'y a que le commis dont le contact soit à craindre; attendu que le commis, qui tient le milieu entre la classe ouvrière et la bourgeoisie, se croit libre de monter et de descendre à sa volonté. Avec cette différence, qu'il descend pour insulter, qu'il garde son rang pour séduire, et qu'il monte pour épouser. Dans l'opinion du commis, peu de femmes sont respectables, et il n'y en a pas une dont on ne vienne à bout, avec de l'adresse et de la persévérance. De seize à trente ans, le commis n'a que deux choses dans la tête : La toilette et le plaisir; et deux autres choses dans la bouche : La gaudriole et le calembourg. Tous ses bons sentimens sont enfouis sous l'épiderme du cœur. Ce cœur, il faut l'attaquer vigoureusement, le blesser même, pour les en faire sortir; et si quelqu'un n'est pas là pour se charger de se soin, le commis, livré à lui-même, est un agent de désordre et un levier de prostitution.

Changeons de sexe, et prenons la grisette : nous y trouverons à peu près les mêmes dispositions, nées d'une éducation négligée et de pernicieux exemples. La plupart des femmes de ce genre ont, de tous les défauts, un germe plus pressé d'éclore que de périr ; et comme elles trouvent facilement de quoi le féconder, le peuple ne manque jamais d'immoralité, de scandale, de honte et de misère.

Suivant un ridicule usage, le spectacle était fort long. Il était près de dix heures, et l'on avait encore à jouer une pièce en trois actes ; ce qui faisait supposer qu'on ne sortirait guère de *l'étuve théâtrale* qu'à minuit. Excellente habitude qui fatigue au lieu de récréer, tourmente les portiers, tue les chevaux, favorise les vols, et trouble la tranquillité publique. M. Bonin jugea qu'il était temps de mettre son beau projet à exécution. Or, sous le prétexte de satisfaire un besoin, il sortit, prit un cabriolet, et regagna son gîte ; laissant sa pupille à la grâce de Dieu ; non seulement inquiète pour lui, mais encore pour elle-même.

Plein d'espoir dans les suites d'une pareille équipée, notre curé rentre dans son logement, le cœur un peu serré, néanmoins, et l'esprit tant soit peu inquiet de la situation dans laquelle il venait de mettre sa pupille. Car, on a beau faire : quels qu'en soient les motifs, une mauvaise action nous pèse, nous attère ; et si quelque chose peut nous

ramener à la croyance d'un Dieu, vengeur du mal et rémunérateur du bien, c'est le cri de la conscience. Cette sensation, cette torture occulte qui, sans idiôme, sans organe, vous dit crûment : *Tu es un méchant !* Ou vous caresse l'imagination en vous disant : *Tu es bon !* Dans l'un ou l'autre cas, on est muet de crainte, ou de plaisir. Dans le premier : effrayé de tout, on écoute, la tête basse ; on regarde l'œil hagard, la poitrine oppressée ; et l'on se couche sans sommeil. Dans le second : content de soi, on va, on vient, l'air ouvert, la figure gaie, le cœur satisfait ; on se met au lit pour s'endormir, la respiration libre, et le sourire sur les lèvres.

Le mutisme de l'inquiétude et du remords devait être celui de M. Bonin. Aussi, préoccupé, distrait, il errait dans sa chambre, dévoré de l'envie d'aller rejoindre Paqueretta ; et retenu par l'idée de déplaire à Dieu. Tantôt, reprenant son chapeau, et bien décidé à partir ; tantôt, se jetant à genoux, et demandant au ciel les moyens de résister au cri de sa conscience. Il eût peut-être cédé à son bon naturel, sans un incident qui bouleversa tout son être, et lui ôta jusqu'à la force de faire un pas.

En se précipitant au pied de son lit, pour y faire sa prière, il se trouva, presque nez à nez, avec un gros chat noir qui avait profité d'une fenêtre ouverte, pour se coucher mollement sur sa cou-

verture. L'animal endormi s'était réveillé en sursaut, par le poids des mains du curé sur le lit; et après avoir lancé des regards effarés à M. Bonin, il s'était enfui par la même voie qui lui avait servi d'entrée. Une semblable apparition, dans un pareil moment, paralysa toute les facultés du pauvre homme, qui tomba à la renverse et sans connaissance, sur le carreau.

De son côté, Paqueretta, isolée et craintive, avait vu, sans plaisir, le premier acte de la dernière pièce; ne sachant à quoi attribuer l'absence prolongée de son tuteur. Redoutant qu'il ne lui fut arrivé quelqu'accident, elle voulut s'en assurer par elle-même, en cherchant à sortir pour aller aux informations. Elle sortit, en effet, sans prendre de contremarque; errant sous les portiques; se renseignant auprès des contrôleurs trop occupés pour lui répondre; heurtée, lorgnée dans la foule; mais n'ayant qu'une pensée, qu'un désir : celui de retrouver son mentor, son protecteur, son guide. Enfin, la voilà sur le boulevard, s'approchant timidement des hommes dont la corpulence et la tournure ressemblaient à celles de M. Bonin, et désespérée chaque fois qu'elle se trompait. Ce manège, remarqué des agens de police, leur fit croire que cette pauvre fille n'était qu'une prostituée *marronne*, qui exerçait illégalement sa profession, sans diplôme, dans des endroits où elle était prohibée. L'un d'eux accourt, et la prend sous son

bras en lui disant : — Eh bien, dis-donc, farceuse! Ne te gêne pas; fais comme chez toi! — Laissez-moi, Monsieur, luidit Paqueretta effrayée, et voulant se dégager. Que voulez-vous de moi? — Tu le sais bien, ce que je veux. Je veux ce que tu ne voudrais pas; mais c'est tout de même. — Comment? — Allons! Pas tant de façons : ça ne servirait à rien. — Où me menez-vous? — Tu le sais bien. — Est-ce chez nous, rue Montmartre? — Oui, rue Montmartre... Tout près de la rue de Jérusalem. — Mais avant, je voudrais retrouver M. Bonin. — Elle est folle, je crois, par dessus le marché, se dit l'agent de police. — Le connaissez-vous? L'avez-vous vu? — Pardi! Est-ce que nous ne connaissons pas tout le monde, nous? — Ah!.. — Oui, oui. C'est nous qui ramenons au gîte tous ceux qui s'égarent.

En finissant ces mots, ils étaient arrivés près d'un fiacre dont le cocher, sur un signe connu, s'était empressé d'ouvrir sa voiture. — Montez, mon cœur; et fouette postillon; tu sais où? — Parfaitement, répond le cocher, d'un ton sévère et bien accentué.

Un quart d'heure après, le fiacre était arrêté rue Montmartre, à l'hôtel-garni de M. Bonin. Le cocher descend du siège, et ouvre sa portière. — C'est ici, dit-il. — Est-ce que tu plaisantes, toi?.. lui répond l'agent. — Je ne plaisante point. — Tu es fou, alors. — Pas plus l'un que l'autre. Made-

moiselle demeure ici, reprend le cocher en frappant à l'hôtel, et en poussant la porte. — Oui, oui; en effet, s'écrie Paqueretta le col tendu; je reconnais l'allée et le voisinage.

Et, sans donner le temps à son compagnon de la retenir, elle saute hors de la voiture et entre dans l'hôtel. Notre cocher tire la porte à lui, et se tient sur le seuil, pour faire face à l'agent qui était descendu, et qui, le prenant au collet, lui dit : — Ah! ça, mon drôle!.. Tu veux donc que je te fasse un mauvais parti ; ou tu es un conscrit dans le métier, pour ignorer à quoi tu t'exposes, et à qui tu te frottes. — Les drôles vous ressemblent, lui répond avec sang-froid le cocher, en lui saisissant vigoureusement les deux mains. Je sais fort bien à qui j'ai affaire, et je sais, mieux que vous, ce que je fais — Mais, canaille! Me lâcheras-tu?.. — Quand vous serez plus calme, et décidé à retourner paisiblement à votre poste. Sinon, je vous tiendrai là, toute la nuit, comme le navire attaché à son cable, comme l'anneau scellé dans les dalles du port. Bien qu'il ne soit qu'onze heures, et que vous fassiez du bruit, personne ne s'arrêtera pour nous entourer, et vous secourir ; pas un sbire, pas une patrouille ne se mêlera de notre affaire. — Mais tu es donc le diable! s'écrie l'agent de police d'une voix étouffée par la colère ; et plein de rage de se sentir tenu comme dans un étau, les mais tenaillées, les jambes en paralysie, et le corps immobile.

— A peu près, répond le cocher. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous permettre de prendre mon numéro. A la condition expresse que vous me laisserez marcher, et que vous vous éloignerez silencieusement.

En achevant ces mots, le cocher, serrant plus fort les membres meurtris du patient, le décide à la retraite. — D'accord! D'accord, dit-il, 342!... C'est bon! Nous nous retrouverons, mon cher. — Je n'en crois rien, dit le cocher qui remonte sur son siège, et disparaît comme l'éclair.

Paqueretta, instruite par le concierge, du retour de M. Bonin, saisit une lumière, et monte en toute hâte à l'appartement. Elle y sonne, y frappe durant près de cinq minutes, sans obtenir de réponse. Elle allait redescendre, quand la porte s'ouvre enfin, et lui laisse voir la figure pâle et défaite de son tuteur qui venait de reprendre ses sens, et qui faillit retomber en syncope, à l'aspect inespéré de la jeune fille. — Mon Dieu, M. Bonin, lui dit-elle, qu'avez-vous donc, et pourquoi m'avez-vous abandonnée ainsi? — Hélas! Ma chère demoiselle, ne m'en parlez pas. Que pourrais-je vous répondre, si ce n'est qu'à ma sortie du théâtre, je me suis senti fort mal, que je me suis évanoui, et que je me suis retrouvé dans une voiture, et à ma porte, fort inquiet de vous; mais hors d'état d'aller vous chercher. Sans doute, on aura lu mon adresse sur mon portefeuille. Fai-

ble encore, et n'ayant pas la tête à moi, je suis monté dans ma chambre où, rappelant tout-à-fait mes esprits, j'allais courir à votre rencontre. — C'est comme moi. Pleine d'anxiété, j'ai quitté la salle; et après avoir dit que je demeurais rue Montmartre, un monsieur m'a fait monter dans un carrosse, et m'a ramenée ici. — En vérité?... J'en bénis le ciel, mon enfant. — Mais il faut vous coucher; appeler un médecin, et vous soigner. — Du tout! Du tout, ma chère amie; ce n'était, je le sens, qu'une mauvaise digestion. J'éprouve déjà un mieux sensible, depuis votre heureuse arrivée. Couchons-nous, soit; mais n'appelons personne. Je suis persuadé que ce ne sera rien.

Préoccupé des événemens de la soirée, M. Bonin passa une nuit blanche, qui, d'abord troublée par ses réflexions, le fut encore par une querelle assez vive qui s'engagea entre l'homme et la femme, ses voisins, gens de théâtre, qui rentraient ordinairement fort tard. La chambre du curé n'était séparée de la leur, que par une cloison légère qui le mettait à même d'entendre le moindre bruit. Jusqu'à ce jour, M. Bonin n'y avait point encore fait attention, parce que d'habitude, il était toujours profondément endormi, quand ses voisins rentraient.

— Je te le répète, disait le mari, cela me déplaît, et si ça recommence, je te retire du théâtre. — Me retirer du théâtre, répliquait la femme, pour me

forcer à crever d'ennui dans une chambre. Ce ne sera pas, par exemple!... Je ne vivrais pas ainsi; j'aimerais mieux me jeter par la fenêtre. — Tu ne te jetterais point par la fenêtre, et tu serais cent fois plus heureuse. — Oui, heureuse comme un chien à l'attache! — Je t'ai déjà dit, et l'expérience t'a prouvé que, pour une honnête femme, il n'y avait point de salut dans ta profession; qu'à moins de se livrer à la galanterie, on n'y pouvait réussir; et que le théâtre, qui devenait chaque jour plus immoral, ne te convenait pas plus que des manchettes à notre chat. — Et moi, je te signifie qu'élevée au théâtre, je veux continuer le théâtre; que je ne pourrais jamais mener une vie obscure et solitaire; que tes idées sur mon état sont fausses; et que mon parti est pris : si je ne puis réussir à Paris, j'irai en province. — En province?... La belle perspective!.. Cabotine ambulante; sifflée des cabaleurs à six sous le billet; redoutée des marchands, et chassée par les aubergistes; faisant forcément des dupes; et courant, en poste, après la misère et le mépris. — Bah! Bah! Tu exagères toujours! C'est comme artiste que j'accepterais un engagement; c'est une grande ville que je choisirais; c'est dans une troupe sédentaire que je tiendrais un emploi; et quoi que tu en dises, il y a comédien et comédien; le préjugé tombe, et les gens de talent... — Du talent! Du talent! Ah! ça mais, qui te prouve que tu en as, du talent?..

— On le dit. Mais si je n'en ai point, je me sens capable d'en avoir. — C'est ça, on le dit, voilà tout. On se garde bien d'en faire usage, et de le perfectionner par l'exercice. Quand le tableau annonce une lecture, tu n'en fais jamais partie; ou si, par hazard, ton nom s'y trouve, c'est un accessoire, une utilité qu'on te destine; et tu répètes, en rechignant, auprès d'une médiocrité qui ne joue les rôles que tu devrais jouer, toi, que parce qu'à ton refus, elle a de honteuses et sales complaisances pour le directeur ou pour l'auteur. Oh! Le théâtre! Le théâtre!... Quand donc pourrais-je ramasser, après un incendie total, le dernier charbon de la dernière solive de ces repaires d'intrigue et d'immoralité!...

—Mais, mon Dieu, ne crie donc pas si fort: tu vas réveiller les voisins; et que pensera-t-on de nous?.. — On pensera que tu es une insensée; et moi, un honnête homme. — Eh! mon Dieu! Il y a des honnêtes gens partout. — Ils se démoralisent dans tes coulisses; ou végètent, en y mangeant plus qu'ils ne gagnent. — On n'a rien sans peine. — La peine est longue!.. — Les vices que tu reproches au théâtre, sont peut-être plus communs dans la société; et telle petite bourgeoise qui nous dédaigne en public, ne se fait point scrupule de tromper sourdement son mari. Crois-moi, mon cher ami, dans quelque condition qu'elle se trouve, une femme peut mal faire,

quand elle le veut fermement ; fût-elle gardée à vue nuit et jour. — Mais au théâtre, tout est séductions. — Pour celles qui veulent bien se laisser séduire. — Eh ! Mon Dieu ! Une sainte y serait prise. — C'est possible : Parce qu'elle ignorerait le danger. – Je n'aurai jamais le dernier mot. — Dame !... — Allons, tiens, taisons-nous ; car ce serait sans fin.

La voisine était une femme de vingt-cinq ans, qui avait commencé enfant au théâtre, et qui était parvenue à jouer des rôles d'amoureuse et d'ingénuité, avec assez de mérite. Le voisin était un habile musicien, premier violon attaché au même établissement, et qui, ayant vu grandir la jeune actrice, l'avait épousée à dix-huit ans, au moment où un nombreux concours de libertins convoitaient ses premières faveurs. Privée de son père, dès sa plus tendre jeunesse, elle avait été élevée dans de sévères principes de vertu, par une bonne mère qui était morte un an avant son mariage. Un ami de son père, artiste distingué, avait conseillé à la mère de mettre sa fille au théâtre, comme l'unique moyen de lui faire gagner, jeune, des appointemens susceptibles de ramener chez elles, l'aisance que la mort du mari en avait éloignée. C'était donc tout à fait une actrice exceptionnelle, et qui avait, vraiment, au fond du cœur, un dégoût prononcé pour l'inconduite ;

mais, en même temps, beaucoup de dispositions et d'amour pour son art.

Cet incident venait d'ouvrir les yeux à M. Bonin, sur une nouvelle profession dangereuse.

« Ah! Ah! se dit-il, *le théâtre est un repaire d'intrigues et d'immoralité! .. Dans le théâtre, point de salut pour une honnête femme!*... Mais ça me va comme un gant, cela; voilà un moyen auquel je n'avais point songé, et qui me paraît infaillible. Il faut que je sache comment on s'y place, et s'il est facile d'y entrer... Je causerai avec le voisin. J'aimerais mieux m'entendre avec la voisine dont l'engouement caresserait mon idée; mais, par elle, je ne connaîtrais point le vrai degré du mal; tandis que son mari m'éclairera sur l'imminence réelle du danger; car je dois prendre garde de faire des écoles: je me suis déjà trompé tant de fois!... Quand je pense que voilà quinze grands mois que j'essaie et que j'échoue... C'est inimaginable, ma parole d'honneur! Je n'aurais jamais cru qu'il fut si difficile d'égarer une jeune fille, dans un siècle, et dans une ville où l'on en voit tant qui se perdent toutes seules. »

VI.

Héloïse et Abeilard.

Le lendemain, M. Bonin n'eût rien de plus pressé que de s'informer, chez le concierge, du nom et de l'état du locataire qui occupait l'appartement contigu au sien. Il apprit que son voisin se nommait Coster ; et il sut en outre, à peu près, tout ce que je viens d'en dire au lecteur.

Par égard, et pour ne point reveiller le chat qui dort, le curé jugea convenable de saisir l'instant où la femme serait absente, pour entretenir

le mari. C'est pourquoi il se mit assidûment aux écoutes, l'ouïe collée sur la cloison, et ouvrant souvent sa porte, trompé par le bruit des serrures du palier.

Paqueretta, rassurée sur la santé de son tuteur, avait repris ses occupations journalières, dans son magasin de lingerie. Ce qui plaçait M. Bonin dans une liberté propice à son nouveau dessein.

Vers midi, quelques mots échangés entre Coster et sa femme, apprirent à M. Bonin que la jeune actrice partait pour la répétition. Il attendit qu'elle fut en chemin, sans apparence d'un retour par oubli; et se disposa à aller frapper à la porte du musicien.

Comme il ouvrait la sienne, le commissaire de police de son quartier s'offrit à lui, pour procéder à une enquête qui venait de lui être ordonnée, d'après un rapport fait, pendant la nuit, à la préfecture, sur un fait auquel lui, Bonin, n'était point étranger, et qui s'était passé hier entre onze heures et minuit. La chair de poule se dessina sur les membres du curé; le carmin lui grimpa au visage, et c'est en tremblottant qu'il offrit un siège au fonctionnaire public qui l'interrogea.

M. Bonin répondit au commissaire dans le même sens qu'à sa pupille. Il déclina ses noms et prénoms, montra son passeport; parla de Paqueretta dans les termes les plus honorables; et expliqua comment, nommé tuteur de cette inté-

ressante orpheline, il l'avait amenée à Paris pour la distraire d'une profonde douleur, et d'un attachement dont on redoutait les suites. Il offrit de conduire immédiatement le magistrat dans la maison où travaillait la jeune personne. Ce qui fut accepté. Cette démarche acheva de convaincre le commissaire, de l'erreur complète dans laquelle était tombé l'agent de police. Il dressa son procès-verbal en faveur de nos héros, et cette affaire n'eût point, pour eux, d'autre résultat.

Une seule circonstance était restée dans le vague aux yeux des gens de justice. Sur la déclaration de l'alguazil, on avait ouvert le registre des voitures de place; et l'on s'était transporté, de grand matin, chez le loueur propriétaire du fiacre n° 342, afin d'arrêter le cocher rebelle aux ordres de l'autorité. Mais il fut prouvé que le fiacre qui portait ce numéro était en pleine réparation depuis huit jours. Ce qui fut constaté par la présence de cette voiture dans les ateliers. Ensuite, le loueur, sur l'injonction qu'on lui en donna, fit passer en revue tous les cochers qu'il avait à son service; et pas un seul ne parut ressembler de visage, de taille, ni de voix, à l'hercule d'hier; aucun d'eux n'avait pris station sur le boulevard du Temple, et n'était passé rue Montmartre à l'heure indiquée. Ne se tenant point pour battu, et plein du désir de la vengeance, non seulement l'agent

scrutateur visita, sans succès, tous les loueurs et tous les cochers qui avaient des numéros approchant du sien par l'arrangement des chiffres, tels que 242, 142, 243, 442, 234 etc.; mais encore, en désespoir de cause, tout ce qui porte un fouet et monte sur un siège, en fait de gens à carrosses de place, fut inspecté, visité, dévisagé et interrogé. Il fallut y renoncer : Négro avait passé par là.

Remis de ses transes, à cet égard, M. Bonin revint à son idée, et s'occupa de nouveau de sa visite à l'amphion. Visite qui ne put avoir lieu que le lendemain, toujours après le départ de Mme Coster pour la répétition.

— Pardon, mon voisin, de la liberté que je prends de vous déranger ainsi.—Pourquoi donc, Monsieur ? Il n'y a pas de mal, je vous assure. Veuillez vous asseoir. — Volontiers. — Et me dire ce qui me procure l'avantage. . . — Oh ! Peu de chose. Vous êtes, ainsi que Madame, attaché, m'a-t-on dit, à un théâtre. — Oui, Monsieur. — J'aurais voulu prendre de vous, qui paraissez, d'ailleurs, fort bien connaître cette partie. . . — Oui, oui. . . C'est vrai, Monsieur :

Nourri dans le SÉRAIL, j'en connais les détours.

Malheureusement peut-être ; mais c'est égal. Vous auriez donc voulu ?. . — Prendre quelques ren-

seignemens sur la manière, et les moyens d'y être admis. — Admis ?.. Comment ?.. En qualité de quoi ?.. — Comme artiste. — Ah ! ah !.. Ce n'est pas pour vous, je suppose ? — Oh ! Monsieur !.. Non certes. Mais pour une jeune fille qui me paraît avoir de grandes dispositions. — Encore une qui est lasse d'être honnête, tranquille et heureuse !.. — Comment ? — Eh ! sans doute, mon cher Monsieur. Le théâtre est une galère, dont certains rameurs sont presque aussi tarés dans l'opinion publique, et n'ont pas moins de peine que les forçats de Toulon. — En vérité ? — La personne à qui vous vous intéressez n'a donc rien de mieux à faire ? — Pardonnez-moi ; mais le travail manuel d'une femme est si peu lucratif !..

— Il est honorable du moins. Mais voilà comme elles sont toutes : elles entendent dire que telle ou telle actrice a dix mille, vingt mille, cinquante mille francs; et elles s'imaginent arriver à ce taux sans coup férir. Elles remarquent que les femmes de théâtre se lèvent tard, font les petites maîtresses, singent les dames du grand ton, sont fêtées, applaudies, et ont des toilettes à éclipser le soleil ; or, elles croient que tout cela leur arrive comme bonjour, sans travail, sans déboires et sans sacrifices. O malheureuse espèce humaine ! Quand donc voudras-tu

voir juste, juger sainement, et laisser là tes illusions!..

— Non, non, Monsieur, nous ne pensons pas arriver promptement à de pareils résultats; nous savons parfaitement qu'il faut commencer, et que les commencemens sont durs; mais pour commencer dans tout, il faut s'y mettre, n'est-ce pas?

— S'y mettre! S'y mettre!.. Mais, Monsieur, on ne fait que ça. Nous avons des acteurs à revendre, à remuer à la pelle. Il n'y a pas, dans Paris, un petit commis, une grisette qui ne sortent du spectacle avec l'envie de jouer la comédie, et la presque certitude d'y être bien et d'y réussir. C'est leur pensée de tous les instans, le rêve de toutes leurs nuits; et la paresse qui leur sourit, l'orgueil qui les domine ne leur font voir en imagination, ou en songe, qu'une sphère plus élevée, une vie oisive et des bravos étourdissans. Nous avons des gens pour qui la présence d'un acteur est presque celle d'un héros, ou d'un saint: ils l'admirent, le préconisent, l'encensent; et seraient tentés, je crois, dans leur fol et absurde enthousiasme, de couper un coin de leur vêtement, pour en faire une relique. Nos théâtres d'élèves regorgent de ces malheureux ouvriers des deux sexes, qui ont abandonné l'atelier pour la scène, qui n'ont aucun soupçon sur leur absolue médiocrité; et qui se croient, malgré les huées

et les sifflets, des *Talma* et des *Mars* en herbe. La singulière manie qu'ont aujourd'hui les parens de ne pas vouloir que les enfans suivent la profession du père, met, sur le pavé de Paris, une fourmilière de jeunes gens qui n'ont point d'état, qui flanent continuellement, et ne savent que faire de leur corps, ni de leur temps. Et pour cette espèce d'hommes, que l'ennui ronge et que le travail obsède, il y a, dans la capitale, deux attraits, deux pièges constamment tendus, et dans lesquels ils tombent infailliblement : Le journalisme et le théâtre. L'artisan, qui ne saurait être littérateur, se laisse prendre au dernier, sans connaître sa langue dont on ne lui demande pas compte; et sans autre guide que son aveugle engouement. Le commis, avec une éducation imparfaite, superficielle, et un esprit de contact, met une jambe dans le premier, et succombe au second. Voilà pourquoi, mon cher Monsieur, nous sommes étouffés sous l'énorme poids des journaux; voilà comment nos scènes pullulent de cabotins et d'incapacités; voilà la source unique de tant d'existences précaires, indéfinissables, de tant de scandale et de sales intrigues; de tant de duperies et de mauvaise foi, auxquels est journellement en butte, l'honnête homme qui ne connaît au monde que trois choses pour arriver : la conduite, la probité, et la science de son état. Cet honnête homme qui vit sagement, pour

parvenir, par des privations nombreuses, à une réputation intacte, et à un léger bien-être, se trouve retardé dans sa carrière honorable, par ce prodigieux essaim de fainéans qui commencent la vie par la fin, veulent jouir avant de posséder, n'ont rien à perdre, pas même leur honneur; et gâtent tout ce qu'ils touchent; s'inquiétant peu du mal qu'ils causent; se moquant, par dessus le marché, des négocians qu'ils ruinent, ou des particuliers qu'ils trompent. Imbus de cette maxime : qu'il faut que la moitié de la population nourrisse l'autre, s'il y a un plaisir, ils le partagent; s'il y a une mode nouvelle, ils s'en parent les premiers; s'il y a un beau temps, ils en profitent; un appartement agréable, ils s'y logent. Le tout, sans état, et sans ressources connues. C'est pourquoi, Monsieur, vous remarquez toujours ces impudens bien mis, couvrir les promenades, avec des femmes au bras, ou des chevaux aux cuisses; obstruer, le soir, les cafés ou les coulisses; fumer, jouer, parier; se divertir sans cesse; et vous vous demandez en vain comme moi : Avec quoi? De quoi? Et comment?..

— Comme vous vous échauffez, Monsieur!.. Si j'avais pensé vous déplaire, en vous consultant sur un tel sujet, je me serais gardé de venir... — Non, Monsieur, non, mon cher voisin, vous ne me déplaisez point. Mais j'ai l'humeur fort irritable; je suis extrêmement nerveux; je ne puis parler

sans véhémence; c'est un défaut de nature, qu'il faut me pardonner. — De tout mon cœur. Néanmoins je crois que si nous eussions touché une autre corde, la vibration aurait été moins sensible. — C'est peut-être vrai. Enfin, Monsieur, vous voulez faire entrer quelqu'un au théâtre... Puis-je savoir qui? — Je vous l'ai dit : une jeune personne, ma pupille; une orpheline dont l'intelligence supérieure aidera merveilleusement au succès; si elle est convenablement dirigée. — Votre pupille?.. Cette charmante demoiselle que j'ai eu quelquefois occasion de remarquer à votre bras? — Elle-même. — Si jolie! Si candide!... Quel meurtre!... Ah! ça, vous voulez donc la perdre?.. — Précisé.... — Comment!!!...

Coster, qui s'était animé par degrés, avait prononcé ce dernier mot avec explosion; et le curé, qui s'oubliait encore, rappelé à lui par l'interjection du musicien, s'était arrêté tout court sur la troisième syllabe de l'adverbe affirmatif. Mais, servi à souhait par une présence d'esprit fort opportune, il se reprit à temps, et en ces termes :

— Précisez-moi, du moins, les dangers, afin que je puisse l'en garantir. — Des dangers?.. Il y en a mille! Dix mille! Cent mille!.. — Allons, voyons, mon voisin, parlons sans hyperbole. — Eh bien, sans hyperbole, Monsieur, si j'étais condamné à choisir, pour ma fille, une condition entre une maison de tolérance et le théâtre; si je ne

l'immolais point à l'honneur, comme Virginius, je préférerais, je crois, la mettre fille de joie. — Oh! oh! oh!... — Oui, Monsieur, fille de joie! s'écrie Coster avec force. — Parlons plus bas, je vous prie.

— Du moins, ce genre d'état ne trompe personne; le vice y est à découvert; la franchise y préside. La femme qui s'y résout, n'étale qu'une honte, ne cause qu'un mal, et ne fait point de dupes. Au milieu de la seule infamie dont elle se couvre, elle peut encore trouver quelque vanité à se dire utile à la société. Mais au théâtre, on y fait la vie avec des dehors captieux et des prétentions à la délicatesse et à l'honnêteté; on y séduit une jeune fille, et on l'avance, malgré sa médiocrité, aux dépens des intérêts sacrés d'une autre, parce que cette autre est sage. On tonne, en public, contre une jupe trop courte, ou un corsage trop décolleté; et l'on couche le soir avec la débutante, qui n'achète son succès qu'à ce prix.

Parmi tous les chefs des entreprises théâtrales, et les individus qui composent leur entourage, il y en a bien peu qui ne soient pas disposés à exploiter le plaisir des sens, et à favoriser le vice au théâtre, en y plongeant les jeunes personnes qui poussent dans le ballet d'enfans, ou qui y viennent toutes formées, comme y viendrait votre pupille, avec des intentions pures, et la seule idée de se créer un état. Et cependant, Monsieur, tous

ces gens-là sont sérieusement intéressés au bien-être de l'art qu'ils cultivent, et à la disparition totale du préjugé qui a pesé sur la profession d'acteur; préjugé qui n'est tombé que par la démoralisation du siècle, au moins; mais qui se soutient encore au sein des familles puritaines.

«Le théâtre serait peut-être la plus belle de nos institutions sociales, si les administrateurs voulaient gouverner avec un rigide honneur, et une sévère équité; si nos auteurs, ne s'écartant point de la route tracée par nos excellens classiques, n'y donnaient que des pièces morales et bien faites; si leurs interprètes, surtout, jouissaient TOUS d'une bonne réputation privée. Ce serait alors, Monsieur, que l'art, réhabilité dans l'artiste, ne traînerait plus à sa suite une pensée fâcheuse, une idée repoussante. Et puis, ne serait-il pas préférable à l'illusion scénique que ce fut une actrice estimable qui remplit le rôle d'une honnête femme? Au moins, quand ses actions ou ses paroles respireraient la vertu, on ne surprendrait pas un sourire malin sur les lèvres des spectateurs habitués; et s'il faut des vices pour faire ombre au tableau, l'imagination ne serait-elle pas agréablement caressée par la consolante persuasion que l'acteur qui nous les montre, est un homme de mœurs irréprochables ?..

— Je suis entièrement de votre avis.

— Certes, il y en a qui sont pourvus des meil-

leurs intentions, et dont l'amour de l'art occupe les loisirs, et remplit seul l'existence. Le véritable artiste est d'ordinaire franc et loyal ; mais sa bonne volonté se brise contre les efforts opposés et incessans de quelques sommités. Parmi les personnes dont je vous parlais tout à l'heure, j'en connais qui, par état, doivent prêcher la morale, signaler les abus ; et qui s'appliquent au contraire à outrager l'une et à fomenter les autres. Ceux-ci refusent des rôles à une actrice, parce qu'elle a repoussé leurs propositions ; ceux-là abîmeront un talent, s'il ne s'abonne à leurs feuilles, ou s'il n'a point de complaisances pour eux. Et je vous le répète, Monsieur, ces gens-là veulent être honorés, respectés ; et si un père, si un frère, ou un mari, révolté de ces injustices, de ces honteux calculs ; emporté par une colère sainte et légitime, s'accroche à leurs individus et leur parle vertement ; ces Messieurs relèvent la tête, s'en offensent, proposent le duel, et tuent un hônnête homme, pour leurs menus-plaisirs ; ou ridiculisent l'artiste dans leurs numéros, aux yeux d'une foule stupide, indifférente au bien, âpre au mal, et avide de scandaleuses chroniques. Le venin circule ; il part de la métropole, enfermé à des milliers d'exemplaires, dans des boîtes roulantes qui font quatre lieues à l'heure, et se répand librement dans toutes les veines du royaume. Trouvez-donc maintenant un engagement en province !... .

— Eh bien, alors, mon voisin, on y renonce; voilà tout.

— On n'y renonce point, Monsieur, quand on a tâté des planches, et qu'on s'y sent du goût. Le théâtre, pour la plupart des artistes, est un champ de bataille que le brave ne quitte qu'avec la vie. Malheureusement les grandes médiocrités dramatiques sont encore plus tenaces que leurs modèles; et tous, plus tôt ou plus tard, cèdent au torrent et acceptent l'inconduite qui, grâce à l'usage, (car on s'habitue à tout,) n'est qu'une conséquence très-ordinaire et toute simple de la profession. Elle y est déguisée sous le nom de *légèreté*. Mot charmant qui, chez les Français, exprime une de leurs qualités favorites et européennes. Ainsi, Monsieur, si votre pupille veut être actrice, il lui faudra passer, sans façons, par les mains de ces Messieurs. Il faudra qu'elle leur abandonne son corps et son talent : l'un avant l'autre, bien entendu; car, au théâtre, on paie toujours avant d'entrer. Par ce moyen, l'intelligence la plus nulle, l'esprit le plus épais, la voix la moins étendue, et le parler le plus commun, acquerront un brevet de capacité, de par la claque et les journaux, aux dépens d'un public plus insouciant que sot, qui se contente de tout, sous peine d'aller ailleurs; et qui souffre qu'on se moque impunément de lui, pourvu qu'on ne le lui dise point en face, et qu'il ait d'ailleurs, pour refuge, l'opinion de la cotterie.

— Tout cela, j'en conviens, est bien désespérant; mais j'ai peine à croire pourtant que quelques personnes, favorisées du sort, ne passent pas inaperçues, et ne finissent point par percer, malgré l'intrigue. Vous n'êtes peut-être que prévenu, sans être parfaitement instruit. Si vous étiez tout-à-fait impartial, je suis certain que vous me laisseriez là-dessus, un peu plus d'espoir.

— Il n'y en a aucun; car les exceptions sont si rares, qu'on ne saurait s'en appuyer. Mais, mon Dieu, Monsieur, où trouverez-vous un homme plus compétent que moi, sur une pareille matière? Puis-je mieux vous convaincre, qu'en vous citant ma femme qui est au théâtre depuis l'enfance, et qui, pourvue de tous les avantages exigés, en est encore à se produire, à vingt-cinq ans!... Le seul fait de notre mariage a été pour elle un coup-de-bas irréparable. Avant, on espérait, on lui tenait la dragée haute; Après, sans désespérer positivement, on a cherché à la séparer de son mari par tous les dégoûts, et les passe-droits imaginables; lui faisant entendre qu'une actrice ne devait jamais se marier; que l'artiste qui sentait les *langes* et *le pot-au-feu*, ne pouvait parvenir; qu'elle allait perdre sa fraîcheur, sa voix, ses moyens, que sais-je? Toutes choses qui dérangeraient le ménage le plus heureux, le mieux uni: pervertiraient une âme noble, et souilleraient un cœur pur. Et le plus grand malheur, Monsieur,

c'est que tout cela est vrai, vrai par eux, par eux seuls qui ne veulent point que ce soit autrement. Ils ont donc, en leur faveur, l'exemple pernicieux de chaque jour; exemple bien fatal qui froisse à tout instant le mobile de nos actions : l'amour-propre qu'on satisfait enfin, au détriment des bienséances, de la probité et de l'honneur!..

» Une jeune fille comme votre pupille, n'ayant que de bons principes, de vertueuses intentions, végètera long-temps, jouant des bouts de rôle, sans couleur et sans effet, la plupart contraires à son physique et à son âge. Limitée dans ses moyens pécuniaires, on l'induira en dépense, par la nécessité de costumes de ville, en pure perte pour son avancement. Les habits de caractère qu'on devra lui fournir seront dégoutans, passés ou mal faits, dans le but insidieux de la contraindre à se les procurer à ses frais; ce sera à n'y pas tenir. Tandis qu'à côté d'elle, une petite effrontée, dont les charmes les plus secrets ne sont un mystère pour personne, l'éclipsera en toilette, en rôles, en agrément; sera fêtée, encensée à l'intérieur, et applaudie au dehors, par les amis de ses amis. Cette femme gagnera six cents francs, et en dépensera dix mille, sans compter les dettes. Où les trouvera-t-elle donc?... Qui les lui donnera? Ce n'est pas son père : on n'en parle point. C'est peut-être l'enfant qu'on lui permet d'avoir, à elle, pourvu que ce soit un bâtard; mais, à coup-sûr,

ce n'est pas sa mère, autre type de femme qui touche de si près aux entremetteuses ; grossière, commune, bavarde, et la très humble servante de sa fille et du *Monsieur;* tremblante devant eux, et s'étourdissant sur la source honteuse du pain qu'elle mange, des vêtemens qui la couvrent, et du toit somptueux qui l'abrite. Contradiction personnifiée des lois de famille, et du quatrième commandement de Dieu ; qui souffre à sa fille une intrigue dans les coulisses, pendant que *Mylord* est aux avant-scènes : l'un pour le spirituel, l'autre pour le temporel. Passe-moi la rhubarbe, je te passerai le séné. Or, comme il n'y a guère qu'une conduite pareille qui soit préconisée au théâtre, et que les désagrémens qu'elle entraîne d'ailleurs, sont occultes pour la nouvelle venue qui n'en voit que les avantages, vous devez mesurer d'ici les ravages sensibles qu'elle peut causer dans l'imagination de l'honnête fille, tournée sans cesse en ridicule, par un essaim de femmes *légères*, qui ne peuvent plus rougir de rien , et pour lesquelles l'exemple d'une bonne conduite n'est qu'un objet de risée perpétuelle.

» Eh bien, Monsieur, cette position charmante est celle de Mme Coster. On l'a déjà forcée deux fois de quitter Paris pour exercer sur des tréteaux de foire, sur les planches de la banlieue, où elle a rencontré encore une partie des difficultés que je vous signale. A présent, il faut qu'elle recom-

mence comme élève, si elle veut rester ici; ou qu'elle aille en province pour y tenir enfin un emploi.

— Et en province, vous pensez que...

— Oh! Mon Dieu, j'ai peur que ce ne soit la même chose, à peu près. Honneur, gratitude et prospérité, néanmoins, au directeur qui voudra faire exception à la règle commune! Si elle y prend, ce qui n'est pas sûr, elle aura du moins l'avantage de jouer les rôles auxquels elle est propre; elle sera assez bien rétribuée; mais, pour peu que quelque *madrée* se livre à l'un de ses chefs, ou à quelqu'un de l'entourage, ma femme restera stationnaire. On montera peu de pièces pour elle, on n'en parlera point; et toutes les louanges seront dévolues à la favorite, dont on *chauffera* le genre. Le public de province, qu'on ne brave guère impunément, n'aura rien à dire, tant que l'emploi ne sera pas faussé; et au bout de l'année, on remplacera madame, par une actrice moins chère et moins scrupuleuse, qui fera de la passion distinguée devant la rampe, et du sentiment lubrique dans sa loge. Ce sera tout bénéfice pour l'aréopage. On ne tiendra aucun compte du bon exemple offert par l'artiste en retraite; du dérangement et des frais qu'on lui a occasionnés; du bon ton et des manières décentes dont elle aura fait preuve; de l'excellente conduite qui lui a valu l'estime des habitans et des fournisseurs. Tout cela est une

monnaie rognée qui n'a point cours dans les théâtres (1). Il faut y être *bonne enfant;* ce mot dit tout; et Dieu préserve votre pupille d'être un jour bonne enfant dans toute l'acception que les artistes donnent à ce titre.

— Ah! ça, mais si, comme vous le dites, l'actrice qui se conduit bien jouit de l'estime des honnêtes gens; comment ceux-ci ne cherchent-ils pas à la soutenir, à la défendre?

— A Paris, Monsieur, les honnêtes gens se taisent, et ne se mettent point en spectacle. Ce ne sont eux qui font ni les succès, ni les chutes. Ils haïssent le bruit des bravos, comme celui des sifflets. Quand on est mauvais, ils lèvent les épaules, sortent, et ne reviennent plus. Quand on est

(1) Citons un fait: « Une jeune artiste ayant déjà quelques années de scène; pourvue d'ailleurs de tous les agrémens exigés au Théâtre, et douée d'une voix charmante, se présente à Paris chez un directeur, pour être engagée. Elle se fait entendre, et répète même un rôle important, à la satisfaction de l'auditoire. On parle d'arrangement, on se sépare en dissidence sur les conditions; et quelques jours après, l'actrice reçoit sa lettre de remercîment. Sondé par un ami, sur le motif de cette singulière rupture, le moral directeur répond ingénuement: *Oui, elle a du talent; elle aurait pu nous être d'une grande utilité; mais que veux-tu, mon cher?... J'ai pris des informations. C'est une honnête femme : il lui faut des appointemens; et puis,* ELLE NE ME FERAIT POINT D'AVANT-SCÈNES.

bon : ils sourient, font un signe de tête approbateur, battent des mains en silence, et jouissent intérieurement. Ce qui fait que le talent sans appui, reste talent sans mousse, sans engouement; et que la médiocrité, qui se fait prôner, prend le dessus avec éclat, ayant besoin d'éblouir et d'étourdir la foule que les rayons du mérite frapperaient, si elle n'élevait point sans cesse un nuage de poussière entre elle et lui, pour l'obscurcir et n'en être pas éclipsée.

«Que m'importerait, à moi, la conduite d'une fille entretenue, dans la société, si elle ne venait point en salir pompeusement le théâtre?... Une fois libre de ses actions, elle peut se donner à qui bon lui semble, sans qu'on ait le droit de la censurer en face. Mais à la scène où elle s'engage pour rien, où elle monopolise, indépendamment du mauvais exemple qu'elle offre à ses camarades, elle va jouer une soubrette ou une villageoise avec une jupe de blonde ou de guipure, un tablier de satin brodé, une cornette des plus riches, et des diamans à tous les doigts. Le régisseur la laissera paraître ainsi, parce que ça plaît au directeur, ou que ce directeur entre pour beaucoup, et *pour cause*, dans de pareils frais. Elle écrasera donc l'honnête femme qui jouera sa maîtresse, dans un costume qui ne sera que propre et convenable. Cette fille, fastueuse dans sa loge comme sur les planches, s'y fera servir toutes les douceurs de la

vie sensuelle. Aux répétitions, elle promènera sur elle, par une toilette de deux mille écus, ce que la mode étale de plus récent et de plus beau. On s'empressera autour d'elle, on lui offrira un siége, on l'entourera, on la couvrira de fadeurs et d'encens. Tandis que, dans un coin, assise sur un chariot et appuyée contre un portant, l'honnête femme, obligée de compter avec elle-même, et qui n'établit son budget que sur des ressources légitimes, se verra délaissée, et attendra dans la solitude qu'il plaise à la belle poupée de lui donner sa réplique. C'est alors, Monsieur, qu'un *Lavater* de coulisses pourrait lire, sur ses traits altérés, la description, chance par chance, du combat immoral que se livrent dans son âme l'envie et la vertu. Souvent, cette honnête femme, plus jolie, plus fraîche et plus distinguée que la poupée, est d'autant plus attrayante qu'elle est sage; et d'autant plus convoitée, qu'elle a toujours été *imprenable*. Elle n'aurait donc qu'un mot à dire pour renverser l'idole du jour... Quelle amorce pour la vanité!.. Quel appât pour la vengeance!.. Voilà, Monsieur, voilà la racine du mal au théâtre; et l'on peut hardiment mettre au calendrier, avec l'épithète de sainte, le nom de l'actrice qui n'y succombe pas; et lui décerner, sans scrupule, tous les *prix Monthyon* de la terre.

— Et vous possédez ce prodige dans la personne de Madame, à ce que je vois?

— Oui, Monsieur, j'ai ce bonheur. C'est l'unique consolation qui ait soutenu mon courage, au milieu de tous mes ennuis.

— Je vous en félicite; et je prends note de tout ce que vous m'avez dit.

— Oh! Mon Dieu, je ne vous ai rien appris de neuf : Toutes ces choses sont connues de bien du monde; mais il est parfois nécessaire de les redire aux oreilles des gens qui ne veulent point les comprendre. C'est pour cela que je me suis gardé d'être laconique, et que j'ai peint le même sujet sous plusieurs faces différentes.

— Ainsi donc, mon voisin, vous êtes d'avis que nous renoncions.. .

— Tout-à-fait. Si pourtant votre pupille avait une jolie voix, flexible, étendue, qu'on put perfectionner par l'étude de la musique et du chant, il y aurait pour elle, alors, un moyen de gagner de l'argent et de la réputation, sans danger positif. — Lequel donc?

— Ce serait d'en faire une *Prima done*, une première chanteuse d'opéra. Ce talent est rare en province, et y est supérieurement payé; sauf les banqueroutes, par exemple; mais s'il fallait tout craindre, on n'entreprendrait rien. — En ce cas, pourquoi donc votre dame ne choisit-elle pas le chant? — Ah! Pourquoi? Pourquoi? Demandez-le lui. — Peut-être n'y a-t-elle point de dispositions?

— Au contraire, voisin; elle a une voix charmante, pleine d'âme et d'expression, qui n'a besoin que d'exercice pour la faire prétendre à l'emploi de forte Dugazon. Mais, que voulez-vous? C'est une enfant : au théâtre, elle n'ose soutenir la note, ni essayer une fioriture; et dans sa chambre, toute seule, elle monte à l'ut, et descend au mi, avec une exquise pureté. Croit-elle donc que les quatre murs l'applaudiront? Et puis, paresseuse à l'étude, elle s'imagine que tout doit lui venir sans peine et sans travail.

— C'est fâcheux! Eh bien, tenez, moi, je me décide à faire une *prima done* de ma pupille. Ne pourriez-vous lui donner des leçons?.. — Non pas. J'en aurais peu le loisir. Je ne voudrais point d'ailleurs former des élèves pour le théâtre : je ne l'aime pas assez pour cela. Et puis, il vous faut un maître de goût, d'expression, de maintien théâtral. Nous n'avons que trop de ces momies chantantes qui n'ont qu'un joli gosier. Sortez-les de devant le trou du souffleur, et demandez leur de l'action, de la physionomie : c'est comme si vous chantiez vous-même. Tant il est vrai qu'on ne peut guère trouver de perfection réelle. — Pourrez-vous du moins nous procurer un professeur? — Pour cela, oui. J'ai votre affaire : un italien, charmant garçon, peu fortuné, mais plein de mérite. Un nommé Flaccini, mon ami intime. — Est-il cher? — Raisonnable, très-raisonnable; et je vous en

réponds sous tous les rapports. — Sous tous les rapports, se dit le curé à lui-même, c'est plus que je ne voudrais. Eh bien, veuillez me l'envoyer, je vous prie. — Dès demain.

Mme Coster, qui rentra dans cet instant, mit un terme à la conversation. La petite femme était de fort mauvaise humeur; c'est à peine si elle aperçut M. Bonin. — C'est gentil, dit-elle en jetant son châle et son chapeau sur le lit. C'était une lecture, et sais-tu ce qu'on me donne?.. — Je m'en doute, répond le mari. — Une duègne!... C'est un sujet de couvent; je joue une tourière, et Angelina, la novice : un rôle étourdissant. — Qu'est-ce que je vous disais, dit tout bas Coster, au curé. — Ah! Grand Dieu! reprend l'actrice, en se jetant sur une chaise, quand donc serai-je à cent lieues d'ici, pour ne plus voir de pareilles choses!.. — Allons, je vous laisse, dit M. Bonin en se levant. Mille remercîmens, Monsieur. Madame, j'ai bien l'honneur....

Mme Coster s'incline, et son mari, muet d'ennui, reconduit le tuteur jusqu'au palier.

Il y aurait eu une scène entre l'actrice et le musicien, si celui-ci s'était avisé d'ajouter à la contrariété que venait d'essuyer sa femme, en lui faisant apercevoir de nouveau que son état ne lui convenait point, et qu'y persister était folie ou entêtement; et il y en eut une, précisément à cause de son silence. Madame qui n'avait pu passer son

humeur sur les gérans du théâtre, trouva le moyen de répandre sa bile, sur le plus léger motif, aux dépens de la tranquillité conjugale. Mais M. Bonin n'en fut point étourdi; car en sortant de chez le voisin, il alla droit au magasin de Paqueretta, pour rompre en visière avec la lingère; et ramener sa pupille chez lui, afin de pouvoir la mettre, le lendemain, en présence du maître de chant Flaccini.

Paqueretta fit la moue, et ne put s'empêcher de se plaindre assez vivement d'être *trimballée* de la sorte. On voit par l'expression tant soit peu familière et commune, que la jeune fille se formait. M. Bonin en fut scandalisé, ou plutôt fit semblant de l'être; car ce mot fut le thême sur lequel il appuya sa conduite et ses observations. »

— On m'a fait craindre, lui dit-il, que vous ne perdiez, dans ces maisons, votre innocence, votre candeur, vos manières distinguées; et je ne m'aperçois que trop qu'il était temps que j'agisse. — Je ne sais vraiment pas ce que vous voulez faire de moi. — Ma foi, je ne le sais pas moi-même; car en vérité, vous n'êtes propre à rien. — Je le crois bien : vous ne m'en laissez pas le temps. — Allons paix! Mademoiselle. En définitive, tout ce que je fais est pour votre bien; et vous devriez encore me remercier de ma patience, et de mes tentatives. — Eh bien, à présent, que vais-je faire? — Je veux que vous chantiez. — Par exemple! Je n'en

ai guère envie. — Dites plutôt que vous n'en êtes point capable. — Comme vous voudrez. — C'est pour cela que je vous donne dès demain un maître de musique. — Encore des études! Pour deux mois, et en pure perte. — Du tout ! Du tout, Mademoiselle! Je veux faire de vous une *prima done*. Vous êtes déjà italienne, ça vous ira à merveille. On vous appellera la signora Germiny, et vous nagerez dans l'abondance et les honneurs. — Vraiment, dit Paqueretta qui doute encore, mais qui se ranime un peu. — Certainement, reprend M. Bonin. Dès demain, vous aurez solfège français, solfège italien, piano, métronome, diapazon, etc., etc., etc., et, si vous voulez y mettre un peu de bonne volonté, j'espère vous voir arriver bientôt au théâtre que vous aimez tant; non plus comme spectatrice; mais en qualité d'artiste, et d'artiste du premier mérite.

Cette conclusion flatteuse dérida tellement la pupille, qu'elle se leva joyeuse, et vint embrasser son tuteur.

— Quoi, sérieusement, M. Bonin, vous pensez que je pourrais être actrice? — Pardi ! Pourquoi pas ? — Oh ! Dans ce cas, je ne vous en veux plus. — C'est très heureux, ma foi! — Excusez ma brusquerie, si vous voulez me rendre tout-à-fait contente. — Vous abusez bien de ma bonté. — Je ne le ferai plus, mon bon tuteur. — J'y compte, et je vous absous à cette condition.

M. Bonin aurait bien préféré mettre, tout simplement, Paqueretta dans un théâtre comme figurante; n'ayant ni le temps, ni l'intention de traîner en longueur, par des études fort inutiles à son projet; mais, outre qu'il croyait la chose difficile, sans instruction musicale; il se voyait, par sa démarche, obligé de suivre en quelque sorte les conseils de Coster; et puis, il espérait encore que le maître de chant s'éprendrait des charmes de son élève; et qu'il serait plus heureux avec le *maestro* qu'il ne l'avait été avec le professeur de langue. Aussi recommanda-t-il à sa pupille d'être d'une docilité, d'une complaisance et d'une amabilité extrêmes; et la jeune fille avait promis tout cela, pour être actrice et *prima done.*

Flaccini ne se fit point désirer. C'était un homme de trente ans, fort joli garçon, et d'un talent remarquable. Il plut tout de suite au tuteur et à la pupille. Lui-même fut charmé de son écolière; et les leçons commencèrent sous les plus heureux auspices. En peu de temps, Paqueretta parvint à chanter avec infiniment de goût, les romances et les ariettes à la mode. Elle solfiait avec facilité, et commençait à attaquer les trilles, avec une souplesse qui donnait les plus grandes espérances.

Malheureusement, celles du curé ne se réalisaient pas plus dans la rue Montmartre, que chez Mme Saint-Ange. Flaccini, plein d'amour pour.... son art, mettait, dans ses préceptes, et dans ses

accompagnemens, une douceur, un abandon expressif, une âme, qui ressemblaient fort à de la passion. Parfois le tuteur, en écoutant à la porte, en avait frémi de plaisir; mais voilà tout. Il n'y avait, chez le maître et chez l'élève, que le sentiment de la musique, que le désir d'instruire et d'être instruit; pas autre chose; et, depuis près de trois mois, on ne faisait que cela tous les jours.

» Ah! ça, mais, se dit M. Bonin, je suis tenté de croire à présent que le diable s'en mêle, et qu'il est le plus fort. C'est comme un fait exprès: plus je fais, moins j'avance. Le temps s'écoule, et si Prosper s'avisait de revenir, tout serait perdu!.. Allons, allons, il faut encore mettre un terme à cela. »

Et le curé se rend un matin chez le musicien Coster.

— Mon cher voisin, lui dit-il, je vous suis fort obligé de vos conseils, et du professeur que vous nous avez procuré; mais êtes-vous sûr qu'il soit habile?.. — Habile? Qu'entendez-vous par là?.. Mérite ou promptitude? — L'un et l'autre. — Je vous ai répondu de l'un; quant à l'autre, cela regarde votre pupille. Un bon maître ne marche rapidement qu'en raison de l'intelligence, et des moyens de son élève. — C'est qu'en vérité, je ne vois pas de grands progrès. — Eh! Que diable! Attendez donc. Qu'est-ce qu'il y a que Flaccini va chez vous?.. — Eh! Mais... trois mois. — Et vous

vous plaignez déjà?.. S'il y avait trois ans, je pourrais peut-être vous excuser. — Trois ans! s'écrie M. Bonin, y pensez-vous?.. — Comment, si j'y pense? Mais je n'ai jamais pensé autrement; et encore c'est en supposant de grandes dispositions à l'écolière. Savez-vous, mon cher Monsieur, qu'il faut, parfois, dix ans d'études pour faire un talent; sans compter l'entretien, les exercices continuels auxquels une cantatrice doit se livrer, durant toute sa vie d'artiste. — Ma pupille n'aura jamais la patience.... Ni moi non plus, d'abord!

— Voilà comme ils sont tous! Ils veulent acquérir sans peine. Pleins d'enthousiasme au récit des avantages que les beaux-arts procurent, ils sont mous comme des chiffes au travail; et perdent, par une inconcevable paresse, le fruit des meilleurs commencemens. — Allons, allons, ne vous fâchez pas. — Eh! Que diable! Mon voisin, il était inutile de déranger cet homme, si votre intention était de ne faire de votre pupille, qu'une figurante de Vaudeville. Un trimestre de leçons à trente sous, vous aurait suffi. Les *Entreteneurs* eussent fait le reste. — Comment, les Entreteneurs?.. — Sans doute. C'est un moyen d'économie comme un autre; et peut-être Paqueretta serait-elle tombée entre les mains d'un professeur libertin, qui aurait passé à toute autre ch se, les heures de leçon. — Fallait donc me dire ça tout de suite, s'écrie le curé qui commençait à s'échauffer aussi. — Tandis

qu'avec Flaccini, continue Coster, vous n'aviez rien à craindre : c'est un Castrat. — Un Castrat !!!.. — Pardieu !.. Vous ne l'avez pas deviné à sa voix flûtée ?...

— Un Castrat ! ! . répète le curé, dans le plus grand désappointement. Mais, raison de plus, Monsieur, pour m'en débarrasser. C'est abominable !.. On ne trompe pas ainsi les gens !... — Comment, tromper ?.. Que voulez-vous dire ?.. — Je véux dire..... Je veux dire qu'un homme incomplet, qui ne jouit pas de toutes ses facultés, ne saurait convenir..... — A quoi ?.. — A quoi ? A quoi ?.. A tout !.. — Tenez, M. Bonin, vous n'entendez rien à la musique, et nous ne saurions en raisonner, sans y mettre d'aigreur de part et d'autre. Ainsi, vous agirez comme bon vous semblera. Parlons d'autre chose. — Comme je n'ai pas autre chose à vous dire, M. Coster, j'ai bien l'honneur de vous saluer. — A votre aise, M. Bonin.

Un Castrat !.. répète le curé en rentrant chez lui. Un Castrat !.. dit-il encore, en se jetant sur son fauteuil.

Un Castrat ? reprend Paqueretta en venant à lui. Qu'est-ce que c'est que cela ?.. — C'est..... C'est un bandit !.. Un brigand !.. Un voleur !.. — Ah ! Mon Dieu ! . — C'est un Flaccini !.. — Comment ? Mon maître de musique ?.... — Je viens d'apprendre son arrestation. — En vérité !.. — Et

je vais, de ce pas, lui défendre de remettre les pieds ici. — Mais s'il est en prison, il ne pourra pas venir. — C'est juste ; mais ça ne fait rien, j'y vais tout de même ; c'est plus prudent, plus..... Un Castrat !.. C'est le comble du guignon !.. Je crois, Dieu me pardonne, que nous sommes ensorcelés, ma pauvre enfant ! Vous le voyez : vous voilà encore sans état, sans avenir... Est-ce ma faute, je vous le demande ?—Que voulez-vous, M. Bonin ? Je ne vous en veux pas ; nous en prendrons un autre. — Oui, c'est cela..... Vous avez raison : nous en prendrons.... Et nous tâcherons qu'il ne soit pas..... Mais comment s'en convaincre ?.. Ah !.. Oui, je me rappelle : à sa voix flûtée. — Que dites-vous donc ?.. Comme vous êtes agité !.. —Ce n'est rien, ma chère amie .. Ce n'est rien... Étudiez toujours... Au revoir... Je ne serai pas longtemps.

Et voilà l'infortuné tuteur qui court à perdre haleine chez le Castrat, pour le devancer dans sa visite, lui payer ses cachets, et lui dire de ne point continuer ses leçons.

Le hasard voulut que Flaccini, qui était répétiteur à l'opéra, vint ce jour-là de meilleure heure, ayant affaire au théâtre, à midi. Or, le tuteur et le maestro se croisèrent en route ; et ce dernier s'offrit à son élève, en l'absence du curé. Qu'on juge de l'étonnement, et surtout de la crainte de Paqueretta.

— Comment !... Comment, Monsieur, vous voilà... C'est vous ! lui dit-elle, pâle et tremblante. — Certainement c'est moi, charmante Diva ! Un peu plus tôt qu'à l'ordinaire, c'est vrai. Mais d'où vient votre émotion ? — N'entrez pas, Monsieur !.. Allez-vous-en, je vous en conjure !.. — Pourquoi donc cela ? — Sortez, je vous prie ! Vous me ferez mourir de peur... Vous le voyez : je me soutiens à peine. — En effet... Vous pâlissez... Mais d'où vient cette frayeur ?.. Mon Dieu ! Asseyez-vous... Reprenez vos sens, et expliquez-moi, de grâce.. — Je n'ai rien à vous dire, Monsieur... Vous devez savoir ce que votre conduite a d'affreux ; ce que votre conscience vous reproche. — Ma conduite ?.. Ma conscience ?.. Mais je vous assure, Mademoiselle, que l'une est très-sage, et que l'autre est fort tranquille. — Oh ! Peut-on parler ainsi !.. Un Castrat !..

— Un !..... Comment cette petite sait..... Eh bien, m'en feriez-vous un crime ?.. — Mais certainement, Monsieur; et si quelque chose me surprend, c'est de vous voir ici. Je vous croyais en prison. — En prison !.. En voici bien d'une autre ! Et pourquoi donc serais-je en prison ?.. — Pour vos méfaits, donc !.. — Le diable m'emporte si je vous comprends... Mais puisque vous me connaissez si bien, vous devriez, ce me semble, être parfaitement rassurée sur mes intentions. — C'est moi, Monsieur, qui ne vous comprends

guère... Mais sortez ! Sortez, je vous en supplie ! Et ne nous prenez rien surtout !—Vous prendre.. Quoi donc ? Suis-je un voleur maintenant ? — Il le demande !..— Ah ! ça, ma chère demoiselle, si c'est une plaisanterie, je la trouve infiniment trop longue ; si c'est une mystification, elle est fort déplacée de votre part ; sachez-le. Habitué aux caprices des petites maîtresses, je les souffre volontiers ; mais celui-là sort des bornes. Ce n'est même point un caprice, c'est un accès de folie que je veux bien excuser. En attendant un intervalle lucide, je vous laisse à vos lubies. Vous m'enverrez de vos nouvelles.

En sortant, Flaccini va frapper chez Coster, pour lui faire part de cette étrange réception ; mais le musicien et sa femme étaient absens. Il prit donc l'escalier pour regagner la rue ; quand, sous la porte de l'hôtel, il rencontre M. Bonin à qui il raconte son aventure. Celui-ci, avec sa perspicacité ordinaire, jugea que sa pupille n'était point détrompée.

— Hélas ! oui, dit-il à Flaccini, je viens de chez vous. Je voulais vous épargner cette algarade. La malheureuse enfant a, tous les ans, à pareille époque, des crises semblables. Elle bat la campagne, sa tête déménage, et pendant six mois au moins, il m'est impossible d'en faire quelque chose. Un traitement qu'elle a suivi avant vos leçons, m'avait fait espérer sa guérison ; eh

bien, pas du tout : ça vient de lui reprendre. Tenez, M. Flaçcini, obligez-moi de recevoir ce qui vous est dû... Nous continuerons dans un autre temps; j'irai vous prévenir moi-même. Ah ! Mon Dieu ! Quel malheur !.. — Je vous plains sincèrement répond Flaccini; car c'est dommage ! Elle allait bien, très-bien ! et j'en eusse fait une artiste. — Vous m'en voyez désespéré !.. — Cela se conçoit. Mais qui donc a pu lui dire que j'étais... — Bah !.. Vraiment ? Elle vous a dit le mot ?.. — Tout net. — Ma foi, j'ignore... Ah ! C'est peut-être Mme Coster... Entre femmes.. vous savez ?.. Une actrice surtout. — Peut-être bien, oui... Mais c'est qu'elle mêlait à cela une idée de vol.. — Eh bien, oui, folie, vous dis-je, aliénation ! Elle me traite de brigand, de scélérat, moi ! . Je vous demande un peu !.. Au revoir, mon cher Maestro, à des temps meilleurs. — Allons, adieu, mon pauvre M. Bonin. Ne vous affectez pas trop, soignez-la bien, et prenez le dessus. — Je tâcherai. — Serviteur.

Le dessus ! Le dessus !.. se disait M. Bonin avec humeur et en remontant, c'est justement ce que j'aurais voulu que tu prisses, si tu l'avais pu, toi, imbécille, qui m'as fait perdre trois mois pour rien ! Mais, j'y songe : M Coster m'a parlé de figurante choriste... Ma pupille doit en savoir assez pour cet emploi. Si je pouvais la faire admettre avec ce qu'elle sait déjà; rien ne serait désespéré;

et à quelque chose, malheur eût été bon. Mais qui la présentera ? Eh ! Pardi ! Moi-même ; je n'ai besoin de personne : on est reçu partout, quand on s'y prend honnêtement ; et surtout avec un minois comme celui de Paqueretta.

Arrivé chez lui, M. Bonin trouva sa pupille encore tout émue de l'apparition du maestro. — Rassurez-vous, ma chère enfant, lui dit-il, je viens de le congédier de la bonne manière; et, dès aujourd'hui, je sollicite pour vous une entrée au théâtre. — Vrai, M. Bonin ? Mais suis-je suffisamment instruite ? — Oui, oui. Vous serez choriste, d'abord, et vous terminerez votre éducation, en pratiquant. — Alors, ce sera bien plus amusant. — Sans doute. C'est pour cela que je veux me presser de vous y conduire. — Que vous êtes bon !.. — Habillez-vous, ma fille, mettez tout ce que vous avez de plus beau ; j'en vais faire autant, et j'espère qu'on nous accueillera favorablement. — Tout de suite, mon cher tuteur.

Et la jeune fille, en sautant, passe dans sa chambre pour procéder à sa toilette.

Au bout d'une heure, ils étaient sur la route de l'un de nos petits théâtres, et frappaient timidement à la porte du cabinet directorial.

VII.

Brelan de mystifiés.

C'était un jour de comité; il y avait lecture, et l'*Autocrate* ne pouvait recevoir personne, du moins avant deux heures. Un domestique renvoya nos héros à M. Piébot, régisseur général; homme de cinquante ans, qui avait passé par tous les degrés administratifs; et qui, du trou de souffleur, était monté à son grade, sans autres titres qu'une éducation manquée, une basse et servile complaisance pour tous les directeurs qui s'étaient succé-

dé dans son théâtre; quelques moyens de mise en scène, fondés sur une grande habitude; une sévérité fort partiale pour les amendes et pour le réglement, plus, une grande faiblesse pour le cotillon.

M. Piébot était entrain de donner des *intentions* sur un rôle, à une jeune figurante qui avait de l'ambition. C'est pourquoi, en entr'ouvrant la porte de la régie, M. Bonin avait trouvé l'actrice en herbe sur les genoux du régisseur. Le curé s'était retiré vivement en prononçant le mot : *Pardon!* Se tenant dans une discrète attente; et secrètement charmé de ce qu'il avait vu.

Au théâtre, tout le monde est prodigue d'*intentions*, dans le genre de celles dont le curé venait d'être involontairement témoin. Les administrateurs et auteurs donnent des *intentions* aux actrices, premiers rôles ; les régisseurs aux doubles ; le souffleur et les musiciens, au corps de ballet ; les machinistes, coiffeurs et allumeurs, aux comparses femmes; et les tailleurs, aux habilleuses. C'est là, du moins, la hiérarchie ordinaire des *intentions*. Il n'est pas défendu, il est même fort commun de voir se croiser les races ; et pourvu que le sujet plébéien plaise et soit docile, les sommités patriciennes veulent bien abaisser leur générosité, en dérogeant jusqu'à lui, pour lui donner des *intentions*.

Au bout d'un quart d'heure, la figurante sortit

du cabinet de M. Piébot, toute rouge d'*intentions*, s'esquivant vite, sans dire adieu, et sans saluer; mais chiffonnée comme une souris qui échappe à la griffe d'un matou. Honni soit qui mal y pense! C'est toujours ainsi qu'on se quitte, quand on vient de donner et de recevoir des *intentions*. On s'en est trop dit, pour en avoir encore à se dire; surtout quand on est obligé de passer devant des tiers qui attendent impatiemment votre sortie, et qui n'ont autre chose à faire que de vous regarder des pieds à la tête.

— Monsieur, dit le curé en entrant, et en présentant sa pupille, je vous amène une jeune personne douée de quelque talent, et qui est folle du théâtre.

— C'est une folie bien commune, Monsieur, que le public augmente ou guérit avec la bouche ou les mains; et en voyant Madame, on est tenté de croire que la sienne sera incurable.

Paqueretta, dévisagée par M. Piébot, s'incline et baisse les yeux. M. Bonin répond :

— Vous êtes fort honnête, Monsieur, et je vous remercie pour elle. Toute notre ambition se bornerait d'abord à figurer et à chanter dans les chœurs. Nous jouerions ensuite des petits rôles, si nous en étions capables; nous en rapportant là-dessus à la justice et à la loyauté de messieurs les administrateurs.

Pauvre homme!... Il était bien tombé !.. Heureusement qu'il n'y comptait pas.

—Diable! Diable! Reprend Piébot, c'est difficile.. C'est même impraticable : notre cadre est complet, et il faudrait attendre une vacance. Tout ce que je pourrais faire, ce serait d'admettre Madame...—C'est une demoiselle, Monsieur, interrompt vivement le curé qui craint que l'épithète ne nuise aux *intentions.* — Mademoiselle, soit, reprend le régisseur. Ne faites point attention à cela. Au théâtre, nos demoiselles sont toutes des dames.—Ah! Ah! Fort bien. — Je vous disais donc que tout ce que je pourrais faire serait de recevoir mademoiselle. . .—Dites Madame ; ne vous gênez pas pour moi. —De recevoir Madame dans les *Paraisseuses.* — Comment, dans les paresseuses? S'écrie M. Bonin; vous ne lui ferez donc rien faire?..—Vous ne comprenez point : je veux dire dans le nombre des femmes qui paraissent au cachet, quand il nous faut du peuple en scène. — Ah! Oui, je saisis : les *paraisseuses* qui paraissent. Bon! Bon! J'y suis. — Nous avons coutume de les nommer ainsi; mais la vraie dénomination est celle de comparses, que nous ne donnons guère ici qu'aux hommes. Madame gagnera cinquante centimes par répétition, et quinze sous par soirée, toutes les fois qu'on en aura besoin. Mais elle fera partie du personnel; et je l'inscrirai en tête de ma liste, pour la faire passer à la première place de choriste qui

sera disponible. — On n'est pas plus obligeant! — Tenez, justement nous répétons demain généralement, et nous jouons le soir une pièce à spectacle. J'ai mon monde, mais je puis choisir; et, sans grossir les frais, je trouverai moyen de placer Madame. Qu'elle vienne demain à onze heures précises; elle demandera M. Piébot. Le concierge sera prévenu. — Que de bonté!.. Il n'est pas nécessaire que je l'accompagne, n'est-ce pas? — C'est inutile. D'ailleurs notre règlement s'y oppose : nos coulisses sont fort étroites, et nous n'y souffrons aucun étranger. Soyez tranquille : Je prends Mademoiselle sous ma protection. — C'est à merveille! Dites-moi, Monsieur : Pensez-vous qu'il y ait bientôt une vacance dans les chœurs? — S'il ne s'en présente pas dans peu, j'en ferai naître une tout exprès. — Recevez-en d'avance, Monsieur, mon sincère remerciement. Ainsi, dès demain, nous sommes à vous. — Tout-à-fait. — Je vous rends mille grâces. — A demain, onze heures!... — C'est entendu. — Précises.. Car au théâtre, il faut de l'exactitude. On n'a qu'un quart d'heure de grâce, après lequel on encourt l'amende; songez-y bien. — Soyez tranquille; elle y sera plutôt avant qu'après. — Tenez, ajoute M. Piébot, en tirant sa montre, voici l'heure du foyer; réglez-vous là-dessus. — Volontiers.

Et M. Bonin, qui retardait de quinze minutes, fit faire, avec le doigt, un quart de conversion à

son aiguille; et s'en alla, transporté d'aise, en s'applaudissant avec Paqueretta d'une démarche aussi heureuse, et d'un succès aussi complet.

En effet, il y avait de quoi. Paqueretta allait se trouver en ignoble compagnie, noyée dans la lie des femmes, entourée de mœurs dégoutantes, étourdie d'expressions triviales, grossières, cyniques, et sans cesse en présence d'exemples affreux. Il eut mieux valu pour elle qu'on la mit entre les mains d'un *Monsieur*, avec qui du moins elle n'eût appris que la chose, sans salir son imagination et son esprit de mots honteux à l'usage du vice. C'est ce qu'avait pensé M. Piébot. Du premier coup d'œil, il avait jugé Paqueretta en amateur, en connaisseur, en *dégustateur* émérite; et il s'était bien promis de ne pas laisser un aussi beau diamant dans un pareil fumier. Négro, d'ailleurs, ne l'aurait point souffert. C'est peut-être grâce à lui qu'on vint annoncer, le soir même au régisseur général, qu'une des dames de chœurs venait de tomber malade d'une fluxion de poitrine, et qu'elle ne pourrait se rendre à son devoir.

Parfait! . Se dit M. Piébot. S'il ne m'arrivait jamais que des ennuis comme celui-là, je bénirais la régie. Et vite, il passe dans son cabinet, et écrit :

» *Madame*,

» *J'ai le plaisir de vous apprendre qu'une vacance*

» *inespérée, telle que nous la désirions, vient de s'of-*
» *frir à l'instant même. Je vous la destine. Mais,*
» *comme vous n'avez assisté à aucune des repétitions*
» *de l'ouvrage qui va passer, je vous engage à venir*
» *demain à dix heures pour prendre des leçons au*
» *théâtre, où vous serez peut-être obligée de rester*
» *toute la journée. N'ayez aucune crainte; laissez-*
» *vous guider, et tout ira bien.*

» *Votre très-humble serviteur.*

» *Le régisseur général.*

» PIÉBOT.»

Quelle fut la joie de M. Bonin, et la satisfaction de Paqueretta, quand un garçon de théâtre leur apporta cette nouvelle inattendue, au moment où ils allaient se coucher.

Tenez, mon brave, dit le curé au porteur, en lui donnant une pièce de monnaie, voilà pour votre peine; et dites à M. Manchot. ..—Piébot, vous voulez dire? interrompt en riant le garçon. —Oui, Piébot, c'est juste. Dites à M. Piébot que Madame le remercie; qu'elle sera ponctuelle et toute à lui.

Le porteur sort.

—Eh bien, mon enfant, continue M. Bonin, voilà du bonheur sans nuages! Voilà une perspective brillante!.. Et cela, sans autre recommandation que la nôtre; sans... Ah! ça, vous justifierez

la haute confiance que vous accorde M. Manchot ? —Mais, mon cher tuteur, c'est Piébot qu'il se nomme, dit en riant Paqueretta. —Ah ! oui, Piébot ! Où diable vais-je chercher... Je suis si plein de ma réussite ! Si content de .. Dites-moi, ma fille ; il faudra vous faire belle ; plus belle qu'hier. Je veux que vous éclipsiez vos camarades. — A quoi bon ! Pour m'en faire haïr ? - Mais non, non. La toilette ne nuit jamais, Mademoiselle ; et puis, d'ailleurs, que vous importe de leur déplaire ? L'essentiel est de contenter vos chefs, de leur donner dans l'œil. — Comment, M. Bonin ? Que voulez-vous dire ? — Sans doute : il faut plaire aux yeux d'abord, pour les mieux disposer en votre faveur. Votre esprit achèvera ce que votre vue aura commencé. Couchons-nous, pour nous lever de bonne heure —Bonsoir, mon bon tuteur. —Bonne nuit, mon enfant. Dormez bien, pour avoir demain une mine superbe, et des couleurs charmantes.

La pupille dormit peu ; le tuteur ne domit guère ; et cela est tout simple : La journée du lendemain devait flatter la vanité de l'une, et assurer le triomphe de l'autre. Tous deux avaient bâti des châteaux en Espagne, que le jour n'avait point détruits. Tous deux étaient sous la douce influence d'un bonheur que l'espoir embellissait encore, en en faisant tous les frais.

Dès sept heures du matin, M. Bonin frappait à

la porte de Paqueretta pour l'éveiller, pour presser sa toilette, et lui donner ses dernières instructions. On eût dit une mère faisant la leçon à sa fille dans la chambre nuptiale.

— Ma chère enfant, lui dit-il, laissez-vous guider, comme l'a écrit dans sa lettre, M. Man..... Monsieur le régisseur. J'ajouterai, moi : Soyez complaisante, affable ; ne refusez rien de ce qu'on vous demandera. C'est lui maintenant qui est votre père, votre appui. Songez-y bien; je lui remets tous mes pouvoirs, d'abord. — Mais un moment, M. Bonin, un moment!.. Vous le connaissez à peine, et il me semble que je ne dois pas... — Vous devez tout faire pour parvenir. — Tout!.. Répond Paqueretta avec doute et méfiance. — Certainement, tout. - - Cela dépend de ce qu'on exigera — On ne peut rien exiger que de convenable. — Je l'espère bien, reprit la jeune fille qui comprenait un peu sa situation, et qui n'avait pas été pour rien dans des magasins de modes et de lingerie. — Allons, partons, dit M. Bonin. Je vais vous conduire jusqu'à la moitié du chemin. — Mais il n'est que neuf heures. — Eh bien, tant mieux ; nous ne serons point en retard ; et puis nous irons tout doucement.

Il fallut céder à l'impatience du curé qui renouvela ses instructions à sa pupille à cent pas du théâtre, et qui termina par ces mots : « Surtout, ne vous inquiétez pas de moi ; faites comme si je

n'existais point. Si vos occupations se prolongent; si, par hasard, on vous offre à dîner, restez et acceptez. Je vous sais entre trop bonnes mains pour me tourmenter de votre absence. Au revoir et bonne chance ! »

Certes, Paqueretta était contente d'entrer au théâtre. Elle pensait arriver bien vite aux emplois importans, comme à l'agrément qu'ils procurent, et qu'elle avait enviés à ceux qu'elle avait vu applaudir. Mais l'enchantement extraordinaire, l'engouement extrême de son tuteur pour le même objet, lui paraissait bien singulier. Elle ne concevait pas qu'un homme d'église eût, pour un état qu'il avait tant de fois condamné devant elle, un entraînement, une prédilection si éminente. Ce n'était pas la première fois que la conduite du prêtre lui semblait incohérente; mais n'y concevant rien, elle se voyait forcée, comme tant d'autres, d'adopter des principes, et une manière de vivre qu'elle ne comprenait pas, et qui n'avaient eu jusqu'à présent pour elle que l'attrait du changement.

Comme elle entrait au théâtre, M. Piébot prenait, chez le concierge, la clé de son cabinet.

— Ah ! ah ! Vous voilà, Madame, lui dit-il, je suis bien charmé de votre exactitude; c'est du zèle en perspective, et c'est de bon augure. Veuillez monter s'il vous plaît; je vous suis.

— Oui, Monsieur, répond assez timidement notre héroïne.

Arrivée dans la régie, M. Piébot la fait asseoir.

— Eh bien, lui dit-il, vous voyez que je ne vous ai point négligée. — C'est vrai, Monsieur, et je vous en remercie. — Point du tout. C'est à votre bon ton, à votre charmante figure, que vous le devez. Au théâtre, voyez-vous, c'est déjà une forte recommandation qu'un joli visage; c'est la moitié d'un succès. Pour les femmes, bien entendu. — On peut, cependant, avec cette qualité, être gauche, ignorante et sotte, répond Paqueretta. — C'est vrai; mais on trouve facilement des personnes qui vous redressent, vous instruisent, et vous donnent de l'esprit. En retour, l'élève docile et reconnaissante accorde à son instituteur de la confiance, de l'amitié, et parfois un sentiment plus tendre... Oh! alors, Madame, il n'est point de sacrifices que le protecteur ne fasse à l'avancement de sa protégée; point de plaisirs dont il ne l'environne; point de désirs qu'il ne contente. Le théâtre, dans ce cas, est pour cette femme, un élysée, un triomphe perpétuel. La fortune, le talent, le bonheur l'escortent sans cesse; et constamment respectée, fêtée, chérie, elle jouit d'une félicité qui n'est comparable qu'aux joies du ciel. — On va vite avec la parole, Monsieur. Mais nous n'en sommes pas encore là. — Nous y serons quand vous voudrez. Cela dépendra de vous.

Paqueretta, embarrassée, baisse les yeux, et

garde le silence. Piébot, en habile praticien, change la conversation.

— Dites-moi, qui êtes-vous? Car il faut que nous fassions connaissance. Que vous est ce Monsieur qui vous accompagnait hier? Et quelle a été jusqu'ici votre conduite et vos occupations? Car enfin, chargé de votre avenir, je suis ici comme un médecin chargé de votre santé : pour réussir, il faut que je me règle sur les antécédens.

Paqueretta répond sur toutes les questions, et le régisseur-général, convaincu par la naïveté du récit, qu'il avait affaire à une femme neuve, vrai phénomène au théâtre, n'en devint que plus empressé. La joie intérieure qu'il en ressentait perçait dans ses regards pleins de feu. « Des prémices!.. Des prémices! se disait-il à lui-même; mais c'est cent fois plus que je n'osais espérer! »

Le fait est, lecteur, qu'une pucelle est un morceau très-friand pour un régisseur-général qui passe sa vie à le chercher, et meurt le plus souvent sans avoir pu mettre la main dessus.

Cette conquête semblait d'autant plus facile à M. Piébot, que Paqueretta lui paraissait évidemment innocente, orpheline, et parfaitement disposée à réussir au théâtre à tout prix, et au gré d'un tuteur bénin, plus capable de la perdre que de la défendre.

— Passons sur la scène, dit le régisseur à la choriste. Je vais vous y donner une première idée

de ce que vous aurez à faire à la répétition de midi, et à la représentation de ce soir. Je ne voudrais pas que vous eussiez l'air emprunté devant vos compagnes qui sont loin de vous valoir, pour la grâce et pour la tournure.

Ces complimens sans apprêt que jetait, de temps à autre, M. Piébot dans ses discours, plaisaient à la jeune fille, et flattaient son amour-propre au dernier point. Nous nous y laissons tous prendre; et cette pernicieuse flatterie jointe aux recommandations de M. Bonin, mettait Paqueretta dans la presque impossibilité d'échapper au piége déjà tout dressé dans l'ardente imaginative du régisseur.

Dans le jour, l'obscurité qui règne assez ordinairement sur le plancher scénique, favorisait certaines privautés que M. Piébot prenait, sous différens prétextes, devant le pompier de service, et que la jeune personne souffrait, pensant qu'elles étaient dans le rôle du choriste-homme qui lui serait donné à la représentation. Elle fut néanmoins détrompée lors de la répétition générale qui eut lieu vers midi, et qui ne se termina qu'à près de quatre heures.

On devait commencer entre six et sept. M. Piébot fit comprendre à sa protégée qu'elle n'aurait jamais le temps d'aller dîner chez son tuteur, et de revenir s'habiller; surtout ayant à passer un costume qu'on lui avait déjà essayé, mais auquel

il pourrait encore y avoir à retoucher à l'instant de le mettre.

— Faites-moi l'amitié, lui dit-il, de dîner avec moi, sans façon. — Oh ! Monsieur !.. Mais vraiment vous êtes trop bon ; je suis confuse. . — Non pas, ça se fait. Tenez, dans toutes les personnes que vous venez de voir, il y en a les trois quarts qui vont dîner aux environs, avec leurs cavaliers : c'est l'usage. — En effet, dit Paqueretta, mon tuteur m'en a prévenue. — Eh bien, raison de plus pour accepter. — Aussi, Monsieur, je ne refuse pas. — Vous êtes charmante ! Allons, venez.

Entre gens de théâtre, le sentiment court la poste, par la raison qu'il y a concurrence, et que celui qui veut arriver le premier aux faveurs d'une nouvelle venue, n'a pas de temps à perdre. M. Piébot sentait bien que sa conquête ne paraîtrait pas deux fois en scène, aux lumières, sans éveiller l'attention du directeur, des auteurs et autres *ejusdem farinæ ;* que peut-être elle ferait un *Monsieur* dans la salle. Il était donc urgent de brusquer l'aventure qui lui semblait beaucoup plus exécutable maintenant, qu'après que la jeune fille aurait acquis quelque expérience de la manœuvre.

Conséquemment, l'un des cabinets particuliers du restaurateur voisin les reçut tous deux, devant une table qui se couvrit d'excellens petits plats qu'ils arrosèrent de deux vins différens, et d'un champagne délicieux. Déjà, quelques mots har-

dis étaient sortis de la bouche de l'heureux régisseur; il allait y joindre les gestes licencieux, en rapprochant sa chaise, ou en prenant Paqueretta sur ses genoux; lorsqu'une colique des plus fortes l'empoigna d'une sévère façon, et lui ôta tout net l'envie de persévérer. Il n'eut plus d'expression que celle de la douleur; de désir que celui d'aller à la garde-robe; et forcé de battre honteusement en retraite, après avoir vu la victoire si proche, il laissa Paqueretta dans le cabinet, et courut chercher un soulagement qu'il attendit en vain. Le mal empira; il lui fallut absolument retourner chez lui, pour se faire administrer au plus tôt des soins, par sa femme, pauvre garde-malade sans profits, qui lui prépara des lavemens, des émolliens et des serviettes chaudes, pour lui rendre une santé qu'il employait si mal.

Notre héroïne resta une heure dans le restaurant, ne sachant pas si elle devait attendre son amphytrion, ou retourner au théâtre. Heureusement, M. Piébot avait eu l'attention d'envoyer immédiatement un mot au concierge, pour le prévenir de son indisposition subite. Il le priait en même temps d'aller chercher au restaurant une jeune femme qui débutait le soir même, et de la conduire à la loge des choristes. Il terminait par l'ordre de dire au traiteur que le dîner serait payé le lendemain. M. Piébot étant fort connu, ce der-

nier article n'éprouva point de difficulté; et le reste s'exécuta scrupuleusement.

La colique de *miserere* qui avait saisi si mal à-propos le régisseur-général, détermina une autre maladie qui se déclara sur-le-champ, et le retint durant un mois dans sa chambre. Pendant ce temps, un jeune auteur, frappé de la beauté de Paqueretta, et qui ne quittait plus les coulisses depuis qu'il l'avait remarquée, chercha à l'endoctriner, à la séduire en lui promettant, comme on dit, plus de beurre que de pain. Il fit valoir son influence auprès de l'administration; sa voix au comité lors des distributions de rôles; il lui fit comprendre que la figurante choriste qu'elle remplaçait momentanément pouvait rentrer d'un instant à l'autre, et la reléguer par conséquent dans un cadre inférieur. Qu'il était donc essentiel qu'elle s'appuyât promptement des services de quelqu'un d'influent, qui la fit agréer et engager comme actrice. Paqueretta avait conté tout cela à M. Bonin qui n'avait pas manqué d'approuver le traité, en poussant à la roue, en faisant la leçon à sa pupille, et en lui dorant avec emphase tous les avantages qu'elle retirerait d'une pareille position.

Un soir donc, notre choriste accepta le bras de l'auteur en question qui lui avait offert de la reconduire. Plein d'un luxurieux désir, le cavalier pressait amoureusement le bras de sa belle, et lui tenait des discours remplis d'âme et de sentiment.

Paqueretta en devenait fort mal à son aise; elle était contrainte et gênée. L'heureux auteur prit cet embarras naturel, pour le dernier effort de la pudeur; et jugeant qu'il était temps de cueillir le fruit, il fit entrer la jeune vierge dans une de ces maisons de complaisance, où l'on ne va jamais qu'à deux; dans lesquelles disparaît pour toujours l'honneur des familles et le repos des maris; à l'entrée desquelles on ne vous demande jamais où vous allez, ni ce que vous voulez; car, lors même que les intentions n'y seraient point tacites, elles se liraient sur les physionomies du couple. Charmans établissemens, tolérés par abus, qui font concurrence aux filles, et par cela seul en détruisent l'efficacité. Dès l'instant où une demoiselle et une femme mariée peuvent, sous le prétexte d'une course en ville, satisfaire un caprice, ou céder aussi aisément à l'homme qui veut les perdre, l'honneur n'a plus de sauve-garde, la justice, plus de prise, et la morale, plus d'appui.

— Où allons-nous donc, s'écrie Paqueretta? — Nous nous arrêtons un moment ici pour prendre un rafraichissement, dit l'auteur en la poussant doucement sous le vestibule. — Mais il est bien tard, et je n'ai besoin de rien. — Ah! Ne fut-ce que pour rester un instant de plus avec moi; vous ne me refuserez point cette grâce, j'espère. — Soit, répond Paqueretta; mais pas pour long-temps. — Quelques minutes.

Et sur un geste du cavalier, une servante prend une lumière, et conduit le couple dans une chambrette meublée d'un lit, d'une table, d'une toilette, avec ses accessoires bien entendu, et de quelques chaises. — Singulier café ! dit la jeune fille. — C'est qu'il est tard, comme vous le disiez tout à l'heure; les règlemens de police s'opposent à ce qu'ils restent ouverts; or, ils servent dans des cabinets. La fille, ajoute l'auteur en s'adressant à la servante, vous allez nous apporter une limonade. — Oui, Monsieur. — Quand je sonnerai, entends-tu, lui dit-il tout bas.

A peine il avait prononcé ces derniers mots, et refermé la porte, que notre amoureux passa subitement d'une ardeur extrême à une froideur glaciale. Ses sens vigoureusement échauffés par l'attente de la volupté, firent place à une indolence, à une impuissance complète; bref, pour me servir d'une circonlocution décente, je vous dirai, lecteur, que son thermomètre, qui touchait d'abord au Sénégal, était impitoyablement descendu à la température d'hiver de 1709. Impossible de faire l'aimable, l'empressé, le délirant. Pas moyen de montrer ses capacités séductrices.... Il était devenu penseur et insensible comme un octogénaire. Il y avait plus encore : Paqueretta qui lui avait donné tant d'amour, ne lui inspirait plus que de l'indifférence; il était pris par un dégoût de satiété, comme s'il eut passé dix nuits consécutives

à Cythère. Assis devant la choriste toujours aussi belle, aussi fraîche, il la regardait d'un air hébété, ne sachant plus que lui dire, et tout honteux de sa situation.

— Eh bien, lui dit Paqueretta, on ne nous apporte rien ?

C'est vrai, je ne conçois pas... Tirez ce cordon de sonnette, Madame, et sans doute, on viendra.

Notre héroïne se lève, sonne, et la servante apporte la limonade. L'auteur n'en avait guère besoin : il aurait pris beaucoup plus volontiers du punch aux cantharides. Malheureusement ce mélange n'était point encore imaginé. D'ailleurs, eut-il osé s'en faire servir ?.. Il se contenta d'emplir de limonade le verre à pied de sa charmante compagne, et de la regarder boire. Après quoi, tirant sa montre : — Partons, dit-il, il est minuit; votre tuteur pourrait être inquiet, et je ne veux pas abuser de sa confiance. — C'est fort bien à vous, répond Paqueretta, et je vous en remercie pour lui comme pour moi.

Dans une autre bouche féminine, ce remercîment eut été un reproche sanglant pour l'auteur qui le reçut comme sincère, de la part de la jeune vierge; et le couple arriva sans coup férir à l'hôtel garni de la rue Montmartre, où l'on se sépara les meilleurs amis du monde.

L'auteur mystyfié ne fut pas plus tôt seul dans

son lit, qu'une douce chaleur lui revint avec tous ses désirs libidineux. Jugez de ses regrets, de son humeur ! Deux fois l'insensé eut l'idée de se relever, de courir à l'hôtel et de revendiquer sa proie. Mais outre que cela devait lui sembler impraticable, il céda à l'espoir de prendre sa revanche le lendemain.

» Demain !. . Demain !.. Se dit-il, en grinçant les dents de dépit; et je la possédais il n'y a qu'un moment !... Mais que diable avais-je donc?... Qu'est-ce qui m'a pris ? Comment ai-je pu perdre ainsi toutes mes facultés d'homme, et d'homme solide, je m'en flatte; car j'ai fait mes preuves. Il est encore fort heureux pour moi d'avoir eu affaire à une ingénue. Si c'eût été une commère susceptible sur l'article, je serais sacrifié, voué au ridicule, abimé de sarcasmes, déshonoré !...»

Le pauvre jeune homme s'endormit dans ces tristes réflexions. Il rêva, dit-on. Mais qu'est-ce qu'une fiction auprès de la réalité, dans de pareilles circonstances ?. .. Un soulagement, voilà tout; mais un plaisir... Oh ! non !. . . N'est-ce pas, jeunes gens ?

L'habile Négro, dans cette aventure, vexa trois individus : L'auteur d'abord, ensuite M. Piébot, qui sut que Paqueretta avait agréé le bras d'un membre du comité de lecture; et puis M. Bonin, déjà désappointé dans l'affaire du régisseur, et qui se vit de nouveau trompé dans son attente

par le récit naïf de sa pupille. Il trouva surtout l'auteur beaucoup trop obligeant dans l'attention qu'il avait mise à ne point exciter son inquiétude; et se coucha de fort mauvaise humeur en maudissant toutes ces professions, soi-disant si dangereuses, et qui n'aboutissent à rien. D'une autre part, Prosper l'accablait de lettres; chaque paquebot de l'Union lui en apportait une qui allait d'abord à Valréas, et revenait à Paris. La dernière annonçait son arrivée prochaine. Le curé lui avait répondu net que Paqueretta était dans un couvent où elle allait prononcer des vœux. Singulier couvent!.. dont la règle n'est pas sévère, il s'en faut un peu. C'est égal. Ce mensonge ne le tranquillisait qu'à moitié, eu égard à sà mauvaise étoile; et il ne fallait rien moins que toute sa croyance dans la sainteté de sa mission, pour y persévérer encore avec plus d'acharnement.

Les oncles qui sont si souvent la providence des vaudevilles et des comédies, peuvent l'être aussi des romans, ce me semble. C'est pourquoi, lecteur, je vous dirai que notre jeune auteur ne put reprendre la partie qu'il avait si malheureusement manquée avec Paqueretta. Mandé à cinquante lieues de Paris, près d'un oncle agonisant, et dont il était l'unique héritier, il fut obligé de partir, laissant les appas de notre héroïne à un nouveau séducteur; et ce nouveau séducteur en butte aux mystifications de Négro.

La figurante-choriste qu'avait momentanément remplacée Paqueretta étant rétablie, venait de rentrer dans le cadre. Cette dernière fut donc obligée de retourner dans le corps des paraisseuses au cachet. M. Piébot, toujours malingre, n'était pas là pour la protéger; et d'ailleurs, il se la croyait si bien soufflée par l'auteur en voyage, qu'à cet égard, il laissait couler l'eau. Les prémices seules l'avaient tenté; car pour du *réchauffé*, il n'en était pas en peine, et peu lui importait que ce fut l'une ou l'autre.

M. Bonin voyant s'écrouler petit à petit l'édifice qu'il avait construit, et sur la solidité duquel il comptait tant, s'en alla chez le directeur pour recommander à sa bienveillance toute particulière une jeune figurante qui était bien jolie, et qui ne demandait qu'à percer.

— Envoyez-la moi, lui dit M. de Nancy, (c'était le nom de ce directeur,) vieux paillard, tartufe achevé, despote goutteux, auteur médiocre; terreur de ses administrés, et fléau de son théâtre comme de ceux qui y avaient affaire; traitant les artistes comme des manœuvres, et les employés comme des esclaves. Mettant beaucoup de morale dans ses pièces, et gardant avec amour le vice et la méchanceté dans son cœur. Insolent avec ceux qui tremblaient devant lui; bas et lâche en présence de ceux qui lui tenaient tête et le menaçaient... Son seul mérite, car il faut tout dire, son

seul mérite était de bien payer. Quand je dis *bien*, cela ne veut pas dire généreusement, mais exactement ; et c'est ce qui faisait ramper aussi patiemment sous lui, les malheureux qui avaient besoin de son argent pour vivre.

« Obéissez, puisque je vous paie!.. » disait-il grossièrement aux récalcitrans. « Plus tard ! » répondait-il aux requêtes masculines; et « Venez chez moi » était sa réplique aux solliciteuses. Les uns n'obtenaient rien, et les autres n'arrivaient à leur but qu'en passant par les griffes du diable. D'une lourde allure, d'un abord maussade et dur, cet homme ne devait pourtant avoir rien d'aimable dans le tête à tête; aussi plus d'une femme l'avait-elle repoussé, bien que, pour cacher son âge que décelaient un laid visage et une vieille charpente à cosmétique, il se fut fait teindre les cheveux, portât un lorgnon, et affectât une vigueur que trahissait assez souvent la goutte, fruit probable de ses débauches de jeunesse, et ennemie jurée de ses orgies surannées.

M. Bonin ne se le fit pas dire deux fois. Dès le lendemain, Paqueretta sonnait à la porte de M. de Nancy. Introduite auprès de lui, elle le trouva à son bureau, triant des papiers, et classant des manuscrits.

— Ah ! ah ! C'est vous, Mademoiselle, répond-il à la jeune fille qui se nomme. Fort bien ! Asseyez-vous là, près de moi, et causons. Je ne savais pas

que vous fissiez partie de mon personnel, et j'en féliciterai Piébot; c'est un gaillard qui a du goût. — Vous êtes bien bon, Monsieur. — Avec une figure comme la vôtre, on ne reste point dans les comparses. Si vous avez des moyens, et de la bonne volonté, nous vous confierons quelques accessoires d'abord; des utilités ensuite, et puis des rôles. — C'est mon désir, Monsieur. — Dites-moi, quel est ce Monsieur qui vous a recommandée si chaudement? — C'est mon tuteur. — Oui, il me l'a dit; mais est-ce bien votre tuteur? — S'il n'est pas mon père, qui donc voulez-vous qu'il soit? répond Paqueretta piquée de la question. — Je n'en sais rien, moi; je vous le demande. — Il vous l'a dit, Monsieur; je viens de vous le confirmer, et je vous le répète encore : c'est mon tuteur.

Paqueretta avait prononcé ces mots d'un ton sévère et plein de dignité.

— Bien, bien!.. Il n'y a pas de mal à cela. Vous auriez tort, mon enfant, de vous formaliser pour si peu de chose. Les femmes susceptibles n'ont jamais fait leur chemin au théâtre. Avec nous autres, voyez-vous, il faut être bonne enfant. La sotte timidité, la bégueulerie, et les beaux principes ne nous vont pas du tout. Or, si votre intention est d'être actrice, il faut vous monter au diapazon de votre état, et vous plier à tout ce que la profession exige en bien comme en mal. C'est un deuil à faire, et des habits de fête à revêtir. —

Je ne vous comprends pas, Monsieur. — Tant pis; car moins vous me comprendrez, plus votre éducation sera longue, et votre avancement incertain. — Tout ce que je sais, Monsieur, c'est que j'aime beaucoup le théâtre, et que je me sens volontiers disposée à faire bien des choses pour y réussir. — Eh bien, mais, Mademoiselle, voilà ce que je vous demande. — Qu'exigez-vous d'abord? — Que vous ne paraissiez plus au théâtre avant que je vous y autorise, et que je vous aie engagée définitivement. — C'est bien facile. — Que vous n'écoutiez ni les avis, ni les propositions de personne; que vous suiviez mes conseils en tous points; et qu'enfin vous vous donniez à moi corps et âme.

— Corps et âme!.. s'écrie Paqueretta. — Je veux dire entièrement. — Mais, Monsieur... — Eh bien, quoi? — Savez-vous que c'est très-illimité. — Ah! Prenons garde, mon enfant, nous retombons dans la susceptibilité. — Mais, Monsieur, on y tomberait à moins, je suppose. — Tenez, apprenez-moi le petit rôle d'Amélie dans cette pièce; c'est un de mes ouvrages à succès. Sachez-le dans trois jours, et venez me le répéter. Nous déjeunerons ensemble. — Je vous remercie, Monsieur. — Vous savez comment on étudie?.. Il faut marier vos répliques à ce que vous avez à dire pour assurer l'ensemble. — Oui, Monsieur. — Je vous recommande une mémoire parfaite, surtout pour

votre scène avec moi, c'est-à-dire avec Julien. Il y a de la passion, de l'égarement... Soignez-moi cela. Je verrai, par cette épreuve, si vous êtes capable de quelque chose; car je ne veux pas vous traîner, d'abord; il ne dépendra que de vous d'aller vite. — Je ferai mon possible, Monsieur.

Une visite annoncée, mit fin à cet entretien. Paqueretta se lève.

— Eh bien, c'est convenu, dit M. de Nancy, dans trois jours à pareille heure. C'est aujourd'hui mardi, nous le comptons; venez donc vendredi matin.

— Oui, Monsieur.

Enchantée d'avoir un rôle à apprendre, la pupille revint en hâte chez son tuteur qui, transporté d'aise, n'eut point de cesse qu'elle ne sut son personnage à la lettre. Pour la première fois de sa vie peut-être, M. Bonin mettait le nez dans une pièce de théâtre. Le voyez-vous, lui, curé, la brochure à la main, donnant la réplique avec chaleur, bondissant de joie à chaque situation qui obligeait la jeune vierge à se jeter dans ses bras, à se pendre à son cou, à faire enfin toutes les simagrées et les contorsions hors nature du drame moderne. Craignant que cette scène ne manquât son effet, il la faisait répéter jusqu'à satiété, au risque de se jeter lui-même après sur un siège, pour reprendre haleine, et souffler un moment. Paqueretta trouvait le rôle trop passionné; son tuteur

le trouvait magnifique, et M. de Nancy était de son avis, non-seulement comme auteur, mais encore comme répétiteur du beau sexe. Bon ou mauvais, le rôle était su le mercredi soir.

— Allez-y demain, dit M. Bonin à sa pupille. Cela prouvera du zèle, et avancera vos affaires. — Mais je ne puis pas, répond Paqueretta : il ne m'attend pour déjeuner que vendredi. — Ah ! c'est juste, le déjeuner! Je n'y pensais plus. Il ne faut pas manquer le déjeuner, ça met en train. Attendons; mais tâchons d'ici là de ne rien oublier. — Oh! il n'y a pas de danger. — D'ailleurs, nous répéterons encore demain, et plutôt deux fois qu'une. — Oui, mais pour la mémoire seulement, sans les grands *Tra la la*. — Qu'est-ce que c'est que les tra la la ? — Eh bien, les *grandes affaires* donc ! — Ah ! Les gestes passionnés ?.. — Oui. — Pourquoi donc cette paresse, Mademoiselle?.. — Ce n'est point paresse; mais c'est qu'avec vous, je n'ose pas... Ça me semble tout drôle... — Enfant !.. Eh bien, soit : sans les grands tra la la, comme vous dites. Pourvu que vous osiez avec un autre, c'est l'essentiel.

Et le lendemain, on répéta sans les grands *tra la la*; et le surlendemain, à dix heures, notre héroïne se mettait à table, tête à tête avec son directeur futur, en attendant la répétition générale qui ne devait jamais avoir lieu.

Pendant le déjeuner, M. de Nancy fut aimable

autant que son caractère le comportait; c'est-à-dire, mêlant à ses complimens des paroles brusques, et à ses gestes, quelque chose de brutal. Par gestes, j'entends ici ceux qui sont d'usage ordinaire dans la conversation, et dans le service d'un repas: car pour les manières déshonnêtes que déjà il avait essayées, chaque fois qu'il voulait se les permettre, une douleur rhumatismale le saisissait au bras, et en paralysait les fonctions audacieuses. Chaque fois aussi qu'il voulait salir l'entretien d'expressions ordurièrement équivoques, un bâillement subit, et un embarras comique dans la langue, le rendaient inintelligible pour sa jeune convive, qui se tenait à quatre pour ne pas rire de la situation plaisante où ce pauvre directeur se trouvait à tout moment.

M. de Nancy n'était pas au bout de ses peines. Il espérait se rattraper dans *la scène d'Amélie et de Julien* que Paqueretta lui avait dit savoir imperturbablement. Or, hâtant la fin du déjeuner, quand il voulut se lever pour passer avec son élève dans son cabinet, impossible!.. La goutte le tenait aux jambes; mais d'une telle façon, qu'il fallut que son domestique le portat sur son lit.

— Partie remise, Mademoiselle, dit-il à Paqueretta; vous le voyez : une indisposition subite... Je vous ferai dire quand nous pourrons répéter.

Cette scène qui se renouvela trois fois, découragea la pupille, désespéra le tuteur, et remit l'un

et l'autre dans une stagnation complète. M. de Nancy, qui paraissait avoir renoncé à une conquête aussi dangereuse pour son individu, ne donna plus de ses nouvelles. M. Piébot, revenu à sa régie, ne pensait plus à son ancienne protégée que quand il avait la colique; et le petit auteur, très puissant avec d'autres femmes, ne jugea pas nécessaire d'essuyer un nouvel affront avec Paqueretta.

VIII.

Péripétie.

« Il faut pourtant en finir d'une manière ou d'une autre, se dit M. Bonin, en revenant, seul, un soir, d'une petite promenade qu'il avait faite sur le boulevard, afin d'y trouver des inspirations. Que faire? Mon Dieu! Que faire?.. Daignez me le prescrire, et je vous obéirai... je jure...

Il est interrompu à ce moment par une vieille femme qui se penche sur le seuil d'une allée som-

bre, et qui lui dit à mi-voix en lui prenant le bras :

— Monsieur!.. Monsieur?.. Voulez-vous venir voir une jolie petite femme bien complaisante, bien amoureuse?.. — Par exemple!.. répond le curé avec indignation, et retirant son bras. Pour qui me prenez-vous?..

Et il double le pas, laissant la vieille matrone tout interdite.

« Quel trait de lumière! s'écrie-t-il un instant après. Oui!.. C'est le ciel qui m'inspire... Paquerette est seule... J'ai ma clé... C'est à merveille!..

Il s'arrête à la porte de son hôtel, où il accoste le premier individu qui passe, et qui lui paraît réunir toutes les qualités viriles.

— Monsieur! Monsieur? lui dit-il en lui prenant le bras, comme la vieille. Voulez-vous voir une jolie petite femme toute neuve, bien complaisante et bien amoureuse?..

M. Bonin n'avait pas achevé, que le soufflet le mieux conditionné était venu lui meurtrir la mâchoire, et que l'homme qui l'en avait gratifié était déjà loin. C'était heureux; car fidèle au précepte de l'Evangile, notre curé eut peut-être présenté l'autre joue en disant : *Frappe... mais écoute.*

Rentré dans l'allée pour se remettre un peu, M. Bonin reprend courage, et revient peu à peu sur le seuil, dans l'intention de risquer un nouvel essai. Cette fois, il reçut un vigoureux coup de

pied dans les jambes, et tomba sur son derrière.

« Allons, dit-il, en se relevant et bravant la douleur, j'accepte le martyre!.. Merci, mon Dieu!.. Merci!.. J'en serai digne!.. Oh! oui! Je ne quitterai la place que mort ou vainqueur!.. »

Il s'avance de nouveau, mais en trébuchant, sur la porte, et renouvelle sa requête à un bel homme brun qui marchait lentement et comme préoccupé.

— C'est bien, répond-il au curé. Où est-elle?..

— Quoi? Vraiment? Vous voulez bien?... dit M. Bonin guéri de son mal, et frissonnant de plaisir. — Parbleu!.. — Tenez, mon cher Monsieur, voici la clé... Au troisième... Elle est charmante!.. La porte en face... Elle est adorable!.. Elle est peinte en vert. Mais, que dis-je? Vous n'y verrez pas!.. Voulez-vous mon rat de cave?.. Non?.. Comme il vous plaira.

Le Monsieur était déjà au second, que M. Bonin lui parlait encore du pied de l'escalier.

« *Deo gratias!* se dit-il, c'est une affaire faite!.. Ouf!!.. Ce n'est pas sans peine. Maintenant faisons le guet jusqu'à ce qu'il descende. »

Minuit venait de sonner, et le Monsieur n'était pas encore descendu. M. Bonin qui l'attendait dans l'allée depuis neuf heures, commençait à trouver la séance un peu longue. On avait fermé la porte de la maison, et il s'était décidé à monter ses trois étages, et à rester assis sur son palier, es-

pérant que bientôt il pourrait rentrer chez lui. Mais deux heures se passèrent encore dans cette ennuyeuse attente.

« Ma foi, dit le curé, il me semble maintenant qu'il n'y aurait pas grand mal à les déranger. Depuis cinq heures de temps qu'ils sont ensemble, ils ne doivent plus rien avoir à se dire... Moi, je tombe de sommeil... Frappons. »

Il frappe doucement. Paqueretta qui était fort inquiète, accourt lui ouvrir avec empressement, et lui reproche une aussi longue absence.

— Comment? lui dit-il, mais il y a long-temps que je suis en bas. Je causais avec le concierge. Est-ce que vous êtes seule?.. — Avec qui voulez-vous donc que je sois? — Laissez donc! Il y a quelqu'un dans votre chambre. —Quelqu'un dans ma chambre! Que voulez-vous dire? — Eh! quoi? Vous n'avez vu personne de la soirée? — Mais du tout; et je me suis fort ennuyée à vous attendre. — Par où est-il donc passé, grand Dieu!.. — Mais qui donc? Perdez-vous la tête? — Ma foi!.. Qui ne la perdrait pas?..

Et le curé passe rapidement dans la chambre de sa pupille, cherche dans tous les coins, sous les meubles, dans les armoires, et revient stupéfait.

— Personne!.. Personne!.. dit-il. Ah! c'est trop fort!.. Je succombe à la tâche. Je n'y peux plus rien!.. Je n'y connais plus rien!.. J'y re-

nonce !.. — Ah ! mon Dieu ! Mon pauvre tuteur ! . Vous devenez fou !.. s'écrie Paqueretta en courant à lui, près du fauteuil sur lequel il s'est jeté. Revenez à vous, de grâce !.. Vous m'effrayez !.. — Voyons, là, franchement... sans détours, sans plaisanterie, reprend M. Bonin tout essoufflé, n'avez-vous pas vu quelqu'un depuis neuf heures jusqu'à présent?.. — Non, je vous l'atteste, je vous le jure, je n'ai vu âme qui vive ; si ce n'est le gros chat noir de la voisine qui est venu me voir par la croisée.

M. Bonin pâlit.

— Un chat !.. et noir encore !.. Passez donc cinq heures d'horloge sur vos jambes, à croquer le marmot pour un chat.... Il était noir aussi, lui !... Et ma clé ! Ma clé !... Il a emporté ma clé, l'infâme, l'imposteur !.. — Votre clé?.. Un imposteur?.. Mais je ne vous comprends pas... Expliquez-vous, au nom du ciel !.. — Le diable l'emporte, c'est avéré !.. J'abandonne la partie... Couchons-nous. — Mais dites-moi, au moins... — Couchez-vous, Mademoiselle !.. — Me coucher? Quand vous paraissez souffrir?.. Quand un délire effrayant !.. — Un délire?.. Où donc voyez-vous du délire? Je suis calme, très-calme. Rentrez dans votre chambre, et ne vous occupez pas de moi. — Mais si pourtant vous êtes malade... — Je ne suis point malade.. Je me porte bien... Allez. — Cependant... — Ah !.. Je vous l'ordonne !..

Paqueretta prend une lumière, et se retire tout inquiète, ne sachant à quoi attribuer les discours heurtés, et la colère de son tuteur. Effrayée et pensive, elle ne se coucha point, voulant se tenir prête à chaque instant, à lui donner des secours, et à l'entourer des tendres soins d'une fille. De temps en temps, l'oreille à la porte, et respirant à peine, elle écoutait tremblante, si quelque agitation nouvelle ne se manifestait pas; elle eut désiré entendre l'indice certain d'un sommeil profond. Poussée parfois par sa sollicitude, elle était tentée d'ouvrir doucement sa porte, et d'aller auprès du lit de M. Bonin, pour s'assurer de son repos; mais retenue par la crainte de lui déplaire, elle se contentait d'écouter; et le jour la surprit dans cette continuelle anxiété.

Le curé n'avait pas dormi non plus. Le reste de la nuit s'était passé pour lui en prières, et en tristes réflexions. Dès six heures du matin, il avait quitté le lit pour aller à la messe, suivant son habitude; et ce qui l'avait fort intrigué, c'est d'avoir trouvé sa clé en dehors, sur le palier, devant sa porte.

Paqueretta l'entendant sortir, s'était enhardie à venir lui offrir ses soins, et s'informer de sa santé.

— Merci, merci, mon enfant, lui dit-il, ça va mieux... Je vais à l'église... Restez; je n'ai besoin de rien. Mais vous, comme vous êtes pâle,

fatiguée... Vous n'avez pas dormi, je suis sûr... Quel enfantillage!.. Enfin, c'est par intérêt pour moi... Je vous en sais gré; mais ça me chagrine, et je veux que vous reposiez. — Oui, mon bon tuteur. — Allons, recouchez-vous, je le veux... Je le désire, et dormez tranquille, toute la matinée. — Mais vous me direz... — Quoi?.. — Ce que vous aviez hier, ou plutôt ce matin. — Oui, oui, nous verrons cela.

La nuit avait porté conseil à M. Bonin. C'est pourquoi il était devenu plus doux envers sa pupille qu'il voulait soumettre à une dernière épreuve, pour laquelle il lui fallait cent fois plus de courage et de force de caractère, que pour les précédentes.

« Eh! Quoi? s'était-il dit en récapitulant ses travaux, sera-ce en vain que j'aurai laissé cette jeune fille dans la société des femmes perdues, et des jeunes gens?.. Que je l'aurai menée dans des bals publics; que j'en aurai fait une modiste et une lingère; que je l'aurai cent fois exposée seule le soir dans les rues de Paris; abandonnée dans un spectacle; mise au théâtre où sa perte devait être certaine?.. Sera-ce pour rien qu'hier au soir je lui ai envoyé un homme qui devait impérieusement exiger d'elle ce qu'elle possède encore d'honneur et de vertu, malgré deux années de tentatives et de tribulations pour le lui arracher?.. Non!.. Non!.. Mais pourtant quel autre moyen em-

ployer? Que me reste-t-il à faire?.. A moins que moi-même.... Moi-même!.. Oh! quelle indigne pensée! Quelle hideuse inspiration! Ce ne peut être que l'œuvre de Satan!.. Pardonnez-la moi, ô mon Dieu!.. »

Et le curé se signe, s'agenouille, et reste quelques minutes dans une méditation profonde; la tête basse, les yeux fermés, la face piteuse, comme honteux de l'idée toute naturelle qui lui était venue.

« Eh! Mais, grand Dieu! se dit-il encore, en relevant le chef, si c'était là ce qu'exige de moi la divinité?.. Qui m'assure que cette épreuve ne m'est point réservée? Le peu de succès que j'ai eu jusqu'à ce jour me prouverait, au contraire, que j'ai tourné sans cesse autour du moyen véritable, et que ce n'est que pour m'y amener enfin que Dieu m'a refusé toute réussite. Oui... C'est plus que probable. Mais l'oserai-je, ô ciel!.. Moi, prêtre, apôtre du Seigneur, ministre de ses autels, moi, profaner la couche d'une vierge!.. et d'une vierge dont la vertu et l'innocence m'ont été confiées par sa mère!.. Dieu tout puissant! Divin Jésus!.. et vous, bienheureuse Marie, éclairez-moi, guidez mes pas; sortez-moi d'une indécision, d'une perplexité cruelle! Dès le jour, au pied de votre tabernacle, j'irai solliciter un rayon de votre grâce; et si je sors du saint temple avec la même idée, sans en concevoir d'horreur, je regarderai ce der-

nier effort comme un ordre émané de vous, et j'obéirai sans retard. »

C'est dans ces sentimens que M. Bonin était allé à la messe de six heures, et qu'il en revint tout pensif; mais exempt de répugnance; ne conservant que cet embarras, cette défiance secrète, qu'on éprouve assez volontiers à l'approche d'une action qui n'est point ordinaire, et dans laquelle nous sommes entièrement neufs.

« Allons, dit-il, *fiat voluntas tua.* C'est une innocente comme moi sur l'article, je ne lui paraîtrai pas emprunté. Je tâcherai de lui persuader que ces choses-là se font; que le salut de l'âme y est attaché; que Dieu commande, et que j'exécute. Mais, j'y pense : si elle allait être trop rebelle, et qu'il me fallut employer la violence?. Un viol !!.. Eh bien, pourquoi pas?.. Pourquoi reculerais-je quand une fois j'y serai?.. Je suis fort. . vigoureux. Sans m'en être positivement rendu compte, je crois... Oh ! oui, je crois être en état d'en venir à mon honneur. Je me suis senti parfois de certaines velléités qu'on pourrait à la rigueur rappeler dans les sens par des agens provocateurs. . en supposant que j'en eusse besoin, bien entendu. Et puis, la chaleur excitante d'une jeune et jolie fille; ce parfum de fraîcheur qu'on respire sur son sein ; la vue de choses jusqu'alors inconnues pour moi; les baisers, les attouchemens, les.... Oh ! Dieu ! Que la corruption fait de rapides progrès!

Me voilà déjà libertin comme si je n'avais été que cela toute ma vie... Moi, l'édification du séminaire, et l'honneur de tous les presbytères du Midi ! Mais il le faut : nécessité n'a point de loi. Dînons bien, dînons extraordinairement aujourd'hui; ça ne peut pas faire de mal; et surtout, soyons avec Paqueretta d'une amabilité qui la dispose convenablement en ma faveur. Je mettrai cette nuit même la dernière main à l'œuvre. Ah! Ah!.. Le diable sera bien fin, cette fois, s'il me joue un tour. Le moyen de me tromper, lorsque je fais mes affaires moi-même?.. Ici, je n'aurai point à redouter de Tribades, de professeurs vertueux, de Castrat... Un Castrat!.. Oh! je ne pourrai jamais digérer celui-là, par exemple!.. et je l'aurai long-temps sur le cœur. »

Il y a, lecteur, dans nos individus, une singularité remarquable. Froids, indifférens, insensibles aux choses que nous n'approfondissons point, et qui nous semblent d'abord impraticables, nous n'avons souvent besoin qu'un seul éclair de possibilité qui brille à la suite d'un raisonnement captieux, pour nous enthousiasmer de ces mêmes choses, pour nous en passionner, pour en désirer ardemment l'usage, et qui plus est, pour en croire la possession indispensable à notre bonheur. M. Bonin se trouvait en plein sous l'empire de cette originalité; et il s'y plaisait si fort, qu'il se sentait homme, qu'il aimait Paqueretta, qu'il

lui tardait déjà d'être à la nuit, non plus tant pour la gloire du ciel, et pour sauver l'âme de Mme de Germiny, que pour sa propre satisfaction, et pour contenter un véritable désir. Aussi quand il ouvrit sa porte, et que sa pupille vint au devant de lui, elle lui trouva la figure pourpre de concupiscence, les yeux brillans, et le teint animé d'un satyre. Songez bien, lecteur, que M. Bonin ne pouvait avoir alors que quarante-huit ans; et qu'à cet âge, un homme robuste, bien conservé, et qui n'a point usé sa vie, peut encore être fort dangereux, et d'autant plus âpre à la curée, qu'il a jeûné long-temps.

— Eh bien, lui dit Paqueretta, comment vous sentez-vous? — Fort bien, très-bien, excessivement bien, mon enfant. En sortant de l'église, j'ai été consulter un médecin sur mon indisposition d'hier qui n'était qu'un accès de fièvre, puisque je n'avais vraiment aucun motif pour bavarder de la sorte. — Quoi? Tout ce que vous avez dit... — Un délire, un vrai délire, ma chère petite, produit par la force de l'âge, par la plénitude du sang. On m'en tirera plus tard, si ça continuait; mais jusques là, il faut attendre. — Le docteur vous a-t-il ordonné quelque chose, pour éviter que cela revienne, au moins?.. — Oui, oui. Singulière ordonnance, va!.. — Donnez vite, que je vous la prépare. — Oh! Ce n'était pas la peine de l'écrire; cela se retient facilement : De la volaille,

du gibier, des truffes, du bordeaux, du champagne, des liqueurs et du café. Voilà la prescription; comment la trouves-tu? — Fort bonne, ma foi! — On peut prendre tout ça sans faire la grimace, hein? — Je crois bien! — Tu partageras le régime; car je lui ai parlé de toi, de ton tempérament; et il prétend que tout cela t'est aussi nécessaire qu'à moi. — Eh bien, cela se trouve à merveille.

— Oui. Il faut, dit-il, que la jeunesse se nourrisse bien, très-bien pour que la nature ne languisse point, aidée comme elle doit l'être, par des alimens choisis, et épicés surtout! Force épices, entends-tu? C'est là l'essentiel. — Tiens! Il me semblait au contraire que ça nuisait beaucoup à la santé?.. — A Valréas, oui; mais à Paris, non; surtout dans la rue Montmartre. L'air y est bien différent. Songe donc que nous avons ici six à sept degrés de chaleur de moins, et qu'il faut balancer cela par des échauffans. — C'est vrai, au fait. — Dès aujourd'hui, nous commencerons le traitement. Envoie la fille de l'hôtel à la provision. D'abord, nous déjeunerons dans l'instant, avec du chocolat supérieurement vanillé; tu comprends?.. Ça fortifie. Nous dînerons copieusement; et avant de nous coucher, nous ferons monter un bol de punch. Voilà le menu. Nous allons vivre comme des princes. Je veux que nos deux estomacs soient stupéfaits de tout ce que nous leur enverrons au-

jourd'hui. — Que je suis contente de vous voir aussi gai, aussi dispos !.. Ça me rassure tout-à-fait. Vous m'avez tant effrayée, hier ! — Ah ! Bah ! N'y pensons plus, et viens m'embrasser. — De tout mon cœur.

M. Bonin, qui était assis, reçoit dans ses bras sa pupille, l'assied sur ses genoux, et lui applique deux gros baisers. Puis, il la contemple avec un tel air de satisfaction, il la serre avec tant de force, que Paqueretta, si peu habituée à de telles démonstrations, craignit un moment que son tuteur ne fut tombé dans un accès délirant, contraire à celui de la veille. Notre curé s'apercevant lui-même de l'effet prématuré qu'il a produit, se calme, la repousse doucement, et lui dit :

— Va, mon enfant, va. — D'où vient donc M. Bonin que vous me tutoyez maintenant ? — En serais-tu fâchée ? — Oh ! non. C'est plus amical ; et puis, vous en avez bien le droit, à votre âge. — A mon âge ? réplique vivement M. Bonin, comme piqué de la réflexion. Nous ne sommes pas déjà si loin de compte ensemble. — Mais.... Trente ans, je pense, répond en souriant la pupille. — Vingt-huit, s'il vous plaît, Mademoiselle !.. Ne vieillissons pas les gens, je vous prie. — Oh ! Ce n'est pas mon intention, puisque je n'y peux rien. Est-ce que vous allez vous fâcher pour cela ? — Non, non. Allez aux provisions, allez. — Vous ne

dites plus, va? — Eh bien, va, mon bijou, va.
— A la bonne heure.

La matinée fut fort gaie, contre l'ordinaire; les repas soignés, ordonnés par M. Bonin y contribuèrent pour deux tiers au moins. Le dîner surtout était un vrai gala de noces en miniature. On y but de trois vins différens, si bien que le curé s'y trouva entre deux, ce qui ne lui était point encore arrivé. Paqueretta elle-même avait eu beau vouloir se tenir sur la réserve, elle se laissa prendre aux petits coups réitérés, seulement pour trinquer avec le malade qui trinquait souvent, toujours par ordonnance du médecin. Bref, au dessert, ces deux novices dans l'art de boire, s'assoupirent l'un devant l'autre, sur leurs siéges pour ne se réveiller que le soir au moment du souper. Peut-être Négro l'avait-il voulu ainsi, pour empêcher que les fumées de Bacchus ne rendissent le curé trop hardi, et ne lui fissent devancer l'heure du berger.

La fille de l'hôtel, chargée du service, vint rappeler nos convives à l'ordre, en frappant plusieurs fois à la porte.

— Hein!.. Qui est-ce qui est là? Qu'est-ce que c'est?.. dit le curé en ouvrant un œil.

— C'est moi, Monsieur!.. Catherine!

— Ah! Ah! Bien... Mais où sommes-nous donc?.. Quoi? Sans lumière!.. Dieu me par-

donne, je me suis endormi. Et ma pupille! Ma chère pupille, où est-elle?..

Et il va tâter Paqueretta pour s'assurer de sa présence.

— Ah! Bon! Elle est là... Elle en faisait autant... Pauvre agneau!

— Ouvrez donc, Monsieur!.. crie la fille.

— Eh bien, un moment! On y va!.. C'est que je n'y vois goutte.

Tout en trébuchant dans l'obscurité, M. Bonin se dirige en zig-zag vers la porte, et l'ouvre enfin à Catherine qu'il distingue à peine, ébloui par les deux lumières qu'elle apporte, et qu'elle pose sur la table.

— Ah! ben! Ah! ben! Qu'est-ce que vous avez donc fait, depuis trois heures que vous êtes là?

— Comment, ce que nous avons fait? Nous avons mangé, nous avons bu, et puis nous avons dormi. Tiens, regarde: ma pupille dort encore.

— C'est, ma fine, vrai!.. Mam'zelle!.. Hé! Mam'zelle!.. — Quoi donc? Que voulez-vous? répond Paqueretta en se frottant les yeux. — Eh ben, et le souper? — Et le punch! ajoute M. Bonin. — Oh! merci, mon cher tuteur; je n'ai pas faim, je n'ai pas soif... J'ai envie de dormir... Permettez-moi de me coucher. — Déjà? — Oui. Peu habituée à tout cela, je serais malade si vous me forciez à prendre autre chose. Je ne me sens même pas bien. — Alors va, mon enfant, va te coucher.

— Merci, M. Bonin. — Venez, Mam'zelle, dit Catherine, passons dans vot' chambre : je vas vous aider à vous mettre au lit. — C'est cela, reprend le curé. Pendant ce temps, moi, je vais continuer ; et quand tu descendras, Catherine, tu me feras le plaisir de me faire monter un demi-bol de punch au rhum, au rack, à tout ce qu'il y a de plus fort. — Oui, Monsieur. — Il me faut du spiritueux ; ça me rendra ce que le sommeil m'a fait perdre, ajoute à part soi le curé.

Puis il se coupe une belle tranche d'un excellent pâté de foie gras aux truffes, qu'il arrose de quelques verres de bordeaux.

Catherine descendue, et le punch monté, M. Bonin, qui avait parfaitement soupé, se met son demi-bol sur l'estomac, et se dispose à l'œuvre pie qu'il avait promise à Dieu. Il se déshabille, prend une lumière, et se dirige avec fermeté vers le lit de Paqueretta. Posant son flambeau sur la table de nuit, il va pour ouvrir les rideaux : on lui épargne cette peine ; ils s'écartent d'eux-mêmes, et découvrent aux yeux du malheureux curé, un homme debout qui lui lance un regard sévère, et lui dit :

— Halte-là ! Maître Bonin ! Il faut un terme à tout, et ceci passe les bornes.

— Mon Monsieur d'hier !.. s'écrie le tuteur atterré, reculant d'effroi, et tremblant comme la feuille.

— Oui, d'hier, et des autres jours. Tant qu'il n'a été question que de tentatives insensées qui ne reposaient que sur des tiers que je faisais mouvoir à mon gré, j'ai bien voulu me divertir de votre étrange conduite; mais agir pour votre propre compte?.. Ah ! M. le curé, c'est beaucoup trop de zèle; et la religion que vos actions offensent, n'en demande pas tant. Sachez que ce qui blesse les mœurs, et tend à corrompre l'innocence, ne saurait, dans aucun cas, être agréable à Dieu ; que ce Dieu n'a jamais commandé le désordre ni l'infamie; qu'il n'a chargé personne du soin de sa vengeance, et encore moins du rachat des âmes qu'on ne peut lui ravir, et dont il est le souverain maître.

« Du séjour des élus, où elle a été admise comme sincèrement repentante, Mme de Germiny sait à présent à qui elle a eu affaire. Revenue de ses erreurs, elle est persuadée maintenant que le ciel ne refuse jamais son secours à ceux qui en ont véritablement besoin; et que si, parfois, ce secours se fait attendre, ou n'est point octroyé, c'est que le mal qu'on éprouve est nécessaire aux vues secrètes de la divinité, et qu'il doit, plus tard, en résulter un bien que l'ingratitude ordinaire des hommes ne manque point d'attribuer au hasard.

» Paqueretta, restée pure à la prière de sa mère, et malgré vous, est destinée à Prosper; Prosper arrive cette nuit même à Paris : dès demain, vous

le reverrez ici. La seule punition que Dieu vous impose par ma bouche, est leur prompte union. Il veut qu'elle ait lieu par vos soins. Gardez-vous d'y manquer, si vous ne voulez lasser sa patience et la mienne. »

— Qui... qui... qui êtes-vous donc? dit en tremblant plus fort, l'infortuné patient.

— L'Ange gardien!..

A ces mots, la lumière s'éteint; M. Bonin se sent entraîné par une main vigoureuse dans sa chambre, et vers son lit, dans lequel il se met et s'endort immédiatement, pour ne se réveiller le lendemain, qu'à l'arrivée de Prosper.

Le mariage se fit à Paris, où Thérèse fut mandée de Valréas pendant les formalités d'usage. Alfred Vertot, notaire dans la capitale depuis un mois seulement, fit le contrat, fut un des convives de la noce, et danseur au bal dont le musicien Coster dirigea l'orchestre. Il signor Flaccini composa une cantate, qu'il chanta au banquet avec une voix qui fit mal à M. Bonin, mais qui charma les assistans. Enfin, au dessert, Brice qui n'avait plus peur de la *Sorcière,* le fameux Brice, valet de la maison d'Héristal, vint poser sur la table, un vase en vermeil, au chiffre des époux, et contenant cent mille écus en or, avec ce billet adressé à Paqueretta :

« *Madame,*

» *Dirigé par la voix de ma conscience, et en ex-*

» *piation d'une faute que je me reprocherai toute ma*
» *vie, je suis retourné à Rome, pour défendre les in-*
» *térêts de votre mère, et rassembler les débris de sa*
» *fortune. A l'aide d'un pouvoir général qu'une main*
» *inconnue m'a fait parvenir, j'ai pu vendre ses biens,*
» *payer ses dettes, et réaliser trois cent mille francs*
» *que je vous envoie. Puisse cette action me mériter*
» *une parcelle de votre estime, et vous rendre mon*
» *souvenir moins amer !...*

» Le vicomte Arthur d'Héristal. »

Les époux acceptèrent sans scrupule : c'était leur bien ; et quelques jours après, ils s'embarquèrent au Hâvre pour les Etats-Unis. Je ne vous dirai pas qu'ils furent constamment heureux. Le bonheur en ménage est comme le grand œuvre en alchimie : on le cherche encore. Je ne vous dirai pas non plus qu'ils eurent beaucoup d'enfans ; attendu que je n'en sais rien. Tout ce que je puis vous certifier, c'est que M. Bonin, de retour à Valréas, supporta les funestes conséquences d'une idée long-temps fixe dans un cerveau malade, et insensiblement affaibli par des tribulations multipliées. Ses facultés mentales qui commençaient à déménager à Paris, lors de sa visite à M. Piébot, l'abandonnèrent complètement. Il devint fou ; mais fou tranquille : priant toujours en lui-même, faisant des gestes mystiques, et ne parlant à per-

sonne. Jusqu'à sa mort, qui arriva trois ans après, et dans les intervalles à peu près lucides qu'il eût parfois, il ne se servit de la parole que pour émettre ce raisonnement :

« Etait-ce l'Ange gardien, ou mon Monsieur » d'hier?.. Dieu, sans doute, aura voulu, dans sa » sagesse, m'épargner un mouvement d'orgueil, en » me laissant indécis sur ma réussite dans le *Ra-* » *chat d'une âme*. Néanmoins, sa bonté visible a per- » mis que je reconnusse parfaitement mon passant » de la rue Montmartre, dans l'individu que j'ai » fait monter un soir auprès de Paqueretta. Or, il » est évident pour moi que cet homme a passé une » nuit seul avec ma pupille; cette assurance me » suffit; j'ai rempli ma mission. Vienne maintenant » ma récompense. »

FIN.

POST-FACE.

Je viens de recevoir, Lecteur, des nouvelles intéressantes dont je dois vous faire part. Vous vous rappelez sans doute Mme St-Ange ; vous savez : la maîtresse de la chambre aux quatre pantoufles ?... Eh bien, Mme St-Ange vient de quitter son confortable hôtel, pour se mettre à la tête d'une troupe d'arrondissement. Elle est maintenant directrice de spectacle. Ça ne pouvait pas lui manquer. Il était tout naturel qu'on laissât le malheureux théâtre ajouter ce nouveau fleuron à sa couronne morale. Ici, par exemple, on ne s'en prendra point aux hommes. Le genre féminin compose uniquement le personnel dont moitié, bien entendu, joue les *Travestis*. Ce ne sont pas des *sages-femmes* ; attendu que les besoins de l'administration ne s'étendent point jusques-là. Mais ce sont des *femmes sages* qui ne font jamais parler d'elles. Aussi la fameuse clause : *Si je*

deviens enceinte, *etc.*, a-t-elle disparu des engagemens. En revanche, et par esprit d'équité, on a cru devoir y laisser celle, bien autrement honorable pour des artistes : *Si je viens au théâtre dans un état d'ivresse*, *etc.* Tout se compense.

Elles ont donné Haine aux hommes, pour leur pièce d'ouverture. Le public qui d'abord les avait jugées avec indulgence, a pris, dit-on, l'habitude de les *égayer* tous les soirs ; mais elles le lui rendent bien dans leurs comités secrets. Ce qui fait qu'en somme, tout le monde a de l'*agrément*.

On m'annonce encore que Mme Coster est partie pour la province, et qu'elle y est fort bien accueillie. *Suum cuique*.

Au revoir, Lecteur.

TABLE.

Première Partie.

Seconde Partie.

